

# PHILOLOGIA

**S T U D I A****UNIVERSITATIS BABEŞ-BOLYAI****PHILOLOGIA****1**

---

Desktop Editing Office: 51<sup>ST</sup> B.P. Hasdeu, Cluj-Napoca, Romania, Phone + 40 264-40.53.52

---

**CUPRINS – CONTENT – SOMMAIRE – INHALT****HOMMAGE À CARMEN VLAD**

LIGIA STELA FLOREA, Carmen Vlad, 50 ans de carrière .....	3
LIANA POP, De la distinction et de la discrétion en linguistique.....	7
Publications de Carmen Vlad.....	9

**ANALYSE DU DISCOURS**

CLARA – UBALDINA LORDA MUR, Interaction et construction de l'éthos (Le débat Royal – Sarkozy à la présidentielle 2007) * <i>Interaction and Construction of the Ethos (The Debate Royal-Sarkozy to the Presidential Elections 2007)</i> .....	13
ALAIN RABATEL, Le traitement médiatique des suicides à France Télécom de mai-juin à mi-août 2009: la lente émergence de la responsabilité du management dans les suicides en lien avec le travail * <i>The treatment by the media of the suicides at France Telecom: the slow emergence of management responsability in suicides linked to work</i> .....	31
MIHAELA ANCA LĂCEANU, Analyse du matériel sémiotique mis au service de la persuasion dans le débat électoral télévisé * <i>Analysis of the Semiotic Material with Persuasive Goal in the Electoral Debates</i> .....	53
IULIA MATEIU & MARIUS FLOREA, La pratique des insultes à l'âge de l'adolescence * <i>The Practice of Insults at the Age of Adolescence</i> .....	69

GEORGIANA GIURGIU, Dire ou ne pas dire? Analyse des hésitations dans un dialogue de film: «Le genou de Claire» d'Eric Rohmer * <i>To Tell or not to Tell? Analyzing the Hesitations in a Movie Dialogue: "Le genou de Claire" by Eric Rohmer</i> .....	85
--	----

## SÉMANTIQUE ET SYNTAXE

ALEXANDRA CUNIȚĂ, Construire des univers avec un «comme» comparatif * <i>Constructing Universes with a Comparative COMME</i> .....	93
ȘTEFAN OLTEAN, Free indirect questions and exclamations. A referential view * <i>Free Indirect Questions and Exclamations. A Referential View</i> .....	111
LIANA POP, La terminologie linguistique face aux phénomènes discursifs * <i>Linguistic Terminology face-to-face with discursive phenomena</i> .....	123

## TYPES DE TEXTE ET GENRES DE DISCOURS

LIGIA STELA FLOREA, Les genres de discours dans les cadres d'une poétique générale. Préliminaires à une étude des genres de la presse écrite * <i>The Discourse Genera in the Perspective of a General Poetics</i> .....	135
NICOLETA NEȘU, Le texte iceberg et la perspective sémiotique de la typologie textuelle * <i>The Iceberg-Text and the Semiotic Perspective on Text Typology</i> .....	151
ANDRA-TEODORA CATARIG, Le billet d'humeur – une approche interculturelle * <i>The Humour Column – an Intercultural Approach</i> .....	163
ANAMARIA COLCERIU, Prospettive sull'enunciazione nel testo narrativo, dall'approccio strutturalista alla visione ScaPoLine * <i>Perspectives on Enunciating in Narrative Texts: from Structuralist Approaches to ScaPoLine Vision</i> .....	181
DACIANA VLAD, La polémique – une forme particulière de communication conflictuelle * <i>Polemics – a particular form of conflicting communication</i> ..	195
ALINA GABRIELA OPREA, Le débat télévisé ou la crise de la politique * <i>The TV Debate or the Political Crisis</i> .....	209
IOANA MARIA ANDREI, Analyse de l'hétérogénéité discursive du blogue écologiste* <i>Analysis of the Discursive Heterogeneity of the Ecological Blog</i> .....	227
CRISTINA BUTURCĂ, Analyse des interactions didactiques en classe de FLE * <i>Analysis of the Interactions in the Classes of French as a Foreign Language</i> .....	237

## LE CENTRE DE LINGUISTIQUE ROMANE ET ANALYSE DU DISCOURS.... 251

### Număr coordonat de:

Prof. Univ. Dr. Ligia Stela Florea; Lect. Univ. Dr. Iulia Mateiu

## Hommage à Carmen Vlad

### **CARMEN VLAD, 50 ANS DE CARRIÈRE**

J'ai fait sa connaissance aux réunions de la Société Roumaine de Linguistique Romane (SRLR – filiale Cluj), que j'ai commencé à fréquenter en 1970. Je venais de passer ma maîtrise en langue et littérature françaises et roumaines à la Faculté de Philologie et Carmen Vlad occupait depuis deux ans un poste d'assistante stagiaire à la Chaire de langue roumaine et de linguistique générale. Ce qui explique que je ne l'ai pas eue comme professeur et qu'au début, nos rapports se soient confinés aux échanges occasionnés par les réunions mensuelles de la SRLR.

La société connaissait alors une période d'activité particulièrement intense. Les réunions, qui avaient régulièrement lieu le vendredi après-midi, étaient présidées par Henri Jacquier, professeur de linguistique française et de philologie romane. Il y avait des enseignants et des chercheurs de la Faculté de philologie et de l'Institut de Linguistique et Histoire littéraire, où Carmen Vlad avait commencé son activité en 1961. C'est dans ces réunions, animées alors par toute une pléiade de linguistes clujois – Emil Petrovici, Ioan Pătruț, Romulus Todoran, Vasile Breban, Mircea Zdrengea, Dumitru D.Drașoveanu – que la jeune assistante a fait ses débuts dans la recherche linguistique, se voyant accorder en 1969 le prix de la SRLR pour la meilleure communication présentée par un jeune chercheur.

Centrées au départ sur divers aspects du roumain contemporain (*Categorii gramaticală a persoanei la substantiv* ; *Principii și soluții în abordarea structurală a gramaticii*) ou sur le langage de la critique littéraire (*Elemente de metalimbaj în stilul critic literar* ; *Trăsăturile "competenței literare"*) les communications présentées par Carmen Vlad à la SRLR, à la Société de Sciences philologiques ou à des colloques nationaux, ont bientôt pris une autre orientation, devenue par la suite son domaine de prédilection: la sémiotique et la linguistique textuelles. En témoignent les travaux qu'elle a présentés ou publiés à partir de 1980 et dont on peut citer: *Direcții în semiotica lingvistică românească*, *Esquisse pour l'étude sémiotique de la parole*, *Tentația paradoxului*, *Statutul referențial al persoanei întâi în discursul narativ* ou *Semiotica textuală a numelui propriu*.

On se souvient bien de ces travaux, qui étaient issus d'une réflexion constamment tournée vers les plus récentes évolutions en sciences du langage et reposaient sur une ample documentation qui comptait, malgré l'isolement où l'on vivait à l'époque, nombre de références à des publications récentes en français et en anglais.

On se souvient bien des discussions animées qui avaient lieu aux séances de la SRLR, dont Carmen Vlad, passée maître assistant en 1972, était devenue l'un des membres les plus actifs. Chacune des interventions de ces réputés spécialistes en linguistique romane ou roumaine étaient pour nous, jeunes chercheurs, une vraie leçon de grammaire historique ou synchronique, d'étymologie ou d'onomastique, de dialectologie ou de toponymie, de syntaxe ou de stylistique. De même qu'au professeur Carmen Vlad, qui a vivement encouragé mes premiers travaux et m'a prodigué de judicieux conseils, je voudrais rendre hommage à tous ces brillants représentants de la linguistique clujoise et par eux à la SRLR, l'école qui nous a formés en tant que linguistes.

On se souvient également des discussions qui avaient lieu aux réunions du Groupe de Recherches en Sémiotique et Poétique (GRSP), fondé par Carmen Vlad en 1982, deux années après qu'elle a soutenu sa thèse *Limbajul critic literar, perspectivă semiotică*. Parmi les divers aspects de la problématique du texte et du langage poétique, le GRSP était préoccupé des rapports entre les trois approches qui se disputaient à l'époque ce domaine: la linguistique, la stylistique et la sémiotique. Carmen Vlad a réuni la plupart des travaux dans quatre volumes, édités entre 1984 et 1989 sous le titre générique *Semiotică și poetică*. Le cinquième volume de cette série, qu'elle a édité en collaboration avec Elena Dragos et Mircea Borciliă, réunit les *Actes du Ve colloque de stylistique, poétique et sémiotique*.

Ce colloque national était le premier qui, après 1989, accueillait à Cluj non seulement des spécialistes venus de tout le pays mais aussi de France, de Suisse et d'Afrique du Sud. La contribution de Carmen Vlad, intitulée *Note semiotice la semantica textului: configurativitatea*, préfigurait, par l'ample discussion qu'elle proposait sur un aspect important de la *semiosis* textuelle à partir de plusieurs modèles théoriques (Petöfi-Sözer-Olivi, Carnap, Vasiliu, Theban), les deux ouvrages fondamentaux qu'elle allait publier plus tard.

La même année, Carmen Vlad a été nommée maître de conférences à la Chaire de Linguistique générale et Sémiotique de la Faculté des Lettres. La plupart des travaux qu'elle a présentés entre 1990 et 1994 ou qu'elle a publiés dans *Cercetări de lingvistică/Dacoromania*, *Studii și cercetări de lingvistică*, *Revue roumaine de linguistique*, *Limba română*, *Limbă și literatură*, *Language and Language Behaviour Abstracts* suivent les grands axes de réflexion qui traversent *Sensul, dimensiune esențială a textului*. On va s'arrêter un moment sur cet ouvrage, publié chez Dacia en 1994, car il fournit une première version de la théorie du sens textuel, développée par Carmen Vlad dans ses ouvrages ultérieurs.

À partir d'une synthèse approfondie des principaux modèles épistémologiques du texte, tour à tour confrontés, contestés ou validés et complétés, Carmen Vlad procède à la construction de son propre modèle, basé sur trois postulats: (1) toute production verbale qui peut être décrite dans une perspective communicative est un objet textuel; (2) le concept de texte réfère non seulement au „produit verbal textuel” mais aussi aux conditions et aux processus de production/réception de cet objet; (3)

en vertu de sa nature communicative et symbolique, le texte a un statut sémiotique. De par ce statut le texte est à la fois un signe verbal complexe et un complexe de signes verbaux. Pour bien cerner le statut sémiotique du texte, il ne suffit pas d'explorer les mécanismes syntaxiques, sémantiques et pragmatiques qui sous-tendent sa production, il faut se pencher sur son fonctionnement même dans le „réseau de relations obligatoires de l'acte communicatif”.

On ne manquera pas de remarquer les similitudes entre le second postulat, qui relie le texte à ses conditions de production, et la définition que Jean-Michel Adam donnait en 1990 au discours: „texte plus conditions de production”. Quant à la manière dont Carmen Vlad conçoit la *semiosis* textuelle, comme processus déclenché par les trois composantes de base de la textualité – communicabilité, référentialité et séquentialité – elle va dans le sens de ce que préconisait François Rastier en 2001, à savoir qu'on étende le concept de *semiosis* du niveau du signe au niveau du texte.

Parmi les multiples aspects abordés dans cet ouvrage de référence, couronné par l'Académie roumaine en 1996, nous retenons l'analyse du fonctionnement de la 1ère personne dans le texte narratif. En mettant à contribution des approches sémiotiques (Greimas) ou narratologiques (Genette, Banfield), l'approche énonciative de Benveniste et la théorie polyphonique de Ducrot, Carmen Vlad construit une représentation rigoureusement formelle de la manière dont le JE narrant s'inscrit dans le texte et dans le „monde raconté”. Un nouveau parallélisme s'impose ici avec la division qu'établit Marcel Vuillaume dans sa *Grammaire temporelle des récits* (1990) entre fiction principale et fiction secondaire.

Le dernier chapitre de l'ouvrage avait comme titre „Textul – iceberg”, préfigurant ainsi l'ouvrage ultérieur, *Textul aisberg*, publié par Casa cărtii de știință en deux éditions successives: 2000 et 2003. La dernière, ayant pour sous-titre *Teorie și analiză lingvistico-semiotică* nous semble apporter deux contributions importantes à l'approche proposée en 1994. Il s'agit notamment du chapitre quatre, qui traite des relations constituant la „dynamique du sens textuel” (relations intra, inter, extra et transtextuelles, contextuelles et cotextuelles) et du chapitre cinq, qui traite des mécanismes et des caractéristiques du sens textuel. Composé de dix-sept réseaux correspondant à autant de configurations textuelles, le modèle réticulaire construit par l'auteur donne une image presque exhaustive de la complexité du processus de construction/reconstruction du sens textuel.

Directeur de recherches doctorales depuis 1990, professeur associé à l'Université Yagellona de Cracovie en 1991-1992, vice-doyen de la Faculté des Lettres entre 1990 et 1992, Carmen Vlad continue à être une présence marquante dans la vie de notre communauté scientifique tant sur un plan local que national et international. Elle est membre du comité de rédaction de deux importantes publications de l'Académie roumaine: *Dacoromania*, éditée à Cluj, et *Revue roumaine de linguistique*, éditée à Bucarest. Elle fait également partie du comité scientifique de deux instituts récemment créés à Babeș-Bolyai.

Deux récents événements parmi d'autres témoignent du prestige scientifique dont elle jouit aux yeux des chercheurs roumains et étrangers. Au début 2008 elle s'est vu confier la direction du 3ème numéro de la *Revue roumaine de linguistique*, consacré à la linguistique et à la sémiotique du texte. Membre du comité scientifique du colloque international „Le Texte: modèles, méthodes, perspectives”, qui a réuni en septembre 2008 à Cluj plus de quatre-vingts chercheurs, Carmen Vlad a donné, lors de l'ouverture du colloque, la conférence *Un modèle compréhensif de l'approche textuelle*.

Il est difficile de présenter en quelques mots une activité de presque 50 ans qui s'est déployée sur le plan didactique, scientifique et administratif avec un égal succès et un égal profit pour ceux qui en étaient les bénéficiaires: étudiants, doctorants, collaborateurs, conseil scientifique de la faculté et de l'université.

Du reste ce n'est pas ce que je me suis proposé. J'ai essayé d'évoquer les moments les plus «saillants» d'une riche carrière, les grands axes d'une œuvre unitaire et féconde afin de rendre hommage à l'un des plus distingués représentants de l'école clujoise de linguistique. J'ai essayé d'évoquer quelques-uns des moments que j'ai eu le plaisir de passer en compagnie de Carmen Vlad et qui m'ont fait apprécier ses qualités humaines et intellectuelles.

En cette occasion anniversaire, je tiens à lui dire le grand prix que j'attache à «nos convergences dans un espace commun de réflexion» et à lui souhaiter de tout coeur, au nom du Centre de linguistique romane et analyse du discours, qui lui dédie ce volume:

Bonne santé, bonne continuation et *ad multos annos!*

Cluj-Napoca, janvier 2010

**Ligia Stela Florea**

## DE LA DISTINCTION ET DE LA DISCRÉTION EN LINGUISTIQUE

Distinction et discréption... De la personne...

De cette mignonne et délicate grande dame de la linguistique roumaine.

Et du professeur qu'elle sait être.

Distinction et discréption d'un chercheur.

(Il m'est impossible de dire «professeure» ou «chercheuse», comme on dit actuellement d'une femme. Ces deux mots ne riment pas entre eux, même s'ils peuvent «rimer» avec le féminin...)

«Distinction» est le mot qui vient le premier à l'esprit pour parler de Carmen Vlad, professeur à l'Université de Cluj. De celle qui, à vrai dire, n'a pas été mon professeur «de droit», à l'époque où j'étais étudiante, mais mon professeur de choix, plus tard.

Je l'ai choisie comme maître de pensée au moment où, jeune assistante, j'étais censée être déjà une enseignante et peut-être même une linguiste formée. Pour me laisser introduire, avec d'autres jeunes collègues, aux secrets de la linguistique textuelle et de la sémiotique. Disciplines nouvelles dans notre université avant les années '80, et dont Carmen Vlad a su former une école.

Et là, dans son bureau ou dans des réunions de linguistes avisés, le professeur Carmen Vlad nous donnait, avec discréption, de son temps, de son savoir et de son élan. De son sérieux et de son sourire. Il était difficile de ne pas la suivre, de ne pas, ensuite, aller voir plus à fond la *typologie des signes*, de ne pas réfléchir autrement à la *deixis* ou à «*la première personne dans les textes littéraires*», à la *construction du sens textuel*, à ce que c'étaient la *cohésion* et la *cohérence*, les «*réseaux textuels*», ou les représentations qu'on peut se donner du «*texte iceberg*». Je me rappelle combien de fois j'ai lu, le crayon à la main, «*Schiță pentru cercetarea semiotică a vorbirii*». Combien c'était complexe, avec les nombreuses décompositions, à l'analyse, et recompositions, à l'interprétation. Et avec le recul que j'ai maintenant, je reconnaissais dans son auteur au moins un précurseur des théories de la polyphonie et des théories modulaires du texte, sinon, aussi, un visionnaire de l'intégralisme en linguistique.

«Distinction» aussi, parce que le linguiste Carmen Vlad a su et sait (peut-être même trop) être discrète sur ces rapprochements, qui viennent pourtant avec trop d'évidence à l'esprit pour qui approfondit les études théoriques de ces côtés-là. Elle a été tout aussi discrète sur ses «sorties» européennes ou internationales, mal connues par ses collègues. J'invoque là, pour votre gouverne, le *Lexicon der Romantistischen Linguistik* et *Romania culturale oggi*. Ou les nombreuses entrées qui lui ont été réservées dans les bibliographies étrangères, tels *The Semiotic Web*,

*Dictionary of International Biography*, *Who's Who în România*, *Semiotik: ein Handbuch zu den zeichentheoretischen Grundlagen*, etc. Rien que dans *Linguist and Language Behaviour Abstracts*, quatre concepts ou modèles descriptifs de ceux qui lui sont chers ont été publiés: «The Concept of Text», «Sketch for the Semiotic Research of Speech», «Historic Considerations on Text Theory», «The Functional Structure of the Text». Sémioticien reconnu à l'étranger, elle a également publié dans *Degrés*, à Bruxelles, dans *S-European Journal for Semiotic Studies* (Wien, Barcelona, Budapest, Perpignan) ou encore, dans l'espace espagnol, dans *Signa, Revista de la Asociación Española de Semiotica*.

Une des réalisations que l'actuel professeur émérite a su léguer à ses successeurs est bien le «Groupe de recherches en sémiotique et poétique», qui a fonctionné, grâce à son enthousiasme, entre 1982 et 2000, et dans le cadre duquel plusieurs colloques ont eu lieu et plusieurs volumes thématiques sont sortis: *Studii de stilistică, poetică și semiotică* (1980), *Semiotică și poetică 1. Contribuții la studiul dialogului* (1984), *Semiotică și poetică 2. Textul și coerența* (1985), *Semiotică și poetică 3. Text și textualitate*, (1987), *Semiotică și poetică 4. Cercetarea textului* (1989), *Semiotică și poetică 5. Actele Simpozionului Internațional din noiembrie 1990* (1993), tous publiés à Cluj, dans l'imprimerie de l'Université. On peut regretter à juste titre que l'impression de ces études précieuses n'ait pu être envisagée autrement, à l'époque, que sous forme polycopiée, car cette série cohérente de contributions en sémiotique et linguistique textuelle aurait mérité une circulation au-delà de l'espace roumain. Ce groupe de recherche, il faut le dire, a été une des vraies «écoles scientifiques» mises en place à l'Université de Cluj en matière de linguistique contemporaine: plusieurs jeunes et moins jeunes chercheurs s'y réunissaient pour se mettre au courant des théories récentes, pour discuter les recherches des collègues et pour exprimer et partager des points de vue. Sans projets financés, juste avec enthousiasme et... discréction. Le «Groupe» et ses directions de recherche se retrouvent actuellement dans les préoccupations de l'*Institut des Pragmatiques de la Communication* de l'Université de Cluj, du comité scientifique duquel Carmen Vlad fait partie.

Enfin, je suis reconnaissante à Carmen Vlad d'avoir accepté de diriger la traduction en roumain du *Dictionnaire Encyclopédique de Pragmatique*, ce prestigieux outil de travail en linguistique actuelle, de renommée internationale. J'ai ainsi eu l'occasion de travailler plus intensément à ses côtés, de profiter de ses conseils, de faire vérifier les concepts et la terminologie nouvelle que ce vrai traité de pragmatique mettait en circulation (et que nous mettions en roumain), par un des plus avisés linguistes en la matière de Roumanie.

Ce travail d'équipe va continuer: Carmen Vlad est dans le groupe des consultants pour un nouveau projet de terminologie pragmatique roumaine récemment lancé à Cluj, que je suis contente de pouvoir mener ensemble: encore une place discrète, mais incontournable pour un travail de cette taille...

## PUBLICATIONS DE CARMEN VLAD

### I. Volumes d'auteur

1. *Limba română contemporană. Lexicologie*, Cluj-Napoca, cours polycopié, Tipografia Universității, 1974.
2. *Semiotica criticii literare*, București, Ed. Științifică și Encyclopedică, 1982.
3. *Sensul, dimensiune esențială a textului*, Cluj-Napoca, Ed. Dacia, 1994 (Prix de l'Académie).
4. *Textul aisberg. Elemente de teorie și analiză*, Cluj-Napoca, Casa Cărții de Știință, 2000.
5. *Textul aisberg. Teorie și analiză lingvistico-semiotică*, ediția a II-a, revăzută și adăugită, Cluj-Napoca, Casa Cărții de Știință, 2003.

### II. Volumes coordonnés

1. *Studii de stilistică, poetică și semiotică* (en collaboration), Cluj-Napoca, 1980.
2. *Semiotică și poetică* (1), Contribuții la studiul dialogului, Cluj-Napoca, Tipografia Universității, 1984.
3. *Semiotică și poetică* (2), Textul și coerența, Cluj-Napoca, Tipografia Universității, 1985.
4. *Semiotică și poetică* (3), Text și textualitate, Cluj-Napoca, Tipografia Universității, 1987.
5. *Semiotică și poetică* (4), Cercetarea textului, Cluj-Napoca, Tipografia Universității, 1989.
6. *Semiotică și poetică* (5), Actele Simpozionului Internațional din noiembrie 1990, Cluj-Napoca, Tipografia Universității, 1993.
7. Jacques Moeschler, Anne Reboul, *Dictionnaire encyclopédique de la pragmatique* (coordination de la traduction en collaboration avec Liana Pop et traduction partielle), Cluj-Napoca, Ed. Echinox, 1999.
8. *Studia Universitatis „Babeş-Bolyai”*, Philologia, Semiotică și poetică, an. XL, 1/1995.
9. *Revue Roumaine de Linguistique*, au titre *La linguistique et la sémiotique du texte*, 3/2008.
10. *Dictionarul limbii române* (DLR), București, Ed. Academiei, 1969 (rédition de la lettre O).

### III. Études et articles de spécialité

#### A. Dans des volumes collectifs parus en Roumanie

1. „Direcții în semiotica lingvistică românească”, dans le vol. *Studii de stilistică, poetică și semiotică*, Cluj-Napoca, 1980, p. 250-253.
2. „Esquisse pour l'étude sémiotique de la parole”, dans le vol. *Sémiotique roumaine* (Paul Miclău și Solomon Marcus, coordinateurs), București, 1981, p. 286-305.
3. „Tentăția paradoxului în limbajul critic literar” in *Memoriile secției de științe filologice, literatură și artă*, Ed. Academiei, București, seria IV, vol. V, 1983-1984, p.13-24.
4. „Prolegomene”, in *Semiotică și poetică* (1), Cluj-Napoca, 1984.
5. „Sensuri și funcții ale persoanei întâi în textul narativ: *Hanu Ancuței*”, in *Semiotică și poetică* 2), 1985, p. 104-141.
6. „Statutul referențial al persoanei întâi în discursul narrativ”, in *Semiotică și poetică* (3), 1987, p. 212-223.

7. „Le statut sémiotique de la critique littéraire”, in *Lecture et interprétation*, II (Maria Vodă Căpușan et Rodica Baconsky, coordinateurs), Cluj-Napoca, 1989, p. 337-346.
8. „Dinamica sensului într-un text eminescian: Replici”, dans le vol. *Portret de grup cu Ioana Em. Petrescu*, Cluj-Napoca, Ed. Dacia, 1991, p.120-129.
9. „Configurativitatea semantică a textului”, in *Semiotică și poetică* (5), Cluj-Napoca, 1993.
10. „Caracteristicile sensului textual”, dans le vol. *Limbaje și comunicare*, Iași, Institutul European, 1995, p. 218-230.
11. „Fracturarea textului ca strategie poetică: *Semne de Dorin Tudoran*”, dans le vol. *Szöveg és stilus. En l'honneur du prof. dr. Szabo Zoltan*, Cluj, 1997.
12. „Vitalitatea elementului latin în terminologia actuală a semioticii”, dans le vol. *Un hermeneut modern. In honorem Michaelis Nasta*, Ed. Clusium, 2001.
13. „Semantică și poetică”, dans le vol. *Ion Coteanu, In memoriam*, Ed. Universitaria, Craiova, 2000.
14. *Prefață à Dictionar enciclopedic de pragmatică* (traduction en roumain), Cluj-Napoca, Ed. Echinox, 1999.
15. „Traduction et écologie de la langue”, dans le vol. *Teritorii actuale ale traducerii. Territoires actuels de la traduction. Current Fields of Translation* (R.Baconsky, D.Guadec, Gh.Lascu, éditeurs), Ed. Echinox, Cluj-Napoca, 2002, p.183-189.
16. „Textul aisberg, o categorie lingvistico-semiotică”, dans le vol. *Biblioteca și Cercetarea*, Ed. Eikon, Cluj-Napoca, 2004.
17. „Persoana întâi și rețeaua comunicativă a textului”, dans le vol. *Limba română – aspecte sincrone și diacrone* (G.P.Dindelegan, coordinateur), Ed. Universității, București, 2006, p. 549-554.
18. „Persoana întâi: liant textual global-fracturant local” dans le vol. *Studii lingvistice. Omagiu profesorului G.Pană Dindelegan la aniversare*, Ed. Univ. București, 2007, p.389-396.
19. „Un modèle compréhensif de l'approche textuelle: *le texte-iceberg*”, in *Directions actuelles en linguistique du texte*, 2 vol, Cluj, Casa Cărții de Știință (v. infra).

## B. Dans des revues roumaines

1. „Neologismul în proza lui Gala Galaction”, *CL*, 11, 1966, nr. 2, p. 287-298.
2. „Componenta folclorică în stilul povestirii lui Gala Galaction”, *LR*, XVII, 1968, nr. 5, p. 417-422.
3. „Categoria gramaticală a persoanei la substantiv”, *SCL*, XXI, 1970, nr. 3, p. 275-283 (prix SRLR)
4. „Un tip de enunț în limbajul critic literar”, *SCL*, XXIX, 1972, nr. 4, p. 297-305.
5. „Conceptul de arhaism”, *LR*, XXII, 1973, nr. 3, p. 183-190.
6. „Tradiție și spirit novator în studierea gramaticii”, *Studia Universitatis Babeș-Bolyai*, Philologia, Cluj-Napoca, 1973, nr. 2.
7. „Contribuții la studiul competenței literare”, *CL*, XX, 1975, nr. 2.
8. „Contribuții la o teorie a limbajului critic literar”, *SCL*, XXVII, 1976, nr. 2, p. 109-120.
9. „Premise ale elaborării unei tipologii textuale”, *CL*, XII, 1977, nr. 1, p. 49-53.
10. „Importanța disciplinelor lingvistico-teoretice în predarea limbii și a literaturii române”, *Limbă și Literatură*, 1977, p. 36-41.
11. „Conceptul de text”, *CL*, XXII, 1977, nr. 2, p. 251-254.
12. „Schiță pentru cercetarea semiotică a vorbirii”, (I), *SCL*, XXIX, 1978, nr. 3, p. 297-309.
13. *Ibidem*, (II), *SCL*, XXIX, 1978, nr. 4, p. 377-385.
14. „Considerații istorice asupra teoriei textului”, *SCL*, XXXII, 1981, nr. 1, p. 79-82.
15. „Structura funcțională a textului”, *CL*, XXV, 1980, nr. 2, p. 155-157.
16. „Textul critic literar și 'lumile lui'”, *Caiete critice*, 8, 1981, p. 151-160.

17. „Perceptive Levels in a Stratified Representation of Text”, *RRL*, XXVII, 1982, nr.4, p.315-323
18. „Identité-altérité dans le sens narratif de la première personne”, *RRL*, XXX, 1985, nr.5, p. 505-510
19. „Itinerar prin temporalitate”, in *Tribuna*, nr.12, 1986.
20. „Fascinația semnelor”, in *Tribuna*, nr.46, 1986.
21. „Semantică și poetică”, *CL*, XXXI, 1986, nr. 2, p. 166-170.
22. „Le statut référentiel de la première personne dans le discours narratif”, *Studia Universitatis Babeș-Bolyai, Philologia*, 1987, nr. 1, p. 50-59.
23. „Coerență și coeziune într-un text eminescian: *Replici*”, *LR*, XXXVIII, 1989, nr.3, p. 265-271.
24. „Deixis și ambiguitate referențială în textul poetic”, *SCL*, 1990, nr.3, p.187-192.
25. „Numele propriu în dimensiunea sintactică a textului poetic” (en collaboration), *CL*, 1990, nr. 2, p. 153-159.
26. „Note semiotice la semantica textului: configurativitatea”, *CL*, 1990, nr. 1-2, p. 93-101.
27. „Dialogul și rigorile discursului științific”, *Steaua*, 1992, nr. 8-9, p. 47-48.
28. „Fețele comprimării sau *Trei fețe* de Lucian Blaga”, in *Studia Universitatis Babeș-Bolyai, Philologia*, 1991, nr.3-4, p.19-25.
29. „Altitudinea cercetării filologice”, I-II, *Tribuna*, 1994, nr. 38, 39-40.
30. „Utterance as Testimony of the Text”, in *Studia Universitatis Babeș-Bolyai, Philologia*, 1993, nr. 2-3, p.57-70.
31. „Pulsul actual al lingvisticii”, *CL*, XXXVIII, 1993, nr. 1-2.
32. „Semioza peirciană și conceptual de textualitate”, in *Studia Universitatis Babeș-Bolyai, Philologia*, XL, 1995, nr.1, p.21-40.
33. „Tipuri de relații în producerea / actualizarea sensului textual”, in *SCL*, XLVI, nr. 1-6, 1995, p.73-88.
34. „Sensul poetic: între evanescență și pregnanță”, in *Dacoromania*, serie nouă, I, 1994-1995, p.385-391.
35. „Ecologie și deontologie lingvistică”, in *Studia Universitatis Babeș-Bolyai, Philologia*, XLII, nr.4, 1997, p.15-18.
36. „P limbări inferențiale”. Postfață la Daniela Fulga, *Zâmbetul îngerului*, Cluj-Napoca, Ed.Clusium, 1997.
37. „Latin et roman dans la terminologie sémiotique actuelle”, in *Transilvanian Review*, vol. VII, nr. 4 / 1998.
38. „Postfață” la Dana Bucerzan, *Ion Vinea. O abordare semantic-textuală a creației poetice*, Cluj, Ed.Dacia, 2001.
39. „Textul poetic și monadele magice”, in *Steaua*, 12 / 2001.
40. „Coeziune, congruență, coerență”, in *SCL*, L, 1999/2 (Omagiu lui Emanuel Vasiliu, la a 70-a aniversare), p.463-471.
41. „Lumile posibile și problemele semnificației”, in *Tribuna*, nr.29, noiembrie 2003.
42. „Mărturia documentului și altitudinea cercetării filologice”, in *Contrafort* (Chișinău), an X, nr.10-11, oct.-noi., 2003.
43. „De la timp la temporalitate”, in *Tribuna*, 57, 16-31 ian., 2005.
44. „Gradualitatea faptelor de limbaj”, in *Tribuna*, 69, 16-31 iul., 2005.
45. „Spațialitatea și relieful cuvântului poetic” in *Contemporanul. Ideea europeană*, nr. 10, 2008
46. „Le texte iceberg aux frontières de la linguistique, de la pragmatique et de la sémiotique”, in *RRL*, nr. 3/2008, p. 341-360.

### **C. Dans des volumes parus à l'étranger**

1. „Rumänisch / Linguistique textuelle”, dans le vol. *Lexicon der Romanistischen Linguistik (LRL)*, Band/Volume III, Tübingen, Max Niemayer Verlag, 1989, p.126-137.
2. „Sincronizzazione della ricerca linguistica rumena con la ricerca nello spazio europeo”, dans le vol. *Romania culturale oggi*, a cura di Nicoleta Nesu, Bagatto Libri, Roma, 2008, p.245-252.

### **D. Dans des revues de spécialité étrangères**

1. „Le statut sémiotique de la critique littéraire”, in *Degrés*, Bruxelles, IX, 1981, nr.28, p.h1-h5.
2. „The Concept of Text”, in *Language and Language Behaviour Abstracts (LLBA)*, San Diego, California, vol.16, 1981, nr.3, p.356.
3. „Sketch for the Semiotic Research of Speech” in *LLBA*, 1982, p.712.
4. „Historic Considerations on Text Theory” in *LLBA*, 1983, nr.2, p.397.
5. „The Functional Structure of the Text” in *LLBA*, 1983, nr.3, p.705.
6. „Textual Semiotics of Proper Names in Romanian Poetry”, (en collaboration), in *S-European Journal for Semiotic Studies*, Wien, Barcelona, Budapest, Perpignan, vol. 2/2, 1990, p.339-353.
7. „La semiosis textual y el modelo peirceano”, in *Signa, Revista de la Asociación Española de Semiotica*, 12/2003, p.19-46.
8. „Sincronizarea cercetării lingvistice românești cu cercetarea din spațiul european occidental”, in *România Orientale*, (a cura di Luisa Valmarin, Nicoleta Neșu), 21/2008, p. 15-21.

**Note:** Plusieurs études ont été commentées ou mentionnées dans des revues et des ouvrages de spécialité (cf. *Revue de Linguistique Romane*, Tome 56, 1992, p.185; *Current Trends in Romanian Linguistics*, EA, 1978; *Zeitschrift für Semiotik*, Band I, 1979; *Text, figură, coerentă* (bibliographie sélective), Timișoara, 1987; *The Semiotik Web* (Ed. T.S., Sebeok, J. Umiker-Sebeok), Berlin, 1990 et d'autres).

### **IV. Mentions dans des dictionnaires et bibliographies**

1. *The Semiotic Web*, ed. T.A. Sebeok & J. Umiker-Sebeok, Berlin, Mouton de Gruyter, 1990.
2. *Dictionary of International Biography*, 27th Edition, 1999, ed. by International Biographical Centre, Cambridge, England.
3. *Who's Who în România*, édition 2002.
4. *Semiotik: ein Handbuch zu den zeichentheoretischen Grundlagen*, vol. 4, Roland Posner, Klaus Robering, Thomas A. Sebeok, (eds.), Berlin, New-York, Walter de Gruyter, 2003.
5. *Dicționarul biografic al literaturii române (M-Z)*, de Aurel Sasu, Paralela 45, Pitești, 2006.
6. Academia Română, *Dicționarul general al literaturii române (T-Z)*, vol. 7, Univers Enciclopedic, București, 2009.

## Analyse du discours

# INTERACTION ET CONSTRUCTION DE L'ÉTHOS (LE DÉBAT ROYAL-SARKOZY À LA PRÉSIDENTIELLE 2007)

CLARA-UBALDINA LORDA MUR<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** *Interaction and Construction of the Ethos (The Debate Royal-Sarkozy to the Presidential Elections 2007).* In this article, I present a particular aspect of the research done on the television debate between Ségolène Royal and Nicolas Sarkozy before the second part of the presidential election on 2007. The mass media commentators have expressed their surprise by Royal's aggressive verbal behaviour and by Sarkozy's politeness. Nevertheless, the detailed analysis of several exchanges, allow us to see that the conservative politician developed a string of ambiguous strategies of criticism, in order to demolish his opponent's ethos.

**Keywords:** argumentation, discourse analysis, ethos' construction, television electoral debates, political discourse, verbal interaction

### 1. Introduction

Dans cette étude, je présente un aspect de l'analyse discursive que mon équipe de recherche<sup>2</sup> a réalisé sur le débat télévisuel qui confronta les candidats du PS et de l'UMP, restés en lice au deuxième tour de l'élection présidentielle de 2007, sous la direction de deux journalistes très connus: Arlette Chabol et Patrick Poivre d'Arvor. Pour la première fois, une femme brigua la plus haute responsabilité d'une République symbolisée par une femme, mais qui a toujours été dirigée par des hommes.

Ce n'était tout de même pas la seule nouveauté de cette confrontation. Des éléments divers lui donnaient un certain air de rupture par rapport aux échéances du passé. Dans le débat que nous avons analysé, comme tout au long de la campagne, des idées et des propositions furent présentées, bien entendu. Mais il y eut aussi des moments d'émotion et, très particulièrement, une construction

---

<sup>1</sup> Clara-Ubaldina Lorda Mur enseigne le français et la linguistique à l'Université Pompeu Fabra de Barcelone. Elle a développé ses travaux de recherche en linguistique du discours. Adresse: Universitat Pompeu Fabra, Facultat de Traducció i Ciències del Llenguatge, Roc Boronat, 138, 08018- Barcelone, Spain. [email: [clara.lorda@upf.edu](mailto:clara.lorda@upf.edu)]

<sup>2</sup> «Géneros dialogales del discurso político» (HUM2005-01640/FILO), Ministerio de Educación, Ciencia y Tecnología, España. “Grup d'Estudis de Discurs” de l'Université Pompeu Fabra de Barcelone.

discursive du soi et de l'autre élaborée par les adversaires. Quant aux formes et au style, en France et à l'étranger, on considéra, en général, que le discours de S. Royal avait été particulièrement agressif, alors que N. Sarkozy s'était plutôt comporté en gentleman. Ce titre et ces chapeaux du journal catalan «La Vanguardia» (03.05.07) en constituent un exemple:

Royal ataca a Sarkozy en un apasionante cara a cara  
La candidata socialista intentó limitar la ventaja que los sondeos dan a su rival  
La estrategia del líder de la UMP fue más prudente y se limitó a explicar su ideario

[Royal attaque Sarkozy dans un face-à-face passionnant  
La candidate socialiste a essayé d'éroder l'avantage que les sondages attribuent à son opposant.  
La stratégie du leader de l'UMP a été plus prudente et il s'est limité à expliquer ses idées]

Je vais essayer de montrer dans quelques extraits, notamment par l'analyse des stratégies déployées par Sarkozy dans l'interaction, que cette courtoisie du candidat de droite n'était qu'apparente et qu'il s'employa à délégitimer les propos de son opposante, en renforçant de son mieux le clou de certains bruits circulant au sujet de la compétence et de la capacité de la candidate socialiste.

## 2. Repères théoriques

Me plaçant dans une perspective théorique où la notion de genre est centrale (Charaudeau, 1995), je retracerai, dans un premier temps, les normes explicites et implicites qui commandent le déroulement de l'interaction dans un débat électoral à la télévision.

Tout d'abord, dans l'hypergenre débat médiatique, ces normes sont appliquées par un/une ou plusieurs modérateurs/trices. Ils assurent le bon fonctionnement de l'interaction polémique, suivant les modalités génériques, notamment en ce qui concerne les thèmes qui font l'objet du débat, ainsi que la répartition équitable du temps de parole. Cette direction n'est pas exercée de la même manière par tous les professionnels, et des variations interviennent également selon les pays et les médias<sup>3</sup>.

À la veille d'une échéance électorale, les débats mettent en scène devant les caméras deux ou plus candidats à l'exercice d'une haute fonction publique. Ils se doivent de confronter leurs points de vue et leurs programmes face à une vaste audience.

---

<sup>3</sup> Quoique notre équipe n'ait pas étudié de manière systématique le comportement des modérateurs dans ce cas, nous avons pu observer des différences significatives entre le débat que nous examinons ici et ceux qui ont confronté Rajoy et Zapatero en Espagne en 2008. Dans le cas de ces derniers, les débatteurs ont respecté les consignes des modérateurs davantage que Royal et Sarkozy n'ont suivi celles des leurs. Cela semblerait confirmer les résultats d'autres recherches de notre équipe autour des interviews politiques dans les deux pays (cf. Lorda-Miche, 2006).

Si, de manière générale, tout discours n'est que partiellement libre, la marge de liberté de parole des débatteurs est extrêmement réduite lors d'un débat électoral. Premièrement, bien qu'invisibles pour les téléspectateurs, une équipe d'assesseurs accompagne les candidats: ils leur donnent des conseils avant l'événement et, à l'instar des compétitions sportives, ils commentent le déroulement de l'action et, pendant la pause, ils donnent des indications pour la deuxième mi-temps.

En outre, les discours produits dans ces débats sont marqués au sceau de leur spécificité argumentative, liée à un besoin impérieux de persuader et de s'imposer à son adversaire aux yeux de l'opinion publique. Dans cette perspective, les candidats sont soumis à plusieurs contraintes simultanées, parfois contradictoires.

D'une part, ils sont obligés de montrer qu'ils possèdent la compétence nécessaire pour la conduite des affaires publiques et qu'ils offrent un programme cohérent avec l'idéologie qu'ils représentent, mais susceptible d'intéresser les citoyens qui ne se situent pas dans le même camp: d'autre part, il faut que les candidats montrent qu'ils ont les moyens et la volonté d'appliquer ce programme, et que celui-ci apparaisse à même de répondre aux besoins des citoyens.

Mais ce n'est pas tout. Car le candidat doit saisir cette occasion pour parfaire son image, corriger d'éventuelles perceptions négatives des citoyens et, enfin, s'attirer leur confiance par la construction d'un ethos à la mesure de leurs attentes. Au cours d'un débat électoral, cette construction discursive se fait dans l'interaction avec l'autre candidat, et l'aspirant est obligé d'emporter une victoire verbale sur son opposant. Mais une telle victoire ne peut être obtenue à n'importe quel prix. Le locuteur doit réussir cette performance: s'imposer à son adversaire tout en se montrant courtois et élégant: autrement dit, il s'agit d'imposer ses vues tout en ménageant la face de l'autre. C'est la raison pour laquelle les interlocuteurs ont recours à des stratégies de précaution qui entourent la manifestation de leurs désaccords et de leurs critiques (Brown and Levinson, 1987).

Dès lors, on comprend que dans ces débats l'argumentation soit intimement liée à la construction d'un ethos personnel capable de séduire les électeurs, afin de les toucher à la fois dans leur raison et dans leur affect. Ainsi, comme le souligne Fernández García (2009: 269), les débats électoraux à la télévision deviennent des spectacles médiatiques qui ne se placent pas complètement dans le domaine de la rationalité. D'ailleurs, comme Aristote l'avait déjà formulé, et comme les études actuelles sur l'argumentation s'accordent à reconnaître (Perelman et Olbrechts-Tyteca, 1958: Amossy, 2006), les aspects émotionnels et personnels se mêlent constamment aux raisonnements dans les confrontations verbales.

Dans cet article, je vais cerner de manière particulière la (dé)construction de l'éthos de l'autre à laquelle se livre le candidat conservateur. Il me semble toutefois impératif, dans un premier temps, de situer ce débat dans la lignée des débats télévisuels avant les élections présidentielles en France.

### 3. Les débats de la présidentielle française

Les débats électoraux télévisés sont devenus classiques en France depuis le premier affrontement Giscard-Mitterrand, à l'exception de la présidentielle 2002<sup>4</sup>. Ils ont permis de comparer, à chaque élection, les programmes et les personnalités de ceux qui se proposaient pour les mener à bien.

Ces débats cristallisent en quelque sorte un ensemble composite de situations et d'attentes dans différents moments de l'histoire moderne de la France. À chaque confrontation, de petites phrases, des échanges particulièrement significatifs expriment de façon synthétique la relation de ces leaders aux circonstances du moment. La réplique combative peut même être différée, et le petit changement d'un mot peut manifester tout le poids du passage du temps. Ainsi, lorsqu'en 1974, Giscard d'Estaing dit à son adversaire socialiste: «Vous n'avez pas le monopole du cœur, M. Mitterrand, vous êtes un homme du passé», sans doute était-il loin de soupçonner que sept ans plus tard, dans la même situation de parole, Mitterrand allait lui lancer: «c'est quand même ennuyeux que dans l'intervalle vous soyez devenu un homme du passif», soulignant ainsi le renversement de leur image face aux Français, que P. Charaudeau décrit de la sorte:

En 1974, l'image du *jeune et brillant* énarque français dont s'était paré V. Giscard d'Estaing, face à une image quelque peu *passéiste* qu'il avait attribué à son adversaire F. Mitterrand [...]: en 1981, l'image de *force tranquille* construite de toutes pièces pour F. Mitterrand, lequel, après un long parcours et bien de ruses politiques, se présentait comme la possible réalisation d'un rêve d'alternance pour une partie de l'opinion, et d'accession au pouvoir des valeurs de la gauche pour une autre partie de l'opinion, face à une image d'*arrogance* qu'avait fini par endosser V. Giscard d'Estaing. (2005: 141).

Après son premier triomphe en 1981, Mitterrand l'emporta à nouveau en 1988 sur un Chirac dont l'image plutôt chaleureuse, après un débat marqué par l'équilibre des forces, eu raison de la raideur intellectuelle de Jospin (malgré son «armure percée» au cours de la campagne).

Ainsi, à chaque échéance, la rencontre des attentes d'une majorité des citoyens et d'un programme se réalise par l'interposition d'une image personnelle, qui pèse de tout son poids dans les combats démocratiques d'aujourd'hui. Bien que, comme le signale P. Charaudeau, il existe le danger «que les individus adhèrent par fascination et de façon quasi aveugle à des personnes et non point à des idées» (op. cit. 140), il est indéniable qu'une image puissante du leader constitue un des atouts majeurs des partis en lice<sup>5</sup>.

---

<sup>4</sup> Jacques Chirac avait refusé alors de débattre avec Jean-Marie Le Pen.

<sup>5</sup> En Espagne, par exemple, où il n'existe pas de régime présidentieliste *stricto sensu*, puisqu'on élit les représentants qui, eux, vont décider de la présidence du gouvernement, les campagnes sont fortement

#### 4. Les enjeux de la présidentielle 2007

La France se trouvait en 2007 dans une position délicate du point de vue financier, mais, très spécialement, du point de vue du moral collectif. L'évolution sociale et économique en Europe et dans le monde ont modifié la valeur de ce pays sur l'échiquier international. Tous les candidats, quelle que fût la couleur des partis, coïncidaient, de manière générale, quant au diagnostic et à l'ordonnance: il fallait faire redémarrer le pays, lui redonner de la confiance. Pour ce qui est des deux adversaires du second tour, Sarkozy demandait aux citoyens français «de ne plus rester passifs devant un monde qui bouge sans eux» tandis que Royal disait «avoir entendu leurs inquiétudes, leurs colères et leurs espoirs».

Les deux candidats jouissaient d'une réputation de force et de détermination, chacun ayant triomphé dans son propre camp après des combats sans merci. Les deux peuvent être considérés également «jeunes», dans un pays où la classe politique est particulièrement vieillie. Les deux proposaient des programmes fondés sur un équilibre entre les valeurs traditionnelles de chaque camp et l'ouverture à de nouvelles perspectives.

Mais les différences entre eux, d'idées comme de style, sont de taille. La candidate de la gauche avait fondé ses propositions sur l'appel à la participation pour les réformes nécessaires: celui de droite avait parié sur un projet marqué par le pragmatisme et par l'action. Ils ont surtout présenté leur personne comme garant de la solvabilité de leurs propositions, tout en construisant leurs discours autour de deux ethos classiques et opposés: l'un, axé sur des qualités féminines (femme-mère de dialogue et d'écoute), l'autre, sur des qualités masculines (homme-fort de détermination et d'action). P. Charaudeau, pour sa part, a analysé en détail les composantes de ces deux ethos, qu'il a synthétisées en opposant «le souffle de la puissance contre le souffle de l'inspiration» (2008: 46-57).

Le jour même du débat, dans son article à *Libération*, Alain Duhamel claironnait la confrontation «homme vs femme» «napoléonien vs girondine» «brillant avocat vs énarque au charisme atypique»: il n'oubliait pas non plus les contrastes au plan de la parole, car il opposait «l'éloquence dévastatrice» et «le débit impérieux» du président de l'UMP «au calme et au parler tranquille» de la candidate du PS.

Le débat qui a affronté ces deux personnalités a été qualifié en France d'équilibré et d'intéressant. En Espagne, il a été même considéré comme passionnant et exemplaire. Mais les comportements des deux débatteurs ont surpris. La presse française, comme la presse internationale en général, se sont étonnées de la pugnacité inattendue de la candidate face à la sérénité du candidat. Les ethos se seraient-ils renversés?

---

polarisées autour des premiers candidats sur les listes des deux grands partis nationaux. On peut affirmer que leurs personnalités ont joué un rôle déterminant dans les résultats des élections législatives successives.

On peut se demander quelles seraient les phrases clés qui rendraient compte, de façon synthétique, de la teneur du débat et de son effet sur l'audience. La modification de Sarkozy dans sa reprise de la phrase de Giscard (citée plus haut) donne déjà le ton: "Je trouve ça choquant et blessant de s'arroger le monopole du cœur. Vous n'avez pas, madame Ségolène Royal, le monopole du cœur. Vous ne l'avez pas!", car il ne suffit plus au candidat de 2007 de revendiquer sa part de sensibilité, comme l'avait fait Giscard D'Estaing, il modalise, en outre, ce dire de façon à reconstruire, ou plutôt déconstruire, l'ethos de son opposante, capable ou coupable de «blessier» et de «choquer».

### **5. La délégitimation courtoise de Sarkozy**

Une des visées du projet de parole du candidat de droite dans ce débat consiste, à mon sens, à mettre son adversaire sur la sellette pour critiquer non pas ses idées, ses propositions ni son programme, mais sa compétence et son discours même, les deux inextricablement liés. Il met finalement en question ses qualités pour endosser la responsabilité présidentielle.

Mais Sarkozy entoure tout de même sa parole de protestations de respect et de considération, voire d'expressions apparemment aimables. J'essaierai de montrer ces stratégies à travers l'analyse de quelques échanges: cette analyse est organisée autour de trois axes correspondant à ces trois mises en question auxquelles procède le candidat avec acharnement: la compétence de la candidate, son discours et ses qualités pour l'exercice de la présidence de la République.

#### **5.1 *De la compétence «imaginée» à la compétence niée***

Une des acceptions de compétence est, selon le *Petit Robert*, «la connaissance approfondie, reconnue, qui confère le droit de juger ou de décider en certaines matières». La candidate Royal s'est publiquement plainte (2007) du doute jeté sur sa maîtrise des affaires publiques tout au long de la campagne électorale. Ce reproche lui est venu de tous les camps, et même, paradoxalement, du sien<sup>6</sup>. Cette incompétence supposée ne s'étayait jamais par des exemples de son activité professionnelle précédente, mais elle a été associée au programme électoral qu'elle défendait. Dans *Libération*, sous la rubrique générale «Rebonds», le 14 mars, A. Grjebine reconnaissait le courage, lors des primaires, de la candidate, qui avait récusé l'alternative entre un projet d'une idéologie archaïque et un projet nettement réformiste qui aurait mécontenté les bases socialistes. Mais ce n'était que pour affirmer ensuite que, malgré ce départ prometteur, elle avait fini par provoquer le malaise «devant l'absence d'une vision cohérente et l'inexistence d'options clairement définies».

---

<sup>6</sup> On se rappellera les propos désobligeants de certains éléphants socialistes sur la beauté de la candidate et sur les problèmes qu'allait lui poser la garde de ses enfants.

C'est dans ce creuset que Sarkozy a puisé pour faire glisser la discussion des idées vers un examen de la compétence de Royal. Lors du débat, il ne s'y est pas pris immédiatement de manière explicite. Bien au contraire, il a, d'emblée, «imaginé» que Royal possédait le bagage politique pré-requis. À peine le débat commencé, les premiers mots de Royal sont salués par la réplique suivante de son adversaire:

(1) vous avez parfaitement raison / Madame Royal / **vous connaissez les chiffres comme moi / j'imagine que / dans cette campagne électorale/ on est au même niveau de préparation**

Lorsque deux candidats sont en ballottage, en effet, est-il possible «d'imaginer» le contraire? Le verbe imaginer, comme d'autres synonymes qui auraient pu être utilisés (se figurer, croire, penser...) presuppose que le niveau de préparation de la candidate ne va pas de soi. En fait, Sarkozy suscite le doute par le seul fait de rendre explicite cette reconnaissance (imaginaire). Peut-être le candidat conservateur avait-il oublié pour un instant que son adversaire avait déjà emporté les élections primaires à l'intérieur de son camp, sans parler de son expérience précédente dans des postes de haute responsabilité.

On peut se demander si un candidat homme, en France, pourrait s'entendre dire qu'on «imagine» qu'il a le niveau de préparation nécessaire à ce stade de sa carrière<sup>7</sup>. De même, la concession de Sarkozy (vous **avez parfaitement raison, vous connaissez les chiffres...**), qui peut apparaître comme une expression de respect et de reconnaissance de son adversaire, sème également le doute au niveau le plus général, celui de la compétence de base pour accéder à la tête de la plus haute institution de l'État. Car l'affirmation de quelque chose qui va de soi permet déjà d'évoquer son contraire.

Bientôt, et ce malgré le programme prévu par les modérateurs, le débat va discourir sur les questions financières, qui vont être l'objet des plus longues discussions. Lorsque les deux candidats s'engagent sur le problème des retraites, ils se questionnent mutuellement sur les moyens de financement qu'ils prévoient pour rendre possibles les augmentations que tous les deux souhaitent faire appliquer. Sarkozy a déclaré vouloir réformer les régimes spéciaux, ce à quoi Royal a rétorqué en faisant remarquer que ces réformes peuvent prendre un certain temps. À son tour, la candidate propose une taxe sur le revenu boursier dont le montant sera discuté par les partenaires sociaux. Voilà l'échange qui s'engage à propos de cette taxe:

(2) R- je vous donne déjà le principe

---

<sup>7</sup> Songeons aux domaines professionnels, et imaginons que, lors d'une discussion entre ingénieurs ou entre chercheurs, autour d'un projet, l'un d'eux dirait à l'autre qu'il imagine qu'il possède la formation de base.

S- ah bon parce que vous savez que sur le fond il y a 30 milliards

R- [je vous donne déjà le principe]

S- [donc l'État met six milliards par an]

R- [ laissez- moi laissez-moi finir / non / moi j'ai une recette / vous vous]

S- non non / mais attendez / **ça c'est très intéressant** / cette taxe que vous nous annoncez / euh lorsque Lionel Jospin a créé ce fonds // il a prévu 120 milliards d'euros / il y en a 36 / chaque année l'État en met 6 / votre taxe ((il se tourne vers les modérateurs)) /// à peu près / c'est combien?

S- mais / ma taxe / elle sera / au niveau de ce qui sera nécessaire pour faire de la justice sociale / car [une partie une partie une partie oui]

S- [**c'est d'une précision bouleversante**] / **vous ne pouvez pas** me dire un chiffre...

R- [non non ] je ne peux pas vous dire de chiffre pourquoi? pourquoi je ne peux pas vous dire de chiffres parce que la relance

S- [**c'est votre droit**]

R- [oui / c'est mon droit /] parce que la relance de la croissance économique va aussi permettre des cotisations supplémentaires [moi je crois que la croissance économique je crois attendez laissez-moi]

S- [vous créez une taxe **sans dire aux Français le montant de cette taxe**] et **l'espérance de recette**?

R- oui / parce que je dis au Français

S- avec cela **on est tranquilles** pour l'équilibre de nos régimes de retraite!

R- [parce que] parfaitement / on est tranquilles

S- [ah oui]

Dans un débat de ces caractéristiques, où les adversaires se doivent de présenter et de défendre l'ensemble de leur programme pendant une période limitée de temps, les chiffres globaux sont, naturellement, incontournables. On peut se demander s'il en va de même pour des mesures à prendre concernant un aspect particulier, comme la création d'une nouvelle taxe. D'autant que la candidate a bien précisé qu'elle ne peut pas donner de précision parce qu'elle entend entreprendre un dialogue avec les partenaires sociaux.

Mais le candidat de l'UMP, au lieu d'opposer une action alternative claire et nette, choisit l'ironie (**précision bouleversante, on est tranquilles**) et, encore une fois, la concession (**c'est votre droit**), sous-entendu «d'être tellement incompétente que vous n'êtes pas en mesure de chiffrer les actions que vous-même proposez». Il aurait pu très bien, en effet, rétorquer qu'il est plus utile de trouver un financement immédiat (et donner des pistes sur le moyens de l'obtenir) que d'attendre le résultat de négociations complexes. Mais N. Sarkozy n'a pas lui-même répondu (n'a pas donné des précisions) à la question qui lui a été posé sur le même sujet.

Un verbe modalisateur utilisé par Sarkozy témoigne de l'équivoque et dévoile l'asymétrie des deux positions politiques et discursives des débatteurs: «Vous ne pouvez pas donner de chiffre?» questionne Sarkozy, «non», répond Royal, en toute sérénité.

En effet, le verbe modalisateur **pouvoir**, on le sait bien, peut avoir différents sens. La candidate socialiste avoue franchement qu'elle «ne peut pas», puisqu'elle ne saurait avancer le résultat des négociations qu'elle propose d'entreprendre. Dans la bouche de son opposant, «ne pouvez pas», entouré des commentaires ironiques notés plus haut, suggère l'interprétation «vous n'en êtes pas capable, vous n'avez pas la compétence nécessaire pour la fonction à laquelle vous aspirez».

Comme je l'ai signalé, la première partie du débat est entièrement consacrée aux problèmes des finances nationales. Quelques minutes avant l'extrait que je viens d'analyser, les deux candidats s'expriment en de longues tirades à propos de leurs choix pour relancer l'économie et diminuer la dette. D'abord Royal, ensuite Sarkozy, ils égrènent tous les deux leurs propositions, plus diversifiées dans le cas de la candidate, plus centrées sur la valeur travail et les heures supplémentaires chez le candidat.

Royal, entièrement sur le mode délocutif dans cette partie du débat, retrace les mesures qu'elle envisage, sans faire référence à son opposant. En revanche, Sarkozy, alterne la description de son programme de relance avec l'interpellation à son adversaire, par le biais de formes allocutives variées<sup>8</sup>. Il va donc revenir à la condescendance ironique:

(3)ehu deux petites remarques si vous permettez / vous me dites / il faut créer de nouveaux emplois dans la fonction publique / ok / d'accord / pourquoi pas ((il se tourne vers les modérateurs)) / **c'est sympathique** / vous payez comment? / est-ce qu'on fait comme l'a demandé

Voilà un adjectif, **sympathique**, dont on se demande la pertinence dans le cadre d'une discussion sur les finances d'un pays. Ainsi appliqué, sur le mode ironique, il est généralement adressé à des personnes censées peu responsables (aux enfants ; aux femmes ?). Mais il s'agit bien, dans ce cas, d'une condescendance empoisonnée, puisque quelques secondes plus tôt, le candidat UMP avait nié en bloc les mesures décrises par la candidate socialiste, négation suivie, encore une fois, par le commentaire paradoxal sur «le droit le plus absolu» de son opposante à ne rien proposer (un candidat a-t-il vraiment ce droit?) et sur le fait que cette absence de propositions est «intéressante» (extrait (4) plus bas). L'adjectif **intéressant**, qui apparaît également dans l'extrait (2), fait partie de ce réseau appréciatif tressé

---

<sup>8</sup> Dans ce débat, les formes allocutives sont plus nombreuses dans le discours de Sarkozy que dans celui de Royal, selon l'analyse quantitative réalisée par D. Monière, de l'Université de Montréal (cf. conclusions).

d'ironie bienveillante, à moins qu'il ne faille le prendre dans le sens de l'avantage que ces défaillances de Royal permettent d'escompter à son opposant. À mon sens, ces adjectifs, dans un tel contexte verbal et situationnel, relèvent plutôt de la ridiculisation, qui constitue une des modalités de l'impolitesse négative (Culpeper, 1996).

On le voit, le candidat avait «imaginé» que son adversaire possédait la préparation nécessaire. Plus tard, par l'ironie de certaines de ses répliques et par la négation même des propositions avancées par Royal, Sarkozy laisse entrevoir que ses présuppositions n'étaient qu'illusion: la candidate, n'en déplaise les dix-sept millions d'électeurs qui devaient aller voter pour elle, est dépourvue de la capacité pré-requise. Mais, certes, cela est dit courtoisement et gentiment, car «c'est le droit de la candidate» que de proposer des mesures qu'elle ne peut pas chiffrer ou de suggérer des actions sympathiques même si, finalement, elle n'a pas les moyens de les mettre à l'œuvre.

### *5.2 Autour de l'imprécision*

S. Royal attaque son opposant en rappelant ce qu'elle considère des erreurs ou des incohérences de N. Sarkozy au cours de l'action réalisée dans le cadre d'autres fonctions publiques. Ainsi, elle rappellera la part de responsabilité de son adversaire vis-à-vis de la situation actuelle de la France, en tant que ministre du gouvernement sortant, ou lui reprochera de ne pas avoir promu alors telle ou telle loi, qu'il inclut dans le programme de 2007 (par exemple, la loi sur les multi-récidivistes).

Sarkozy, en revanche, tout au long du débat, réfère peu à l'action des socialistes au pouvoir et très peu au labeur développé par Royal en tant que ministre ou en tant que présidente de la région Poitou-Charente: et il s'attaque, à vrai dire, très peu à son programme. L'une des rares occasions où il le fait, à propos des trente-cinq heures, semble, en outre, mal avenue, puisque la candidate socialiste ne défend pas le maintien indiscriminé de ce temps de travail. Mais, très habilement, c'est sur le discours de son opposante que Sarkozy va tirer à boulets rouges.

Dans les extraits (4) et (5) il décline cette appréciation sur le manque de précision de la candidate socialiste. Le premier extrait se trouve justement entre les deux grandes tirades respectives sur la relance de la croissance. C'est Chabol qui incite les candidats à poursuivre ces discussions, alors que Poivre d'Arvor leur avait proposé de se pencher enfin sur la première question qui leur avait été posée<sup>9</sup>:

(4) S- madame Royal ne m'en voudra pas mais // à évoquer tous les sujets en même temps / elle risque de les **survoler et ne pas être assez précis [et ce qu'attendent les Fran]**

R-[laissez-moi] la responsabilité de mes prises de parole si vous le voulez bien.

---

<sup>9</sup> Cette contradiction entre les deux modérateurs accentue, à ce moment du débat, la difficulté qu'ils éprouvèrent à en tenir les rennes ; leur rôle se borna presque au contrôle des temps.

S- [attendez mais] je ne me permets pas de critiquer mais / je faisais simplement [remarquer que **si vous parlez de tout]/ en même temps / on ne va pas pouvoir approfondir [ni obtenir pardon pardon mais]**

R- [non non c'est très cohérent au contraire] mais tout se tient / tout se tient la dette et la relance économique ça se tient

S- [Madame Royal] si vous permettez la précision n'est pas inutile dans le débat public pour que les Français comprennent ce qu'on veut faire / alors / il me semble / que s'agissant de la réduction de la dette / **vous n'avez fixé aucune piste économique / c'est votre droit le plus absolu** ((il tourne son regard vers les modérateurs)) / alors la relance de la croissance **c'est encore plus intéressant / vous n'avez donné aucun moyen pour relancer la croissance** / moi j'en ai un / parce que vous avez raison

R- [tout à fait]

À nouveau, il est à noter que le candidat UMP fait précéder ses critiques de procédés de «figuration» par le recours à des «protecteurs de face» (Goffman, 1974). Plus concrètement, Sarkozy utilise des formules de politesse négative, des mitigeurs (Kerbrat-Orecchioni, 1992:196) pour désamorcer la violence des coups qu'il porte à son adversaire, comme des énoncés tels que «Mme. Royal ne m'en voudra pas», «si vous permettez». La mitigation est en outre affublée, dans «je ne me permets pas de critiquer», de la forme de la prétérition, récurrente dans le discours de Sarkozy (cf. Lorda 2007). Pourtant l'accusation qui suit est grave: ne pas être précis, survoler les sujets, ne pas pouvoir approfondir indiquent bien une inaptitude à parler sérieusement des affaires publiques, ce qui n'est probablement pas très différent d'une incapacité à les gérer. Sarkozy fait d'autant plus mouche qu'il reprend des discours circulant dans l'opinion selon lequel le programme de la candidate socialiste manquerait de précision (cf. 4.1)

Royal tombe dans le piège. Car elle répond, effectivement, comme si c'était son discours dans le débat qui était visé, en revendiquant sa parole et en refusant la critique dont celle-ci fait l'objet, mais sans mot dire sur la délégitimation grave qui sous-tend ladite critique, sans la percevoir peut-être. Et la candidate insiste encore sur la relation entre les questions qu'elle a unies, puisque c'est la logique de son programme. Mais, en fait, Royal ne réagit pas à la stratégie par laquelle, sous couvert de conseil didactique (**on ne va pas pouvoir approfondir**), son opposant répercute et amplifie des critiques de fond circulantes pendant la campagne.

La discussion se prolonge encore autour des finances, auxquelles les débatteurs font la part belle, particulièrement autour du maintien ou modification des 35 heures. Chaque candidat explique sa position: Sarkozy annonce qu'il gardera cette durée hebdomadaire, tout en proposant d'encourager les heures supplémentaires alors que Royal envisage deux orientations à l'égard de la durée du travail: souplesse et négociations entre les partenaires sociaux. Elle précise que cela peut

revenir à une durée de plus ou moins 35 heures, selon les différentes réalités des secteurs et des entreprises. Les deux positions sont parfaitement claires. La candidate critique le leitmotiv de son opposant mais la réponse de ce dernier ne se situe pas sur le même plan:

(5) R- mais laissez les gens libres / laissez laissez les gens laissez la liberté des gens / [ne leur imposez pas de travailler plus] pour gagner plus vous savez ce que c'est que la valorisation du travail? / c'est un travail payé à sa juste valeur / vous trouvez qu'il est normal que des salariés commencent leur carrière au Smic à 980 euros nets par mois [et terminent attendez laissez laissez-moi finir] [non non je parle des 35 heures là]

S- mais Madame Royal] si vous le permettez] [qu'est-ce que vous changez] dans les 35 heures? **parce qu'on n'y comprend rien**

R- si si vous avez parfaitement compris / vous faites semblant de ne pas comprendre

Le candidat de l'UMP continue de démolir l'image de son adversaire sans considérer ni un seul instant le bien-fondé des propositions ou des critiques de la candidate socialiste: selon Sarkozy, Royal survole les sujets, elle n'est pas assez précise, elle parle de tout en même temps, bref, on ne comprend rien à son discours. C'est bien, à mon sens, une des plus graves accusations que l'on peut adresser à un leader politique.

### ***5.3 Les qualités d'un président***

Si la compétence, qui réunit le savoir et le savoir-faire, manifestés par le savoir-dire, est indispensable à l'action politique (et à l'action finalisée en général), elle n'est pas suffisante, car elle doit être accompagnée par la qualité, associée au savoir-être: «un élément de la nature d'un être, permettant de le caractériser (particulièrement dans le domaine intellectuel et moral)», toujours d'après le *Petit Robert*.

En accord avec les stratégies précédentes, Sarkozy s'en prend également à la crédibilité de son adversaire dans le domaine de l'éthique et des qualités, en l'occurrence, celles qui doivent empreindre l'action politique. Toujours dans la discussion autour des finances, le candidat cite l'institut Rexecode, et Royal réagit en disant qu'il s'agit d'un organisme du Medef dont elle conteste l'autorité pour régler les problèmes économiques. Sarkozy répond en revendiquant le prestige de cet organisme et en rappelant qu'il est dirigé par l'un des économistes du conseil d'experts de Jospin. Mais il enchaîne immédiatement sur la critique personnelle à son opposante, en recourant de nouveau à des stratégies qui lui tiennent à cœur, la question rhétorique et la prétérition multiples: au portrait boiteux qu'il retrace, il oppose, enfin, sans solution de continuité, ses compétences et ses qualités propres:

(6) S- crée 230000 emplois de plus / voilà / [qu'est-ce qu'on va faire]  
 R- merci Medef [non non allez-y allez-y allez-y continuez] ((elle sourit))  
 S- **[mais madame pourquoi pourquoi] > madame // pourquoi toute personne / qui n'a pas votre opinion vous le regardez avec ironie ou avec mépris?** c'est d'abord l'institut Rexecode n'est pas l'institut du Medef / mais quand bien même / est-ce qu'on quoi **parce qu'on est chef d'entreprise que l'on ne connaît rien à l'emploi? parce qu'on n'est pas de gauche, on n'a pas le droit de parler de ces sujets? je je j'attache beaucoup de prix à vos à vos a vos ques à vos réponses / je je ne dis pas que c'est stupide / j'essaie de comprendre et d'expliquer aux Français quelles sont nos différences / tous les pays** du monde / ont augmenté les possibilités de travailler / alors première petite modification

Le débatteur dévalorise ici brutalement (malgré les interrogations et les négations) l'image de son adversaire. Car, comment pourrait être promue présidente de tous les Français quelqu'un qui ne saurait respecter les opinions des autres? Quelle présidence pourrait-on attendre de celle qui interdirait toute parole qui ne proviendrait pas de la gauche? C'est tellement grave qu'on est presque choqué à entendre le mitigeur «j'attache beaucoup de prix à vos réponses», qui rebondit immédiatement sur «je ne dis pas que c'est stupide». Le dit-il? On est autorisés à se le demander, puisque le mot est prononcé, au cas où les auditeurs n'y auraient pas pensé. Car la prétention permet d'évoquer, d'éveiller, de suggérer par le fait même d'annoncer que l'on se tait. Et lorsque Sarkozy ajoute «j'essaie de comprendre et d'expliquer aux Français quelles sont nos différences», on comprend aisément les associations qui peuvent surgir à la chaleur de ce voisinage. Enfin, l'intervention se termine sur une assertion générale sur le travail (tous les pays du monde ont augmenté les possibilités de travailler), qui a un rapport flou avec la discussion précédente, mais dont le but est de susciter la comparaison entre une candidate méprisante, ignorant les idées des autres, refusant l'opinion des entrepreneurs (une candidate peut-être stupide?) et un candidat qui veut faire travailler la France (implicite), en suivant modestement l'exemple des autres pays.

Enfin, le candidat s'attribue explicitement les compétences et les qualités requises pour la présidence de la République, lors de la discussion sur le financement des retraites:

(7) S- j'aurai au moins favorisé cette part du dialogue alors [s'agissant ]  
 R- [attendez] disons les choses telles qu'elles sont / moi ce n'est pas ma conception du pouvoir / que de décider de façon péremptoire/ et unilatérale / comment nous allons régler ces problèmes / je vous le dis / ce sont d'abord les partenaires sociaux qui vont discuter / avec l'État bien sûr / il y aura des réunions tripartites / [et moi je ne considère pas]

S- [Il n'est pas anormal que le président de la République] ait une idée de comment on finance les retraites? Ce n'est pas quelque chose d'atroce.

R- eh bien je vous les ai données [eh bien je vous les ai données je vous ai donné]

S- non / parce que les deux idées que vous avez avancées madame / c'est une taxe dont vous avez refusé de nous dire le montant / l'assiette / et la recette / et la deuxième idée que vous avez avancée / c'est la mise à plat de la loi Fillon / je vous reconnais il y a une troisième idée / c'est une grande discussion / c'est la sixième ou septième depuis qu'on débat ensemble / **la grande discussion, il faut qu'elle débouche sur quelque chose!** ((il se tourne vers les modérateurs)) **il y a des millions de retraités qui se disent / et des millions de salariés qui se disent: «moi j'ai trimé toute ma vie, j'entends qu'on équilibre mon régime de retraite et avoir ma pension» / avec moi comme président de la République / les choses sont parfaitement claires / elles seront en ordre / on financera / et on / s'engage [alors]**

R- [non c'est la même /// oui] [avec quelle]

On retrouve dans cet extrait des modalisations habituelles dans le discours de Sarkozy. La question rhétorique alliée à la prétérition, ainsi qu'à la litote, sont les formes choisies pour dire qu'il faut espérer des propositions concrètes d'un candidat à la présidence de la République. Il renforce ensuite l'évidence de son propos par l'ajout d'un commentaire évaluateur qui est, pour le moins, surprenant, «ce n'est pas quelque chose d'atroce», et qui complète de façon péremptoire cette image de candidate handicapée que Sarkozy retrace en filigrane dans ces échanges.

À la protestation de Royal, qui rappelle qu'elle a déjà formulé la manière dont elle s'y prendrait, la réponse consiste non pas à discuter ces moyens mais à les ridiculiser. Les propositions autour de la démocratie participative sont certes passibles de critiques raisonnées, mais ce n'est pas du tout le propos de Sarkozy. Il donne juste à entendre qu'il considère douteuse l'efficacité du procédé par la simple dénomination ironique «grande discussion» qu'il oppose à l'urgence des besoins des salariés, mis en scène par hypotypose.

Enfin, il confronte l'image diminuée de son adversaire à la personne appropriée et à la bonne méthode, les siennes, bien que, comme on peut le constater, il faille croire le candidat sur parole, puisque ce n'est que sur son engagement et sa fiabilité qu'il appuie ses promesses.

## 6. Conclusions

L'analyse de ces quelques échanges a pour objectif de mettre en évidence des éléments du discours du candidat de l'UMP dont le but est de désamorcer celui de son opposante. Il s'agit d'un ensemble de stratégies visant à la déligitation, voire à la ridiculisation de celle-ci.

Ce mouvement va du général au particulier, pour revenir ensuite au général. En effet, premièrement, c'est la compétence de Royal qui est indirectement mise en

question, pour la simple raison que Sarkozy «imagine» qu'elle la possède: deuxièmement, il accuse son opposante d'imprécision à plusieurs reprises, soulignant le flou de son discours et de ses propositions: finalement, il remonte au plan général en jetant le doute sur les qualités personnelles de la candidate pour l'exercice de la haute fonction à laquelle elle prétend.

Sarkozy a, d'ailleurs, beau jeu, puisqu'il ne fait que répercuter des critiques dont on a accablé la candidate pendant la campagne électorale, aussi bien dans le camp adverse que dans le sien. Bref, l'argumentation du candidat de l'UMP se situe principalement au plan de l'ethos, puisque c'est à l'image de la candidate, plutôt qu'à ses propositions, qu'il s'attaque, devant la vaste audience du public de ce débat télévisuel.

Ces conclusions rejoignent les résultats de l'étude quantitative d'urgence menée à bien par Monière (2007), trois jours après le débat. Ce chercheur relève une plus grande proportion de «vous» et de questions chez Sarkozy que chez Royal (87 *versus* 47), ainsi qu'une utilisation plus abondante du nom de l'opposant (87 «Mme. Royal» de la part de Sarkozy, contre 31 «M. Sarkozy» de la part de Royal). Par conséquent, la modalité allocutive domine dans le discours de Sarkozy. Monière avance en outre, à partir des verbes qui accompagnent le «je», le caractère plus «explicatif» du discours de Royal.

Aussi, la construction d'un ethos défaillant de son opposante constitue-t-elle une arme fondamentale dans l'argumentation de Sarkozy. Néanmoins, il n'en use pas sans s'entourer de précautions, comme on l'aura vu. Il réussit donc son coup par le recours à un couteau de double tranchant qui lui permet de provoquer l'illusion d'un comportement verbal courtois, voire aimable, bien que teinté d'une condescendance ironique qui n'a pas été relevée par les commentateurs. On peut se demander si elle apparaissait comme naturelle, dès lors que c'était une femme qui en était la cible.

Cette stratégie est, au plan général de son discours, homologue de certaines stratégies locales récurrentes que j'ai également relevées dans un travail précédent (cf. *supra*), comme la prétérition et la question rhétorique, auxquelles on peut ajouter ici l'ironie. Elles lui permettent de dire agressivement, réussissant tout de même à produire l'effet d'un dire courtois et serein. Et ce, grâce à l'utilisation systématique d'un dire contradictoire, auquel on pourrait appliquer, à quelques variations près, la définition que donne Ducrot de la prétérition:

D'une façon générale, la prétérition permet à l'énonciateur de dire Z au moyen d'un discours destiné explicitement à le décharger, sous un mode ou sous un autre, de la responsabilité de dire Z (1980: 221).

Dans l'argumentation de Sarkozy, la dimension epidictique domine donc nettement (puisque, bien que de manière mitigée, il blâme son opposante) mais elle est subtilement mêlée à la dimension judiciaire (au sens où les stratégies d'érosion

déployées visent à susciter un verdict négatif pour Royal). Ce caractère judiciaire est manifesté également par le comportement non-verbal du candidat, qui prend à témoin les modérateurs<sup>10</sup> (et implique ainsi, du même coup, l'audience générale des téléspectateurs), en tournant fréquemment son regard vers eux au moment où il lance ces propos de déligitation que je me suis efforcée de mettre en évidence.

## BIBLIOGRAPHIE

- Amossy, R. (2006) *L'Argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin (Cursus).
- Aristote (1932, 1928, 1973) *Rhétorique, Livres I, II et III*, trad. M. Dufour et A. Wartelle, Les Belles Lettres.
- Brown, P. et Levinson, S. (1987) *Politeness. Some universals in language use*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Culpeper, J. (1996) "Towards an anatomy of impoliteness", *Journal of Pragmatics*, 25, pp. 349-367.
- Charaudeau, P. (2005) *Le discours politique. Les masques du pouvoir*. Paris, Vuibert.
- (1995) «Une analyse sémiolinguistique du discours», *Langages* n° 177, pp. 96-111.
- (2008) *Entre populisme et peopolisme. Comment Sarkozy a gagné!* Paris, Vuibert.
- Ducrot, O. (1980) *Les mots du discours*, Paris, Minuit.
- Fernández García, F. (2009) «(Des) cortesía y pugna dialéctica», *Oralia* n° 12, Madrid, pp. 267-304.
- Goffman, E. (1974) *La mise en scène de la vie quotidienne*, (2 vol.), Paris, Éditions de Minuit.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1992) *Les interactions verbales* (tome II), Paris, Armand Colin.
- Lorda, C. (2007) «Information et contrôle versus séduction et persuasion (Nicolas Sarkozy: le discours d'une star médiatique)» à *Romanica Stockholmiensa*, 24, Stockholm, pp. 463-476.
- Lorda, C.-U. et Miche, E. (2006): «Two Institutional Interviews: José M<sup>a</sup> Aznar and Jacques Chirac on the Iraq conflict» à *Discourse and Society*, London, Sage.
- Monière, D. (5 mai 2007) «Duel Royal-Sarkozy: 23 885 mots pour convaincre» à *Certum* (Centre d'Études et de Recherches Internationales), Université de Montréal.
- Perelman, C. et Olbrechts-Tyteca, L. (1958) *Traité de l'argumentation*, Bruxelles, éd de l'Université de Bruxelles.
- S. Royal (2007) *Ma plus belle histoire, c'est vous*, Paris, Grasset.

### Presse écrite

*Libération*, 14.03.07; 19.03.07; 03.05.07; 09.05.07

*Le Monde*, 09.05.07

*El Periódico de Catalunya*, 26.04.07

*La Vanguardia*, 03.05.07

### Transcription du débat

<http://www.liberation.fr/actualite/politiques/elections2007/251273.FR.php>

---

<sup>10</sup> Bien que je n'aie pas développé une analyse du gestuel, j'ai marqué ce geste dans les exemples transcrits.

**Annexe - Conventions de transcription des extraits cités dans l'article**

Orthographe standard: ponctuation remplacé par les codes suivants:

Avant chaque intervention, l'initiale en capitales identifie le participant

|| |||| indiquent des pauses de durée normale, longue ou très longue, respectivement

? signale l'intonation interrogative

: représente l'allongement syllabique

souligné manifeste l'énergie articulatoire, l'emphase

... signifie mot ou phrase tronqués

[ ] marque un chevauchement

> montre une reprise de la parole après interruption

(()) symbolise geste, rire, toux

Les caractères en gras identifient des segments particulièrement pertinents pour l'analyse.



## LE TRAITEMENT MÉDIATIQUE DES SUICIDES À FRANCE TÉLÉCOM DE MAI-JUIN À MI-AOÛT 2009: LA LENTE ÉMERGENCE DE LA RESPONSABILITÉ DU MANAGEMENT DANS LES SUICIDES EN LIEN AVEC LE TRAVAIL

ALAIN RABATEL<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** *The treatment by the media of the suicides at France Telecom: the slow emergence of management responsibility in suicides linked to work.* This article analyses the media cover of the suicides at France Telecom. The corpus corresponds to a particular “discourse moment”, from May-June 2009 until mid-August 2009. The media cover is limited to a confrontation between points of view which neutralise one another. The article reveals three enunciative scenographies of the event which weigh on the manner it is understood, the management minimising its responsibilities and putting forward the argument of a lack of direct causality between work and suicide, while the unions don’t pose the question of responsibilities in such terms. The encounter represented from the outside fuels the collective imagination of a role play and maintains the idea that for such dramas, the responsibilities are impossible to determine. The article then returns to the links between the suicides and other phenomena related to social suffering at work, showing how the press assumes its responsibilities by going beyond emotion and the pure and simple account of conflicting positions.

**Keywords:** enunciative scenography, external representation, neutralisation of conflicting positions, emotion, responsibility

Cet article procède à une analyse textuelle de discours (Adam 2005) de la couverture médiatique des suicides à France Télécom, qui, par leurs répétitions, ont défrayé la chronique médiatique en 2008 et 2009, en s’attachant à la façon dont les suicides sont présentés, dont les causes sont rapportées et représentées, dont les responsabilités sont établies. Etant donné la nature profondément politique de ces affaires – même si cette dimension politique mettra du temps à émerger –, l’analyse de discours à laquelle on procédera ne se bornera pas à une pure et simple description sémio-linguistique des positions des acteurs de l’événement, elle revendiquera elle-même une dimension politique à travers la poursuite d’une réflexion, déjà amorcée ailleurs (Rabatel 2006, 2008, 2009), sur la responsabilité

---

<sup>1</sup> Professeur de Sciences du Langage à l’Université Lyon 1-IUFM, chercheur au laboratoire ICAR (UMR 5191, CNRS, Université Lyon 2, ENS-Lyon), [alain.rabatel@ens-lyon.fr](mailto:alain.rabatel@ens-lyon.fr). Il est spécialiste de l’énonciation, et notamment des questions de points de vue et de discours représentés.

énonciative et sur la responsabilité éthique et citoyenne des journalistes à travers la façon dont ils rendent compte des problèmes de la collectivité, en allant au-delà du simple respect des règles de la déontologie journalistique. D'une certaine façon, cet ancrage politique est une manière d'hommage et de fidélité à la puissance critique initiale de l'analyse de discours française (Mazière 2005), qui tend parfois à s'émousser, et qu'on trouve encore chez Guilhaumou 1998, 2006 ou dans certaines publications en sciences sociales (Bonnafous et Temmar 2007).

Soulignons-le d'entrée de jeu, les suicides qui traversent notre corpus sont loin de ne frapper que France Télécom, loin aussi de ne concerter que quelques groupes industriels ou commerciaux privés; ils touchent tous les secteurs professionnels, y compris le secteur public ou semi-public ainsi que les professions libérales, comme le montrent les archives du site de l'*Observatoire du Stress et des Mobilités Forcées de France Télécom*<sup>2</sup>. C'est aussi ce dont témoigne la multiplication des œuvres artistiques qui, prolongeant de nombreux travaux d'experts, traitent de la dégradation des rapports sociaux en entreprise et dans les administrations publiques<sup>3</sup>, avec l'aggravation des phénomènes de solitude au travail, des situations de concurrence entre salariés: en témoignent les films *Ressources humaines* (Laurent Cantet), *Violence des échanges en milieu tempéré* (Jean-Marc Moutout) *La Question humaine* (Nicolas Klotz), *Rien de personnel* (Mathias Gokalp) – dont *Télérama* résumait le propos en écrivant que M. Gokalp «dissèque le monde de l'entreprise livré à la brutalité du management» et «s'empare d'une question qui dérange: pourquoi les salariés deviennent-ils leurs propres bourreaux?» (*Télérama* 16-9-2009)

La triste répétition de ces suicides en série (environ une quinzaine, vers mai-juin 2009), le fait qu'ils interviennent dans le même groupe, et, parfois, dans les mêmes agences, pèse sur la médiatisation du phénomène, favorisant la construction d'une structure à épisodes qui est au cœur du processus de *story telling* (Salmon 2007), avec ses acteurs qui deviennent de plus en plus nettement identifiés, d'un côté la direction de l'entreprise, de l'autre les salariés. Cette structure à épisodes est évidemment très prégnante lorsqu'il s'agit de parler des problèmes récurrents des stars, d'évoquer des crises ou des conflits politiques (e. g. une campagne électorale), mais elle est en revanche beaucoup plus rare à propos des questions sociales, qui sont en général loin de bénéficier d'un tel traitement.

Notre corpus, qui se compose de plus d'une centaine d'articles de presse publiés durant l'année 2009 (dépêches d'agences, articles de la PQN, de la PQR, de

<sup>2</sup> Association co-fondée par les syndicats SUD-PTT, la CFE-CGC et l'UNSA, assistée d'un comité scientifique composé de sociologues, d'ergonomes et de psycho-thérapeutes, dotée d'un site: <<http://www.observatoirestressft.org/>>. Cette association a joué un rôle moteur dans la médiatisation des affaires et dans le combat pour faire reconnaître la responsabilité de l'entreprise dans les suicides au travail et, plus largement, dans la dégradation de l'ensemble des relations sociales au travail.

<sup>3</sup> Ce genre de management se répand partout en France, y compris dans l'éducation nationale, dans l'enseignement supérieur français et dans la recherche: voir Laval 2009, This Saint Jean et Saint Jean 2009 et Cassin 2009. Hélas, la France n'a pas le monopole de ce genre de dérives entrepreneuriales...

la presse quotidienne gratuite, de la presse spécialisée, des hebdomadaires et des sites WEB<sup>4</sup>) montre une évolution sensible du traitement des informations durant l'été 2009, en passant d'une confrontation globale des responsables de l'entreprise et des syndicats à une représentation qui multiplie les points de vue d'experts variés, de travailleurs, de responsables politiques, etc. Mais nous voulons centrer notre attention sur la période qui précède l'intensification de la couverture médiatique de ces affaires, et qui correspond à un autre *moment discursif* (Moirand 2007, Véniard, 2007), des mois de mai-juin de l'année 2009 jusqu'à début août, lorsque la succession des suicides oblige à une certaine couverture médiatique, sans toutefois prendre les formes qui émergeront en fin d'été et à l'automne – et qui feront l'objet d'une publication complémentaire dans *Questions de communication* 20.

On tentera dans un premier temps de présenter quelques grandes tendances de la représentation des suicides durant ces mois du printemps et du début de l'été 2009. On s'attachera notamment à dégager quelques unes des scénographies énonciatives qui mettent en scène l'événement et pèsent sur sa compréhension, la direction minimisant ses responsabilités et mettant en avant l'argument d'une absence de causalité directe entre travail et suicide, alors que les syndicats ne posent pas la question des responsabilités en ces termes. Ce face-à-face représenté en extériorité nourrit l'imaginaire social d'un perpétuel (et bien réel) combat des salariés et des patrons, mais surtout d'un jeu de rôles dont les positions antagonistes se neutralisent, tout en entretenant l'idée que sur des drames tels que les suicides, les responsabilités sont impossibles à déterminer..., cette conclusion alimentant en dernière instance l'idée qu'il est bien difficile de changer l'ordre des choses. Dans un deuxième temps, on mettra l'accent sur la façon dont la réalité sociale des suicides supplante l'approche psychologisante, dépassant le silence ou le déni. Les médias mettent progressivement en lumière les liens entre les suicides et d'autres phénomènes connexes, qui traduisent une même problématique et une même réalité, celle des souffrances sociales au travail, voire en lien avec le travail. Les médias, après une phase d'aggravation du phénomène à la fin de l'été et au début de l'automne 2009, vont accompagner la prise de conscience sociale de la gravité du phénomène, tout en modifiant profondément leur façon de rendre compte de l'événement. On réservera à une publication complémentaire certaines de ces stratégies médiatiques<sup>5</sup>, pour focaliser ici sur les arguments des experts, qui

<sup>4</sup> *Le Monde*, *Libération*, *Le Figaro*, *France Soir*, *Le Parisien*, *l'Humanité*, *20 minutes*, *Le Progrès*, *Les Dernières nouvelles d'Alsace*, *Le Journal du dimanche*, *Le Point*, *L'Express*, *Le Nouvel Observateur*, *Télérama*, *Challenges*, *L'Expansion*, *Marianne*, *Politis*, *AFP*, *Santé et Travail*, *Arrêt sur images* (@si), *Basta*, etc.

<sup>5</sup> Il s'agit notamment de la volonté délibérée d'inscrire chaque suicide dans une série dramatique (à épisodes) et de passer du récit dramatique et spectaculaire à l'explication et à l'interprétation, à travers les modifications du face-à-face antérieur. Cela passe par l'exploitation plus systématique de l'hyperstructure et, dans ce cadre, par le recours aux témoignages des salariés ou des spécialistes de la santé ou du travail. Ces modifications du traitement médiatique jouent une rôle non négligeable dans l'évolution de la façon dont émerge enfin l'idée d'une responsabilité de l'entreprise dans les suicides, non seulement sur le lieu de travail, mais, plus

vont contraindre les responsables à bouger, et aider la presse à dépasser le face-à-face du patronat et des syndicats.

### 1. Les scénographies de l'événement médiatique: le face-à-face des sources énonciatives et des arguments

L'objectif n'est pas de procéder à l'analyse globale de la représentation thématique, générique et textuelle de l'événement (Florea 2007), mais de privilégier la construction du fait divers, à partir de sa scénographie énonciative et, notamment, de la confrontation des voix antagonistes et de la place du discours primaire. Le choix de faire écho à tel ou tel acteur de l'événement est capital, s'agissant d'un événement aussi dramatique et aussi questionnant que le suicide. Le suicidé laisse parfois une lettre<sup>6</sup>, mais celle-ci n'est connue que par bribes, par l'intermédiaire des syndicats (2), parfois de la direction (1), beaucoup plus rarement de la justice (3). D'une façon générale, les proches de la famille, sont peu représentés dans les médias, pour des raisons de respect de la douleur des familles, mais aussi, parallèlement, en raison d'un sentiment diffus de culpabilité. Il en va de même pour les compagnons de travail, souvent pour les mêmes motifs.

En revanche, on pourrait s'attendre à ce que les médecins soient en première ligne pour témoigner. Certes, ils sont astreints au secret professionnel, mais dans de tels cas, ils pourraient être délivrés du secret et témoigner, dans l'intérêt même du suicidé. Mais ils sont soumis à des pressions patronales importantes. Dans *Orange stressé*, I. du Roy rapporte qu'il est arrivé à la direction de France Télécom de demander au médecin chef de l'entreprise de réécrire le rapport de ses collègues ou d'interdire à ses médecins de participer à des réunions des Comités d'Hygiène et de Sécurité, ce qui a conduit le Syndicat national des professionnels de la santé au travail à protester directement auprès de la direction de France Télécom – et qui explique sans doute aussi l'hémorragie de médecins qui frappe l'entreprise (voir Du Roy 2009: 13-17, 177-181). Ces faits – rarement évoqués avec précision dans la presse, sans doute pour éviter des procès ou pour ne pas s'attirer les foudres d'un annonceur potentiel – ne sont pas l'apanage de France Télécom: le sociologue de Gaulejac rappelle que lorsqu'un des médecins du travail a écrit à la direction d'IBM pour lui signaler l'hyperstress régnant dans l'entreprise, celle-ci a demandé sa radiation au motif qu'il sortait de ses attributions (*Politis*, 17-9-2009).

Parmi les professions que la presse aurait pu solliciter, figurent les «experts» de toutes sortes, ainsi que la presse nomme les chercheurs. Durant la période de mai-juin à mi-août 2009, ils sont peu consultés, jamais directement à chaud, à propos d'un suicide particulier. D'une façon générale, ils sont présentés comme étant plus habilités à parler des tendances générales que des situations

largement, en lien avec le travail, ces derniers étant la manifestation la plus dramatique d'un ensemble d'autres signaux qui témoignent de la dégradation des relations sociales au travail.

<sup>6</sup> Ainsi le cadre qui se suicide à Marseille le 14-7-2009 dénonce dans une lettre sa «surcharge de travail» et un «management par la terreur» (Ackermann et Morville *apud* Du Roy 2009: 245).

particulières, dans des formes d'expressions souvent caractérisées par l'effacement énonciatif (Rabaté 2004a, 2005). Les juristes comme les politiques (voir X. Bertrand, au nom de l'UMP, dans *Libération* du 5-10-2009) n'interviendront vraiment que lorsque le débat prendra une certaine ampleur, en fin d'été. Restent donc pour témoigner, dans un premier temps, les syndicats et/ou la direction. Jusqu'à la mi-août 2009, les articles mettent en scène la confrontation des opinions syndicales et patronales. Quant aux journalistes, qui pourraient endosser temporairement le rôle de l'enquêteur-médecin ou celui de l'enquêteur-expert, ils se bornent eux-mêmes à un rôle d'enregistrement des déclarations des sources en présence. Trois scénographies différentes se présentent, les deux premières étant relativement semblables dans leur principe, la troisième témoignant d'une évolution dans le traitement de l'information, le suicide étant plus nettement articulé avec d'autres dysfonctionnements de l'entreprise.

### ***1.1. Face-à-face avec prééminence de la source patronale***

La première de ces scénographies consiste à mettre face-à-face les acteurs patronaux et syndicaux, en référant chaque portion de texte de l'article (et les arguments contenus) à ces deux sources énonciatives, en donnant davantage d'importance à la source patronale. Un article exemplaire est celui du *Point* du 26-6-2009:

#### **(1) Tensions sur la ligne**

Chez Orange c'est la consternation. Deux suicides ont eu lieu parmi les employés: à Strasbourg le 3 mai et à Longwy le 18 mai. Selon SUD-PTT, le salarié de Strasbourg a laissé "*un courrier évoquant la restructuration forcée dont il était victime.*" Ce mot, selon France Télécom, n'est pas daté et rien ne permet de le relier au drame. *Au service clients, ce salarié travaillait le matin ou l'après-midi entre 7h30 et 20h et il était passé à une journée de 8h à 18h30, avec pause médiane.* "*Aucun collègue ni manager n'a détecté une telle détresse*", assure Catherine René, directrice départementale de France Télécom en Lorraine. "*Nous nous associons à la douleur des familles*", ajoute-t-elle, tout en refusant d'établir un lien entre des "*actes complexes*" et la réorganisation d'Orange.

Un pas franchi par les syndicats. Le plan de transformation de France Télécom, NEXT, prévoyait en juin 2005 la suppression de 22000 emplois sur 100000 en trois ans, objectif qui sera atteint fin 2008. "*Il n'y a pas que des volontaires*" lance Patrick Ackermann, délégué syndical SUD-PTT. [Suivent 7 lignes d'arguments avant que l'article ne redonne *in fine* la parole à la direction] "*France Télécom ne mésestime pas le fait que [la] transformation peut créer des situations individuelles difficiles à vivre*", communiquait la direction en septembre 2007. Une commission du stress existe depuis 2000 et des cellules d'écoute et d'accompagnement, depuis novembre 2007. (*Le Point*, 26-6-2009)

L'article confronte systématiquement les positions des deux sources énonciatives, qui correspondent aux actants qui s'opposent au plan interactionnel. La première opposition est annoncée par deux *selon*, qui permettent au journaliste de citer sans avoir à prendre partie. Autrement dit le journaliste prend *en compte* les opinions *sans les prendre en charge*, et donc sans préciser si ce dernier reprend

à *son* compte tel ou tel point de vue plutôt que tel autre (voir Rabatel 2009 sur la distinction entre prise en charge, prise *en* compte et prendre à *son* compte (= accord)). La façon de rapporter les propos donne la part belle à la direction, qui répond en refusant de considérer la lettre comme un argument sérieux, en l'absence de date, et qui contre argumente en faisant passer la modification d'horaire pour une amélioration qui n'en est pas une puisque l'horaire du matin ou de l'après-midi est transformé en une longue plage avec pause médiane. La deuxième opposition fait se répondre, sur le papier, «la directrice [qui] se refuse» de «franchir le lien», tandis que les syndicats «franchissent le pas», comme s'il y avait un dialogue effectif entre ces interlocuteurs, alors que tous les commentateurs insistent, à l'époque, sur l'absence de dialogue entre direction et syndicat, ou, au mieux, sur un dialogue de sourds, à distance. L'article use de façon confuse des italiques dans les citations, mais aussi dans des passages non guillemetés, qui semblent néanmoins reproduire sinon les propos de telle ou telle source, du moins son point de vue. Il se borne à mettre en opposition les deux actants du conflit. Ici, «l'avantage» est donné à la direction qui parle plus longuement, et qui a l'avantage du dernier mot. Cet avantage est encore plus net si l'on pense que l'opinion dominante, à ce moment-là, est d'avis qu'il est difficile de dégager un lien entre conditions de travail très dégradées et suicide, tant la doxa consiste à dire qu'on ne se suicide jamais pour une seule cause, surtout pour une cause professionnelle, comme le fera remarquer, entre bien d'autres prises de position, L. Zylberberg, directeur des relations sociales (voir *infra*, (5)).

À côté de cette première scénographie coexiste une deuxième variante, avec prééminence de la source syndicale.

### **1.2. Face-à-face avec prééminence de la source syndicale**

Cette deuxième scénographie est bien illustrée par l'article de *Challenges* du 17-6-2009, à propos des mêmes suicides de Longwy et de Strasbourg, reproduit en (2). L'article consacre 6 lignes à la direction, en fin d'article, et environ l'équivalent de 13 à 14 lignes pleines (compte tenu de la place prise par la photo à droite du texte) aux positions syndicales, qu'il s'agisse de SUD-PTT ou du délégué CGT de Longwy:

#### **(2) France Télécom: deux suicides liés à la restructuration?**<sup>7</sup>

*Le syndicat Sud-PTT évoque les conditions de travail plus difficiles liées à la restructuration du groupe.*

Le syndicat Sud-PTT a affirmé, lundi 16 juin, que le suicide de deux salariés de France Télécom à Longwy (Meurthe et Moselle) et Strasbourg en mai était en partie lié à la restructuration de l'entreprise. Il précise aussi que deux autres salariés de France Télécom se sont par ailleurs récemment donné la mort dans le reste de la France, [sic] Le délégué syndical Tharcisse Linder, indique que "quand (le salarié de Strasbourg) s'est suicidé, il a laissé une lettre dans laquelle il disait que les changements d'horaire auquel il était soumis et le déménagement du service dans lequel il travaillait de Strasbourg à Schiltigheim

<sup>7</sup> Titre en gras, sous-titre en italiques.

(banlieue de Strasbourg) rendait son travail de plus en plus difficile." "Il vivait seul depuis 3 ans. Il ne l'a pas évoqué dans sa lettre. Mais ses conditions de travail, si" a-t-il ajouté. La famille du salarié "n'avait pas encore abandonné l'idée de déposer plainte contre France Télécom. "

*Cellule d'écoute*

Quant au salarié de Longwy qui s'est donné la mort, il était "mal dans sa peau" parce qu'il avait du mal à assimiler de nouvelles techniques d'intervention", explique Marcel Gustiniani, secrétaire CGT du comité d'hygiène, de sécurité et des conditions de travail (CHSCT) de France Télécom Est.

Côté entreprise, la directrice régionale de France Télécom Lorraine, Catherine René, a estimé qu'il "n'existe pas de relation évidente" entre les deux suicides et France Télécom. "Rien n'a laissé entrevoir dans leur comportement qu'il y avait un malaise profond. Ni leur entourage, ni les managers, ni les collègues ne s'en sont rendu compte", a-t-elle déclaré.

Chez l'opérateur historique, les salariés en difficulté disposent de cellule d'écoute. La directrice régionale a refusé de préciser combien d'entre eux avaient utilisé ce dispositif dans l'Est de la France. (*Challenges*, 17-6-2009)

Le journaliste (d'une façon très représentative, dans notre corpus) se borne à présenter les conflits en extériorité, sous la forme d'un sempiternel jeu de rôles opposant patrons et salariés, sans entrer véritablement dans les raisons des conflits. Cette extériorité est particulièrement sensible à travers le fait que «les syndicats» (voir l'exemple (1)) sont souvent évoqués comme un tout – sauf lorsqu'il s'agit de citer telle ou telle source syndicale, comme dans l'exemple (2) –, sans jamais faire écho à des dissensions. Or, sur ces questions, il y a des désaccords, ne serait-ce qu'entre les syndicats qui ont été à l'origine de la création de l'*Observatoire du Stress et des Mobilités Forcées* et les autres. Mais on peut expliquer cette absence: l'évoquer (sauf à s'en tenir à un pur constat externe, toujours possible) ouvre la porte à une présentation des désaccords et reviendrait *de facto* à présenter les événements de l'intérieur... En sorte que le public est entretenu dans l'idée d'une comédie ancienne («on prend les mêmes et on recommence», comme dit le proverbe), et est littéralement tenu de rester extérieur à un conflit présenté si superficiellement.

Le titre pose une question sans que le journaliste ne prenne position, en l'absence de tout discours primaire dans lequel la réponse à la question serait prise en charge par l'auteur de l'article. La réponse est donnée par les syndicats, assez longuement, mais aussi assez maladroitement, mêlant des considérations personnelles qui paraissent en première lecture relativiser la thèse de la responsabilité de l'entreprise et de sa politique de restructuration en évoquant un mal être ou des difficultés dues à la solitude. En deuxième lecture toutefois, la «maladresse» du discours syndical est toute relative, il est bien sûr possible de lire dans l'évocation des situations personnelles, moins une faiblesse dans l'argumentation syndicale qu'une prise en compte de la complexité, avec les effets destructeurs des conditions de travail sur des salariés fragilisés par ailleurs. En ce sens, le discours syndical refuse les facilités d'une explication mono causale, qu'il s'agisse de la mono causalité psychologique ou

managériale. Mais cette interprétation relève d'une lecture entre les lignes, sans être explicitement validée par le discours primaire du journaliste. De plus, comme dans l'article précédent, le dernier mot reste à la direction, en sorte qu'il est difficile au lecteur de se faire une opinion fondée, tant les deux sources sont en opposition. On peut objecter que globalement, la parole est davantage aux syndicats. L'argument peut se voir opposer un contre argument tout aussi plausible, celui de la facilité et de la rapidité avec laquelle le point de vue patronal est en capacité de retourner la situation à son avantage. C'est seulement la dernière phrase, correspondant au discours primaire du journaliste (puisque l'information présentée ne peut être rapportée à aucune des deux sources antérieures), qui laisse entendre que le journaliste relativise les déclarations de la direction. Mais cette interprétation ne se justifie que si on partage le parti pris syndical. Car le discours primaire se borne factuellement à dire que la direction n'a pas répondu, et la conclusion précédente est une inférence qui n'a pas de base explicite dans le discours primaire.

La neutralisation des positions est donc renforcée par l'absence de discours primaire élaboré qui serait de la responsabilité du journaliste (Rabatel 2006), mais encore par les hésitations sur la portée des rares segments de discours primaires, comme on vient de le voir. Ces fragments, dont la place est stratégique, en fin d'article, autorisent bien des lectures possibles. Ce doute sur l'incidence du discours primaire montre que le journaliste ne cherche pas à accréditer directement et explicitement telle ou telle thèse, il ne cherche pas à en discuter le bien fondé partiel ou total, ni à ajouter d'autres arguments: il n'y a qu'un montage, parole(s) contre parole(s). Les scénographies énonciatives de (1) et (2) sont conçues sur le même principe, celui du face-à-face des sources qui correspond aux règles déontologiques du journalisme (Rabatel et Chauvin Vileno 2006, Rabatel et Koren 2008). Or si le journaliste doit en effet entendre et faire entendre des avis divergents, cela ne suffit pas. Dans une affaire de responsabilité, que les torts soient partagés ou non, il est du devoir d'un *journalisme d'investigation* d'enquêter et de ne pas se contenter de rapporter les déclarations des uns et des autres. Lorsque les torts ne sont pas partagés (comme le confirmera l'expertise indépendante rendue publique en novembre 2009), il est choquant, déontologiquement et éthiquement, de mettre sur le même plan le responsable et la victime. Bref, le journaliste ne peut se contenter de donner équitablement la parole aux uns aux autres, il faut encore tenter de caractériser les situations, de les analyser, ce qui implique le dépassement du face-à-face et le montage strict de discours rapportés opposés, mais non d'abandonner le principe de citer les uns et les autres...

Il va sans dire que cette critique ne vise pas à stigmatiser les journalistes, car nous n'oublions pas la profonde dégradation des conditions de travail dans la presse écrite nationale et, plus encore, dans la presse écrite régionale, avec de nombreuses suppressions de postes, la multiplication des intérimaires, l'alourdissement des tâches, qui laissent peu de temps à l'investigation, sans compter les impératifs de vitesse, la course à l'audience, phénomènes hélas bien connus et mis en cause depuis longtemps.

Heureusement, parallèlement aux scénographies précédentes, coexiste une troisième scénographie énonciative, dont les évolutions, dans la façon de prendre en compte des avis différents, est la marque des évolutions sociales qui ne se satisfont plus du face-à-face pur et simple.

### ***1.3. Vers l'émergence d'une scénographie énonciative qui dépasse le face-à-face par la convocation de tiers***

À cet égard, l'exemple suivant, qui date du début août, dénote une évolution dans la façon dont les faits sont présentés et surtout dans la façon dont la presse tente de dépasser les faits «bruts» et la confrontation de deux points de vue par l'irruption de tiers (en l'occurrence, la Justice) et par la montée en puissance du commentaire journalistique final.

#### **(3) Un agent de France Télécom se suicide**

Plus d'une centaine de salariés de France Télécom ont manifesté leur émotion, hier matin à Besançon dans le Doubs, après le suicide d'un agent dans la nuit de lundi à mardi. Nicolas G., 28 ans, célibataire sans enfants s'est donné la mort dans son garage. «Depuis février 2008, c'est le 20<sup>e</sup> suicide enregistré à France Télécom par l'«Observatoire du stress et de la mobilité forcée» créé par les syndicats Sud-PTT et CFE-CGC, a indiqué Patrick Ackerman, délégué central de la fédération Sud-PTT. Il a précisé qu'il y avait eu en outre 12 tentatives depuis février 2008. Le 14 juillet, un salarié s'est suicidé à Marseille en mettant en cause dans une lettre son travail au sein du groupe et notamment la «surcharge de travail» et le «management par la terreur».

À Besançon, le jeune agent exerçait comme technicien et «avait récemment été nommé sur un poste qu'il a ressenti comme très disqualifiant», a expliqué Jacques Trimaille, délégué Sud-PTT. Il avait dû être hospitalisé et était suivi depuis. De son côté, la direction affirme que «le groupe et d'abord les managers les plus proches de ce salarié avaient décelé son mal-être puisqu'ils avaient directement alerté le médecin du travail et l'assistante sociale. Il avait reçu par les deux et des actions avaient été engagées». Hier, le parquet de Besançon a cependant estimé «impossible» d'établir un lien formel de causalité entre les problèmes professionnels et le geste fatal du jeune homme. Le parquet s'appuie sur une «assez longue lettre» de l'agent adressée à ses parents et découverte dans son garage par les gendarmes, dans laquelle Nicolas fait part de son mal-être.

«Ce qui est récurrent, c'est un profond sentiment de désarroi sentimental avec son amie qu'il avait essayé de joindre au téléphone le jour du drame», a expliqué le substitut du procureur. Il s'en prend également à son entreprise, en se disant notamment «désémparé» et «en colère» contre son chef et ses collègues «qui ne répondent pas quand on a besoin d'eux». La magistrate n'exclut cependant pas d'ordonner une enquête sur ses conditions de travail.

Ce nouveau cas de suicide chez France Télécom rouvre en tout cas le dossier délicat du malaise au travail dans une entreprise soumis à de fortes restructurations depuis 2006, même si la direction assure faire tout son possible pour accompagner ses salariés. Une cellule d'écoute a d'ailleurs été mise en place hier pour les salariés bisontins. Les syndicats dénoncent, eux, depuis plusieurs années le stress à France Télécom et des «pressions» sur le personnel, depuis la privatisation du groupe en 2004, mais surtout depuis un plan de restructuration, aujourd'hui terminé, qui s'est traduit par plus de 22000 «départs

volontaires» entre 2006 et 2008. Début août, six syndicats ont demandé dans un courrier au PDG Didier Lombard de «prendre en considération» le problème de la souffrance au travail, et d'entamer dès la rentrée des négociations sur le stress. (*Le Progrès* 13-8-2009)

L'article prend soin d'accorder de la place à l'explication du geste du suicidé, en donnant la parole aux syndicalistes qui lient les causes managériales et psychologiques du suicide; le procureur complexifie la donne en insistant, d'après la lettre du suicidé, sur une solitude qui n'est pas qu'affective, mais qui concerne aussi l'amoindrissement des relations de solidarité avec ses collègues. De la même façon, l'article passe du cas particulier au cas général, en situant ce suicide dans une série. Mais du point de vue de la Justice, il est «impossible» d'établir un «lien formel de causalité». Sans se situer sur ce plan, notons que le journal, *in fine*, s'appuie sur ce nouveau suicide pour «rouvr[ir] le dossier délicat du malaise au travail dans une entreprise soumise à de fortes restructurations depuis 2006»; certes l'article évoque des efforts de la direction, mais il se clôt sur des demandes syndicales non prises en compte par la direction, en sorte que, par rapport aux deux articles précédents, on sent ici un bougé dans le traitement médiatique. Émerge un discours journalistique primaire qui tente d'élargir la réflexion par l'inscription du suicide dans une plus vaste problématique. En ce sens, la nomination de l'événement (Cislaru et alii 2007) relève vraiment d'une dynamique entre langue et discours, profondément «projective», comme le souligne Branca-Rosoff, «exprim[ant] sa position à l'égard de ce dont il parle, et par là sa propre situation dans un contexte et un interdiscours que l'on peut interpréter socialement» (Branca-Rosoff 2007: 15). Mais ces évolutions restent malgré tout limitées, dans la mesure où elles s'avancent derrière la référence et la caution des références aux acteurs antagonistes de la production, selon le souci d'un certain équilibre dans la présentation des points de vue antagonistes. Mais c'est précisément là l'innovation: il n'y a plus guère qu'un certain équilibre formel, dont on sent qu'il est potentiellement proche d'être contesté. À preuve l'irruption, dans la représentation de l'événement, de tiers, et surtout à preuve le fait que, dans le dernier paragraphe de (3), la direction est assez nettement sur la défensive avec le mouvement concessif autour du *certes*.

Si l'on tente de dégager des constantes dans ces trois articles somme toute très représentatifs du traitement des suicides avant la fin de l'été 2009, on notera que ces représentations de l'événement confrontent frontalement le monde des salariés (syndicats ou *Observatoire*) à celui des représentants de l'entreprise, le plus souvent des cadres régionaux mais pas des dirigeants de premier plan. Les similitudes de traitement s'expliquent par l'origine commune des articles, c'est-à-dire les dépêches de l'Agence France Presse, qui servent de matrice aux quotidiens et aux hebdomadaires qui réécrivent à la marge le texte de la dépêche.

C'est seulement avec l'accumulation des affaires que les plus hauts responsables de France Télécom s'exposeront médiatiquement. Le monde syndical est ici traité de façon homogène, abstraction faite des différends entre les syndicats

qui se sont lancés dans la création de l'*Observatoire du Stress et des Mobilités Forcées* et ceux qui ne sont pas partie prenante de ce moyen d'action. Entre ces deux blocs, c'est quasiment un *no man's land*: les médecins, les experts, les politiques nationaux sont peu cités, les ministres de même, tout comme les dirigeants du patronat (MEDEF)<sup>8</sup> – excepté dans les journaux et hebdomadaires d'opinion (*@si, Basta, L'Humanité, Politis, Marianne, Libération*, et, dans une moindre mesure, *Télérama*) et dans la presse spécialisée, on y reviendra. De même, les journalistes se limitent à l'événement, sans bâtir ce dernier indépendamment des propos rapportés. Ils ne construisent pas une trame informative indépendante des sources précédentes, ni n'assument le projet de hiérarchiser les arguments en présence en fonction de leur validité, c'est-à-dire de leur conformité avec la réalité, puisque celle-ci n'est pas autonome par rapport aux sources qui la rapportent. Ce n'est que progressivement qu'ils intègrent à chaque suicide l'arrière plan des restructurations de l'entreprise et de ses méthodes managériales, ce qui permet de dépasser la dimension psychologique du suicide et pose un diagnostic sur les dysfonctionnements d'un mode de management ultralibéral. En vertu de cette rareté du discours primaire, il s'ensuit qu'il est difficile d'accorder aux journalistes une position de sur-énonciateur (Rabaté 2004b). Tout au plus peut-on dire que dans la fin du dernier paragraphe de l'exemple (3), le journaliste fait preuve d'une certaine co-énonciation dans sa façon de co-construire le diagnostic d'une crise en se servant d'embryons de citations des syndicats pour assester, en la prenant en charge dans le discours primaire, l'existence d'une grave crise managériale. Mais cette co-énonciation est davantage une façon de donner le dernier mot aux syndicats qu'une façon de poser nettement, indépendamment des syndicats, l'existence d'une crise, et c'est pourquoi cette co-énonciation est très fragile...

## **2. La lente émergence d'une réflexion globale sur les liens entre suicide et travail dans la presse écrite**

### ***2.1. Du côté de la sphère des pouvoirs économiques et politiques***

Quelles sont les motivations du suicide lié aux conditions de travail? Comme on l'a dit en commençant cette enquête, la thèse d'une relation entre le suicide au travail et l'organisation de la production, et, plus largement, la nature des relations sociales dans l'entreprise, qui relèvent toutes deux de la responsabilité de la direction (sans oublier parfois les actionnaires, quand l'entreprise est cotée en bourse, ce qui est le cas de France Télécom) a été souvent niée. La négation du problème passe par la psychologisation du suicide et la réduction de ces cas qui se répètent à une succession de cas personnels. Cette stratégie refuse de prendre en

---

<sup>8</sup> «Ce n'est pas facile à dire, mais même si le suicide se passe sur le lieu du travail, ce n'est pas toujours lié à des facteurs liés au travail.», déclare L. Parisot le 21-2-2008, sur RMC et BFM-TV, en réponse à une question sur deux suicides à France Télécom et à La Poste (Du Roy 2009: 233).

compte les signes adressés par les salariés qui se suicident, et notamment les lettres qu'il leur arrive de laisser. Ces lettres ne sont pas fréquentes, en général, tant la détresse des individus ne favorise pas l'écriture<sup>9</sup>. Comme le soulignent les spécialistes du suicide, c'est l'acte lui-même qui est un signe adressé, et ce signe est parfois fortement accusateur, lorsque les suicides se produisent sur le lieu de travail, devant les collègues (Dejours et Bègue 2009: 19-20). La direction s'appuie le plus souvent sur l'absence de lettre du suicidé ou sur l'absence de date pour refuser de s'interroger sur ses responsabilités. Mais même quand lettre il y a, comme dans le suicide d'un salarié de Troyes, le 2 juillet 2008, la direction refuse d'entendre le message (Du Roy 2009: 13-17), attitude qui se reproduit dans la plupart des sites de France Télécom qui sont frappés par le suicide d'un salarié (*ibid.*: 22-23).

À côté du déni et de l'invocation des difficultés personnelles des salariés, les entreprises invoquent le contre argument de la multifactorialité, ce qui leur permet de contester le lien univoque entre conditions de travail et suicide, au nom d'un principe de causalité impossible à prouver vu le principe susnommé. Mais cette contre argumentation relève d'une forte dose de mauvaise foi, dans la mesure où personne n'invoque une causalité unique, en sorte que l'argument vise sinon à interdire le débat, du moins à botter en touche et à discréditer les syndicats. D'autre part, si multifactorialité il y a, il convient de prendre au sérieux cette hypothèse, sans verser dans un propos général lénifiant. Très représentative de ce genre de démarche est la déclaration de L. Zylberberg, directeur des relations sociales à France Télécom, commentant, à l'invitation de la journaliste Isabelle Horlans, le suicide d'un cadre quinze jours auparavant:

(4) «Vous comprendrez que je ne peux pas m'exprimer publiquement sur un cas individuel. Dans une société qui emploie près de 200.000 personnes, dans le monde et environ 100.000 en France, on est logiquement confronté à toutes sortes de situations. S'agissant de cette dame, je ne sais pas si son geste est lié aux conditions de travail, même si j'ai tendance à penser qu'il n'y a jamais une seule raison qui pousse les gens au suicide. Je ne crois pas en la mono causalité.» (*France soir*, 18-5-2009)

Ainsi, le directeur des relations sociales ne veut pas s'exprimer sur un (ou des) cas particulier(s), mais il a «tendance à penser» – il se fait même affirmatif («je ne crois pas») – que la mono causalité doit être rejetée, car ce rejet permet du même coup d'exonérer l'entreprise de l'examen de ses responsabilités (certes non uniques) dans les suicides au travail. L. Zylberberg, devant l'insistance de I. Horlans («En juillet 2008, un technicien de l'Aube s'est jeté sous un train. Il a laissé un document accablant sa hiérarchie. Il existe bien un lien de cause à effet?»), affirme ensuite:

(5) «J'irai même plus loin: lorsqu'un de nos collaborateurs met fin à ses jours, peu importe qu'il mette ou non en cause sa hiérarchie; dans tous les cas, je ne peux ni ne veux

---

<sup>9</sup> Voir *supra*, note 6 et exemple (3).

exclure, a priori, les conditions de travail comme une des raisons possibles de ce geste. Si quelqu'un accuse sa hiérarchie, l'important n'est pas que ce soit vrai ou non, mais qu'il le pense: cela veut dire qu'on a loupé quelque chose. C'est un drame pour sa famille, mais aussi pour l'entreprise.»

Ce relativisme général participe de la langue de bois patronale: plutôt que de parler des cas particulier, il se cantonne dans un discours généralisant pétri de bonnes intentions, tellement vagues qu'elles n'engagent à rien. En disant que «peu importe qu'il mette en cause ou non sa hiérarchie», en considérant que «l'important n'est pas que ce soit vrai ou non, mais qu'il le pense», le responsable patronale refuse par avance de prendre au sérieux le message. Il se cantonne alors à une formule volontairement imprécise: «on a loupé quelque chose». Comme si l'erreur de la direction avait été moins sa politique industrielle (avec ses réductions d'emplois, ses changements de poste, l'augmentation des cadences, les pressions psychologiques des cadres) qu'une erreur de communication qui a conduit les salariés à penser ce qu'ils pensent (même si ce n'est pas vrai)... Le relativisme s'avère ainsi une arme au service de la subjectivisation des suicides et de la dilution des responsabilités patronales, puisqu'il invoque des responsabilités personnelles des sujets, en laissant entendre que les causes profondes sont du côté de l'histoire des sujets (une histoire personnelle qui en serait pas socialisée...). Tous ces arguments contribuent *de facto* à diluer les responsabilités de l'entreprise. L. Zylberberg a beaucoup de peine à répondre sur les questions d'organisation du travail, que la journaliste met au centre de la discussion, en concluant qu'«il ne mésestime pas l'impact des restructurations», «qu'il n'exonère pas totalement l'entreprise, car, nécessairement, on a un sentiment d'implication. C'est un échec individuel et collectif. C'est une véritable préoccupation que l'on ne dénie pas.» Pour le coup, le jeu des négations, l'utilisation de l'adverbe *nécessairement*, qui joue plus un rôle d'adverbe d'énonciation modalisant l'énoncé global qu'il n'est un adverbe d'énoncé, le lexique (*dénie*), tout cela indique un malaise patronal et une tentative de diluer des responsabilités qu'il n'est plus possible de nier.

C'est peut-être ce genre de langue de bois technocratique qui poussera un salarié de France Télécom, à l'automne, à publier une lettre ouverte à sa direction, afin d'essayer de faire entendre la logique accusatrice des lettres authentiques de suicidés, que la direction ne veut pas entendre. Il publie ainsi dans *L'Humanité* du 15-9-2009 une lettre *ouverte* au PDG de France Télécom annoncée en une sous le titre «J'accuse» (qui rappelle le texte mémorable de Zola dans l'Affaire Dreyfus). Le salarié «met en cause les logiques financières qui ont balayé les relations humaines dans l'entreprise toutes ces dernières années», dans une lettre ouverte qui occupe sur 8 colonnes le tiers inférieur des pages 2 et 3<sup>10</sup>, De plus, l'auteur de la lettre ouverte signe

<sup>10</sup> La lettre est accompagnée d'un texte présentant le salarié, d'un article sur les demandes des syndicats avant leur rencontre du PDG, ainsi que d'une brève, annonçant une nouvelle tentative de suicide à Metz et, enfin, d'un éditorial intitulé «Un système en accusation».

de son nom de code DYDO 5403 en usage dans l'entreprise (le renvoi intertextuel évoque explicitement les sinistres tatouages des déportés, avec la justification de la signature), non pour préserver son anonymat, puisque le code est connu de l'employeur, et qu'il est délégué CGT dans son entreprise, mais pour illustrer emblématiquement la désocialisation qui frappe France Télécom, comme il l'indique en commentant sa «signature»: «Ceci est mon "code alliance" à France Télécom, car, en tant qu'être humain, je n'existe plus depuis 2002 dans votre entreprise.»

Lorsque, à l'automne 2009, la réalité du lien entre suicide et travail sera reconnue par les responsables de l'entreprise, ce sera sur un mode mineur, rejetant la responsabilité de la multiplication des suicides sur les salariés qui seraient à l'origine d'une «mode». C'est ainsi que *L'Humanité* du 15-9-2009 précise que «La direction, qui niait jusqu'à présent l'idée d'une "vague de suicides", a réagi en déclarant qu'un "effet de contagion" est en train de se produire au sein du groupe.» *Le Monde* cite Didier Lombard, PDG de France Télécom; après sa rencontre avec les syndicats: «La première urgence c'est d'arriver à stopper le phénomène de contagion, en finir avec cette mode des suicides» (*Le Monde* 17-9-2009). La notion même de *contagion* renvoie à une vague venue d'on ne sait où; si elle a ses origines chez Durkheim 1897, c'est dans un tout autre contexte, qui soulignait la dimension sociale du phénomène; or c'est exactement l'inverse de ce que fait D. Lombard, en évoquant une *mode*, comme si les suicides avaient à voir avec un jeu avec l'apparence !

Les réactions du gouvernement dans les médias sont rares avant la fin de l'été 2009, aussi ne s'étendra-t-on pas sur cet aspect, même si le silence est en soi significatif. On se bornera ici à souligner qu'en plein été, soit un mois à peine avant que X. Darcos ne change nettement de ton, le ministre du Travail, sans être dans le déni, tant la pression est de plus en plus forte avec la multiplication des suicides, tient un discours ambigu, faisant partiellement écho à un problème mondial de nature économique, tout en renvoyant en fin de compte au mystère des motivations intimes qui poussent à se suicider. Ainsi les déclarations ci-dessous de X. Darcos sont-elles assez ambiguës pour dire une chose et son contraire. Le fait est d'autant plus notable que cette façon de noyer le poisson, qui fleure la langue de bois politique, intervient après les déclarations du suicidé de Marseille mettant en cause dans sa lettre «la surcharge de travail» et le «management par la terreur». Le ministre commence donc par une entrée en matière compassionnelle, déclarant que « c'est évidemment une émotion qu'un suicide sur le lieu de travail, même si certainement on ne se suicide pas simplement parce qu'on va mal dans son travail». Il reconnaît que «la crise accentue l'effet de déshumanisation dans le monde du travail et que le monde du travail doit s'en soucier» (AFP du 29-07-2009). Les modalisations avec *évidemment* et *certainement* sont plus complexes que celle qui concerne l'adverbe *simplement*, dans la mesure où elles fonctionnent de façon ambivalente<sup>11</sup> comme adverbe d'énoncé, et, plus encore, d'énonciation, invitant qui

---

<sup>11</sup> Et ambiguë? La question peut se poser, tant on a souvent fait remarquer que les politiques usaient volontiers de ces modalisateurs en s'appuyant sur le double sens: ainsi de F. Mitterrand ou de J. Chirac.

sait lire à prendre les plus expresses précautions envers la thèse qui voudrait incriminer une responsabilité patronale dans ces affaires. Bref, il n'y aurait pas de responsabilité de l'entreprise dans la déshumanisation, la responsabilité proviendrait de la crise mondiale (autant dire de personne en particulier), mais ce serait malgré tout des responsabilités patronales que de corriger le tir pour éviter «une contagion» aux effets sociétaux imprévisibles et coûteux au plan politique.

## ***2.2. Du côté des représentants des salariés, syndicats et Observatoire du stress et des mobilités forcées de France Télécom***

Face à la psychologisation de la direction, les syndicats donnent toute sa place à la détresse psychologique du salarié, à la diversité de ses problèmes personnels, en établissant le lien avec les ravages exponentiels des dysfonctionnements au travail, quand les individus sont, par surcroît, fragilisés dans leur être ou dans leur vie affective. Mais ce discours est assez inaudible, à ce moment là. De fait, le traitement médiatique, réduit à une opposition binaire qui neutralise les positions, renforce la doxa, c'est-à-dire l'idée que le lien entre le travail et le suicide n'existe pas (au sens où in n'y a pas de causalité), en sorte que cela paraît dédouaner la responsabilité fondamentale de l'entreprise dans l'organisation des rapports sociaux, des rapports de production, de gestion et d'administration. C'est ce que rappelait *Arrêt sur images*, dans sa «Gazette 74», dont c'était le sujet principal: «Suicides au travail, pourquoi le silence?» Le site de D. Schneidermann souligne une «médiatisation intermittente», hésitant entre «gros titres tapageurs périodiques et, le plus souvent, un lourd silence». Le dossier est très intéressant, parce qu'il rend justice aux titres qui essaient de traiter la question (notamment *France Soir*, avec sa double page du 18 mai 2009)<sup>12</sup>, mais il est surtout révélateur des débats qui ont cours durant le printemps 2009, portant sur la difficulté d'établir un lien entre organisation du travail et suicide. Dan Israël, auteur du dossier, souligne que *France Soir* met en balance un syndicaliste reconnaissant que «"les causes d'un suicide s'entremêlent parfois", tandis que Laurent Zylberberg, le directeur des relations sociales, "n'exonère pas totalement l'entreprise" dans les 17 cas recensés en quinze mois» (*Arrêt sur images*, 19-5-2009). À ce moment là (on est au 15<sup>e</sup> suicide), des dossiers tels que celui que *France Soir* vient de publier ne trouvent guère d'écho dans les autres médias. Le débat est encore défensif, comme l'indique le texte de D. Schneidermann en ouverture du dossier: «Soit c'est vrai, et il faut crier, que certaines méthodes de management poussent au désespoir des pères et des mères de famille. Soit, ce n'est pas prouvé, et alors ne vaut-il pas mieux se taire?» (ibid.) On sent qu'à l'époque, l'argument d'une responsabilité de l'entreprise est difficile à accepter pour qui allègue une multifactorialité bien réelle, car celle-ci

---

<sup>12</sup> *Arrêt sur images* est à l'époque un des rares médias qui contribue à éclairer le débat avec un long entretien de Dan Israël avec la sociologue du travail Danièle Linhart et Patrick Ackermann, délégué de SUD-PTT, et responsable de l'*Observatoire du Stress et des Mobilités Forcées de France Télécom*, et Virginie Roëls, journaliste co-auteure d'un reportage sur les pressions au travail.

fonctionne comme une sorte d'argument massue invalidant par avance toute prétention à traiter de suicides singuliers comme l'expression d'un drame collectif.

De fait, au printemps 2009, P. Ackermann met en avant ses difficultés à sensibiliser les médias de la presse écrite et plus encore de la presse audiovisuelle:

(6) "Ce que les journalistes souhaitent avoir, c'est le témoignage. Ils ont traité [sic] le sujet par l'émotion. Le discours syndical, lui, ne passe pas", déplore Ackermann. "Je comprends que l'émotion passe mieux pour faire passer le message au 20 heures", ajoute-t-il. "On voit bien que c'est la question du suicide qui déclenche l'intérêt des médias, quand on parle de chiffres sur la pénibilité au travail, ça ne les intéresse pas".

Le contraste entre le printemps 2009 et l'automne 2009 sera net, d'abord parce que la parole syndicale sera plus sollicitée, plus audible aussi, du fait de la multiplication des témoignages et des analyses des experts. L'émotion sera toujours là, mais on sera passé du cas particulier dramatique à une série, du constat sans discours primaire à une réflexion, à une explication et à l'émergence de solutions.

### **2.3. *Les analyses des spécialistes du travail et leur tardif écho dans la presse***

Par contraste avec les déclarations des responsables patronaux ou gouvernementaux, celles des spécialistes, pourtant très actifs (ou productifs), ne sont guère reproduites par la sphère médiatique avant septembre 2009. Il vaut la peine de prendre la mesure de ce fait: car la plupart des travaux, des chiffres et des arguments rassemblés ici sont déjà disponibles à la fin du printemps. Il n'en reste pas moins que, comme le regrettait P. Ackermann (voir *supra* (6)), la presse avait pour habitude de traiter des cas isolément, en privilégiant l'émotion et se refusait à tout discours globalisant et chiffré, comme si ce genre de discours était partisan ou trop complexe pour parler au Français moyen.

En réalité, de nombreux spécialistes avaient depuis longtemps alerté sur les souffrances au travail et sur la thèse que le suicide est un révélateur de la disparition des solidarités dans le monde socio-professionnel (Dejours et Bègue 2009: 19-20). Ces thèses, depuis longtemps défendues par Dejours, au point que d'aucuns lui reprochent un investissement partisan, seront médiatisées vers la mi-août, lorsque les suicides se répandent. Dejours reprend ses analyses dans l'entretien accordé au *Monde* (14-8-2009). Il donnera bien d'autres entretiens, notamment dans *L'Humanité*, sur deux pleines pages, le 21-9-2009, mais nous nous arrêterons ici sur l'entretien accordé au *Monde* parce qu'il commente le drame de Besançon, qui vient de se passer et qu'il a été rapporté dans l'exemple (3). *Le Monde*, présente C. Dejours comme «spécialiste du suicide au travail, professeur au CNAM, titulaire de la chaire Psychanalyse-Santé-travail», en sorte qu'émerge ici un savoir plutôt autorisé, mais aussi partagé:

(7) LM: Ce passage à l'acte est «en lien avec le travail», affirment les syndicats. Le parquet de Besançon a, lui, estimé que, à la lecture d'une lettre laissée par le salarié, il

était «impossible d'établir un lien formel de causalité» entre ses problèmes professionnels et son suicide, sans exclure la possibilité d'une enquête sur ses conditions de travail.

CD: Il faut cesser de penser l'organisation du travail pour des êtres humains idéaux qui n'existent pas. C'est vrai qu'en général, le salarié qui se suicide a des difficultés personnelles. Mais expliquer ainsi son geste, comme le font les directions, c'est s'appuyer sur l'idée d'une coupure entre vie personnelle et vie au travail. Or, sur le plan psychique, elle n'existe pas. Quand quelqu'un souffre au travail, cela vient dégrader sa vie professionnelle.

[...] Il y a trente ou quarante ans, le harcèlement, les injustices existaient, mais il n'y avait pas de suicides au travail. Leur apparition est liée à la déstructuration des solidarités entre les salariés. Celles-ci ont été broyées par l'évaluation individuelle des performances, qui crée de la concurrence entre les gens, de la haine même. Cette évaluation doit être remise en question [...]. Il faut se réinterroger sur ce qu'est le travail collectif, la coopération. (*Le Monde*, 14-8-2009, entretien recueilli par Francine Aizicovici)

Dejours souligne que le suicide frappe souvent des personnes qualifiées, autrefois fortement impliquées et intégrées, qui se sentent disqualifiées et mises de côté par les évolutions de leur entreprise (Dejours et Bègue 2009: 28). Les déstructurations engendrées sapent les anciennes solidarités, en sorte que les individus mis à l'écart vivent douloureusement une solitude stigmatisante, à l'heure du chacun pour soi. La rupture des solidarités va parfois jusqu'à des comportements de concurrence déloyale entre salariés: «La trahison par les collègues, les proches, est plus douloureuse que le harcèlement lui-même. Harcelée, mais bénéficiant du soutien moral et de la prévention des autres, la victime résiste psychiquement beaucoup mieux. Pourquoi? Parce que ces signes de solidarité morale signifient une communauté d'interprétation des critiques et des accusations portées par la hiérarchie contre la victime.» (Dejours et Bègue 2009: 45-46). Le suicide est ainsi une des conséquences des politiques de restructuration qui «frappent» France Télécom, avec la mise en avant des critères de gestion au détriment des critères de travail (production, services), l'évaluation individualisée des performances et une idéologie de la qualité totale qui est un instrument de pression envers les salariés (Dejours et Bègue 2009: 51). Encore faut-il préciser, tant le verbe *frapper* pourrait laisser penser que l'entreprise subit des pressions venues d'ailleurs. Or ces évolutions résultent des décisions de la direction de l'entreprise et de celles de son conseil d'administration, dans lequel l'Etat, principal actionnaire, possède 26,65 % du capital (*Libération*, 14-9-2009). En ce sens la responsabilité des entreprises est engagée, même si celle-ci est contrebalancée par la nécessité où elles se trouvent de se moderniser pour survivre à la mondialisation.

Le dossier volumineux intitulé «Suicides, le travail en accusation», dans *Santé et travail* 60, 24-41, d'octobre 2007, donne un aperçu très riche des travaux divers disponibles qui allaient dans le même sens que les analyses précédentes, tout en insistant sur le refus de céder aux approches psychologiques compassionnelles du travail (voir encore Clot 2008). Un an auparavant encore, les sociologues

Baudelot et Establet insistaient sur le rôle négatif de la crise dans le bouleversement des protections et des solidarités, qui frappent les plus faibles. Ils mettaient l'accent sur le fait que, si les individus sont désocialisés, isolés, sous l'action des chefs qui déstructurent le monde du travail, les effets sont encore plus dévastateurs (Baudelot et Establet 2006: 79-81, 207-209). En réalité, ces analyses ne sont pas nouvelles, elles sont dans le plus droit fil de celles de Durkheim 1897... Dans son ouvrage *Le suicide*, le grand maître de la sociologie avait montré qu'à chaque période de crise le suicide frappait davantage les individus les plus fragiles et que le sociologue devait être sensible à la dimension sociale, absolument fondamentale, de ces drames.

Parmi les autres travaux disponibles, ceux du sociologue Vincent de Gaulejac, auteur de *Société malade de la gestion* (éditions du Seuil, 2005) et du *Coût de l'excellence* (coécrit avec N. Aubert, Editions du Seuil, 1991, réédité en 2007). Il sera invité vers la mi-septembre par l'hebdomadaire très engagé à gauche *Politis*, et reprendra ses analyses antérieures, déclarant que les responsables patronaux et gouvernementaux sont encore dans le déni, comme cela avait été le cas de la direction de Renault à propos des suicides de Guyancourt.

(8) Nous voyons un clivage entre ceux qui sont sur le terrain, comme les médecins, les psychologues, les travailleurs qui vivent cette tension, et les responsables qui sont loin du terrain et développent des prescriptions sans se préoccuper de leurs conséquences. (*Politis*, 17-9-2009)

L'auteur souligne que le phénomène des suicides au travail a émergé au début des années 1990 et qu'auparavant, la seule catégorie socioprofessionnelle affectée par ce problème était les paysans. En revanche, ce qui est absolument nouveau, c'est la spectacularisation de ces actes:

(9) Ce qui est frappant aujourd'hui, c'est l'accélération du phénomène et le fait de mettre en scène son suicide. Faite de pouvoir parler, de pouvoir mettre en mots la souffrance, les employés l'expriment par le passage à l'acte.

Comme il y a une surdité et un aveuglement par rapport à la violence au travail, c'est comme s'il fallait mettre en scène quelque chose de spectaculaire pour qu'enfin on soit entendu, pour qu'enfin on prenne en compte le problème. D'une certaine façon, ces salariés disent quelque chose qui dépasse leur propre destin personnel. (*Politis*, 17-9-2009)

Ce qui est plus spécifique à France Télécom, c'est la nature de son personnel, avec un grand nombre de fonctionnaires de plus de 50 ans bien formés, compétents, ayant l'habitude de l'autonomie:

(10) Il y a une spécificité de France Télécom. "On se trouve en présence d'une majorité de fonctionnaires, très stigmatisés, car l'entreprise veut s'en débarrasser", "parce qu'ils sont la mémoire de l'entreprise" et "pourraient s'opposer au système", explique la sociologue [Noëlle Burqui, chercheuse au CNRS, co-auteure avec Monique Crinon et Sonia

Fayman d'une enquête qualitative à la demande de trois syndicats co-fondateurs de l'Observatoire de FT]. (Cécile Azzaro, *Le Point*, 6-11-2009)

Cette analyse prolonge celles que D. Linhart avait développé sur le site *d'Arrêt sur images* en mai 2009, comme celle de Dejours ou d'I. Du Roy, dont le livre paraîtra à l'automne. Dans ce dernier ouvrage, le journaliste confirme, avec de nombreux témoignages à l'appui, que les suicidés, ou ceux qui font une tentative de suicide, ont en effet le plus souvent une longue expérience professionnelle derrière eux, étaient des salariés dynamiques, compétents, ayant mal réagi aux pratiques managériales déstructurantes et dévalorisantes qui les ont frappés.

#### **2.4. *Les signes convergents de la souffrance au travail***

C'est donc à l'automne que se multiplient les informations sur des signes qui, tous, à un degré ou à un autre, soulignent l'ampleur des souffrances au travail et des pathologies psychosociales qui leur sont liées, et qui peuvent conduire les plus faibles au suicide. Se répand alors dans les médias l'idée que l'on ne peut isoler la question des suicides de dysfonctionnements du travail: anonymat, manque de dialogue, rythme des restructurations, concurrence entre salariés, mise au placard, licenciement, turn-over ou harcèlement moral sont les principales causes de suicide au travail. La presse rapporte d'autres signes annonciateurs: «Absentéisme, baisse de productivité et de qualité, accidents du travail fréquents sont directement liés au malaise professionnel et ont des conséquences humaines et économiques importantes» (*Le Progrès*, 16-9-2009). À quoi il faut encore ajouter comme signaux d'alerte des troubles de santé: «insomnies, recours aux anxiolytiques, explosion des arrêts maladie, démissions» (*Télérama*, 23-9-2009), boulimie au travail (*Arrêt sur images*, 19-5-2009), celle-ci pouvant provoquer un stress allant jusqu'à un épuisement nerveux (*burn out*) dévastateur au plan psychologique (Du Roy 2009: 8).

Le lien du suicide avec le travail est également de plus en plus évoqué dans les entretiens des salariés eux-mêmes, notamment dans les consultations du Centre de prévention des suicides (*Politis*, 17-9-2009). Se multiplient des analyses qui évoquent la nécessité de penser globalement les phénomènes liés au travail ou à son absence. Le lien entre chômage et suicide n'est pas établi selon l'INED, mais d'autres enquêtes précisent que, «lorsque le taux de chômage augmente de 1%, on constate une hausse des suicides de 4 à 5% (Source AES)» (France 5, emploi, La santé au travail-droit du travail: santé au travail; consulté le 25-9-2009). La thèse de l'importance des pathologies psychosociales gagne du terrain dans les médias: ainsi *Les Dernières Nouvelles d'Alsace* citent des analyses et chiffres de l'AFSSET (Agence française de sécurité sanitaire et de l'environnement du travail) qui soulignent que dépression et anxiété sont au premier rang des maladies professionnelles; et que «dans 80% des cas, ces pathologies incluant au premier chef la dépression et l'anxiété, sont imputables au travail».

## Conclusion

Dans la période qui précède la fin de l'été et le début de l'automne, la presse écrite quotidienne (nationale ou régionale), comme la presse hebdomadaire, se cantonne à un traitement superficiel et stéréotypé des suicides: les journalistes se bornent longtemps à un face-à-face présenté en extériorité, convenu, à un traitement qui peine à dépasser le fait, l'émotion, et qui neutralise les positions, ne permettant pas une démarche plus globale et plus réflexive, sans se livrer à un authentique travail d'investigation. Certes, ce travail est difficile à conduire, d'une part compte tenu de ce que la direction de France Télécom est hostile aux enquêtes (rappelons qu'elle brime les médecins qui témoignent, refuse longtemps de négocier avec les syndicats, ne facilite pas la tâche de l'*Observatoire sur le Stress et les Mobilités Forcées* en refusant que son site soit aisément accessible aux salariés depuis le serveur de l'entreprise). L'investigation est également compliquée, compte tenu, d'autre part, de la crainte des salariés, qui ne facilite pas les témoignages à découvert. L'investigation est enfin rendue difficile, faute d'outils pour se repérer face à des épisodes dont le sens n'émerge pas d'emblée. Il n'est pas commode, comme le souligne Badiou 1988: 202, de penser la dualité de l'événement, qui est un, par sa globalité, et multiple, par la diversité des faits qui le composent. Cette globalité est particulièrement difficile à dégager, quand l'événement est inédit, à la différence des événements nettement identifiables par leur appartenance à une classe, qui favorise du même coup la prévisibilité de leur dénouement (Ricœur 1983: 48). Or la situation de France Télécom est complexe par sa nouveauté (Arquembourg 2003: 40). Sauf bien sûr pour les militants politiques qui possèdent déjà les grilles qui donnent sens à ces suicides successifs, sauf également pour les spécialistes, les chercheurs en Sciences Sociales, dont les travaux étaient abondants et accessibles. Mais encore fallait-il se tourner vers ces médiateurs-là.

Il est certain que rendre compte des conflits présente un défi pour la presse, surtout lorsque les positions tranchées soulèvent des enjeux vitaux pour la société toute entière. Comment œuvrer, alors que les journalistes sont tenus à un devoir de réserve? La première stratégie consiste à hiérarchiser les informations, dans un discours primaire construit et pris en charge par le journaliste, ce qui signifie prendre en charge certaines informations, certains arguments, se distancier de certain(e)s autres... Cette stratégie-là est mise en œuvre par les journalistes qui assument leur mission d'investigation – sans parler forcément d'engagement au sens politique –, et il n'est pas étonnant qu'on la retrouve dans la presse engagée, mais aussi dans certains éditoriaux, dans des enquêtes de la presse dite d'«information» (par opposition à la presse d'«opinion»). Mais cette stratégie se heurte, dit-on, aux contraintes de la soi-disant objectivité et de la déontologie.

Si le journaliste veut malgré tout permettre à l'opinion de se construire une représentation claire de l'événement pour agir, il lui reste comme stratégie alternative de proposer une scénographie énonciative qui permette de sortir du face-à-face. Ainsi que le souligne Plantin, dans ce genre de situations, «le rôle des

tiers (juges ou votants) devient alors essentiel pour trancher plus que pour résoudre» (Plantin 2002: 599). Ici, les tiers seront les spécialistes, les experts, les salariés, voire les lecteurs, avec leurs témoignages. C'est ce que fera enfin la presse, à partir du moment où elle changera de grille d'analyse et de mode de représentation de l'événement (Rabaté 2011, à paraître), en ne se contentant pas de mettre en scène les acteurs, ni de réduire l'espace social à deux groupes antagonistes qui se neutraliseraient, mais en ouvrant l'espace à d'autres acteurs; en dépassant le compte rendu événementiel pour tenter d'expliquer le cours des choses et d'aider à la réflexion et à la prise de décision. Bref, la presse finira par exercer positivement ses responsabilités (Rabaté 2006, 2008). L'intérêt de ce corpus est de montrer que cet exercice lui-même ne peut être effectué dans des conditions extérieures à la société, et que la presse n'est pas imperméable à l'évolution des mentalités à laquelle elle participe et dont elle participe aussi.

## BIBLIOGRAPHIE

- Adam, J.-M. (2005) *Introduction à l'analyse textuelle des discours*. Paris: Armand Colin.
- Arquembourg, J. (2003) *Le temps des événements médiatiques*. Paris: De Boeck-Ina.
- Badiou, A. (1988) *L'être et l'événement*. Paris: Seuil.
- Baudelot, C. et Establet, R. (2006) *Suicide. L'envers de notre monde*. Paris: Seuil.
- Bonafous, S. et Temmar, M. (éds.) (2007) *Analyse du discours et sciences humaines et sociales*. Paris: Ophrys.
- Branca-Rosoff, S. (2007) «Approche discursive de la nomination/dénomination», in G. Cislaru et alii (éds.) *L'acte de nommer. Une dynamique entre langue et discours*. Paris: Presses de la Sorbonne Nouvelle, 13-22.
- Cassin, B. (2009) «L'Etat schizophrène, Dieu et le nous raisonnable», in R. Gori, B. Cassin et C. Laval (éds.) *L'appel des appels. Pour une insurrection des consciences*. Paris: Mille et une nuits, 351-371.
- Cislaru, G., Guérin, O., Morim, K., Née, E., Pagnier, T. et Véniard, M. (2007) *L'acte de nommer. Une dynamique entre langue et discours*. Paris: Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- Clot, Y. (2008) «Le statut de la critique en psychologie du travail: une clinique de l'activité», *Psychologie française*, 53, 173-193.
- Dejours, C. et Bègue, F. (2009) *Suicide et travail, que faire?* Paris: Presses universitaires de France.
- Durkheim, E. (1897) *Le suicide*. Paris: Presses universitaires de France.
- Floreac, L. S. (2007) «La construction thématique, générique et textuelle de l'événement. Un modèle d'analyse du discours journalistique», *Studia universitatis Babes-Bolyai. Ephémérides* 2, 3-27.
- Guilhaumou, J. (1998) *La parole des sans. Les mouvements actuels à l'épreuve de la révolution française*. Fontenay aux Roses: ENS Editions.
- Guilhaumou, J. (2006) *Discours et événement*. Besançon: Presses universitaires de Franche-Comté.
- Laval, C. (2009) «La réforme managériale et sécuritaire de l'école», in R. Gori, B. Cassin et C. Laval (éds.) *L'appel des appels. Pour une insurrection des consciences*. Paris: Mille et une nuits, 153-168.

- Mazière, F. (2005) *L'analyse du discours. Histoire et pratiques*. Paris: Presses universitaires de France.
- Moirand, S. (2007) *Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre*. Paris: Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- Plantin, C. (2002) Article «Valeur», in P. Charaudeau et D. Maingueneau (éds), *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris: Le Seuil, 598-600.
- Rabatel, A. (2004a) «L'effacement énonciatif dans les discours rapportés et ses effets pragmatiques», *Langages*, 156, 3-17.
- Rabatel, A. (2004b) Stratégies d'effacement énonciatif et surénonciation dans *Le dictionnaire philosophique de Comte-Sponville*», *Langages*, 156, 18-33.
- Rabatel, A. (2005) «La part de l'énonciateur dans la construction interactionnelle des points de vue», *Marges linguistiques*, 9, 115-136. <http://www.marges-linguistiques.com> (disponible sur le site de *Texto!net*)
- Rabatel, A. (2006) «L'effacement de la figure de l'auteur dans la construction événementielle d'un journal de campagne électorale et la question de la responsabilité, en l'absence de récit primaire», *Semen*, 22, 71-85.
- Rabatel, A. (2008) «Pour une conception éthique des débats politiques dans les médias: répondre *de*, *devant*, *pour*, ou les défis de la responsabilité collective». *Questions de communication*, 13, 47-69.
- Rabatel, A. (2009) «Prise en charge et imputation, ou la prise en charge à responsabilité limitée...», *La notion de prise en charge énonciative*, *Langue française*, 162, 71-87.
- Rabatel, A. «Du tabou de la mort au tabou des responsabilités socio-professionnelles dans les suicides en lien avec le travail: la série des suicides à France Télécom, de fin août à octobre 2009», *Questions de communication*, 20 (en lecture)
- Rabatel, A. et Chauvin-Vileno, A. (2006) «La question de la responsabilité dans les médias», *Semen*, 22, 5-24
- Rabatel, A. et Koren, R. (éds) (2008) *La responsabilité collective*. *Questions de communication* 13.
- Ricœur, P. (1983) *Temps et récit*. Paris: Seuil.
- Roy, I. du (2009) *Orange stressée*. Paris: La Découverte.
- Salmon, C. (2007) *Storytelling*. Paris: La Découverte.
- Santé et travail 60, Suicides, le travail en accusation*, 24-41. Octobre 2007
- This Saint Jean, I. et Saint Jean, M. (2009) «Réforme ou assassinat de la Recherche et de l'enseignement supérieur?», in R. Gori, B. Cassin et C. Laval (éds.) *L'appel des appels. Pour une insurrection des consciences*. Paris: Mille et une nuits, 169-182.
- Véniard, M. (2007) *La nomination d'un événement dans la presse quotidienne nationale. Une étude sémantique et discursive: la guerre en Afghanistan et le conflit des intermittents dans Le Monde et Le Figaro*. Thèse de doctorat n.r., Université de Paris 3.

# ANALYSE DU MATÉRIEL SÉMIOTIQUE MIS AU SERVICE DE LA PERSUASION DANS LE DÉBAT ÉLECTORAL TÉLÉVISÉ

MIHAELA ANCA LĂCEANU<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** *Analysis of the Semiotic Material with Persuasive Goal in the Electoral Debates.* The paper investigates the use of gesture and intonation in a persuasive type of discourse - the electoral debates. Our aim is to show that a proper analysis of the persuasive strategies should take into account the bodily behavior as well. Thus, the non-verbal and the verbal levels of political communication will be described and classified in terms of the persuasive strategies they pursue: *logos*, *ethos* or *pathos*. This paper isn't a theoretical one. It is supposed to be a practical analysis of the persuasive strategies that appear in a fragment of the electoral debate which took place in Romania in November 2004. The protagonists are the two presidential candidates Traian Băsescu and Adrian Năstase.

**Keywords:** persuasion, gesture, intonation, electoral debates

## I. Introduction

Le présent travail se propose d'être une analyse du matériel sémiotique verbal, paraverbal et non verbal mis au service de la persuasion telle qu'elle se manifeste dans le débat électoral télévisé.

Nous partons de deux prémisses pour légitimer notre démarche. Comme prémissse générale nous notons le fait déjà évident que la communication langagière déborde le seul système verbal et que l'analyse de la communication multicanale s'impose comme nécessaire. Quant à la prémissse spécifique, elle fait référence à la mutation subie par la rhétorique politique à l'âge de la télévision. Dans sa *Parole persuasive* (2002), B. Buffon se penche aussi sur le fonctionnement croisé des médias et des interactions politiques, tout en observant que la télévision déstructure la parole politique et que la communication non verbale devient déterminante, tandis que le poids du discours s'amenuise.

À partir de ces prémisses nous voulons montrer que pour rendre compte des stratégies persuasives utilisées dans un discours électoral, il est nécessaire de considérer aussi le matériel sémiotique paraverbal et non verbal et non seulement la chaîne verbale comme le font la majorité des théories de l'argumentation. Ainsi, nous nous proposons de démontrer comment les indices posturo-mimo-gestuels et

---

<sup>1</sup> Mihaela Anca Lăceanu, doctorante en linguistique française, Université Babeş-Bolyai, Faculté des Lettres, Cluj-Napoca, membre CLRAD. Domaines de recherche: l'analyse du discours, la pragmatique des interactions verbales et la linguistique. Courriel: laceanu\_mihaela@yahoo.com

intonatifs, considérés comme partie intégrante du but communicatif global, se mettent, à côté du verbal, au service des trois stratégies persuasives: *le logos*, *le pathos* et *l'ethos*. Rappelons-nous que la cinquième étape de la rhétorique classique, *l'action*, portait sur l'exercice de la parole publique, plus précisément sur la voix et le geste.

Afin de bien inscrire notre démarche dans un cadre théorique nous ferons d'abord une brève présentation des principales théories de l'argumentation, tout en soulignant pourquoi nous accordons une place à part à la théorie de Ruth Amossy centrée sur l'argumentation discursive.

Par la suite nous allons établir quelques critères nécessaires pour l'analyse du matériel sémiotique paraverbal et non verbal comme par exemple les paramètres intonatifs, les fonctions des gestes et leur caractère arbitraire ou motivé.

En utilisant ces acquis théoriques nous allons commencer l'analyse du corpus qui consiste en un fragment extrait des débats électoraux présidentiels déroulés en Roumanie en 2004 entre Traian Băsescu et Adrian Năstase. Comme nous l'avons déjà précisé, nous nous proposons d'analyser les stratégies de persuasion propres aux discours de ces leaders politiques en tenant compte des matériaux sémiotiques verbaux, paraverbaux et non verbaux.

## II. Rhétorique, argumentation et persuasion; à la recherche d'un cadre théorique

Traiter de la persuasion signifie faire une incursion dans la rhétorique. Selon la conception classique, la rhétorique représente l'art de persuader. C'est la position adoptée et imposée à travers les siècles par Aristote.

A présent, bien que la rhétorique ait traversé une période de discrédit et de délégitimation, étant réduite au statut «d'art d'ornement», tous les théoriciens de l'argumentation choisissent de se positionner par rapport à l'héritage d'Aristote, que ce soit pour s'en réclamer ou pour s'en distancier. Mais argumentation et rhétorique ne signifient pas la même chose. Du point de vue de l'organisation classique des disciplines, l'argumentation est liée à la rhétorique, vue comme «art de bien parler», et à la logique, vue comme «art de penser». (C. Plantin, 1996: 9). Les théories modernes de l'argumentation s'efforcent d'articuler sans les réduire ces deux formes d'argumentation.

Les études contemporaines sur l'argumentation connaissent en fait trois types d'approches.

Il s'agit des **approches rhétoriques**, représentées surtout par la «nouvelle rhétorique» de C. Perelman et de L. Olbrechts-Tyteca (2000), qui insiste sur la dimension communicationnelle de toute argumentation et sur l'influence réciproque qu'exercent l'un sur l'autre l'orateur et son auditoire.

Les **approches logiques** de l'argumentation s'inspirent de la théorie du syllogisme scientifique d'Aristote et comportent deux courants: «la logique informelle», d'inspiration anglo-saxonne, théorie à tendance normative qui se propose de

développer des instruments qui permettent d'analyser et d'évaluer les arguments et la «logique naturelle» de J.-B. Grize, théorie centrée surtout sur les aspects cognitifs de l'argumentation.

En ce qui concerne les **approches pragmatiques**, on peut distinguer plusieurs directions de recherche: «la théorie pragma-dialectique de l'argumentation» proposée par les Hollandais F. Eemeren et R. Grootendorst (1992), «la théorie de l'argumentation dans la langue» d'O. Ducrot et J.-C. Anscombe, l'analyse des conversations initiée par J. Moeschler, l'étude des interactions argumentatives développée par C. Plantin, l'approche textuelle de l'argumentation proposée par J.-M. Adam (1997).

Vu que notre objet d'étude est la persuasion, il est évident que ces théories ne nous intéressent pas toutes. Nous allons privilégier dans notre analyse les unes ou les autres en fonction de ce qu'elles choisissent comme norme argumentative: l'efficacité ou la vérité.

La théorie qui nous a été la plus utile est «l'analyse de l'argumentation dans le discours» de R. Amossy. Elle occupe une place à part au cadre de notre démarche pour de multiples raisons. Premièrement, cette théorie est centrée sur l'efficacité du discours, sur sa dimension persuasive et non pas sur sa validité. C'est une théorie descriptive. Deuxièmement, la théorie proposée par R. Amossy est intégrative; elle tire profit des acquis des théories rhétoriques, logiques et pragmatiques. Troisièmement c'est une théorie complexe qui se propose plusieurs approches.

Il s'agit d'une approche langagière qui vise les choix lexicaux, les enchaînements d'énoncés, les présuppositions et les sous-entendus tels qu'ils se manifestent dans le discours argumentatif. Cette théorie se propose aussi une approche communicationnelle, qui définit le discours argumentatif comme adressé à un auditoire, dans un cadre d'interlocution et dans une situation de communication dont il ne peut pas être dissocié. Il y a aussi une approche dialogique et interactionnelle selon laquelle le discours argumentatif veut agir sur un auditoire et doit de ce fait s'adapter à lui. L'approche générique inscrit toujours le discours argumentatif dans un genre discursif, déterminant son but, son cadre d'énonciation et la distribution préalable des rôles. La théorie de R. Amossy propose aussi une approche stylistique, qui examine l'impact sur l'allocutaire des effets de style et des figures dont le discours argumentatif fait usage. Enfin, il y a aussi une approche textuelle qui étudie le discours argumentatif au niveau de sa construction textuelle et qui vise la façon dont les processus logiques sont exploités dans le cadre du discours en situation (cf. R. Amossy, 2000: 24).

Cette théorie intéresse aussi notre démarche à cause de la relation étroite qu'elle établit avec la rhétorique. En essayant de réintégrer la rhétorique dans l'espace des sciences du langage, R. Amossy arrive à la conclusion que: «La rhétorique comme art de persuader est synonyme d'argumentation» (ibid: 225). Grâce à ce rapprochement, les moyens affectifs de la rhétorique classique, l'ethos

et le pathos, sont intégrés au cadre de l'argumentation, qui privilégiait jusqu'alors le logos. L'ethos représente l'image de soi que l'orateur construit dans son discours, le logos repose principalement sur les raisonnements logiques et les stratégies discursives qui sous-tendent le discours à visée persuasive et lui confèrent sa validité tandis que le pathos vise les affects qui influencent la disposition de l'auditoire.

Ces trois types de preuves classiques seront autant de critères dans l'analyse du matériel sémiotique verbal, paraverbal et non verbal dans le débat électoral télévisé.

### **III. Au-delà du verbal; l'importance de la communication multicanale.**

Toutes les théories de l'argumentation présentées au-dessus, qu'elles soient rhétoriques, logiques ou pragmatiques n'explorent que le niveau verbal du processus argumentatif.

Notre but est de «faire revivre» l'ancienne étape de la rhétorique classique, *l'action*, qui s'attachait à la voix et aux gestes de l'orateur. Nous considérons que les matériaux sémiotiques verbal, paraverbal et non verbal sont partie intégrante du but communicatif global et qu'une analyse pertinente de la persuasion doit s'attacher à tous ces trois éléments de la communication.

Avant de passer à notre analyse de corpus, nous considérons nécessaires quelques précisions d'ordre instrumental et fonctionnel à l'égard des indices posturo-mimo-gestuels et intonatifs.

#### ***III.1. Le matériel sémiotique paraverbal et les paramètres intonatifs***

Nous ne nous proposons pas de rédiger ici une «grammaire de l'intonation». Notre but est d'analyser la conjonction des indices intonatifs et posturo-mimo-gestuels, mis au service de la persuasion.

Afin de bien décrire le paraverbal, nous utiliserons quatre paramètres intonatifs: *la hauteur de la mélodie, l'intensité, la durée et la pause silence* (cf. D. Bouvet et M.-A. Morel, 2004). Les démarches modernes dans le domaine des marques intonatives utilisent à présent des logiciels PC pour rendre compte de ces paramètres. Nous considérons pourtant que le présent travail n'impose pas une telle entreprise, vu que nous serons intéressés par l'effet persuasif produit par les indices intonatifs et non pas par leur production physique.

#### ***III.2. Le matériel sémiotique non verbal***

Tout d'abord nous devons préciser que les chercheurs en communication non verbale ont élargi l'acception du terme «geste» à l'ensemble des mouvements simultanés expressifs du corps: postures, jeux de physionomie, gestes (cf. G. Calbris, 2003). Dorénavant nous allons utiliser plutôt ce terme à la place d'«indices posturo-mimo-gestuels».

L'analyse des gestes connaît une évolution assez longue. Si avant la fin de la deuxième décennie du XXe siècle les gestes étaient considérés comme une forme de

communication commune à tous les peuples, relique d'un mode d'expression plus primitif (cf. W. Wundt apud A. Kendon, 1996: 122), l'avènement du structuralisme en France et le développement de l'anthropologie culturelle aux Etats Unis a déterminé un changement de perspective: on a commencé à concevoir les gestes du point de vue de leur appartenance à une tradition culturelle.

Un moment important dans l'évolution de l'analyse des gestes a été représenté par la création de la «Kinésique» (l'étude des façons de se mouvoir et d'utiliser le corps) dans les années 1950 par R. Birdwhistell.

A présent on peut remarquer que l'analyse du non verbal adopte plutôt une perspective cognitive, selon laquelle l'étude des gestes est importante pour rendre compte du processus cognitif qui se trouve à la base de l'activité langagière.

Si au milieu du XXe siècle E. Sapir formulait la fameuse remarque que les gestes représentent «un code secret et complexe, écrit nulle part, connu de personne et compris par tous» (E. Sapir, 1967: 46 apud D. Bouvet et M.-A. Morel, 2004: 9), la linguistique cognitive s'efforce à présent de percer ce code mystérieux. En prenant en compte le fait que les gestes qui accompagnent la parole ont leur origine dans les conduites corporelles récurrentes très précoces, les cognitivistes s'efforcent de montrer comment «*leurs significations dans le discours* ne sont pas arbitraires mais sont motivés par des représentations métaphoriques ou métonymiques élaborées à partir de leur réalité physique» (D. Bouvet et M.-A. Morel, 2004: 10) Bien que la production des gestes soit motivée, on ne peut s'attendre à une uniformité de leurs réalisations simplement parce que l'expérience perceptive qui les prédétermine est évidemment modalisée par chaque culture linguistique.

Notre démarche ne s'intéresse pas tellement au caractère motivé des gestes. Elle s'intéresse surtout aux fonctions que les gestes peuvent accomplir. Les signes non verbaux peuvent fonctionner sémantiquement, syntaxiquement, pragmatiquement et dialogiquement.(cf. K.R Scherer in J. Cosnier et A. Brossard, 1984).

Les **fonctions sémantiques** des gestes s'attachent à la relation entre le signe et son référent. Les gestes peuvent avoir une signification indépendante par rapport aux signes verbaux ou ils peuvent amplifier, illustrer, clarifier, contredire et modifier les significations des seconds.

Les fonctions sémantiques des gestes sont essentielles pour rendre compte des stratégies persuasives présentes dans un débat électoral. Dans leur fonctionnement sémantique, les gestes des hommes politiques créent un autre niveau de compréhension qui vient amplifier, contredire ou modifier la portée de leurs paroles.

Les **fonctions syntaxiques** des gestes exploitent les relations qui existent entre les signes. Les signes non verbaux fonctionnent syntaxiquement quand ils régulent l'apparition et l'organisation des signes verbaux simultanés ou suivants.

L'apport de clarté fourni par le fonctionnement syntaxique des gestes peut contribuer, lui aussi à l'effet persuasif visé par les candidats présidentiels. Le discours d'un homme politique qui est conscient que ce qui est clair et sonne bien a

plus de chances d'être retenu et sera plus convaincant. Les fonctions syntaxiques des gestes pourraient donc être subordonnées au logos.

Les **fonctions pragmatiques** des signes non verbaux s'attachent aux relations existantes entre les signes et les utilisateurs. Les gestes fonctionnent donc pragmatiquement lorsqu'ils renseignent sur le caractère ou l'état des utilisateurs.

Nous considérons que les fonctions pragmatiques des gestes seront utiles dans notre analyse pour rendre compte de la structuration de l'ethos discursif des acteurs politiques.

Les **fonctions dialogiques** des gestes comportent deux types: une *fonction de relation* qui rend compte de la nature des relations entre les interactants et une *fonction de régulation* qui contrôle le flux conversationnel, ayant un rôle actif dans le fonctionnement du système des tours de parole. C'est surtout la fonction de relation qui intéresse notre démarche, vu que dans le conflit électoral, la façon dont chaque candidat réussit à se placer par rapport à son adversaire sur les trois axes de la relation interpersonnelle – l'axe horizontal, l'axe vertical et l'axe du conflit et du consensus (cf. C. Kerbrat Orecchioni, 1992) représente une façon de gagner ou de perdre l'adhésion de l'électorat.

### *III.2.1 L'analyse des gestes – cadre instrumental*

Les gestes se décomposent en plusieurs éléments physiques: le segment, la configuration, l'orientation, le mouvement, la latéralité, qui peuvent être tous porteurs de sens. Le segment est le plus important. Il s'agit de la partie du corps affectée: les sourcils, les yeux, la bouche, la tête, le buste, les bras, les mains. La configuration est elle aussi essentielle pour rendre compte des mouvements des mains. G. Calbris (2003), en analysant l'expression gestuelle de L. Jospin rédige une liste de configurations propres à la gestuelle de l'homme politique, tout en associant à ces configurations des significations potentielles. Les autres éléments: l'orientation (vers soi, vers le ciel, vers l'autre), le mouvement (fermeture, ouverture) et la latéralité (à droite, à gauche) caractérisent eux aussi le plus souvent les mouvements des mains, des bras ou du regard.

Pour transcrire ces indices gestuels, nous allons utiliser des descriptions verbales mises entre accolades et insérées dans le discours au moment où les gestes sont produits.

Notre analyse devra tenir compte aussi de deux contraintes: d'un côté le fait que le contexte physique, la configuration du plateau peut empêcher la production de certains gestes et de l'autre côté l'alternance des cadres de filmage qui ne laissent pas voir une partie des gestes produits par les présidentiels

## **IV. Rhétorique politique à la télévision**

### ***IV.1. Le poids croissant du paraverbal et du non verbal***

Avant de passer à l'analyse du corpus nous insisterons encore une fois sur la raison pour laquelle une analyse pertinente de la persuasion telle qu'elle se

manifeste dans le débat électoral télévisé doit s'attarder aussi sur les aspects paraverbaux et non verbaux de la communication.

La parole politique est une parole sous contrainte. Dans son discours, l'homme politique doit contrecarrer ses adversaires, satisfaire ses partenaires et persuader les électeurs de la pertinence de son action. À ces trois contraintes s'ajoute à l'âge de la télévision une quatrième, imposée par l'instance médiatique.

La télévision a provoqué une véritable mutation de la rhétorique politique (cf. B. Buffon, 2002). L'omniprésence de l'image et le temps rétréci ont déstructuré la parole politique. L'intervention politique est toujours guidée, rythmée et entrecoupée par celle du journaliste. Le discours est stressé, violenté par un temps tyannique qui dépossède l'homme de sa parole. Ce «discours en miettes» (ibid: 356) affecte aussi le raisonnement des acteurs politiques. À la place des déductions rigoureuses on utilise plutôt des associations ou des analogies vagues et le passage d'une idée à l'autre se fait par saut, par juxtaposition et non par enchaînement logique. Les phrases courtes, les formules choc valent mieux qu'un long discours.

Dans cette crise du discours, le corps de l'homme politique devient parlant à l'extrême. Il s'offre en gros plan au regard du spectateur qui le scrute dans ses moindres détails. Tout fait sens à la télévision parce que tout se voit: le visage, les tics, la posture, les gestes, le vêtement.

#### ***IV.2. Persuasion dans le débat électoral télévisé***

Le débat électoral se superpose parfaitement sur l'ancien genre oratoire délibératif. Ce type d'interaction se déroule dans un cadre bien organisé, même institutionnel et conforme à un dispositif d'échange très bien réglé. Il suppose la présence de trois instances: les modérateurs, les présidentiels et le public. Leur interaction est subordonnée au fonctionnement du «trope communicatif» (cf. C. Kerbrat Orecchioni: 1990).

L'homme politique qui se trouve en campagne électorale est engagé dans un travail persuasif obstiné: il doit convaincre du bien-fondé de son projet politique et faire adhérer le plus grand nombre de citoyens à ses valeurs.

Patrick Charaudeau observe que le discours électoral «procède à une mise en scène qui suit le scénario classique des contes populaires et des récits d'aventure: une situation initiale décrivant un mal, détermination de la cause de ce mal, réparation de ce mal par l'intervention d'un héros naturel ou surnaturel» (Charaudeau, 2005: 70). Nous pourrons ajouter le fait que, dans le discours électoral il y a, toujours comme dans les contes un personnage négatif, un contre-héros. La stigmatisation de la source du mal entraîne en fait la disqualification de l'adversaire. L'autre, l'adversaire est toujours présent dans le discours du politicien. Les deux sont inscrits dans un dialogisme continu, dans un zigzag des déclarations et dans un processus à travers lequel chacun construit son image et déconstruit l'image de son adversaire. Le but de cette lutte est de convaincre le citoyen, d'obtenir son vote.

Dans l'analyse du corpus, nous nous sommes intéressée à la manière dont les présidentiels mettent les trois preuves classiques - l'ethos, le pathos et le logos au service de la persuasion; c'est-à-dire comment ils construisent leur image à travers le discours, comment ils agissent sur les sentiments du public et comment ils manient les stratégies discursives.

## V. Analyse du corpus

### V.1. Transcription du corpus

Titre du corpus: Destinația Cotroceni

Contenu: Débat électoral télévisé

Durée: 3 min.

Participants: Marian Voicu (M.) – le modérateur; Cristian Tudor Popescu (CTP) – journaliste, le président du Club Roumain de Presse; Traian Băsescu (TB) – maire de la capitale, présidentiel; Adrian Năstase (AN) – premier ministre, présidentiel

Déroulé le: 2004/11/24

Chaîne de télévision: TVR1

Transcripteur: Mihaela Lăceanu

**AN1:** {tête, tronc, regard vers TB; index gauche en avant-scansion} ESTE posibil↑ ca unele dintre neregulărități

**TB1:** fiți atenț↓ {regard vers AN, bras gauche en l'air-scansion} {↓}

**AN1:** să fi fost făcute de oamenii dumneavoastră↓

**TB2:** {tête, tronc, regard vers AN; bras gauche en l'air; pince digitale} DOMNU↑ DOMNU Năstase↑ {↓} {la main droite arrange quelque chose sur la table} NOI NOI noi avem {regard vers AN, bras gauche en l'air-scansion} noi avem amândoi o mare problemă↓ pe CUVÂNTUL meu de onoare↑ {les deux bras en l'air} o discutăm cinstiț așa↓ ă: {main gauche au nez} {↓}

**AN2:** una singură↑

**TB3:** {regard vers AN, pince digitale-scansion} NU↓ avem mai multe↓ dar avem una: ↑ una:↑{↓} care poate explica de ce e atâtă pasivitate la: populație↓ {main gauche - auto-centration avec contact, regard vers les modérateurs} EU nu știu de ce îmi vine s-o spun↑ dar cred că într-o cursă electorală→

**AN3:** dar spuneți același lucru XXX

**TB3:** {↓} poate-i {main gauche déplacée en avant} mai bine să spui și așa ceva↓ {regard vers les modérateurs, index gauche déplacé en avant} discutam cu colegii la începutul campaniei↓ {pince digitale-scansion} mă↑ ce blestem o fi {regard vers AN} pe poporul ăsta↑(.) {regard vers les modérateurs} de a ajuns pâna la urmă↑(.) să aleagă între DOI(.) FOȘTI(.) COMUNIȘTI↓(.) {tête, regard vers AN, pince digitale gauche déplacée vers AN} între Adrian Năstase și {main gauche-auto-centration avec contact, regard vers les modérateurs} Băsescu↓ în cinșpe ani n-a apărut {les bras en l'air} UNUL↑(..) să vină din lumea asta {énumération sur les doigts de la main gauche,

regard vers ses doigts} să nu fi fost TARAT de nărvurile comunismului să nu fi fost AFECTAT de nimic<sub>↓</sub> (.) {cadre-scansion}CE blestem o fi<sub>↑</sub> {↓} și {main droite arrange quelque chose sur la table, regard levé}ă pe cuvântul meu îmi îmi părea rău<sub>↓</sub> (.) {regard vers les modérateurs, main gauche levée et remise sur la table} pe urmă mă mă tot uitam aşa ă:n (..) uneori în (.) în în oglindă mă uitam la mine<sub>↑</sub> zic<sub>↓</sub> {énumération sur les doigts de la main gauche} MĂ<sub>↑</sub> tu ai respect pentru poporul român<sub>↑</sub> {pouce gauche-auto-centration sans contact} Băsescule<sub>↑</sub> mă întrebam zic {regard levé }(.) AM<sub>↓</sub>(.) tu ă-ai bătut joc de poporul român<sub>↑</sub>(.) N-AM avut senzația că am făcut-o vreodată<sub>↓</sub>(.) ă: {scansion des deux mains} {↓} de aici eu cred că (.) {↑}{les mains sur la table} mergând din aproape în aproape<sub>↑</sub>(.) {↓}{bras droit vers AN} poate că discuția asta{↑} nici n-ar fi trebuit sa aibă loc<sub>↓</sub> {tête, regard vers AN-scansion} poate că era momentul<sub>↑</sub>(.) ca în fața românilor să vină un ALT<sub>↑</sub> candidat decât noi doi<sub>↓</sub> e adevărat<sub>↑</sub> {les deux mains - auto-centration avec contact}eu N-AM trăit din MUNCĂ politică<sub>↓</sub> {regard vers les modérateurs, main gauche-scansion} DAR AM fost MEMBRU de partid<sub>↓</sub> {index gauche}MAREA dramă însă<sub>↑</sub> {↓}{↑}nu este că am fost{pince digitale} membru de partid<sub>↓</sub>

**AN4:** {paume droite en avant}NICI eu<sub>↑</sub> n-am trăit<sub>↓</sub> nici eu<sub>↑</sub> n-am trăit din muncă de partid<sub>↓</sub>

**TB4:** {↓} {les deux mains-mouvements d'ouverture}NU<sub>↓</sub> 1-ai mai sus□inut pe Ceaușescu aşa:<sub>↑</sub> să n-aibe opozitie<sub>↓</sub>

**AN5:** {regard vers TB, mouvements de la main droite} daca vrei să începem să discutăm aşa pe cine ai susținut<sub>↑</sub> pe cine ai susținut<sub>↑</sub> la Anvers<sub>↑</sub>

**TB5:** {↓} {bras gauche vers AN}ok ok nu nu mai discutăm<sub>↓</sub> nu nu mai discutăm<sub>↓</sub> nu mai discutăm<sub>↓</sub>

**AN6:** daca vrei<sub>↑</sub> discutăm<sub>↓</sub>

**TB6:** {regard et bras gauche vers AN} discutăm<sub>↓</sub> discutăm<sub>↓</sub> la Anvers eu mi-am servit tara<sub>↑</sub> da<sub>↓</sub> nu pe Ceausescu<sub>↑</sub>

**AN7:** dar hai sa vedem<sub>↑</sub> ai spus despre o problemă pe care o avem<sub>↓</sub> hai să vedem<sub>↑</sub> care-i problema<sub>↑</sub>

**TB7:** {il arrange ses lunettes sur la table}DA<sub>↓</sub> avem o problemă<sub>↓</sub> știi care-i marea problemă<sub>↑</sub>

**AN8:** oglinda<sub>↑</sub>

**TB8:** {regard levé, les mains sur la table} NU<sub>↓</sub> asta<sub>↑</sub>(.) mă tot intrebam aşa<sub>↓</sub> {↓} dar marea problemă pe care (..) NOI DOI o avem<sub>↓</sub> e<sub>↑</sub>{regard vers AN} nu numai că (.) {↓} am fost ă {regard vers AN}amândoi membri de partid<sub>↓</sub> {↓}{main gauche levée vite} poate pană la urmă<sub>↑</sub> nu-i (.) {regard levé}o rușine<sub>↑</sub> un rău<sub>↑</sub> sa fii membru de partid într-un stat comunista<sub>↓</sub> ASTA<sub>↑</sub> era statul atunci<sub>↓</sub> (..) {regard dans le vide}DRAMĂ<sub>↑</sub> este că (..){regard vers AN, bras gauche vers AN} n-avem voie sa ramâ nem tot cu {poing gauche en l'air-scansion}mentalitatea aia și după{regard de côté} (.) {regard vers AN} CINCISprezece ani {main gauche-mouvement circulaire} de când NU MAI e comunism în România<sub>↓</sub>

**AN8: eu sper**

**TB8:** iar {regard dans le vide, bras gauche vers AN-scansion} TU (.) MĂ CONVINGI ÎN FIECARE ZI↑(.){mains rassemblées-scansion} că nu ești capabil să înțelegi că instituțiile astea trebuie să funcționeze SINGURE↓

## Conventions de transcription

(.) (..) (...)	pauses de longueur croissante
<u>politique</u>	chevauchement
:	allongement d'un son
POLITIQUE	insistance ou emphase
↑	intonation montante
↓	intonation descendante
{↑}	regard levé
{↓}	regard baissé
{rire}	indices posturo-mimo-gestuels

**V.2. Analyse. «Les deux anciens communistes»**

Notre corpus consiste en un fragment extrait du débat électoral présidentiel, déroulé en Roumanie, le 24 novembre 2004 et diffusé par la chaîne de télévision TVR1. Les participants sont les deux présidentiels T. Băsescu et A. Năstase, le modérateur M. Voicu et le journaliste C.T. Popescu en tant que président du Club Roumain de Presse.

Le fragment représente la scène clé de ce débat électoral. Certains journalistes affirment même qu'elle a été décisive en ce qui concerne le résultat des élections de 2004. Il s'agit d'une intervention de T. Băsescu interrompue cinq fois par son adversaire qui réclame le droit à la parole. Notre analyse sera centrée sur la façon dont le grand vainqueur de cette course électorale, T. Băsescu réussit à mettre au service de la persuasion les trois types de matériel sémiotique: le verbal, le paraverbal et le non verbal en les subordonnant aux trois preuves classiques: le logos, le pathos et l'ethos.

Après une longue chaîne polémique concernant des accusations de fraude électorale liées au premier tour de scrutin, où toutes les règles imposées par le déroulement du débat en tant que genre institutionnalisé sont rompues, T. Băsescu réussit à gagner le tour de parole pour se confesser. Son intervention repose sur une technique de persuasion très habile qui vise la défaite de l'adversaire et l'attendrissement du public. En essayant de se construire un ethos de sincérité, il se confesse. Sa confession est en fait une double accusation adressée autant à son adversaire qu'à soi-même. Les deux ont quelque chose en commun, un *problème*: ils sont d'anciens communistes. Atteint par un procès de conscience civique, T. Băsescu commence à s'inquiéter à l'égard de ce pauvre peuple *maudit* qui n'a d'autre choix que ces deux anciens communistes. Mais T. Băsescu dépasse vite cette étape argumentative en commençant à se disculper. Il n'a pas été vraiment un communiste vu qu'il n'a pas

gagné sa vie en travaillant pour le parti; il en a été un simple membre. Son véritable coup de grâce réside en fait dans la façon dont il réussit finalement à réduire la portée de ces accusations seulement sur son adversaire. C'est lui qui est le véritable communiste, parce qu'il n'a pas changé.

Dès ce premier niveau thématique d'analyse, on remarque que le mouvement argumentatif mis en scène par T. Băsescu comporte trois étapes: une accusation commune, une justification *égoïste* et une reprise de l'accusation, cette fois seulement à l'égard de l'adversaire. On peut remarquer aussi que T. Băsescu ne se propose pas de gagner le vote des électeurs en essayant de les convaincre du bien fondé de son projet politique. Tirant profit du fait qu'ils sont au deuxième tour de scrutin, c'est-à-dire que soit l'un soit l'autre sera élu président, il décide de fonder sa démarche argumentative sur la disqualification de son adversaire.

En ce qui concerne le conflit qui définit la relation interpersonnelle des deux candidats, il dérive de leur statut de combattants pour la position suprême dans l'état. Ce n'est pas un véritable conflit idéologique comme on pourrait s'attendre de la part des membres de deux partis rivaux. Ils représentent le PSD et le PD, deux partis de gauche entre lesquels il ne peut pas y avoir une grande rupture idéologique. Comparé aux débats français et américain, où la polémique est déterminée surtout par les différences idéologiques, dans le débat roumain le conflit se déroule surtout au niveau de la relation interpersonnelle des deux candidats.

Cette situation est déterminante aussi pour le fragment choisi, qui abonde en arguments «ad hominem».

Avant de passer à l'analyse minutieuse de l'intervention de T. Băsescu, en termes de stratégies persuasives, il est nécessaire de nous pencher sur son «éthos préalable» ou «prédiscursif» (cf. R. Amossy, 1999). Il s'agit de l'image que le public s'était faite du candidat avant sa prise de parole. Cela intéresse notre démarche pour voir s'il y a cohérence ou discordance entre l'éthos discursif et l'éthos prédiscursif.

T. Băsescu, le candidat du PD est une figure charismatique sur la scène politique roumaine. Ancien officier de marine devenu par la suite ministre des transports, il détenait au moment des élections la fonction de maire de la capitale. Il était célèbre pour son discours direct et plein d'effusion dont l'exemple le plus récent avait été la scène larmoyante de l'annonce de sa candidature. La confession à laquelle il se livre au cadre du dernier débat avant les élections n'est donc pas surprenante.

Nous nous proposons d'analyser son intervention en tenant compte des trois étapes argumentatives énoncées précédemment.

#### *V.2.1 L'étape de l'accusation*

Après un long épisode polémique, T. Băsescu gagne enfin le tour de parole et décide de changer le thème de la discussion. C'est aussi à cause de ce changement brusque que sa confession a été toujours accusée d'avoir été préparée à l'avance. C'est

comme une poésie qu'il attendait le moment de réciter. En fait, même dans le cadre du débat, il admet que l'idée du communisme qui lie son destin à celui d'A. Năstase n'est pas de date récente (TB3: *discutam cu colegii la începutul campaniei*).

Avant l'énonciation de leur «grand» problème T. Băsescu prépare son interlocuteur (TB1: *fiiți atenți*) et l'attire dans le dialogue en étendant vers lui le bras gauche. C'est le bras ou la main gauche qu'il utilise d'habitude pour rythmer son discours mais aussi pour désigner son adversaire politique, vu que celui-ci se trouve à sa gauche.

L'énonciation de ce problème est en fait préparée soigneusement même après sa thématisation. Il s'adresse d'une manière polie à son adversaire (TB2 – il choisit pourtant le terme d'adresse «domnu» et non pas sa variante plus respectueuse «domnule»), en l'invitant à se pencher ensemble sur leur grand problème commun. Il vise de la sorte à attirer sa disponibilité et sa confiance. Il insiste aussi sur sa sincérité (TB2: *pe cuvântul meu de onoare o dicuțăm cinstiț așa*) en ouvrant les bras en l'air. Son geste souligne la signification de ses paroles en contribuant à la construction de l'éthos de crédibilité essentiel pour le bien fondé de son discours.

Soucieux de garder l'équilibre dans son relation avec son adversaire, il ne le contredit pas lorsque celui-ci s'interroge sur l'unicité de ce problème.

Il semble vouloir ajourner à tout prix l'énonciation du thème annoncé. Il range ses affaires sur son pupitre, il a un débit ralenti, il fait beaucoup de pauses. Il se met à énoncer avant, les effets de ce problème (TB3: *de ce e atâtă pasivitate la populație*) et les raisons qui le déterminent à choisir ce thème de discussion. A ce moment il commence à effectuer des gestes d'auto-centration. Selon G. Calbris (2003) ce type de geste indique l'implication de l'homme politique dans son discours.

Cette longue étape de préparation, observable à tous les trois niveaux: verbal, paraverbal et non verbal, a pour but d'attirer l'attention des électeurs et de susciter leur intérêt, en exploitant de la sorte le pathos.

Lorsqu'il se décide finalement à énoncer le problème, il le fait en le rhématisant à l'extrême, vu qu'il l'intègre dans une structure interrogative qui insiste sur le sort «maudit» du peuple roumain. Toute cette séquence est scandée, la main en configuration de pince digitale, geste qui indique la précision, selon G. Calbris. Il emploie plus d'intensité vocale lorsqu'il prononce la dénomination accusatrice: «*doi foști comuniști*», tout en séparant les mots clé par des pauses. Pour être encore plus convainquant, il donne aussi les noms de ces anciens communistes, en accordant à A. Năstase l'honneur d'être cité le premier. D'un geste déictique à grande force persuasive il le regarde et le montre du bout du doigt. Mais il prononce assez ironiquement son nom aussi, dépourvu de son prénom en effectuant des gestes d'auto-centration pour s'auto-désigner. Ce sont des stratégies qui visent la construction d'un ethos d'honnêteté.

Les bras en l'air, il se met par la suite à invoquer, d'un geste à grande force prophétique l'arrivée d'un élu, d'un être pur sur lequel le communisme n'aït exercé aucune influence. Il commence même à énumérer sur ses doigts les qualités de cet

élu. Ce sont de nouveau des stratégies qui visent le pathos. Ce sentiment qu'il se propose de faire ressentir à son auditoire, il l'éprouve lui-même et il tient à l'exprimer verbalement aussi (TB3: *pe cuvântul meu îmi părea rău*)

#### V.2.2. *L'étape de la justification*

C'est à l'aide d'un miroir que T. Băsescu réussit à ajuster sa perspective sur le communisme. Le miroir lui offre une possibilité très efficace d'échapper à l'accusation formulée par lui-même. Dédoublé dans le miroir, il se voit autre, plus innocent, plus pur, semblable à l'élu invoqué avant. Devant le miroir il se met à se poser des questions de conscience – s'il a du respect envers le peuple roumain, s'il ne s'est jamais moqué de ce peuple, en théâtralisa son discours. Le paraverbal est exploité au maximum ici. Il répond à ces questions d'un regard levé, comme si c'était une instance suprême qui l'interrogeait et qui se permettait d'utiliser des formes d'adresse assez autoritaires comme *mă* ou *Băsescule*. Ce sont toujours les preuves affectives l'ethos et le pathos qui sont exploitées ici.

Mais il semble que cette instance suprême ne puisse pas encore le gracier, car les accusations sont de nouveau formulées et l'élu de nouveau invoqué. La structure concessive (TB3: *e adevarat eu n-am trăit din muncă politică dar am fost membru de partid*) ne contient pourtant qu'une accusation apparente. Accompagnée de nouveau par un geste d'auto-centration, cette structure insiste sur les deux types d'appartenance au communisme: le travail politique et le simple statut de membre du parti dont le premier est beaucoup plus grave. Les termes clés «*muncă*» et «*membru*» sont même prononcés avec plus d'intensité. C'est intéressant de remarquer que dans la première partie de l'acte concessif, l'emploi du pronom personnel sujet «*eu*» à valeur d'emphase exploite le pouvoir de l'implicite, car on peut sous-entendre que c'est quelqu'un d'autre qui a travaillé pour le parti. A. Năstase comprend vite cette allusion malveillante et commence à se disculper lui aussi, la paume droite en avant, comme pour se protéger contre l'agressivité de son adversaire (AN4: *nici eu n-am trăit din muncă de partid*).

#### V.2.3 *La reformulation de l'accusation*

Cette intervention réactive d'A. Năstase interrompt en fait une nouvelle micro-démarche argumentative entreprise par T. Băsescu. L'index gauche levé, celui-ci se met à thématiser de nouveau leur grand problème, qui semble dépasser cette simple appartenance aux structures du Parti Communiste. (TB3: *marea dramă însă nu este ca am fost membru de partid*). Le geste qui accompagne cette séquence, l'index levé, est lui aussi un geste de précision, comme la pince digitale. Selon G. Calbris ce signe non verbal a d'habitude le rôle de corriger un propos déjà tenu ou de signaler une restriction.

Mais T. Băsescu se voit obligé d'interrompre sa nouvelle démarche argumentative parce qu'il doit réagir à la défense d'A. Năstase. C'est la première fois

qu'il formule une accusation explicite, seulement à l'adresse de son interlocuteur. (TB4: *nu, l-ai mai susținut pe Ceaușescu aşa sa n-aibă opozitie*). Cette remarque ironique déclenche un nouvel épisode polémique dans lequel chaque candidat accuse et s'excuse en même temps.

Très occupé à expliquer son activité patriotique déroulée à Anvers, T. Băsescu oublie sa démarche et c'est son adversaire qui lui rappelle le problème qu'il s'était proposé d'énoncer.

Il adopte la même stratégie qu'auparavant, en ajournant au maximum le moment de l'énonciation de ce drame, afin d'attirer l'attention du public. Il range ses lunettes sur la table et se met à questionner rhétoriquement A. Năstase sur leur problème commun. À la réponse ironique de celui-ci (AN8: *oglinda ?*) il réagit d'une façon innocente s'attachant seulement au sens littéral du syntagme (TB8: *nu astă mă tot întrebam aşa*). Il n'a pas maintenant le temps de s'impliquer dans une nouvelle polémique. Il doit suivre son projet argumentatif.

Il se met tout d'abord à expliquer pourquoi l'appartenance aux structures du Parti Communiste n'est pas leur véritable problème. Ils deviennent de nouveau de braves gens, dignes d'aspirer à la position suprême dans l'État parce qu'ils n'ont pas eu le choix (TB8: *ăsta era statul atunci*). C'est en fait le présent qui fait la différence et non pas le passé communiste.

En tournant son regard vers A. Năstase et en désignant celui-ci de son bras gauche, il énonce finalement ce qu'il avait promis (TB8: *drama este că n-avemvoie să rămânem tot cu mentalitatea aia și după cincisprezece ani de când nu mai e comunism în România*). Les gestes dirigés vers A. Năstase sont doués d'un très fort effet persuasif. Ils expriment ce que les paroles n'osent pas dire et dirigent la portée de ce reproche sur l'individu désigné: c'est A. Năstase qui a encore cette mentalité d'ancien communiste.

Celui-ci comprend vite cette accusation formulée de façon implicite et veut réagir mais T. Băsescu ne lui laisse pas cette opportunité. Il garde le tour de parole en utilisant une forte intensité vocalique et une montée mélodique qui, selon D. Bouvet et M.-A. Morel (2004) indiquent un appel à l'attention. De la sorte, il énonce explicitement maintenant l'accusation qu'il avait laissée implicite (TB8: *tu mă convingi în fiecare zi ca nu ești capabil să înțelegi că instituile astea trebuie să funcționeze singure*). On observe que T. Băsescu change le registre d'adresse à l'égard de son adversaire, en décidant de le tutoyer. À ce moment il n'a plus le courage de regarder A. Năstase dans les yeux et il détourne son regard dans le vide. Au moment de cette accusation, le candidat scande toujours sa parole en lui donnant plus de force.

Du point de vue thématique, cette séquence marque le retour à la discussion précédente qui visait le fonctionnement des institutions de l'état qui surveillaient le déroulement des élections. C'est une technique importante parce qu'elle rend le discours de T. Băsescu plus cohérent et son argumentation plus pertinente.

Cette séquence conclusive impose T. Băsescu comme le seul candidat éligible au statut de président du pays. C'était celui-ci son but argumentatif: démontrer, non pas qu'il est le meilleur mais que son adversaire est le pire.

Prise dans son ensemble la démarche argumentative de T. Băsescu dégage un grand effet persuasif qui dérive surtout de l'entraînement des preuves affectives: l'ethos et le pathos. Soucieux de gagner l'adhésion des électeurs, le candidat s'efforce, surtout dans la première partie de son intervention, de se construire un ethos de sincérité, en utilisant d'amples gestes d'auto-centration. Il se propose aussi de toucher son auditoire par le discours théâtralisé et sentimental qu'il lui offre, en exploitant de la sorte le pathos.

Malgré cette première impression d'affectivité débordante, le discours de T. Băsescu repose aussi sur un fondement logique très solide. Son raisonnement se construit par étapes enchaînées parfaitement, que nous espérons avoir réussi à montrer tout au long de notre analyse. Tout cela relève du logos.

Comme un véritable orateur, T. Băsescu subordonne à ses stratégies persuasives toutes les ressources du matériel sémiotique verbal, paraverbal et non verbal. Les gestes amplifient ou dépassent la portée de ses paroles mais ils ne la contredisent jamais. Gestes, intonation et parole font partie du même but persuasif. Pour mettre en relief certains mots clés, il utilise des gestes à fonction démarcative (la scansion) qui rythment son discours mais aussi un débit ralenti, beaucoup de pauses stratégiques et des valeurs élevées d'intensité vocalique. Son regard oscille entre les modérateurs et son adversaire politique toujours en fonction de son but persuasif. Il ne regarde pourtant jamais vers la caméra pour établir le contact avec les téléspectateurs, même si ce sont ceux-ci les véritables destinataires de son message électoral.

T. Băsescu est sans doute un très grand orateur, qui s'adapte très bien à son public et réussit parfaitement à gagner son adhésion par l'ample projet argumentatif qu'il met en scène.

## VI. Conclusions

En guise de conclusion nous voulons exprimer d'abord notre espoir que la démarche de ce travail a pu illustrer comment les stratégies de persuasion se développent sur tous les trois niveaux de la communication: le verbal, le paraverbal et le non verbal.

Dans l'analyse des indices gestuels et intonatifs, nous avons adopté la posture de l'allocataire de l'homme politique, du destinataire de son message. En adoptant cette perspective, nous avons refusé de lancer des spéculations à l'égard du caractère volontaire ou involontaire de son expression gestuelle ou de son contour intonatif.

Analysés du point de vue de leur subordination aux trois preuves persuasives classiques, le logos, le pathos et l'ethos, nous avons remarqué que les indices gestuels et intonatifs ont des fonctions persuasives diverses. Les variations d'intensité, aussi

que les pauses et les mouvements de scansion impriment le rythme du discours et mettent en relief les mots clés. Le regard a un rôle essentiel dans l'établissement du contact, mais il peut aussi amplifier, modifier ou contredire la portée des paroles. Les configurations des mains telles que la pince digitale, l'index, l'auto-centration ont des significations constantes qui agissent comme modalisateurs par rapport à la chaîne verbale.

Il devient donc évident que si elle se propose d'être pertinente, une analyse du discours persuasif doit tenir compte aussi du matériel sémiotique paraverbal et non verbal.

## BIBLIOGRAPHIE

- Adam, J.-M. (1997) *Les textes types et prototypes*, Paris, Nathan.
- Amossy, R (dir.) (1999) *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé.
- Amossy, R (2000) *L'argumentation dans le discours*, Paris, Nathan.
- Bouvet, D., Morel M.-A. (2004) *Le ballet et la musique de la parole: le geste et l'intonation, dans le dialogue oral en français*, Paris, Ophrys.
- Buffon, B. (2002) *La parole persuasive*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Calbris, G., Montredon, J. (1986) *Des gestes et des mots pour le dire*, Paris, Clé International.
- Calbris, G. (2003) *L'expression gestuelle de la pensée de l'homme politique*, Paris, CNRS Editions.
- Charaudeau, P. (2005) *Le discours politique. Les masques du pouvoir*, Paris, Vuibert.
- Cosnier, J., Brossard, A (coord.) (1984) *La Communication Non Verbale*, Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé.
- Eemeren, F., Grootendorst, R. (1992) *Argumentation, Communication and Fallacies. A Pragma-Dialectical Perspective*, New Jersey, Lawrence Erlbaum Associates, Publishers.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1990) *Les interactions verbales*, I, Paris, A. Colin
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1992) *Les interactions verbales*, II, Paris, A. Colin.
- Kendon, A. (1996) «Reflections on the Study of Gesture», *Visual Anthropology*, vol.8, pp.121-131.
- Perelman, C., Olbrechts-Tyteca,L. (2000) *Traité de l'argumentation. La Nouvelle rhétorique*, 5e édition, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles.
- Plantin, C. (1996), *L'argumentation*, Paris, Seuil.

## LA PRATIQUE DES INSULTES À L'ÂGE DE L'ADOLESCENCE

IULIA MATEIU<sup>1</sup>, MARIUS FLOREA<sup>2</sup>

**ABSTRACT.** *The Practice of Insults at the Age of Adolescence.* In this paper, we analyse the practice of insults by teenagers as a form of manifestation of verbal aggression. After the application of a questionnaire of 21 items on a sample of 90 subjects 14 -19 years old, we have identified 14 types of insults used in conflictual situations but also in friendly talks (insults used as nicknames; insults used as terms of address in communicating with familiar persons: friends, colleagues, family etc.). The analysis of the answers permitted us to identify also their contexts and some of the causes that can explain the frequency of this behaviour among teenagers: the influence of the family, of their teachers or of their group of friends. The types of insults identified also reflect the system of moral values and attitudes of teenagers, permitting a better characterization of this age.

**Keywords:** adolescence, aggression, insult, irony, swearing, nickname.

### 1. L'agression verbale, une composante de la sous-culture des jeunes

La plupart des auteurs décrivent l'adolescence comme un âge difficile, à cause de l'immaturité affective et caractérologique, source d'états et d'attitudes contradictoires (hypersensibilité, désirs confus, états conflictuels, introversion, anxiété, cynisme, sentimentalisme excessif alternant avec l'indifférence la plus ingrate, excentricité vis-à-vis des adultes, non-conformisme, révolte) qui rendent la communication particulièrement difficile.

D'autre part, l'adolescence c'est aussi l'âge de la recherche de soi et de modèles. Malheureusement,

«les jeunes d'aujourd'hui ne peuvent plus, comme par le passé, attendre de l'extérieur des modèles tout faits, uniques et prétendument absous de sens profond de la vie et de normes morales et sociales d'action. Notre société contemporaine est devenue trop complexe, diversifiée et individualiste pour être en mesure ou bien de

<sup>1</sup> Iulia Mateiu, enseignante au Département d'Études Françaises, Faculté des Lettres, Université Babeş-Bolyai Cluj, membre CLRAD. Domaines de recherche: grammaire, pragmatique et analyse du discours. Courriel: iuliamateiu@yahoo.com

<sup>2</sup> Marius Florea, chercheur principal III à L'Académie Roumaine, Filiale de Cluj, Institut d'Histoire „G. Barițiu”, Département de recherches socio-humaines. Spécialiste de psychologie sociale, en particulier de psychologie de l'agressivité. Courriel: mariusflorea24@yahoo.com

construire ou bien d'imposer de tels modèles. S'y essaierait-elle, qu'il faudrait aussitôt dénoncer ces tentatives d'idéologies totalitaires, au nom même des expériences désastreuses qu'elles ont fait ou font encourir à l'humanité. C'est donc aux jeunes eux-mêmes que revient la tâche difficile de se forger un sens valable à leur vie et de se tracer des normes d'action appropriées à ce sens.»<sup>3</sup>

Le renoncement au niveau de la société aux vieilles échelles de valeurs a contribué à l'amplification de l'oscillation des adolescents entre des repères éducatifs et formatifs très contradictoires. Cet état anomique est la conséquence négative des mutations qui ont eu lieu en très peu de temps et se caractérise par la suspension d'une partie significative de la fonctionnalité des normes juridiques et des valeurs morales.

Ainsi, la prolifération des bandes de jeunes, la diversité des rôles sociaux, la mobilité socio-professionnelle de plus en plus accentuée, etc. ont conduit surtout les adolescents à des phénomènes d'indifférence et de confusion axiologique. Sans doute, cette confusion est-elle accentuée après le remplacement des systèmes totalitaires et le passage à la démocratie, car cette période de transition socio-économique et politique représente aussi le passage d'un code normatif à un autre.

L'anomie représente un état «normal» pour les sociétés bouleversées par des révolutions ou des crises sociales d'ampleur, à la suite desquelles les tendances de déviance sociale s'amplifient. En même temps, R. Merton identifie comme cause des états anomiques la discrépance entre les buts socialement désirables et les moyens légitimes de les atteindre<sup>4</sup>.

Pour un grand nombre d'adolescents, l'état anomique actuel est ressenti comme un conflit profond entre la structure de leur personnalité, en pleine formation, d'un côté, et les repères axiologiques qui devraient guider leur conduite, de l'autre côté.

Leur organisation en groupes distincts, allant, *in extremis*, jusqu'à l'association en bandes, représente, au-delà de la contestation de l'éducation paternaliste-autoritaire, une manifestation de la protestation ouverte contre une société compromise et périmee, que les jeunes veulent renouveler avec leur créativité spécifique.

Par conséquent, les jeunes sont en train justement de se forger une *sous-culture* propre, laquelle se caractérise avant tout, par la prédominance de l'imaginaire, du non-rationnel ou même de l'irrationnel sur ce qu'on peut appeler le modèle «logicorionnel» qui inspire et façonne les structures économiques, sociales et politiques de la société adulte.

«Alors que la société adulte tend à se construire autour d'une structuration „scientifique” et „logique” de son travail, selon la dynamique implacable et souvent d'ailleurs absurde d'une rentabilité matérielle et quantitative à outrance, la jeunesse de son côté cherche davantage à se procurer de la jouissance, à inventer et

<sup>3</sup> J. Lazure, «La société alternative et les jeunes», in *Santé mentale au Québec*, N° 2/1984, IX, p.146.

<sup>4</sup> apud S.M. Rădulescu, *Anomie, devianță și patologie socială*, București, Ed. Hyperion, 1991.

à expérimenter la vie, à la „jouer”, à en tirer tous les stimulants et toutes les provocations. L'importance que la jeunesse accorde au plaisir comme source de création et d'aménagement de sa vie entraîne une orientation „expressive” de ses activités, par opposition à l'orientation dite „instrumentale”, plus typique des activités professionnelles adultes soumises à un modèle positiviste d'organisation humaine et sociale. Par son orientation „expressive”, la sous-culture des jeunes attribue de la valeur aux manifestations de sentiments, d'émotions de toutes sortes, aux activités artisanales, artistiques et sociales de caractère plus gratuit, entreprises davantage pour le plaisir de créer, d'incarner du neuf et de communiquer par là une portion qualitative de son être propre.

Enfin, la sous-culture des jeunes favorise, même si elle ne l'incarne pas toujours dans la réalité, une attitude de détachement, de liberté et d'indépendance à l'endroit des structures qui encadrent et des normes qui règlent la société adulte.»<sup>5</sup>

Les adolescents cherchent plutôt à construire leurs propres systèmes de valeurs, rapports sociaux et codes normatifs, qu'ils soient fidèles ou non à ceux de la société adulte.

Le non-conformisme en rapport avec les normes et valeurs des adultes est doublé d'un conformisme à l'égard des camarades du même âge. Si l'adolescent se montre critique et intransigeant vis-à-vis de la conduite, des propos et des actes des adultes, il imite ses camarades de l'appréciation desquels il a impérieusement besoin.

«Dans la conception adolescente de l'existence, la valeur d'une personne se mesure essentiellement au regard et au jugement direct portés par les pairs»<sup>6</sup>.

Cette réputation ne peut dépendre ni du statut économique, ni du statut social ou encore professionnel. Elle réside donc sur la personne physique et sur ses actes qui doivent être en accord avec les valeurs des membres du groupe.

«Pour les garçons, la recherche du prestige, qui participe fondamentalement à la construction de l'identité virile, passe par la démonstration spectaculaire des capacités physiques et mentales et par une mise en spectacle très élaborée de soi-même»<sup>7</sup>.

C'est ce qui explique, en partie, les manifestations d'agressivité, assez fréquentes, chez les adolescents.

Les actes agressifs peuvent prendre des formes variées de manifestation, allant du crime jusqu'aux simples remarques sarcastiques, fait qui rend difficile l'établissement de critères d'identification et de classification de ceux-ci.

Buss (1961), cité par Moser (1987), identifie trois dimensions caractéristiques de l'agression: 1) physique – verbale; 2) active – passive; 3) directe – indirecte<sup>8</sup>.

<sup>5</sup> J. Lazure, op. cit., p. 147.

<sup>6</sup> D. Lepoutre, *Cœur des banlieues. Codes, rites et langages*, Paris, Ed. Odile Jacob, 1997, p. 269.

<sup>7</sup> D. Lepoutre, op. cit., p. 272.

<sup>8</sup> G. Moser, *L'agression*, Paris, P.U.F., 1987.

La combinaison de ces trois dimensions permet la délimitation de huit types différents d'agression: (fig. 1).

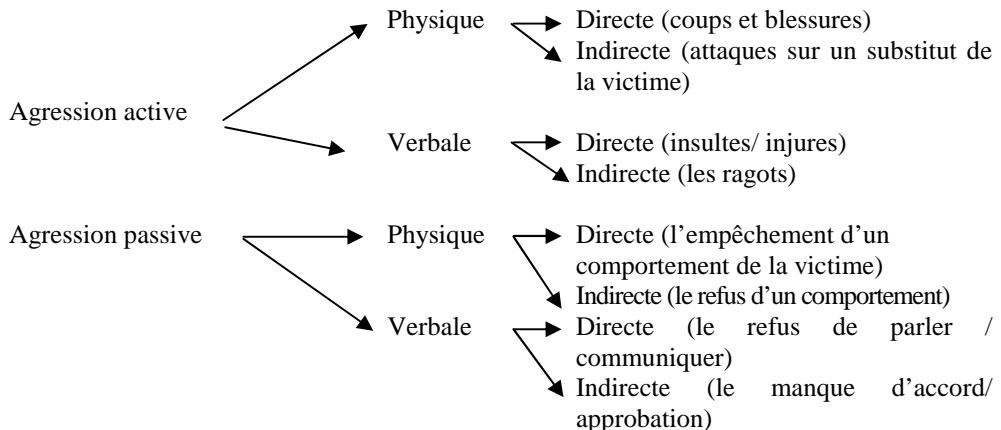


Fig. 1. Types d'agression.

La principale différence entre l'agression physique et l'agression verbale consiste dans le fait que la dernière est moins grave autant par les conséquences sur la personne agressée que par la moindre probabilité de déclencher une riposte agressive et de conduire à une escalade/ un réchauffement du conflit<sup>9</sup>.

## 2. La méthodologie de la recherche

Pour identifier les types d'insultes comme formes de manifestation de l'agressivité verbale, leurs raisons et leur mode de fonctionnement à l'âge de l'adolescence, nous avons appliqué un questionnaire à 21 items, sur un échantillon de 90 sujets, dont 66 garçons et 24 filles, à l'âge compris entre 14 et 19 ans.

Le questionnaire comporte 6 items à réponse fermée (concernant la réaction la plus fréquente des adolescents dans un conflit avec une personne connue vs. inconnue, à leur réaction à une insulte en public vs. en l'absence de tout témoin, à la fréquence avec laquelle ils utilisent des insultes pour corriger quelqu'un, aux contextes où ils utilisent des insultes sans signification agressive) et 15 items à réponse ouverte (concernant les types d'insultes utilisées à l'adresse d'une personne de sexe masculin vs. féminin, à l'adresse d'une personne plus forte vs. plus faible, à l'adresse d'une personne connue vs. inconnue, à l'adresse de leurs parents vs. de leurs enseignants, types d'insultes utilisées sans l'intention de blesser l'autre, types d'insultes utilisées comme termes d'adresse à une personne connue: ami, camarade, membre de la famille, types d'insultes utilisées comme sobriquets, types d'insultes utilisées

<sup>9</sup> P. Iluț, *Comportament prosocial – comportament antisocial*, în *Psihologie socială*, I. Radu (coord.), Cluj-Napoca, Ed. Exe, 1994.

par leurs parents *vs.* par leurs enseignants). En partant de l'hypothèse d'une pratique différente des insultes en fonction de:

- le sexe de celui qui l'emploie;
- le degré de familiarité/ connaissance en rapport avec la personne insultée;
- la présence ou l'absence d'un témoin lorsque l'adolescent est la victime d'une agression verbale comme l'insulte;
- le rapport de force qui existe entre l'agresseur et la victime,

nous avons procédé à une analyse comparative des réponses des garçons *vs.* des filles aux items 1 et 2, 3 et 4, 5, 6 et 7, 8 et 9, 10 et 11, 14 et 15, respectivement à chacun des autres items pris à part.

### 3. L'analyse et l'interprétation des données

L'analyse et l'interprétation des données obtenues ainsi relèvent le fait que:

**Dans un conflit avec une personne connue** (membre de la famille, ami/e, camarade, voisin/e), les sujets réagissent comme suit: sur un total de 66 garçons, 22 répondants (c'est-à-dire 33,33%) cherchent à résoudre le conflit sans recourir à aucune agression verbale ou physique, 15 (22,72%) emploient des insultes, 13 (19,69%) emploient des sobriquets à l'adresse de leur adversaire, 11 (16,66%) emploient des jurons, 4 (6,06%) préfèrent l'ironie, et 1 (1,51%) emploie l'agression physique.

Sur un total de 24 filles, 9 (représentant 37,5%) emploient des insultes pour résoudre un conflit, 10 (41,66%) adoptent un comportement réconciliant, 4 (16,66%) recourent à l'ironie, et 1 répondant (4,16%) emploie des sobriquets à l'adresse de l'adversaire.

**Dans un conflit avec une personne inconnue**, les répondants ont les réactions suivantes: sur un total de 66 garçons, 16 (24,24%) choisissent un comportement réconciliant, 15 (22,72%) utilisent des insultes, 13 (19,69%) choisissent des jurons, 10 (15,15%) choisissent l'agression physique, 6 (9,09%) utilisent des insultes gestuelles, 4 (6,06%) utilisent des sobriquets, et 2 (3,03%) réagissent par une ironie.

Sur un total de 24 filles, 9 (37,5%) adoptent un comportement réconciliant, 5 (20,83%) réagissent par une insulte, 4 (16,66%) ont recours à l'ironie, 3 (12,5%) utilisent des jurons, 2 (8,33%) utilisent des insultes gestuelles et 1 (4,16%) choisit l'agression physique.

On remarque donc que, malgré le taux élevé de garçons qui cherchent une solution pacifique du conflit, la plupart des sujets adoptent un comportement agressif plus ou moins grave en fonction du degré de connaissance/ familiarité de «l'adversaire»: ainsi, les sobriquets sont plus souvent utilisés à l'adresse d'une personne connue qu'à celle d'un inconnu, car ils représentent des «surnoms familiers, souvent moqueurs» (*Le Petit Robert*). Au contraire, l'agression physique est plus fréquemment pratiquée avec les inconnus, car comme souligne Konrad Lorenz:

«Les relations personnelles constituent un grand obstacle à l'agression. L'anonymat de la personne à attaquer facilite, en effet, le déclenchement du comportement agressif». <sup>10</sup>

Les insultes/injures et les jurons sont plus constamment employés que les autres formes d'agression, un nombre égal (ou presque) de sujets y recourant dans le conflit avec des personnes connues autant qu'avec des inconnus. L'ironie qui exprime de façon détournée ce que l'on pense est plus difficile à manier et moins percutante, ce pourquoi on y recourt moins souvent. À l'égard d'un adversaire inconnu, les garçons, à la différence des filles, utilisent aussi, assez souvent, des insultes gestuelles, lesquelles sont pour la plupart vulgaires, à l'encontre des insultes verbales, beaucoup plus variées et donc pas forcément grossières. Certains sujets utilisent à la fois plusieurs formes d'agression, les éléments constants étant les insultes verbales qu'ils combinent avec des jurons, sobriquets, insultes gestuelles ou l'agression physique. Même si, en raison de leur constitution physique, les filles ne recourent pas à l'agression physique, en rapport avec une personne connue, dont elles connaissent probablement la façon de réagir, elles usent d'insultes ou d'ironie plus souvent qu'elles ne cherchent à apaiser le conflit. En rapport avec un inconnu, les réactions des filles s'avèrent plus variées. En comparant leur option pour un comportement agressif *vs.* non agressif, nous remarquons une tendance à l'agressivité, manifestée à travers des insultes verbales, mais gestuelles aussi, par l'ironie, des jurons, voire par l'agression physique. L'affirmation de Konrad se vérifie donc aussi dans le cas des filles, qui s'avèrent beaucoup plus agressives avec un inconnu qu'avec une personne connue.

En supposant que les insultes/ injures sont les manifestations les plus courantes d'agressivité, nous avons essayé de les étudier plus en détail, sous plusieurs aspects: des réactions qu'elles déclenchent lors d'un emploi en présence *vs.* en l'absence de témoins, des types employés par les garçons *vs.* les filles à l'âge de l'adolescence, des contextes et milieux où elles sont employées, des appréciations qu'elles reçoivent de la part des adolescents.

**Lorsqu'ils sont insultés en public, en présence d'un témoin**, les sujets ont les réactions suivantes: sur un total de 66 garçons, 19 répondants (28,78%) réagissent par une agression physique, 9 (13,63%) emploient des insultes, 8 (12,12%) emploient l'ironie, 4 (6,06%) réagissent par une insulte gestuelle et autres 4 (6,06%) préfèrent un comportement réconciliant.

Sur un total de 24 filles, 8 répondants (33,33%) réagissent par une insulte, 5 (20,83%) choisissent un comportement réconciliant, 3 (12,5%) réagissent par une agression physique, 3 (12,5%) par un juron, 3 (12,5%) par un sobriquet et 2 (8,33%) répondent par une ironie.

---

<sup>10</sup> L. Konrad *apud* M. Berclaz, *Agressivité, hostilité et violence. A l'usage des intervenants*, International Psychological Assistance, Guidelines, sur [www.psyurgence.ch/documents/agressivite\\_hostilité\\_et\\_violence.pdf](http://www.psyurgence.ch/documents/agressivite_hostilité_et_violence.pdf), p.11.

**Lorsqu'ils sont insultés en l'absence d'un témoin, entre quatre yeux,** les sujets réagissent comme suit: sur un total de 66 garçons, 19 (28,78%) emploient des jurons, 15 (22,72%) réagissent par une agression physique, 13 (19,69%) emploient des insultes, 6 (9,09%) adoptent un comportement réconciliant, 5 (7,57%) emploient des sobriquets, 5 (7,57%) emploient des insultes gestuelles, et 3 (4,54%) répondent par une ironie.

Sur un total de 24 filles, 11 répondants (45,83%) répondent par une insulte, 5 (20,83%) par des jurons, 3 (12,5%) par des insultes gestuelles, 2 (8,33%) choisissent l'agression physique, 2 (8,33%) préfèrent adopter un comportement réconciliant, et 1 (4,16%) utilise l'ironie.

On constate donc que le fait d'être insulté (en public ou en privé) déclenche le plus souvent une manifestation d'agressivité, du même type, voire plus grave, peu de sujets adoptant un comportement réconciliant. La présence d'un témoin incite à des réactions plus dures, les agressions physiques étant un peu plus fréquentes qu'en l'absence d'un témoin, ce qui pourrait s'expliquer par deux raisons opposées: d'une part, la blessure narcissique, la vexation que provoque une insulte est plus grave en présence d'un témoin, car l'insulte peut affecter non seulement l'image de soi de l'insulté, mais aussi l'image que le témoin a de l'insulté. L'insulté est rabaisonné à ses propres yeux autant qu'aux yeux d'un autre, ce qui, évidemment, peut influencer ses rapports sociaux. D'autre part, la présence d'un témoin encourage en quelque sorte l'insulté à réagir plus violemment, car celui-là pourrait à la rigueur devenir son allié ou un arbitre qui veillerait à une confrontation plus ou moins correcte et éventuellement moins risquée. Les garçons réagissent presque aussi souvent par des jurons, en public et en privé. Les confusions très fréquentes entre jurons et insultes/ injures qu'on remarque dans les réponses des sujets aux autres questions posées, confusions justifiables par le vocabulaire commun, en partie, aux deux classes et par le double sens du mot «înjurătură» en roumain (1. injure, 2. juron) nous font croire qu'ici aussi les répondants choisissent les «înjurături» au sens d'injures, l'emploi des jurons étant moins naturel en réponse à une insulte adressée, car le juron habituellement ne s'adresse à personne. Le nom invoqué dans un juron est celui du garant des propos proférés par le jureur et non pas d'un référent qui se confondrait avec le destinataire. Utilisés en présence de quelqu'un, les jurons peuvent en effet produire un effet d'injure, dans la mesure où ils contiennent des propos orduriers ou blasphématoires qui blessent la sensibilité de l'auditeur-témoin.

Quel que soit le sens auquel est pris le mot «înjurătură» par les répondants, la proportion élevée de «înjurături» utilisées en réponse à une insulte nous suggère un comportement en miroir, instinctif ou raisonné très fréquent chez les adolescents.

La fréquence avec laquelle les sujets recourent à l'ironie varie aussi selon la présence ou l'absence d'un public qui peut tenir le rôle de faire valoir. L'ironie devant un témoin donnera au locuteur l'occasion de briller aux dépens de l'insulteur.

Les sobriquets sont employés presque avec la même fréquence (plus basse par rapport aux autres manifestations d'agressivité) en présence et en l'absence d'un témoin. Les insultes gestuelles de même. Les réactions multiples incluent invariablement des insultes, lesquelles sont doublées de jurons, sobriquets, insultes gestuelles, ironie, voire agressivité physique (dans un seul cas).

En ce qui concerne les réactions des filles à une insulte, elles comprennent surtout des insultes dans les deux situations (public vs. privé), mais aussi des jurons (plus souvent en l'absence d'un témoin, peut-être par un certain souci pour les règles de la bienséance), des sobriquets, des ironies et des comportements réconciliants. L'ironie et le sobriquet sont de nouveau utilisés devant un public qui pourrait apprécier la créativité de celui qui en use.

**Questionnés sur la fréquence** avec laquelle ils utilisent les insultes pour «corriger» quelqu'un, les sujets déclarent ceci: sur 66 garçons, 22 (soit 33,33%) prétendent le faire «rarement», 20R (soit 30,3%) «très rarement», 15R (soit 22,72%) «fréquemment», 9R (soit 13,63%) «toujours». Sur un total de 24 filles, 8 R (soit 33,33%) prétendent utiliser les insultes pour corriger quelqu'un «rarement», 7R (29,16%) «très rarement», 7R (29,16%) «fréquemment», 2R (soit 8,33%) «jamais».

On remarque un usage assez élevé des insultes de la part des garçons, mais aussi chez les filles, même s'ils adoptent encore plus souvent d'autres comportements, pour répondre au critère de la désidérabilité sociale ou bien parce que moins «coûteux» sur la plan de la communication que les insultes/injures.

**Lorsqu'ils s'adressent à une personne de sexe masculin**, les adolescents des deux sexes préfèrent les insultes qui dénoncent des défauts psychiques (la bêtise) ou psycho-motrices (un handicap psychique et/ou physique) à travers de Noms de Qualité<sup>11</sup> (*prostule!*, *prostu' naibii/ dracului!*, *tâmpitule!*, *imbecilule!*; *handicapatule!*, *mutule!*, *chiorule!*), dont certains relèvent d'une métaphore animale (*boule!*). Les insultes qui dénoncent un comportement sexuel déviant/ condamnable sont presque tout aussi fréquentes (*homalăule!*, *muistule!*, *bulangiule!*, *fătărăule!*, *sugaciule!*). Dans la mesure où les garçons attachent une importance toute particulière à leur virilité, ces insultes qui transforment l'individu en objet sexuel et lui confèrent ainsi une position passive leur apparaissent comme une arme redoutable.

Les adolescents s'attaquent également à la moralité défaillante des autres, dont ils dénoncent la lâcheté, la fausseté, la misère (morale), le manque de caractère, à travers de Noms de Qualité en emploi propre (*mincinosule!*, *laşule!*, *ticălosule!*, *curvarule!*, *martialogule!*) ou en emploi métaphorique (*împuştitule!*, *măgarule!*, *porcule!*). Ne manquent pas non plus les insultes «racistes»<sup>12</sup> qui condamnent l'individu pour son origine ethnique dévalorisée (*tigane!*, *bozgore!*). Les adolescents se font un plaisir d'enfreindre les tabous, en usant d'insultes constituées de gros mots du registre sexuel ou scatologique. La dévalorisation qui

<sup>11</sup> J. Cl. Milner, *De la syntaxe à l'interprétation. Quantités, insultes, exclamations*, Paris, Ed. Du Seuil, 1978.

<sup>12</sup> E. Larguèche, *L'injure à fleur de peau*, Paris, L'Harmattan, 1993.

s'attache aux notions qu'ils désignent dans leur emploi littéral va affecter aussi leurs référents humains lors d'un emploi métonymique, où l'individu est réduit à un organe sexuel ou bien à une matière répugnante, produit de la défécation ou de l'éjaculation (*mă/ bă, p...!, cacamitule!, căcatule!, muie!, spermă uscată!, vomitătură de c...!*). Les garçons manifestent un plaisir pervers pour les insultes qui rabaissent la mère de l'autre par l'évocation d'une pratique sexuelle qui profane son corps (*... gura mă-tii!, f... pe mă-ta până o ustură să plângă tată-tu de milă!*) ou ses «objets» sacrés (*băga-mi-aș p... în mormântu' mă-tii!, f...-ti altaru mă-tii!*). À part les apostrophes injurieuses, les garçons utilisent aussi des insultes formulées comme des souhaits (au conditionnel ou au subjonctif) qui évoquent des pratiques sexuelles dégradantes (sodomie, fellation) de celui qui les subit contre son gré (*sugi p...!, f...-ti gura ta!*). Assez proches du point de vue formel (toujours au conditionnel ou au subjonctif) et fonctionnel aussi (destinées à blesser l'autre), des malédictions/ imprécations complètent la liste des actes agressifs employés par les adolescents à l'égard d'un individu mâle (*plimba-te-ai cu smurdul!; tărâi-te-ar porcii prin sat!*). Les formules des deux dernières classes démontrent le penchant des adolescents pour l'imaginaire, le rêve, le fantasme, les symboles, l'expression des sentiments, le non-rationnel, pour ne pas dire l'irrationnel, dont parlait aussi Jacques Lazure dans «Les jeunes et la société alternative»<sup>13</sup>.

En pratique, plusieurs de ces types peuvent être utilisés en même temps pour redoubler le coup. Par exemple, des apostrophes injurieuses s'associent parfois aux insultes sous forme de souhaits ou aux malédictions, en leur fournissant une justification et, chose encore plus importante, un destinataire (*să te f... în gură, muistule!; mâncă-mi-ai p..., căcatule!*).

Les filles usent surtout des insultes renvoyant à des défauts psychiques ou à des qualités morales (*handicapatule!, tâmpitule!, imbecilu' și prostu' naibii!, mincinosule!, lasule!* etc). Les insultes à contenu sexuel ou scatologique manquent, à cause, probablement, d'une sensibilité plus grande et d'un plus de conformisme.

**En s'adressant à des personnes de sexe féminin**, les garçons essaient de les humilier en dénonçant leur moralité défaillante, leur penchant pour le sexe allant jusqu'à la prostitution (*curvă!, prostituată!, târfă!, târâtură!, traseistă!*) ou pour certaines pratiques sexuelles (*limbistă!*), leurs défauts psychiques (bêtise, handicaps) et physiques (*urâtă!, grăsană!, pocitanie!, vacă!* etc.). Plusieurs formules utilisées relèvent de figures de style: des métaphores objectales ou animales ou des métonymies sexuelles dévalorisantes parce que réductrices de la personne à une caractéristique symbolisée par un objet ou animal dégoûtant (*zdreamă!, vidanjă!, scroafă!*) ou à son organe sexuel (*pi...ă*). Si les insultes qui s'attaquent à la mère sont moins fréquentes que dans le cas d'un garçon, celles sous forme de souhaits et les malédictions accompagnées d'une apostrophe injurieuse sont tout aussi nombreuses (*Să mă pupi în c...!; Du-te dracu' și fă laba la morți, târfa*

<sup>13</sup> *Op. cit.*, p. 147.

*dracu'!).* Les filles utilisent à l'égard d'autres filles des insultes dénonçant la bêtise, la laideur ou l'immoralité.

**Dans le cas d'un destinataire connu**, les garçons utilisent surtout des insultes concernant des caractéristiques psychiques (la bêtise, un handicap) et des insultes qui dénoncent une pratique sexuelle condamnable et humiliante puisque l'individu est réduit à un rôle passif ou bien à celui d'agent d'un simulacre (sodomie, fellation, onanisme: *găuzarule!*, *fătăräule!*, *homalăule!*, *muistule!*, *falangistule!*, *labagiu' dracu'!*). La volonté de puissance du sujet (injurier) s'exprime ici sous la forme d'une affirmation d'impuissance de l'adversaire (objet injurié), auquel le sujet dénie toute valeur.<sup>14</sup> Assez souvent les sujets recourent à des métaphores animales et à des métonymies sexuelles et scatologiques, car la déshumanisation de l'adversaire sert non seulement à le placer sur un échelon plus bas, mais elle ouvre la voie à d'autres agressions. Car comme remarque Albert Bandura<sup>15</sup>:

«Self-censure for cruel conduct can be disengaged by stripping people of human qualities. Once dehumanized, they are no longer viewed as persons with feelings, hopes, and concerns but as subhuman objects ( Keen, 1986; Kelman, 1973). [...] it is easier to brutalize people when they are viewed as low animal forms, as when greek torturers referred to their victims as "worms" (Gibson & Haritos-Fatouros, 1986). During wartime, nations cast their enemies in the most dehumanized, demonic, and bestial images to make it easier to kill them (Ivie, 1980). The process of dehumanization is an essential ingredient in the perpetration of inhumanities.»

Les animaux auxquels sont assimilés les individus sont en plus symboliques pour certains défauts moraux ou physiques (bêtise: *boule!*; manque de caractère: *măgarule!*; laideur: *ghibol subteran!*, *șobo!*; difformité: *vacă!*). D'autres défauts sont dénoncés aussi par des Noms de qualité en emploi propre (la lâcheté, la fausseté, la saloperie, la misère, etc.). Les insultes qui cherchent à blesser l'autre en s'attaquant à sa mère s'avèrent très fréquentes et très variées (*mă*, *să-mi fac schiuri din crucea lu' mă-ta!*, *f...* *pe mă-ta în gură!*, *usca-mi-aș pe crucea mă-tii chiloții!* etc.). Les insultes-souhaits et les malédictions tiennent aussi une place importante dans le vocabulaire des adolescents mâles (*băga-mi-aș p...* *în tine!*, *să te frec în nas!*, *du-te dracului!* etc.). Les filles préfèrent les insultes qui dénoncent la bêtise ou la laideur (*prostule!*, *prostime îintruchipată!*, *fraiere!*, *nebună!*, *urecheatule!*, etc.) et les malédictions (*să te ia dracu de fraier!*, *du-te în puii mei!*).

Parmi les insultes adressées à une personne inconnue par les garçons, on retrouve les mêmes types qu'à l'égard d'une personne connue, avec, cependant, une plus grande fréquence des insultes concernant la mère ou les morts de l'adversaire, c'est-à-dire ses êtres sacrés, mais aussi des souhaits insultants car

<sup>14</sup> P. Guiraud, *Sémiologie de la sexualité. Essai de glosso-analyse*, Paris, Payot, 1978.

<sup>15</sup> A. Bandura, *Moral Disengagement in the Perpetration of Inhumanities*, in *Personality and Social Psychology Review*, N° 3/1999, Vol. 3, p. 200.

évoquant des pratiques humiliantes de l'autre (*face-mi-aş schiuri din crucea lu' mă-ta şi sanie din copărşeu!*, *f... pe mă-ta în bot!*, *lăbări-m-aş pe măta!*, *să-ti iau morţii în p...!*; *da-ti-aş clană!*, *să mă lingi ca din spate!*, *să mă slobozesc pe faţa ta!* etc.). Les insultes utilisées par les filles renvoient toujours à un défaut psychique (bêtise, folie), physique (*pocitanie!*, *urătilor!*) ou moral (*curvă!*, *nesimătitule!*).

**L'inventaire des insultes utilisées à l'adresse d'une personne plus forte** est plus réduit, certains sujets réagissant même avec une certaine prudence/ retenue (en se taisant, en prononçant les insultes à part soi ou en se contentant d'ironiser l'autre). Ceux qui choisissent quand même les insultes, utilisent souvent, par défi, des formules qui attaquent la mère ou ce que l'autre tient pour sacré (la famille, les morts de sa mère: *bag p... în mă-ta aia stearpă!*, *să-mi bag p... în mă-ta şi-n neamu' mă-tii!*). Les insultes dénotant la bêtise, la laideur et un rôle sexuel dégradant, puisque passif sont employées seules ou accompagnent le type précédent (*în pi... mă-tii, labagistule!*) ou bien des malédictions (*du-te dracu' de homalău f...t în c...!* etc.). Plus rarement, les sujets utilisent des métonymies sexuelles associées à des défis ou des métonymies scatologiques (*bă, p..., dacă eşti mare, crezi că mi-e frică de tine?*; *pişatule!*). Les insultes renvoyant à l'appartenance ethnique ou sociale de l'individu sont très rares, les adolescents s'avérant de cette façon aussi plus ouverts et moins préoccupés par le statut social que les adultes.

«Les jeunes recherchent (...) les rencontres entre eux, dans un climat social d'égalitarisme où la camaraderie, le partage, l'amitié et même l'amour prennent une grande importance. C'est ce qui explique notamment la facilité déconcertante avec laquelle les jeunes nouent des contacts planétaires entre eux, au delà des frontières ethniques, raciales, linguistiques et nationales.»<sup>16</sup>

Les filles utilisent des insultes concernant des caractéristiques psychiques ou physiques, le comportement sexuel et des malédictions. Certaines prononcent les insultes à part soi, tandis que d'autres évitent de répondre.

**En s'adressant à une personne plus faible**, les sujets emploient des insultes qui sanctionnent justement cette infériorité physique due à une constitution fragile qu'ils évoquent par des Noms de qualité en emploi propre (*slăbă nogule!*, *amărătule!*, *aschilopatule!*, *piticule!*) ou bien par des métaphores animales et objectales (*păduche!*, *gânganie!*, *cotocule!*, *microscopule!*, *chiştocule!*). L'infériorité peut s'expliquer aussi par un défaut psychique (handicap, bêtise), par l'âge (*mucosule!*), par une origine infâme/ incertaine (*bitangule!*), par une mauvaise condition sociale (*flămândule!*) ou bien par un comportement sexuel dégradant (*bă, gay-ule!*). Les insultes sont parfois accompagnées de menaces verbales (*bă, bitangule, îți rup gura de muie!*). Les insultes sous forme de souhaits et les malédictions se combinent avec des apostrophes injurieuses pour avoir un impact plus fort sur le destinataire.

<sup>16</sup> J. Lazure, *op. cit.*, p. 148.

Même si elles le font plus rarement, les filles attaquent leur adversaire en se référant aux mêmes défauts: faiblesse (*pricăjită!*, *slăbănoaga naibii!*), bêtise, saloperie ou difformité (*tu, vacă!*). Elles peuvent recourir même à l'agression physique dans ce cas, rassurées en quelque sorte de la faiblesse de l'adversaire.

Questionnés **s'ils insultent leurs parents et/ ou leurs enseignants**, les adolescents montrent plus de respect à l'égard des premiers qu'à l'égard des derniers, fait significatif de l'attitude générale des adolescents vis-à-vis de l'école, respectivement de la famille.

**Lorsqu'ils insultent leurs parents**, les garçons utilisent des appréciatifs courants des caractéristiques psychiques, physiques et morales (*handicapatule/ă!*, *tembelilor!*, *urâtule!*, *mincinoșilor!*), ainsi que des malédictions des plus courantes (*du-te naibii!* etc.) ou des réponses impertinentes ou contenant des insultes euphémistiques (*lăsați-mă-n pana mea în pace!*, *lăsați-mă, bre, în pielea mea!*).

Les filles emploient rarement des insultes concernant des caractéristiques psychiques ou physiques. La plupart d'entre elles respectent leurs parents ou se défendent en criant lorsqu'elles considèrent qu'elles sont punies à tort. Un sujet avoue qu'elle emploie tous les types d'insultes à l'adresse de son père qui l'insulte à son tour.

**À l'adresse des enseignants**, les garçons emploient un inventaire plus riche d'insultes qui sanctionnent leur bêtise, leurs défauts physiques, leur immoralité (*gunoaielor!*, *poponarilor!*) ou leurs mauvaises manières (*necioplitude!*, *martialogule!*). Les insultes sous forme de souhaits sont très fréquentes, parce qu'elles sont aussi des plus choquantes (*să vă bag p... în inimă!*, *mânca-mi-ai p... mie și la tot neamu' meu!*). Les ados n'hésitent pas non plus à employer des métonymies sexuelles et scatologiques, des insultes dévalorisant la mère/ la sœur (*să o... pe soră-ta de pișat!*) ou bien des menaces verbales, car les enseignants leur imposent probablement plus de contraintes que leurs parents.

Certains n'en emploient pas du tout, d'autres rarement, d'autres préfèrent un sobriquet ou l'ironie aux insultes, un autre insulte ses professeurs seulement par derrière.

La plupart des filles (14) n'insultent pas leurs professeurs, certaines (2) ayant peur d'être punies (exmatriculées).

Leur respect envers leur famille, en particulier envers leur mère est mis en évidence aussi par les réponses à une question concernant **l'insulte la plus grave**. 30 répondants mâles considèrent comme étant les plus graves les insultes qui renvoient à une profanation du corps de leur mère ou d'autres êtres ou objets sacrés telles que: (*să-mi bag p... în (mu)mă-ta!*; (*să o)f...t pe mă-ta!*; *du-te-n crucea mă-tii!*; *f...-ti Dumnezeu' mă-tii!*; *sugi p... cu mă-ta!*; *pișa-m-aș pe crucea mă-tii!*; *dă-te-n mă-ta!*; *du-te drecu' cu mă-ta!*; *să-mi bag p... în mă-ta aia curvă!*; *să moară mă-ta în p... meal!*; *băga-te-aș în pi... mă-tii aia curvă!* etc. 4 répondants mentionnent comme les plus graves les insultes concernant les parents, du genre *băga-mi-aș p... în părinții tăi!*; 1 répondant, les insultes concernant les morts (*să-ți iau morții în p...!*).

D'autres sujets considèrent graves les insultes qui dénotent la bêtise ou un autre handicap psychique et/ ou physique, la lâcheté et le penchant pour le sexe, un comportement sexuel condamnable, un jugement raciste (dans la mesure où elles enferment le référent dans une classe ethnique), respectivement certains souhaits à contenu sexuel.

Les filles sont plus sensibles aux appréciations morales concernant leur sexe (car les exemples sont au féminin) et aux insultes faisant référence à la mère.

Ce qui pourrait expliquer, en partie, l'habitude des adolescents questionnés à utiliser des insultes, c'est l'influence du milieu familial et scolaire, car sur 90 répondants, 25 garçons et 11 filles confirment que leurs parents usent eux-mêmes d'insultes à leur adresse, même si certains le font très rarement (6). Les insultes citées se réfèrent directement ou indirectement (les insultes métaphores animales) à des caractéristiques psychiques (bêtise: *prostule/ă!*, *prostătură!*, *handicapată!*, *mă, boule!*), à la mère de l'insulté (*f... biserică mă-tii!*, *gura mă-tii!*, *du-te-n p... mă-tii!*) ou, plus rarement, au manque d'éducation des enfants (*nesimțitule!*; *măgarule!*).

Beaucoup plus nombreuses et variées sont les insultes employées par les enseignants à l'adresse des adolescents. 42 garçons et 11 filles citent, parmi les plus fréquents, les types suivants: des insultes concernant des caractéristiques psychiques (*prostule!*, *handicapaților!*, *nebunilor!*, *tembelilor!*, *idiotule!*, *imbecilule!*, *tâmpitule!*, *analfabetișilor!*; *bă, boilor!*), des insultes concernant leur manqué d'éducation/ manières (*nesimțitule!*, *măgarilor!*, *animalelor!*), des insultes concernant l'aspect physique (*neterminaților!*, *chiorule!!*, *jegosule!*, *nespălatule!*), des insultes concernant la condition sociale (*tăranilor!*, *flămândule!*), des insultes concernant l'origine ethnique (*cioară!*), des insultes métonymies sexuelles (*bă/ mă, p...ă!*), des malédictions (*f...-ti Dumnezeu' tău!*, *lua-te-ar dracu!*), des insultes concernant la mère de l'insulté (*du-te-n p... mă-tii!*). Certains sujets citent des comparaisons dévalorisantes qui peuvent générer des insultes métaphores (*ești ca pișatu' boului!*).

Les adolescents utilisent parfois des **insultes sans l'intention de blesser l'autre**. Cette pratique discursive est plutôt contrainte par le contexte, car sur 66 garçons, 42 l'adoptent dans leur groupe d'amis, 26 avec des membres de leur famille, 22 dans la communication avec leurs camarades, 19 dans la communication avec des inconnus. Sur 24 filles, 16 l'utilisent dans leur groupe d'amis, 15 dans la communication avec leurs camarades, 5 avec des membres de leur famille et seulement 4 dans la communication avec des inconnus.

Certaines **insultes** deviennent même des **termes d'adresse pour les familiers**. Ainsi, 49 garçons citent des insultes concernant des caractéristiques psychiques (*fraiere!*, *nebunule/ă!*), des insultes métaphores animales (*curcanule!*, *șobolanule!*, *vacă și râie!*), des insultes métonymies sexuelles (Ce faci, *p...?*, ce faci, *labă?*, ce faci, *pi...ă?*), des insultes concernant le comportement sexuel (ce faci, *poponarule?*), des insultes concernant l'aspect physique (*chiorule!*, *urâtule!*, *mortule!*), des insultes souhaits (*să trăiești, mânca-mi-ai p...!*), des insultes malédictions (ce faci, *dă-te drecu?*). 13 filles citent des insultes métaphores animales (*boule!*, *balenă!*,

*vacă!)*, des insultes concernant des caractéristiques psychiques (*fraieră!*) ou des malédictions, parfois euphémistiques (ce faci, *du-te în puii mei?*?).

D'autres fois, les **insultes** sont utilisées par les ados comme **sobriquets**. 48 garçons citent des métaphores animales (*cioară!*, *șobo!*, *vacă!*, *măgarule!*, *scroafă!*, *maimuță!*), des métaphores objectales (*diplă!*, *cârnatule!*, *tampaxule!*), des insultes concernant le comportement sexuel (*gayule!*, *homalăule!*, *labagistule!*, *găuzarule!*, *poponarule!*, *muistule!*, *fatărăule!*), des insultes concernant l'aspect physique (*buzatule!*, *scheletule!*, *umflatule!*, *urechiatule!*), des insultes métonymies sexuelles (*labă*, *pi...ă*, *pizdulice!*, *pi...ă opărită!*, *coaie răci!*), des insultes concernant la condition sociale (*cortorarule!*). Les filles citent des insultes concernant l'aspect physique (*blondă!*, *urecheatule!*) ou le comportement sexuel (*homalăule!*).

#### 4. Conclusions

Étant donné que les insultes sont des actes qui consistent dans l'application d'étiquettes dépréciatives qui opèrent une récatégorisation négative du référent, en contestant ainsi son apparence à l'espèce humaine ou à un groupe qui lui confère une identité, ce qui affecte son image de soi, l'analyse des insultes s'avère intéressante pour l'identification des critères de valorisation sociale impliqués dans la construction de l'image de soi, pour une étude de la dynamique des groupes sociaux et des rapports sociaux – soit sur l'horizontale: entre pairs, soit, encore plus souvent, sur la verticale: entre un groupe dominant et un groupe dominé.

Les insultes reflètent le système de valeurs du locuteur et, indirectement, de la communauté linguistique à laquelle il appartient. Car l'inventaire des tares incriminées peut constituer le point de départ dans l'identification des qualités à cultiver, qui sont appréciées par la société ou par le groupe d'appartenance de celui qui use d'insultes ainsi que de celui qui est insulté.

En corroborant les réponses des ados aux items proposés, nous remarquons l'importance qu'ils accordent à la famille (surtout leur respect envers la mère), à certaines qualités telles que le développement mental, l'intégrité physique et morale, la qualité d'être humain (le plus souvent contestée par l'encadrement de l'individu dans une espèce inférieure par les insultes métaphores animales ou dans une classe d'objets dévalorisée par les insultes métaphores objectales ou métonymies scatologiques, par sa réduction à une partie du corps représentative pour une fonction dévalorisée comme la reproduction). Les insultes concernant l'origine ethnique ou la condition sociale sont plus rares dans le vocabulaire des ados, ce qui prouve une moindre préoccupation de ceux-ci pour l'identité raciale ou sociale. Les insultes souhaits et les malédictions prouvent un intérêt particulier pour la sexualité et, en même temps, leur besoin de s'affirmer par la créativité, par l'expressivité.

Les insultes ne sont cependant pas utilisées exclusivement comme formes de manifestation de l'agressivité, mais elles peuvent devenir des marques de solidarité, selon la relation sociale de proximité entre les interlocuteurs et les circonstances où elles sont utilisées. Dans un contexte officiel, où la distance entre

les interlocuteurs est plus grande, les insultes graves conservent leur signification négative, puisqu'elles ont comme témoins aussi des sujets appartenant à d'autres groupes. Dans le groupe d'amis, en famille ou dans la communication avec les camarades, les ados utilisent des insultes aussi comme termes d'adresse courante ou des insultes sobriquets, destinées à consolider les relations *in-group* en vertu de la connivence dans des situations de communications ambivalentes.

La fréquence avec laquelle les adolescents emploient les insultes autant comme marques de conflit qu'en tant que marques de coopération démontre leur penchant pour une manifestation directe et immédiate des sentiments et des émotions dans la communication avec des personnes du même âge ou avec des adultes.

La fréquence avec laquelle leurs enseignants et leurs parents, respectivement les adolescents mêmes emploient divers types d'insultes dans le groupe d'amis peut expliquer, à son tour, ce comportement et prouve le rôle de l'éducation dans la formation de l'individu.

## BIBLIOGRAPHIE

- Bandura, A. (1999) «Moral Disengagement in the Perpetration of Inhumanities», in *Personality and Social Psychology Review*, Lawrence Erlbaum Associates, Inc., Vol. 3, N° 3, pp. 193-209.
- Berclaz, M. (2001) *Agressivité, hostilité et violence. À l'usage des intervenants*, International Psychological Assistance, Guidelines, sur [www.psurgence.ch/documents/agressivite\\_hostilite\\_et\\_violence.pdf](http://www.psurgence.ch/documents/agressivite_hostilite_et_violence.pdf)
- Guiraud, P. (1978) *Sémiologie de la sexualité. Essai de glosszo-analyse*, Paris, Payot.
- Iluț, P. (1994) *Comportament prosocial – comportament antisocial*, in *Psihologie socială*, I. Radu (coord.), Cluj-Napoca, Ed. Exe.
- Larguèche, E. (1993) *L'injure à fleur de peau*, Paris, L'Harmattan.
- Lazure, J. (1984) «La société alternative et les jeunes», in *Santé mentale au Québec*, N° 2, IX, pp. 141-149.
- Lepoutre, D. (1997) *Coeur des banlieues. Codes, rites et langages*, Paris, Ed. Odile Jacob.
- Milner, J. Cl. (1978) *De la syntaxe à l'interprétation. Quantités, insultes, exclamations*, Paris, Ed. Du Seuil.
- Moser, G. (1987) *L'agression*, Paris, P.U.F..
- Rădulescu, S. M. (1991) *Anomie, devianță și patologie socială*, București, Ed. Hyperion.



## DIRE OU NE PAS DIRE? ANALYSE DES HÉSITATIONS DANS UN DIALOGUE DE FILM: «LE GENOU DE CLAIRE» D'ÉRIC ROHMER.

GEORGIANA GIURGIU<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** *To Tell or not to Tell? Analyzing the Hesitations in a Movie Dialogue: “Le genou de Claire” by Eric Rohmer.* The conversation we chose to analyze in this article contains several unfinished turns. Our purpose is to provide a detailed description of these instances of hesitations and to make certain hypotheses concerning their sources. Thus we have identified unfinished turns that are linked to the indecision of the speaker to talk openly about his inner thoughts and others which are linked to the desire of the speaker to let his interlocutor guess his thoughts and complete himself the unfinished sentence. But we also think that both the categories identified represent a way to keep the viewer in suspense.

**Keywords:** fictional dialogues, hesitations, unfinished turns, indecision, suspense.

### 1. Introduction

La conversation que nous avons choisi d'analyser dans cet article appartient au film «Le genou de Claire». Cinquième volet du cycle *Six contes moraux*, il a obtenu le prix Louis Delluc pour le meilleur film de l'année (1970). Le film nous présente Jérôme, attaché d'ambassade, âgé d'une quarantaine d'années, pendant ses vacances, en juillet, sur les bords du lac d'Annecy, un mois avant son mariage. Il y rencontre une vieille amie, Aurora, romancière roumaine, qui y séjourne chez une famille d'accueil française. Dans une scène du début du film Jérôme et Aurora discutent d'un sujet cher à cette dernière, à savoir le prototype d'homme qui fait un bon personnage de roman.

Les deux lycéennes (Laura et Claire) qu'Aurora présente à Jérôme seront pour lui des occasions pour se dédoubler. Les deux relations (platoniques) qu'il engage avec ces jeunes filles ont pour ressort premier son désir de se mettre dans la peau d'un personnage de roman. Ses pensées, ses actes, ses décisions dans les relations qui le lieront à ces deux jeunes filles seront ceux d'un personnage imaginaire. Il se verra, il s'observera lui-même en train de jouer un rôle, qu'il créera au fur et à mesure des situations où il se retrouvera. Nous avons donc affaire à un très beau cas de mise en abîme: un personnage de fiction qui crée un autre personnage fictif.

---

<sup>1</sup> Doctorante en 3<sup>e</sup> année, Université Babeş-Bolyai Cluj-Napoca, Faculté des Lettres, Département des langues romanes. Notre recherche de doctorat porte sur les phénomènes d'hésitation dans la conversation, abordés dans une perspective interactionniste. E-mail: [giurgiugeorgiana@yahoo.com](mailto:giurgiugeorgiana@yahoo.com)

Dans la conversation que nous avons choisi d'analyser, Jérôme (J) raconte à Aurora (A) où en sont ses expériences 'romanesques'. Mais il se trouve que Jérôme a du mal à en faire part à son interlocutrice, il hésite à donner libre cours à ses pensées. C'est ce dire qui a du mal à 'se mettre en route' que nous voulons analyser en détail, en nous arrêtant sur ses manifestations linguistiques, prosodiques et posturo-mimo-gestuelles.

## 2. Transcription du dialogue analysé<sup>2</sup>

J1: Ben finalement ton histoire est plus intéressante que la <sup>mienne</sup>.

A1: N<sup>on</sup> tes rapports avec les jeunes filles sont plus intéressants parce que plus <sup>flous</sup>.

J2: Mais dans ce cas tu es ser<sup>vie</sup> mon amourette se perd dans les sa<sup>bles</sup> {99}

Il se passe plus <sup>rien</sup>, j'ai plus rien à te raconter {43}

Qu'elle (Laura) <sup>essaie</sup> de me rendre jaloux avec son petit copain non non <sup>non</sup> ça je ne le pense pas {90}

Son expérience est ter<sup>mi</sup>née la mienne aussi point final {1.22}

Elle va reprendre ses habi<sup>tudes</sup> moi je vais reprendre les mie<sup>nnnes</sup> {1.67}

tu <sup>sais</sup> {1.36}

A2: Quoi?

J3: Non non rien. Ce qui m'a <sup>mu</sup> se c'est que ce n'est plus <sup>toi</sup> qui forges le <sup>roman</sup> mais moi.

{1.53} J'ai une idée {76} enfin je crains que mes idées {65}

A3: Non dis.

J4: Non mai:::s{69}

Il faut que tu devines hein.

Il s'agit d'une <sup>idée</sup> non d'un fait éprouvé {1.17}

Voilà j'ai pris mon <sup>rôle</sup> de cobaye tellement au sérieux que je renchéris. {41}

En me mettant dans la peau du <sup>personnage</sup> {1.05} j'ai pensé qu'il pourrait ressentir quelque chose que je ne ressens pas tout à fait {90} enfin je ne ressens rien {1.58}

tu sais j'ai {1.27} j'ai fini courir les filles à tout jamais toutes <sup>oui</sup> oui vraiment, grandes et petites {74} moi enfin moi personnellement {1.21}

mais je t'en ai trop dit non{77} tu ne saisis pas?

A4: Tu veux dire que tu as posé le point final pour toi mais <sup>comme</sup> je l'espère bien<sup>o</sup> pas pour ton pers<sup>onnage</sup> il <sup>pro</sup>longe l'expérience

J5: <sup>Non</sup> non <sup>non</sup> il s'agit bien de <sup>moi</sup> {1.41} le personnage l'a posé aussi enfin du <sup>moins</sup> dans cette expéri<sup>ence</sup>-là;

A5: Alors tout est fini?{58}

J6: <sup>Oui</sup> dans ce <sup>cas</sup>-là <sup>oui</sup> mai:::s

A6: Mais quoi?{1.59}

J7: Effectivement e: je ne vois pas comment tu pourrais deviner quelque chose qui est une pure idée de mon esprit {2.03}

En réall<sup>ité</sup> il <sup>ne</sup> s'agit pas tout à fait d'une pure idée{1.08} Laura en eu le soupçon j'en suis sûr{1.28}

<sup>2</sup> Nous avons transcrit le texte du dialogue en tenant compte des courbes mélodiques, obtenues à l'aide du logiciel Praat.

Nous avons utilisé les conventions de transcription suivantes: syllabe en exposant = montée mélodique; syllabe en indice = chute de la mélodie: <sup>xx</sup> séquence en incise, mélodie basse et plate: {60}= durée de la pause en centisecondes: , = pause brève

l'ennu<sup>yeux</sup> c'est que: pendant que je parle je donne à la chose une importance qu'elle n'a pas {1.69}  
 Moi ca m'a<sup>muse</sup>rait que tu devines mais tu ne devineras jamais{1.11}

Alors je te vends la <sup>mèche</sup> {1.17} voilà avec Lau<sup>ra</sup> , , c'est fini.

A7: Oui tu l'as dit et alors?

J8: Alors c'est <sup>fini</sup> avec <sup>Laura</sup> {2.28}

A8: Clai:re par exem: ple tu <sup>vas</sup> pas <sup>me dire qu'elle</sup> aussi {93}

J9: Non c'est simplement une idée. Non pas l'idée qu'elle est amoureuse de moi mais que moi euh disons je m'intéresse à elle.

### 3. Cadre théorique de notre analyse

Le cadre large de notre analyse est représenté par l'analyse des conversations. *Les interactions verbales* de Catherine Kerbrat-Orecchioni est le principal ouvrage de synthèse qui nous a fourni plusieurs outils de description de la conversation. Un de ses ouvrages plus récents, *Le discours en interaction*, nous a inspiré également des suggestions utiles concernant la classification des hésitations. Elle y parle de «ratés» et de «réparations» de plusieurs types: des auto-réparations auto-initiées ou hétéro-initiées et des hétéro-réparations. Ces catégories nous ont servi de repères pour la description des hésitations sous forme d'énoncés inachevés que nous avons identifiées dans notre corpus.

Nous nous référerons à un article de Reboul et Moeschler (1985) pour des notions et des outils de description spécifiques aux dialogues littéraires. Selon ces auteurs, les dialogues fictifs doivent être analysés comme le produit de deux types d'intentionnalité:

- une intentionnalité fictive (émanant des énonciateurs fictifs, c.a.d les personnages)
- une intentionnalité réelle (émanant d'un énonciateur réel, c.a.d. l'auteur)

«L'ensemble des intentionnalités fictives correspondent à l'interprétation énoncé par énoncé au niveau contextuel; ajouté au contexte de communication, il doit permettre dans une situation idéale la récupération de l'intentionnalité réelle» (Reboul et Moeschler, 1985, p 6).

Nous nous proposons de voir si les hésitations qui apparaissent dans ce dialogue remplissent aussi une fonction au niveau de la relation: auteur-spectateur. Quel rôle pourraient-elles jouer encore à part le fait qu'elles sont le signe d'un locuteur qui n'est pas très sûr de lui et qui hésite à dévoiler ses pensées intimes, à confier quelque chose de «délicat»?

Nous allons compléter la description pragmatique des tours inachevés par une analyse prosodique et posturo-mimo-gestuelle. Nous avons repris dans la *Grammaire de l'intonation* le découpage des interventions des personnages en paragraphes (caractérisés par le schéma intonatif: bas-haut-bas) et hyperparagraphes intonatifs (ensemble de paragraphes, caractérisé par la chute conjointe de la mélodie et de l'intensité à la fin). Les interventions de Jérôme sont presque toutes des hyperparagraphes. On n'est pas entrée dans les détails de l'analyse des

paragraphes en constituants, car ces aspects n'ont pas de rapport direct avec l'objectif du présent article. Pour ce qui est de la composante mimo-gestuelle nous allons confronter les données de notre corpus aux hypothèses avancées par Danielle Bouvet et M.-A. Morel dans *Le ballet et la musique de la parole*.

Notre analyse se sert donc d'outils qui appartiennent à différentes approches de la conversation mais que nous pouvons utiliser de façon complémentaire afin de rendre compte du fonctionnement complexe des échanges oraux.

#### 4. Dire ou ne pas dire?

Le cadre du dialogue filmique est un espace ouvert, un jardin. Lorsque, tout en hésitant, Jérôme commence à parler de la nouvelle expérience qu'il veut tenter, il se rapproche petit à petit d'Aurora, qui est assise sur un banc. Pendant qu'il dit: «tu sais» il la rejoint par derrière, se baisse, appuie ses coudes sur le dos du banc, de sorte qu'il se trouve à la hauteur de son amie. Ils regardent droit devant eux. Leurs regards ne se rejoignent qu'à certains moments où Aurora tourne la tête vers Jérôme.

Comme il ne comporte pas d'hésitations, on ne s'occupera pas du premier échange (J1-J2). Notons juste que l'intérêt que manifeste Aurora pour «le flou» des expériences de Jérôme fait que ce soit lui qui occupe le plus de temps de parole dans cette conversation.

Regardons maintenant de près les deux échanges suivants:

J2: tu sais {1.36}

A2: Quoi?

J3: Non non rien. Ce qui m'a<sup>mis</sup> se c'est que ce n'est plus <sup>toi</sup> qui forges le <sup>roman</sup> mais moi.

{1.53}J'ai une idée {76} enfin je crains que mes idées {65}

A3: Non dis.

J4: Non mai:::s{69}

Il faut que tu devines hein.

Ce sont deux échanges similaires, construits selon le même modèle:

➤ La première intervention de Jérôme dans les deux échanges représente l'annonce d'un dire nouveau mais que le locuteur laisse en suspens: «tu sais {1.36}», «{1.53} j'ai une idée {76} enfin je crains que mes idées {65}». Remarquons la présence de l'adverbe «enfin», qui, dans les reprises, marque une reformulation destinée à améliorer l'expression des pensées mais elle est inachevée dans ce cas.

➤ Les répliques d'Aurora: «Quoi», «Non dis» engagent Jérôme à 'boucler' son intervention antérieure;

➤ La troisième intervention de Jérôme: après la sollicitation d'Aurora on s'attend à ce que Jérôme comble le vide et achève son énoncé mais cela n'arrive pas. Par des réponses négatives telles «non non rien», «Non mai: s{69}» il refuse de reprendre et de compléter les énoncés qu'il avait laissés en suspens. Observons

que ce *mais* est allongé et suivi d'une pause de 65 centisecondes. Jérôme a abandonné l'énoncé au point le plus important, avant le rhème, la partie contenant l'information nouvelle.

En analysant ces échanges en termes de «raté» et de «réparation du raté», selon la proposition de C. Kerbrat-Orecchioni (2005) on peut observer qu'on a affaire à des cas particuliers de ratés à auto-réparation hétéro-initiée. La première intervention de Jérôme contient un raté qui se présente comme un énoncé inachevé. Ensuite c'est l'interlocutrice qui lui demande de corriger ce raté; c'est donc une réparation hétéro-initiée. Mais les réparations qu'apporte Jérôme ne sont pas de véritables réparations. Dans le premier échange on ne peut pas savoir si l'énoncé «Ce qui m'amuse c'est que ce n'est plus toi qui forges le roman mais moi» représente l'aboutissement de ce qu'il avait voulu dire d'abord, après *tu vois* mais qu'il avait abandonné ou s'il s'agit d'un nouveau propos sans lien avec ce à quoi il avait tout d'abord pensé. Et dans le deuxième échange, il n'apporte pas lui-même la réparation, laissant cette tâche à son interlocutrice. Nous pouvons donc affirmer que nous avons deux cas de ratés sans réparation.

On pourrait comparer les interventions de Jérôme aux mouvements de flux et de reflux (avancement et recul): il dit qu'il a une idée à exprimer mais deux secondes après il s'interrompt et abandonne le projet communicationnel annoncé. Il se montre prêt à faire part d'une idée à son interlocutrice et l'instant suivant, il abandonne son initiative. Dans un ouvrage collectif (1990), Blanche-Noëlle et Robert Grunig montrent, dans une perspective dialogique, que les auto-interruptions s'expliquent par le fait que le locuteur prête, mentalement, à son interlocuteur une interprétation de ce qu'il se prépare à dire. Si cette interprétation est défavorable, il va donner une autre tournure à son dire ou bien il va abandonner tout à fait. Ainsi, Jérôme, s'imaginant que ses pensées pourraient sembler bizarres à son interlocutrice, préfère les garder pour lui seul. Mais le dé a été jeté et le fait de lancer des propos sans les mener jusqu'au bout ne fait qu'éveiller et accroître de plus en plus la curiosité de son interlocutrice.

### 5. Je ne te dis pas, je te laisse deviner...

Nous allons analyser maintenant la séquence comprise entre les tours: J4-J8. Comme nous venons de voir, le projet communicationnel semble être menaçant pour le locuteur. Il lance un thème nouveau de discussion mais, comme il n'est pas prêt à entrer dans certains détails, il ne veut plus continuer. Pour se dérober à cette tâche il trouve très vite une stratégie. Il invente un jeu interactionnel, une sorte de devinette, où il laisse l'interlocutrice deviner sa pensée. Il se décharge donc d'une tâche bien difficile, délicate (d'où ses hésitations) pour en charger son interlocutrice.

De même qu'on avait dégagé une structure commune aux deux échanges formant la séquence antérieure, on a pu repérer une structure commune aux échanges qui composent cette séquence. Dans ses prises de parole Jérôme fournit des indices sur sa pensée. Aurora, dans les répliques qu'elle donne, vérifie si elle a

bien compris ces indices en posant des questions à Jérôme et essaie de donner la réponse correcte à la devinette.

Il donne des indices clairs mais aussi des indices flous, qui n'aident pas beaucoup l'interlocutrice à avancer dans ses hypothèses. Le premier indice qu'il fournit («Il s'agit d'une <sup>idée</sup> non d'un fait éprouvé {1.17}») est un argument qu'il a déjà invoqué, donc c'est un indice non pertinent. Dans la même intervention, deux autres indices contiennent le marqueur de reformulation «enfin» («En me mettant dans la peau du <sup>personnage</sup> {1.05} j'ai pensé qu'il pourrait ressentir quelque chose que je ne ressens pas tout à fait {90} enfin je ne ressens rien {1.58}» et «tu sais j'ai {1.27} j'ai fini (d') courir les filles à tout jamais toutes <sup>oui</sup> oui vraiment, grandes et petites {74} moi enfin moi personnellement {1.21}»). La partie de l'énoncé qui suit «enfin» apporte des informations différentes, voire contradictoires (dans le premier exemple) par rapport à la partie de l'énoncé qui précède «enfin».

À la même catégorie des indices flous appartient une réplique laissée en suspens par Jérôme. Analysons l'échange tout entier dont fait partie cette réplique:

A5: Alors tout est fini?{58}

J5: <sup>Oui</sup> dans ce <sup>cas</sup>-là oui <sub>mai::s</sub>

A6: «Mais quoi?{1.59}»

J6: Effectivement e je ne vois pas comment tu pourrais deviner quelque chose qui est une pure idée de mon esprit {2.03}

En réalité il <sup>ne</sup> s'agit pas tout à fait d'une pure idée{1.08} Laura en eu le soupçon j'en suis sûr{1.28}

L'<sup>ennu</sup>yeux c'est que: pendant que je parle je donne à la chose une importance qu'elle n'a pas {1.69}

Moi ca m'a<sup>muse</sup>rait que tu devines mais tu ne devineras jamais{1.11}

Alors je te vends la <sup>mèche</sup> {1.17} voilà avec Lau<sup>ra</sup> „, c'est fini.

Nous avons identifié dans cet échange encore une hésitation sous forme d'énoncé inachevé: «<sup>Oui</sup> dans ce <sup>cas</sup>-là oui <sub>mai::s</sub>». Cet inachèvement est de nouveau ‘sanctionné’ par Aurora, qui demande à Jérôme de compléter son tour. Mais, comme dans le cas des ratés identifiés dans les échanges antérieurs, Jérôme ne va pas apporter la réparation attendue. Nous avons donc affaire à un nouveau raté qui reste sans réparation. Jérôme renonce à donner simplement des indices, car il est convaincu que le jeu est trop compliqué pour Aurora et «qu'elle ne devinera jamais». En renonçant à son jeu, il va lui donner ce qu'il pense être la clé de la devinette: «voilà avec Lau<sup>ra</sup> „, c'est fini». Mais pour Aurora ce n'est pas du tout la bonne clé. Elle en est exactement là où elle était au début du jeu. Alors Jérôme lui fournit la véritable clé de la devinette: «Alors c'est <sup>fini</sup> avec Laura {2.28}», le même énoncé qu'avant mais autrement structuré. Une modification de l'ordre des mots et une intonation différente suffisent pour qu'Aurora devine.

Nous pouvons conclure donc que la majorité des indices n'ont pas été suffisamment clairs, que les propos de Jérôme ont été assez évasifs. Celui-ci

s'avère un joueur ‘malhonnête’: il n'a pas fourni assez d'indices pertinents pour que l'interlocutrice comprenne, il a proposé un jeu mais il n'en a pas respecté les règles. Les indices qu'il a donnés ont été pour la plupart des indices superflus, ambigus, contradictoires. Pourtant, par miracle, dirait-on, Aurora arrive à deviner quelque chose: «Clai::re par exem:: ple tu <sup>vas</sup> pas <sup>me dire qu'elle</sup> aussi {93}». Elle devine qu'il y a quelque chose qui se passe entre Jérôme et Claire, la demi-sœur de Laura, que c'est avec Claire qu'il envisage d'entreprendre une expérience romanesque. Mais sa réponse est inachevée, elle aussi laisse sous-entendre à Jérôme ce qu'elle veut dire.

Le mystère a été finalement dissipé. Pendant ses moments d'hésitation Jérôme est resté près d'Aurora mais maintenant que l'essentiel et le difficile ont été dits (avec l'aide de son interlocutrice), il peut s'éloigner. Dans la suite de la conversation, que nous n'avons pas reproduite dans cet article, Jérôme continue d'expliquer à son amie dans quel sens il est attiré par Claire. Point culminant de la conversation, il lui fera part de son intérêt pour le genou de la jeune fille. Nous pouvons admettre qu'une telle pensée n'aurait pas pu être exprimée d'un seul trait. Le locuteur a eu besoin de bien préparer le terrain pour pouvoir transmettre une idée aussi inhabituelle.

Arrêtons-nous maintenant un peu sur les caractéristiques prosodiques et l'accompagnement mimo-gestuel des tours inachevés que nous venons de relever. Ils respectent tous le schéma intonatif du paragraphe, tel qu'il est défini par Morel et Danon-Boileau (1998). Deux d'entre eux se terminent par une syllabe allongée, qui est une marque d'hésitation: «Non mai::s{69}», «<sup>Oui</sup> dans ce <sup>cas</sup>là oui <sub>mai::s</sub>». Au début des énoncés inachevés Jérôme a les yeux baissés mais vers la fin des énoncés il regarde Aurora. Ces données contredisent l'hypothèse de Morel et Danon-Boileau, selon laquelle les hésitations relèvent d'une attitude autocentré. Les cas d'inachèvement que nous venons d'étudier montrent le contraire: Jérôme dirige son regard vers Aurora au moment où il interrompt son énoncé. Il signale à sa partenaire de discussion de façon verbale et non verbale qu'il veut qu'elle apporte sa contribution pourachever le tour.

## 6. En guise ‘d'achèvement’

En nous appuyant sur la description détaillée des hésitations au niveau de l'intentionnalité fictive, nous allons avancer quelques hypothèses d'interprétation de ces phénomènes en tenant compte de l'intentionnalité réelle.

Si l'on tient donc compte du vrai destinataire des dialogues de film (le spectateur), il paraît évident que le jeu interactionnel lancé par Jérôme et consistant à laisser ses tours en suspens n'est pas destiné uniquement à Aurora mais aussi au spectateur du film. Celui-ci est constamment provoqué, invité à deviner lui aussi, à pénétrer dans l'esprit du personnage, à se mettre dans sa peau, à imaginer la suite du film.

Les hésitations et inachèvements que nous venons de relever participent ainsi d'une stratégie cinématographique moderne (et que nous avons déjà pu identifier à plusieurs reprises dans les films de notre corpus) destinée à impliquer le

spectateur ‘in the making of’ du film, pour qu’il essaie d’imaginer lui-même ce qui va se dire, ce qui va se passer par la suite.

Des répliques telles «non non rien» et «tu devineras jamais» aident à créer un aura de mystère autour du personnage de Jérôme. Son interlocutrice pas plus que nous, les spectateurs, nous ne saurons jamais tout sur lui; il y a des choses qu’il a gardées pour lui, dont il n’a pas voulu nous faire part. Eric Rohmer, qui, comme tout cinéaste, était préoccupé par le fonctionnement de la communication, sait très bien en surprendre les limites, ces limites que nous expérimentons tous quotidiennement.

## 7. Conclusion

Dans cet article nous avons essayé de donner une description minutieuse de quelques tours inachevés que nous avons relevés dans un dialogue de film français. Nous avons fait des hypothèses concernant les sources des hésitations en tenant compte de deux types d’intentionnalité: fictive et réelle, qui sous-tendent tout dialogue de fiction.

Ainsi, nous avons attribué une partie des hésitations à la nature «délicate» du message que le locuteur avait à transmettre et une autre partie à une stratégie du locuteur consistant à laisser délibérément ses tours en suspens afin que l’interlocutrice les complète et arrive à deviner toute seule sa pensée.

Nous avons vu également dans cette stratégie un moyen de ménager un effet de suspens et d’introduire de façon progressive le thème principal de la discussion. Nous avons remarqué aussi que les tours inachevés ont suivi un certain *pattern* mimo-gestuel: l’inachèvement s’associe chez Jérôme à une orientation du regard vers l’interlocutrice, ce qui laisse voir qu’il sollicitait sa contribution au cadre de la coénonciation.

## BIBLIOGRAPHIE

- Bouvet, D. et Morel, M.-A. (2002) *Le ballet et la musique de la parole*, Paris, Ophrys.
- Candea, M. (2000) *Contribution à l'étude des phénomènes dits d'hésitation et des pauses silencieuses*, thèse de doctorat soutenue à l’Université Paris III, Sorbonne Nouvelle.
- Coste, D. (1986) «S’interrompre et se reprendre: hésitations, reprises, réparations dans le discours des témoins» in *Cahiers du français des années 80*, 2.
- Grunig, B.-N. et R. (1990) *La fuite du sens. Construction du sens dans l’interaction*, Paris, Hatier-Credif.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1995) *Les interactions verbales*, tome 1, Paris, A. Colin.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (2005) *Le discours en interaction*, Paris, A. Colin.
- Morel, M.-A. et Danon-Boileau, L. (1998) *Grammaire de l’intonation*, Paris, Ophrys.
- Reboul, A. et Moeschler, J. (1985) «Discours théâtral et analyse conversationnelle» in *Cahiers de linguistique française* 6.
- Rohmer, E. (1974) *Six contes moraux*, Paris, L’Herne.

## Sémantique et syntaxe

# CONSTRUIRE DES UNIVERS AVEC UN *COMME* COMPARATIF

ALEXANDRA CUNITĂ<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** *Constructing Universes with a Comparative COMME.* Comparison is an interesting marking procedure, useful because it allows a multitude of discursive effects in communication. This aspect is tremendously important for writers, in various literary genres. Although the definition of the comparison varies according to the point of view – syntactic, semantic or stylistic –, researchers agree upon classifying it into two types: a scalar comparison, which offers a quantitative perspective on the compared entities, and a non-scalar comparison, which offers a qualitative evaluation of these entities. In the present study we aim to analyze the qualitative comparison, also known as comparison of similarity or conformity, formed with the comparative morpheme *comme*. By the use of this morpheme, an enunciative instance – which often becomes a narrative instance within the frame of a narrative fiction – invites the receiver-interpreter to (re)build worlds in the process of reconstructing the message; these worlds are not explicitly described but, in consonance with the general orientation of the text, merely sketched or just suggested, by the sheer choice of the comparand – a landmark – with which the term to be compared, to be marked, implicitly to be evaluated (i.e. the comparee) is connected.

**Keywords:** morphème comparatif, terme à repérer, repère, terme à comparer, comparant, comparaison non scalaire de similarité.

## 1. Introduction

Remontant, avec l’adverbe interrogatif *comment?*, à l’a. fr. *com*<sup>2</sup>, *comme* est un morphème qui contient le sème [manière], transmis par l’étymon latin *quomodo*, ‘de quelle façon’<sup>3</sup>. Les rapports sémantiques et distributionnels entre les

<sup>1</sup> Professeur des universités. Professeur émérite, Université de Bucarest. Domaines de recherche: morphosyntaxe et syntaxe du français contemporain; lexicologie française; terminologie; analyse contrastive (domaine roumain-français); syntaxe comparée des langues romanes; didactique du FLE. Courriel: [sanda.c@clicknet.ro](mailto:sanda.c@clicknet.ro)

<sup>2</sup> Voir le *Dictionnaire culturel en langue française*, I, 2005: 1687; 1689. Ce point de vue est confirmé par la littérature de date récente: «Quoi qu’il en soit, il est important de souligner que la base de *comment?* est *com* et non *come / comme*. Par conséquent, *comme* et *comment?* apparaissent tous deux, chacun à sa façon, comme des expansions de l’ancien français *com.*» (C. Aslanov, 2009: 20)

<sup>3</sup> «[...] si *comme* réfère étymologiquement à la manière (*modo*, ablatif de *modus*, ‘manière, façon, sorte, genre’ [...] ), *comment* y réfère doublement, puisque le suffixe *-ment* est lui-même issu de

deux morphèmes ont évolué au fil des siècles, révélant une spécialisation progressive de leurs emplois respectifs, sans aller toutefois jusqu'à la suppression de toute concurrence entre les deux unités, qui fonctionnent encore, l'une comme l'autre, sans différence notable, dans certains contextes<sup>4</sup>.

En français contemporain, les emplois de *comme* sont tellement divers – impliquant le changement du statut morpholexical de l'unité dans les environnements inventoriés – que les chercheurs sont amenés à se demander si l'on peut encore parler d'un seul et même morphème, caractérisé par une étonnante polysémie, ou s'il faut plutôt le décrire en termes d'homophonie / d'homonymie.

C'est une question que nous nous poserons nous-même, dans le présent article, où seront analysés des exemples tels que:

- (1) La lumière est dure comme la pierre, comme le ciel. (J. M. Le Clézio, *La ronde et autres faits divers*, 61)
- (2) C'est une bouche sombre, ouverte à la surface des rochers. Malgré la sécheresse alentour, l'air semble humide ici, comme au fond d'une vallée. Il y a des arbustes tout autour de la bouche, comme une toison hérissee, inclinée par le vent. (id., 66)
- (3) [...] Tayar chantonne un peu, du fond de sa gorge, comme il faisait, autrefois, quand il était replié en chien de fusil contre un rocher, sur les pentes du mont Chélia. (id., 67)
- (4) Le vent froid souffle avec plus de force, comme s'il venait de la nuit proche. (id., 69)

Sans doute ces énoncés se ressemblent-ils parce qu'ils illustrent uniquement des emplois comparatifs<sup>5</sup> de *comme*, qui s'opposent en bloc aux emplois exclamatifs du même morphème, mais peut-on parler pour autant d'un fonctionnement syntaxique de *comme* identique à lui-même dans tous les exemples cités? Et peut-on soutenir que le morphème a partout le même statut morpholexical?

<sup>4</sup> l'ablatif latin *mente*, de *mens*, ‘disposition d'esprit’ [...]. L'adjonction de ce suffixe permet donc de renforcer *com*, tant sur le plan phonologique que sur le plan sémantique.» (E. Moline, 2009a: 7).

<sup>4</sup> Voir, dans ce sens, la constatation d'E. Moline (2009a: 8): «L'examen de l'usage en français contemporain indique qu'à côté d'emplois spécifiques, il subsiste des cas dans lesquels les deux morphèmes entrent en concurrence, et permet de conclure que *comment* constitue alors la forme forte de la proforme *qu-* de manière *comme*, de la même façon que *quoi* correspond à la forme forte de l'interrogatif *que*.» Même si elle est formulée autrement, l'opinion de C. Aslanov (2009: 20-21) sur cette question n'est pas différente: «[...] il est certain que la bifurcation entre *comme* et *comment* à partir de *com* est riche d'enjeux structurels notamment en ce qui concerne les développements ultérieurs de la langue. En effet, cette divergence a contribué à isoler la fonction intégrative de *comme* de la fonction interrogative et exclamative de *comment*! Toutefois cette répartition des rôles entre *comme* et *comment* doit être nuancée puisque *comme* a conservé sa fonction exclamative [...] et qu'il reste encore des vestiges de sa fonction interrogative, dans le style indirect notamment.»

<sup>5</sup> «La notion de “comparaison” est fréquemment utilisée pour décrire les constructions en *comme*. Elle semble cependant poser davantage de problèmes qu'elle n'en résout, dans la mesure où il est souvent difficile d'identifier avec précision s'il s'agit d'une relation sémantique, stylistique ou syntaxique. [...] La plupart des définitions dites syntaxiques de la comparaison reposent sur les notions sémantiques de “comparant” et de “comparé” [...].» (E. Moline, 2008: 89-90).

Cependant, là n'est pas l'objectif fondamental de notre contribution. Ce que nous essayerons de mettre en évidence avant tout, ce sera le rôle du comparant<sup>6</sup> qui nous est proposé dans chacune des structures prises ici en exemple. Car nous sommes persuadée que ce rôle ne se réduit pas à celui d'un repère ordinaire, servant exclusivement au repérage – autrement dit à l'identification, dans une perspective quelconque – du comparé. Le comparant est sans doute le principal instrument de l'opération de repérage dans (5):

- (5) Les soldats sont comme les insectes: ils ne sont pas là, puis, tout d'un coup, ils sont là, sans qu'on ait pu comprendre d'où ils étaient sortis. (id., 68)

Mais il y a bien plus. Le repérage du comparé implique ici un certain type de caractérisation: l'entité collective (*les*) *soldats* est dite (partiellement)<sup>7</sup> identique à une autre entité collective: (*les*) *insectes*, en vertu d'une caractéristique commune: la manière d'agir des uns et des autres, leur comportement. Nos connaissances encyclopédiques ou notre expérience, autrement dit nos connaissances extralinguistiques nous permettent de faire immédiatement des inférences sur les ennuis qu'un essaim de mouches, par exemple, peut causer à toute potentielle victime de l'assaut de ces ennemis.

La préférence de l'énonciateur pour le comparant (*les*) *insectes*, qui doit servir au repérage du comparé (*les*) *soldats*, peut paraître inexplicable à quiconque ignore que la séquence citée fait partie d'un texte littéraire: le récit intitulé *L'échappé*, que son auteur – J. M. Le Clézio – inclut dans l'un de ses volumes de prose courte: *La ronde et autres faits divers*, et qui décrit les souffrances physiques et surtout l'angoisse d'un évadé animé de l'espoir de reconquérir sa liberté, mais vaincu par les adversités que sa condition impliquait, peu avant que son désir le plus ardent ne devienne réalité. Le mystère s'éclaircit dès qu'on replace la séquence en question dans l'ensemble de la fiction narrative dont elle a été extraite. L'univers psychologique, dominé par la peur des soldats qui peuvent apparaître à tout moment, de n'importe où, pour reprendre l'évadé, est construit avec art, précision et vigueur par le biais de la structure comparative discutée.

On comprendra alors facilement, espérons-nous, pourquoi, dans le cadre de la présente contribution, plutôt qu'aux propriétés syntaxiques des constructions impliquant l'emploi d'un *comme* comparatif nous attacherons l'importance requise au sémantisme de tel ou tel comparant, et aux raisons pour lesquelles l'énonciateur – qui change presque toujours, imperceptiblement, d'identité chez Le Clézio –, choisit précisément tel comparant et non pas tel autre, dans chaque énoncé marqué par la présence de ce morphème.

<sup>6</sup> Pour les termes *comparant* – *comparé*, considérés comme relevant d'une terminologie classique ou traditionnelle, voir R. Rivara (1990); E. Moline (2008: 89-90).

<sup>7</sup> Selon R. Rivara (1990: 181), une phrase telle que: (6) Le fils est comme le père. (Il ne pense qu'au travail.) est l'expression de *l'identité partielle* entre les deux entités (ou *objets*) comparé(e)s.

## 2. Les réalisateurs du comparant: du syntagme à la proposition subordonnée

Dans les constructions dont il sera question tout au long de cette section de notre article, l'opération de repérage se réalise par le biais d'une comparaison, autrement dit par une forme d'évaluation (M. Desmets, 2008: 33), consistant à mettre en rapport l'entité à repérer – le repéré ou l'élément évalué – avec une entité repère. Introduit par *comme* ou par *comme si*, le second terme de la relation que nous analyserons est un constituant dont la structure syntaxique varie d'un énoncé à l'autre, revêtant tantôt la forme d'un syntagme plus ou moins étendu, tantôt celle d'une proposition, elle-même plus ou moins ample.

- (7) Le vent froid souffle, comme ici [...]. (id., 73)
- (8) Il ment comme il respire. (E. Moline, N. Flaux, 2008: 3)
- (9) Il y a si longtemps que le jour brûle, sans s'éteindre, comme s'il ne devait jamais plus y avoir de nuit. (J. M. Le Clézio, *La ronde et autres faits divers*, 68)

Ce constituant peut modifier un verbe ou un syntagme verbal:

- (10) Elle lui donne du pain par petits morceaux, comme à un bébé. (id., 70)
- (11) [...] le soleil était haut, comme aujourd'hui, dans le ciel sans nuages. (id., 59)

Il modifie aussi un hôte (J.-M. Marandin, *apud*, M. Desmets, 2008: 35) adjectival:

- (12) C'étaient des cailles du désert, furtives et insaisissables comme des mouches. (id., 59)

Le comparant introduit par *comme* peut modifier un nom ou un syntagme nominal:

- (13) J'ai enfin trouvé des gâteaux comme en préparait ma grand-mère. (M. Desmets, 2008: 36)
- (14) C'est un sale petit voleur comme il y en a partout ici, [...]. (J. M. Le Clézio, *La ronde et autres faits divers*, 280)

Dans les exemples (7) - (14), qu'il soit ou non séparé par une pause relative – autrement dit par une virgule – de l'élément qu'il détermine, le constituant introduit par *comme* remplit la fonction syntaxique d'ajout. Cela n'est pas de nature à nous surprendre, surtout si nous pensons au fait qu'il est généralement assimilé à un adverbe de manière ou adverbe en *-ment*<sup>8</sup>:

- (15) Il dort longtemps comme cela, sans bouger, respirant lentement. (J.M. Le Clézio, *La ronde et autres faits divers*, 59)
- (15') Il dort comme s'il ne devait jamais plus se réveiller.

---

<sup>8</sup> Il faut toutefois rappeler que ces adverbes ne déterminent pas des têtes lexicales de nature nominale.

(15'') Il dort profondément.<sup>9</sup>

Cependant, à la différence des adverbes auxquels on l'assimile, ce constituant peut remplir aussi la fonction d'attribut: l'exemple (5) est là pour nous en convaincre.

Liant deux termes – le repéré et le repère ou le comparé et le comparant – aussi différents par leur statut, par leur structure, par leurs fonctions dans la phrase et par leurs propriétés morphosyntaxiques et sémantiques, il n'est pas étonnant que le morphème *comme* se voie assigner des statuts morpholexicaux distincts dans l'un ou l'autre des environnements inventoriés. Sans aller au-delà des emplois comparatifs illustrés plus haut dans notre article, nous pouvons déjà nous demander si nous devons accepter le point de vue de ceux qui rapprochent *comme* tantôt d'un adverbe, tantôt d'une préposition ou d'une conjonction, ou s'il vaut mieux suivre l'exemple de C. Fuchs et de P. Le Goffic (2008: 71), qui essayent de proposer «un schéma sous-jacent régulier permettant de relier» des structures de surface distinctes. Il est vrai que, dans l'ensemble des emplois dont nous nous occupons ici, la structure comparative prototypique semble être celle qui est citée par les deux linguistes mentionnés: «Q comme P». Mais tous les énoncés ne sont pas formés, comme (3) ou (8) par exemple, d'une proposition principale et d'une subordonnée introduite par le morphème *comme*; autrement dit, ce morphème ne «cheville» pas toujours «deux relations prédictives qu'il qualifie quant à la manière (ou, plus généralement, quant au "modus" c'est-à-dire la manière de faire ou le mode d'être).» (C. Fuchs, P. Le Goffic, *id.*, *ibid.*). Parfois, le constituant placé à droite de *comme* peut être considéré comme la forme réduite d'une proposition («P réduit à N»), la structure propositionnelle étant facilement reconstituable:

- (16) Le fond de la doline est tapissé d'herbe douce qui garde la chaleur du jour comme une toison de bête. (*id.*, 74)
- (16') [...] qui garde la chaleur du jour comme le fait / ferait une toison de bête.
- (17) Quand elle n'est plus qu'à quelques pas de lui, elle écarte son voile et son visage apparaît, si beau, lisse comme du cuivre. (*id.*, 70)
- (17') [...] son visage apparaît [...] lisse comme l'est / le serait le/ du cuivre.

Mais la restitution de la proposition elliptique devient problématique quand il s'agit par exemple d'un emploi «approximant»<sup>10</sup> (E. Moline, N. Flaux, 2008: 4):

<sup>9</sup> M. Desmet (2008: 35 et suiv.) montre que, tout comme les adverbes de manière en *-ment*, dont il possède la distribution, le constituant introduit par *comme* peut être «le complément de verbes qui sélectionnent obligatoirement [de tels adverbes]», qu'il n'est pas compatible avec une tête lexicale appartenant à la classe des adverbes en *-ment*, mais qu'il peut être coordonné à cette catégorie d'adverbes, enfin, qu'il en a «les propriétés de placement», en ce sens qu'il admet «un placement libre à droite de la tête lexicale du domaine hôte en tant que [complément ou ajout modifieur]».

<sup>10</sup> Pour ce genre d'emploi on peut proposer une paraphrase du type: *ce n'est pas vraiment X, mais c'est tout comme*.

En ce qui concerne la combinaison du prémodificateur *tout* avec un constituant introduit par *comme* comparatif, voir, par exemple, M. Desmet (2008: 36); E. Moline (2008: 95-96).

- (18) Lentement, pour ménager ses forces, Tayar monte vers le haut du plateau calcaire, vers l'espèce de falaise verticale qui fait comme une grande marche d'escalier. (id., 62)  
 (18')\* [...] l'espèce de falaise verticale qui fait comme le fait / ferait une grande marche d'escalier.

D'autre part, il se peut que toutes les constructions comparatives que nous venons d'énumérer ne répondent pas de la même manière à d'autres tests, dont celui du déplacement du constituant introduit par *comme* dans la phrase.

Quelles que soient les variations que nous puissions remarquer en analysant et en comparant les unes aux autres les structures présentées, nous sommes fort enclins à croire que C. Fuchs et P. Le Goffic (2008: 72) ont raison de parler d'un seul morphème *comme*, car «l'unicité d'un marqueur<sup>11</sup> implique l'unicité de sa catégorie (sauf cas d'homonymie avérée) à travers la diversité de ses emplois».

### 3. Le comparant: de la syntaxe à la pragmasémantique

Dans les énoncés correspondant à la structure prototypique mentionnée, *comme* «cheville» deux prédictions réalisées effectivement toutes les deux:

- (19) Je ferai comme j'ai toujours fait. (E. Moline, N. Flaux, 2008: 5)  
 (20) Puis, comme ils sont venus, les motards ont disparu. (J.M. Le Clézio, *La ronde et autres faits divers*, 102)

Sémantiquement parlant, la relation entre les processus mis en rapport par *comme* est une relation d'identité totale. R. Rivara (1990: 181-182) fait remarquer qu'«une identité, totale ou partielle, est vraisemblablement perçue comme initialement symétrique», mais qu'en fait, les constructions par lesquelles s'exprime cette identité «instaurent l'antériorité de l'un des objets comparés, et lui donnent le statut de comparant [...]. La sélection du comparant qui, dans une situation donnée, fonctionne comme terme de référence est un fait dont une linguistique de l'énonciation semble [...] apte à rendre compte; c'est un choix de l'énonciateur qui, en présence de deux objets comparables ou identiques, donne à l'un des deux le statut de comparant ou, plus généralement, de repère.»

Certes, la sélection du repère – exprimé par le comparant – ne dépend pas toujours exclusivement des préférences du locuteur / de l'énonciateur. Dans (7), *respirer* remplit le rôle du comparant parce qu'il s'agit d'un processus naturel, caractéristique de tout être vivant, qui peut aisément devenir un repère pour suggérer la facilité avec laquelle quelqu'un accomplit, à un moment donné, des actes contraires aux normes sociales, morales, religieuses d'une communauté déterminée. Quant à (20), c'est l'ordre naturel dans lequel se succèdent les événements dénotés qui dicte la

<sup>11</sup> «[...] *comme*, dans tous ses emplois (subordonnants ou non), est le marqueur d'une opération portant sur le "modus" [...] et, à ce titre, il est d'essence adverbiale [...].» (C. Fuchs et P. Le Goffic, 2008: 72). De nombreux chercheurs rapprochent aujourd'hui *comme* des autres mots en *qu-* et la subordonnée comparative introduite par ce morphème, d'une relative sans antécédent.

distribution des entités événements dans les rôles du repère et du repéré. Mais aucune de ces contraintes n'intervient plus dans la sélection du repère, autrement dit du terme par lequel est évalué le repéré, dans (21), où la sélection du comparant *souvenir* s'explique surtout, sinon exclusivement, par les intentions de l'énonciateur:

- (21) Au fur et à mesure qu'il approche de la falaise rocheuse, son instinct l'avertit qu'il y a de l'eau, quelque part, au sommet. Il ne la voit pas, il ne l'entend pas, mais il la sent avec l'intérieur de son corps, comme un souvenir. (J. M. Le Clézio, *La ronde et autres faits divers*, 63)

L'antériorité définitoire pour l'entité – objet ou événement – prise en tant que repère ou comparant transforme la relation de symétrie initiale en une relation «nécessairement asymétrique<sup>12</sup>». Les expressions linguistiques distribuées dans les deux rôles ne sont pas interchangeables:

- (25) Le silence, toujours, comme une menace. (id., 69)  
 (25')\*Une menace, toujours, comme le silence.

Les constructions comparatives les plus intéressantes pour nous sont sans doute celles qui, comme les énoncés cités sous (21) et (25), mettent en évidence l'importance des options de l'énonciateur. Le choix opéré par ce dernier devient alors lourd de signification, et le récepteur-lecteur se voit poussé à collaborer avec lui dans la découverte du sens des séquences en question, autrement dit dans l'effort d'imaginer des univers qui ne sont ni décrits à proprement parler, ni nommés explicitement.

Examinons de plus près l'énoncé suivant:

- (26) Il y a aussi cette douleur au fond de sa poitrine, une brûlure précise, qui lance des ondes comme la fièvre. (id., 63)

La relation spécifiée est une relation d'égalité, plus précisément de similarité ou d'identité partielle, établie sur la base d'une propriété commune des entités comparées - la douleur et la fièvre: leur manière de faire, c'est-à-dire le fait que la douleur atroce, insupportable, la brûlure que la faim et la soif<sup>13</sup> font apparaître à un endroit précis, dans l'estomac de l'évadé, rayonnent dans tout son corps, se propageant comme les frissons qui courrent de la tête aux pieds d'un

---

L'identité peut être symétrique quand il s'agit de constructions telles que (R. Rivara, 1990: 181):

- (22) Jean et son père se ressemblent.  
 (23) Ces deux voitures ont les mêmes performances.  
 (24) Jean et Pierre sont aussi grands l'un que l'autre.

<sup>13</sup> Le nom de ces “responsables” de la souffrance physique du prisonnier évadé apparaît d'ailleurs explicitement quelque part, plus loin dans le texte, toujours dans le cadre d'une construction comparative:

- (27) Mais c'est plus fort que toute la vie, cela revient en lui, le vide, le purifie comme la faim et la soif. (id., 74)

malade secoué par une forte fièvre. Cette similarité – comparaison non scalaire (voir M. Desmets, 2008: 33) sous-tendue par l'idée de manière – permet au lecteur du récit *L'échappé* de (re)construire un univers dominé par la douleur, le déséquilibre, la maladie, d'où celui qui a réussi à s'évader de prison ne pourra s'échapper que par la mort. C'est un aspect qui mérite d'être retenu et analysé, car le titre de la narration ne nous invite pas nécessairement à imaginer la fin tragique que nous révèle le récit lui-même; on pourrait dire que c'est plutôt le contraire...

Au moment de sa rencontre avec le lecteur-interprète du texte – à la pointe du jour, comme nous l'apprend la première phrase du récit -, Tayar, évadé ayant marché toute la nuit pour s'éloigner le plus possible de la prison où il avait été longtemps enfermé, est seul, devant la haute montagne qu'il doit gravir, qu'il doit franchir afin d'arriver au village où il trouvera abri, protection, sécurité. Il fait froid – «un froid sec qui fait mal» - et les vêtements qui ne couvrent que partiellement son corps épuisé par la fatigue et la faim ne parviennent pas à l'en protéger. C'est à peine s'il tient debout, il a terriblement sommeil et surtout il a peur. Tout ce qui l'entoure - comme tout ce qui lui demeure caché - lui fait peur. Y compris le silence – «comme une menace» -, qui l'avertit que le lieu où il se trouve n'est pas propice à la vie, qui anticipe peut-être le calme absolu de la mort. Pour vaincre la peur dont il est envahi, Tayar doit aiguiser ses sens, afin de ne pas se laisser surprendre par les soldats partis à sa recherche, accompagnés de leurs chiens féroces, et en même temps pour s'orienter, pour s'engager dans la bonne direction, qui le mènerait au village - refuge et fin de tous ses tourments. Il doit chercher autour de lui de quoi tromper sa faim et de quoi apaiser sa soif. Enfin, il doit se remémorer son enfance, chercher dans ses souvenirs lointains des indices qui puissent le rassurer, l'aider à se sortir, comme autrefois avec d'autres membres de sa famille, de pareilles situations dangereuses<sup>14</sup>, ou seulement des fantômes qui peuplent le vide autour de lui.

Il s'efforce d'enregistrer tous les détails du paysage, mais comme la fatigue, la soif et la faim l'ont épuisé, ses sens ne le servent plus:

(29) Sa respiration siffle dans ses poumons, il y a une sorte de voile rouge qui ondule au bas de ses yeux, tout près de la terre. Comme un lac de sang. (id., 66)

Le comparant, séparé du reste de la phrase par un point, c'est-à-dire par une pause absolue, jouit d'une autonomie beaucoup plus grande que s'il était vraiment intégré dans l'ensemble de la séquence. Il devient objet de focalisation, et le repère choisi par l'énonciateur - qui peut se confondre ici avec le personnage même, exprimant dans une sorte de discours indirect libre sa pensée – n'est pas un

<sup>14</sup> Telle nous semble être l'interprétation du passage ci-dessous, par exemple:

(27) Puis il s'accroupit, le dos appuyé contre le rocher, les bras enroulés autour du corps pour ne pas perdre sa chaleur. C'est comme cela qu'il faisait autrefois, avec son frère et son oncle Raïs, quand ils devaient dormir au-dehors en hiver. (id., 58)

La dernière phrase du passage ci-dessus nous montre que le constituant introduit par *comme* admet l'extraction, sous la forme d'une structure clivée, et le déplacement à gauche, en tête de la séquence.

pré fleuri, un champ de pivoines, par exemple, mais un lac de sang. À l'évaluation qualitative vient s'ajouter une évaluation quantitative. On savait déjà que l'évadé était dans un bien piètre état physique, mais le comparant oriente l'interprétation vers l'idée d'anéantissement des forces vitales de Tayar, de fin proche.

Si la vue à ce point abîmée de l'échappé ne peut plus le guider, on peut croire qu'il a encore l'ouïe assez fine. À la recherche d'une source d'eau pour assouvir sa grande soif, il entend, comme dans ses souvenirs d'autrefois, un bruit venant du fond d'un ravin et qu'il reconnaît avec joie, qui lui redonne déjà ses forces:

(30) En bas, dans le ravin brûlé, court l'eau légère de l'oued. Tayar l'entend distinctement, elle chante clair<sup>15</sup> comme un oiseau, elle est belle et pure. (id., 68)

Mais comme du temps de son enfance, quand il se cachait parmi les mêmes rochers avec son oncle Raïs, la chanson claire de l'eau ne fait pas disparaître la peur, quoi qu'on puisse inférer du comparant proposé dans le texte; bien au contraire. Car «*ce n'est pas le bruit de l'eau qu'il entend [...]. C'est le piège d'un soldat. Il a fabriqué un appeau avec un petit bout de sureau, et il chante le bruit de l'eau pour attirer ceux qu'il veut tuer.*» (id., *ibid.*) Le monde environnant n'a donc rien perdu de son hostilité, de son caractère menaçant!

Que suggèrent d'autres structures, dont le comparant modifie un hôte adjetival?

(31) La lumière est dure comme la pierre, comme le ciel<sup>16</sup>. (id., 61)

(32) Tayar descend au fond de la doline, il ne voit qu'elle: la grande flaue noire [...], immobile comme un miroir<sup>17</sup>. (id., 66-67)

La relation d'identité partielle ou de similarité, qui s'établit dans chaque énoncé entre deux objets en raison de la qualité commune dénotée par l'hôte adjetival:

<sup>15</sup> Dans son étude sur les adjectifs invariés en français, L.-O. Grundt (1972: 331-332) affirme que lorsque *clair* détermine un verbe d'énonciation, en caractérisant le processus dénoté par celui-ci, l'adjectif adverbialisé – ou employé adverbialement – «peut caractériser la manière intérieure ou extérieure de l'énonciation. [...] Lorsque *clair* caractérise la manière extérieure d'une énonciation, on peut avoir affaire à deux effets de sens différents. Tantôt *clair* marque simplement que la substance phonique est dissociée d'autres éléments sonores susceptibles d'en gêner la perception [...]. Tantôt *clair* marque un degré d'élévation de la voix ou "ton", un "dessus" de la voix [...]. [...] cet effet de sens, qui décèle une orientation de la limite impliquée dans *clair*, est en rapport avec l'impression de netteté que laissent les sonorités aiguës. Cette valeur musicale se constate encore lorsque *clair* s'applique à un verbe dont la substance prédictive implique une émission sonore tels *chanter, rire, sonner*: [...]»

<sup>16</sup> Les deux syntagmes nominaux constituant l'expression du repère dans cet exemple ont une valeur générique. L'article défini qui y est employé n'est pas l'indice de la référence actuelle. Dans le premier cas, il nous permet de comprendre que c'est la catégorie même, vue globalement en tant que matière, qui est dénotée; dans le second, sans rien perdre de son sens général, *le* est aussi à mettre en rapport avec l'unicité du référent dénoté par le nom *ciel*.

<sup>17</sup> L'expression *un miroir* a toujours une valeur générique, mais l'article indéfini y fait d'un exemplaire quelconque le représentant de la classe des miroirs toute entière. La valeur de cet article n'est plus la même dans l'exemple suivant, où il renvoie à un référent indéterminé, mais qui n'est plus vu comme le représentant d'une classe:

(33) Mais le soleil va vite, il descend vers la terre comme un vaisseau éblouissant. (id., 83)

*dur, immobile* lie à chaque fois des entités appartenant à des catégories ontologiques distinctes: une forme d'énergie comme la lumière semble avoir la dureté de la pierre, un fluide se caractérise par une propriété qui définit plutôt la matière à l'état solide. Linguistiquement parlant, on peut se demander quels changements entraînent de tels rapprochements plus ou moins insolites au niveau des adjectifs en question. Mais ces comparaisons nous font comprendre surtout que des éléments naturels comme la lumière et l'eau, qui devraient être les alliés du personnage dans les circonstances évoquées, deviennent les ennemis de l'évadé, lui infligeant, sous une forme ou autre, des souffrances supplémentaires.

La sélection du comparant obéit à un principe analogue quand l'entité à repérer est Tayar lui-même, malheureux fuyard dans la tête de qui la réalité et les souvenirs se confondent, suggérant en quelque sorte le délabrement rapide de son état physique comme de sa raison.

(34) Tayar sait qu'il ne doit pas parler. [...] Il faut se taire, il faut être muet comme les pierres de la montagne, silencieux comme les lièvres. (id.,64)

La construction *Adj (muet) comme SN*, qui est employée dans ce cas, n'est pas l'expression figée que tout le monde connaît: (*être*) *muet comme une carpe*. Il aurait été impossible d'exprimer l'intensité en faisant appel à une comparaison à parangon<sup>18</sup> qui impliquerait ce genre de repère. Comment prendre un poisson pour meilleur exemplaire illustrant la qualité «muet», dans la situation donnée? Le syntagme nominal distribué dans le rôle du comparant est choisi par l'énonciateur et le nom choisi dénotera obligatoirement un objet banal mais caractéristique du paysage dans lequel on est placé. La comparaison - instrument du repérage - est d'ailleurs immédiatement reprise sous la forme *silencieux comme les lièvres*, qui n'a plus rien à voir avec l'expression figée bien connue. Utilisant de telles formules, qui conviennent à la situation décrite dans l'histoire mais qui se distinguent nettement des tours figés recensés par les lexicographes, l'énonciateur renonce à s'appuyer sur le sens générique du syntagme nominal *une carpe* et le remplace par le sens particulier de l'expression référentielle *les pierres de la montagne*, les pierres de *cette* montagne où se cache maintenant l'adulte évadé de prison comme se cachait autrefois l'enfant guidé par son oncle. Ce que peut inférer le lecteur-interprète de ces comparants, c'est que, paralysé par la peur des soldats, l'échappé fait tout ce qu'il peut pour se confondre avec le décor, pour éviter que quelqu'un ne s'aperçoive de sa présence dans la haute montagne. Pour créer cet effet, le texte a recours une fois de plus à l'expression d'une relation de similarité unissant l'humain au non humain et surtout à l'inanimé [+matériel], procédé particulièrement apte à stimuler l'imagination du récepteur du message.

Les souvenirs – qui reviennent toujours avant la mort, dit-on – font remonter dans sa mémoire l'image de sa sœur, à qui l'attachaient des liens forts et durables. Il la revoit en train de faire un geste bien précis:

<sup>18</sup> Voir R. Rivara (1977; 1990: 156); C. Schapira (1999: 26-34).

(35) = (10) Elle lui donne du pain par petits morceaux, comme à un bébé. (id., 70)

Il s'agit sans doute d'un geste qui s'inscrit dans un autre temps. Mais la comparaison qu'il fait naître surgit dans l'esprit de Tayar, adulte échappé de prison, évadé en fuite. Le comparant sélecté amène encore une fois le lecteur-interprète à se représenter l'état dans lequel se trouve l'ex- prisonnier, le fuyard à bout de forces, aussi fragile qu'un bébé, aussi impuissant qu'un nouveau-né et dépendant entièrement des gestes que les autres font autour de lui.

En fait, si parmi les souvenirs qui lui reviennent, les plus vifs et les plus émouvants sont ses souvenirs d'enfance, c'est également un enfant<sup>19</sup> - apparition soudaine, demeurant absolument inexplicable à l'homme mourant – qui semble produire un effet tant soit peu positif sur lui, faisant presque renaître l'espoir dans son cœur:

(37) Le garçon est penché sur lui, ses yeux brillent dans son visage sombre [...]. Il ne parle pas, il regarde Tayar seulement, et la lumière de son regard lui donne des forces comme un aliment. (id., 81)

Vains espoirs que ceux qui l'animent un instant! Déjà à la limite ténue, extrêmement fragile, entre la vie et la mort, il ne peut plus voir les soldats qui arrivent, «*guidés par un jeune garçon qui marche devant eux en silence.*» (id., 85)

#### 4. Le comparant imaginé, mode d'emploi

L'instance énonciative ayant produit l'un ou l'autre des énoncés analysés ci-dessus - instance à l'identité de laquelle nous ne nous sommes pas trop intéressée jusqu'ici – peut choisir de nous présenter le comparant sélecté en tant qu'objet de discours imaginé:

(38) Elle s'agenouille à côté de Tayar, elle touche son front avec sa main fraîche, et tout de suite la brûlure du soleil s'atténue, comme si un nuage passait. (id., 70)

Linguistiquement parlant, la forme qui convient le mieux à l'expression de l'objet repère - ou comparant - imaginé est la proposition subordonnée introduite par *comme si*<sup>20</sup> dont le verbe est utilisé à l'un ou l'autre des temps grammaticaux

<sup>19</sup> (36) Du fond de la doline, Tayar le regarde avec des yeux brûlants de fièvre. Il le connaît bien, il le reconnaît. L'enfant lui ressemble, il est tout à fait comme un reflet de lui-même. Il porte les mêmes habits [...]. (id., 77)

<sup>20</sup> «[...] les constructions de type [*comme si A*] ont pour point commun la comparaison établie entre, d'une part, la “mise en scène” d'un objet donné et, d'autre part, la représentation de l'objet correspondant à A comme imaginé.» (P.P. Haillet, 2009: 140).

Ce type de subordonnée peut fonctionner en tant que paraphrase d'autres emplois de *comme* comparatif: (39) *La maison avait comme disparu.* (E. Moline, 2008: 4)

(39') C'était comme si la maison avait disparu.

caractéristiques du système hypothétique. Le temps verbal qui apparaît dans nos exemples est, sans exception, l'imparfait. Marque de l'inactuel, ce temps associé à *si* indique l'irréel du présent<sup>21</sup> (M. Riegel, J.-Ch., Pellat, R. Rioul, 1994: 509). Si pour de nombreux chercheurs l'énoncé hypothétique *si P, Q* est aujourd'hui l'expression de la rencontre de deux points de vue appartenant à deux instances énonciatives distinctes, le morphème comparatif *comme* introduit une valeur supplémentaire, d'ordre modal.

Comment doit donc comprendre le lecteur-interprète l'énoncé noté sous (38)? Dans le souvenir de Tayar, qui revit, sous l'action de la fièvre et de l'épuisement physique, certains épisodes de son enfance, le garçonnet qu'il était alors pense que la seule chose qui pourrait atténuer la brûlure du soleil serait la présence d'un nuage dans le ciel, qui viendrait s'interposer entre lui et le disque solaire. La sensation de fraîcheur que lui donne le contact des mains de sa sœur le fait croire qu'un nuage passe dans le ciel. Telle est la vérité à son point de vue<sup>22</sup>: [un nuage + passer + dans le ciel]. L'autre instance énonciative, qui pourrait bien être la sœur du petit Tayar, ou l'adulte Tayar revoyant les gestes d'autrefois de sa sœur, refuse toute valeur de vérité à cette assertion. Le point de vue de cette seconde source énonciative peut donc être exprimé sous la forme: [aucun nuage + passer + dans le ciel]. Il y a contestation du premier point de vue formulé, et c'est bien l'irréalité de la première représentation de la situation dénotée qu'impose comme conclusion finale la subordonnée introduite par *comme si* dans l'exemple (38). Maintenant, qui est-ce qui dit – ou raconte - vraiment cela? Quel est l'être – l'«instance narratrice»<sup>23</sup> dont on entend effectivement la voix dans ce passage de la fiction narrative dont nous nous occupons? Chez Le Clézio il est souvent difficile, sinon impossible de préciser, pour de tels énoncés, qui prend en charge le contenu exprimé.

(40) [...] il s'agit d'une bergère de style, dont il parle comme d'une femme.[...] (E. Moline, 2009b:55)

(40') Il parle de cette bergère de style comme si c'était une femme. (id., ibid.)

<sup>21</sup> Pour W. De Mulder et F. Brisard (2006: 119), qui placent leur recherches dans le cadre de la grammaire cognitive de Langacker, l'imparfait présente la situation dénotée comme une «réalité virtuelle»: «une “réalité”, parce que la situation est présentée comme perçue ou conçue comme un fait par un centre de conceptualisation; “virtuelle”, parce que ce centre de conceptualisation est différent du locuteur actuel et que sa simultanéité avec les situations dénotées non réellement présentes est (re)construite au moment de l'énonciation.» Se situant dans un cadre théorique différent, J. Bres (2005: 27) met la structure hypothétique *si P, Q*, - où *si* est suivi de l'imparfait - en relation avec l'existence de deux énonciateurs dont l'un reprend «en supposition un énoncé antérieur P», produit par l'autre, «pour en faire la base de l'assertion de l'apodose.»

<sup>22</sup> Voir la définition de C. Rabaté, citée dans D. Maingueneau (2000: 76, note 2 de bas de page): «le PDV correspond à l'expression d'une perception, dont le procès, ainsi que les qualifications et modalisations, coréfèrent au sujet percevant et expriment d'une certaine manière la subjectivité de cette perception.»

<sup>23</sup> D. Maingueneau (2000: 74) définit l'«instance narratrice» comme «une entité qui [est] le support d'une activité narratrice». Pour lui, il y a des «instances narratrices» qui sont identifiables et stables et des instances «frontières», «c'est-à-dire des instances narratrices dont l'identité et la permanence sont foncièrement incertaines».

On peut expliquer de la même manière l'exemple suivant, qui s'inscrit toujours dans le récit des souvenirs d'enfance de Tayar:

(41) Il [=le petit Tayar] court et il danse autour du feu, il lui parle comme si c'était une bête vraiment, il crie de temps en temps de drôles de cris gutturaux [...]. (id., 73)

L'enfant croit, ou fait semblant de croire, que [le feu + être + une bête]; mais lui-même, en tant que seconde instance énonciative, ou les autres membres de sa famille qui sont avec lui dans la haute montagne, et qui jouent le même rôle énonciatif, savent bien que cela est faux et n'assument donc pas ce point de vue (P. P. Haillet, 2009: 140), persuadés de la vérité du point de vue opposé: [le feu + ne pas être + une bête]. Cette stratégie de contestation<sup>24</sup> est faite sienne par l'«instance narratrice», probablement l'adulte Tayar, évadé de prison, s'il était encore en état de parler, ou le narrateur qui se charge de nous communiquer les pensées de son personnage.

Que les deux points de vue distincts, celui qui appartient à la première instance énonciative et qui n'est pas assumé par la seconde, et le point de vue opposé attribué à cette seconde instance, aient pour source concrète le même locuteur qui se représente les choses de façon différente à deux moments successifs apparaît nettement dans l'exemple suivant:

(43) Parfois, il [= le grand chien qui accompagne les soldats partis à la recherche des prisonniers évadés] s'arrête, le nez en l'air, comme s'il avait senti quelque chose, et Tayar pense qu'il va regarder dans leur direction, aboyer. Mais le grand chien repart [...], entraînant derrière lui les hommes qui doivent courir aussi et, malgré la peur, Tayar a envie de rire. (id., 65)

Si pour les exemples (38), (41), (43) l'«instance narratrice» se laisse difficilement préciser, voici un exemple admettant les mêmes explications et relevant de la même stratégie discursive mais qui nous permettrait peut-être d'affirmer que l'«instance narratrice» est bien le «narrateur-témoin» (D. Maingueneau, 2000: 80-82):

(44) La tête appuyée sur la terre, les cheveux balayés par le vent, il est immobile, comme s'il dormait. Pourtant, ses yeux sont ouverts et la sclérotique brille dans la lumière. (id., 84)

<sup>24</sup> Cette manière de montrer clairement que la seconde instance énonciative n'assume pas le point de vue du premier locuteur, que ce point de vue n'est pas intégré à sa «réalité» (P.P.Haillet, 2009: 138-139) est souvent utilisée par les journalistes dans le discours médiatique:

(42) Certains lui [=à Ségolène Royal] reprochent ses hésitations. Eux qui frémissaient quand son nom apparaissait sur leurs téléphones rechignent à lui parler, à travailler pour elle, à participer à l'écriture de son livre. Comme s'ils étaient vaccinés contre ses méthodes de travail. (*Le Point*, N° 1824/30 août 2007, 22).

Les auteurs de l'article – Cécile Amar et Michel Revol – laissent voir que le point de vue de ceux qui, après l'échec essuyé par Ségolène Royal lors des élections présidentielles, affirment ne pas être d'accord avec ses méthodes de travail, alors qu'ils s'étaient tous déclarés ses partisans avant les élections, n'est pas assumé par eux, que ce point de vue n'est pas intégré à leur réalité d'instances énonciatives, de «locuteurs».

Le seul être vivant que le conteur ait fait évoluer effectivement dans son récit de fiction est l'évadé Tayar. Il est devenu cette chose inerte, qu'on peut difficilement appeler encore être vivant, et les soldats partis à sa recherche ne sont pas encore là, quoiqu'on sache qu'ils vont bientôt arriver, guidés par un garçon de onze ou treize ans. Qui d'autre, sinon le «narrateur-témoin», pourrait alors décrire le mourant qui gît, presque sans souffle, sur la terre aride?

Illustrant les mêmes mécanismes et répondant pareillement au test du remplacement de la subordonnée par des représentations qui correspondent aux deux attitudes possibles du locuteur – plus précisément de la seconde et dernière instance énonciative –, les comparaisons dont le comparant est introduit par *comme si* peuvent s'inscrire dans une stratégie discursive différente, que P.P. Haillet (2009: 140) appelle stratégie d'atténuation.

(45) Vienント les étoiles, faiblement, puis de plus en plus brillantes. Jamais elles n'ont lui avec tant d'éclat. Tayar [...] les regarde avec plaisir. Comme la nuit d'avant, il les reconnaît. [...] Cette nuit, il y a autre chose en elles, comme si elles portaient un message inconnu. Comme une musique, qui entre jusqu'au fond de lui et le trouble. (id., 79)

Très affaibli par les efforts de toutes sortes qu'il doit faire constamment pour survivre dans la haute montagne, l'évadé oublie le froid de la nuit tombante, tout au plaisir de regarder les étoiles, qui semblent lui parler. En tant que première instance énonciative, il exprime un point de vue qu'on pourrait représenter de la façon suivante: [les étoiles + porter un message + pour Tayar]. La seconde instance énonciative, à laquelle il est difficile de donner une identité précise, ne se montre pas aussi réticente que dans les énoncés analysés précédemment à admettre ce point de vue. Compte tenu de ce qu'on peut lire dans la suite du texte, il n'est pas impossible de glosser la phrase en question par:

(45') Cette nuit, [...] peut-être qu'elles portent un message.

Sans aller jusqu'à admettre le point de vue exprimé par la première, la seconde instance énonciative, qui oriente l'interprétation du lecteur en lui imposant sa propre position, ne refuse pas net de l'intégrer à sa réalité de locuteur. (N'oublions pas que la suite du texte nous dit même à quoi ressemble ce message.) Au niveau du discours on peut parler d'une stratégie d'atténuation<sup>25</sup>, et la glose par l'adverbe modalisateur *peut-être* confirme cette interprétation.

<sup>25</sup> Pour nous faire comprendre ce qu'il entend par cette expression, P.P. Haillet (2009: 141-142) nous propose, entre autres, l'exemple suivant:

(46) Pas un matin où ils ne se sentent en mission. «Pour rapporter les Jeux à Paris», lance l'un d'eux, comme s'il s'agissait d'un véritable trophée de guerre. Vu les enjeux économiques, il y a quand même un peu de ça.

Et voici maintenant son commentaire: «On attribue au locuteur de [(46)] une attitude qui, sans aller jusqu'à 106

Quoiqu'elles impliquent des conditions d'emploi et surtout des mécanismes syntaxiques de construction différents de ceux qu'on a identifiés dans la première partie du présent article, les subordonnées introduites par *comme si* contribuent à exprimer toujours des comparaisons et le constituant qu'elles représentent fonctionne toujours en tant que comparant, autrement dit en tant que repère pour l'élément à repérer – ou à évaluer – contenu dans la proposition principale, dans la matrice.

Les énoncés empruntés au récit de fiction *L'échappé* que nous avons discutés dans cette section de l'article sont à mettre en rapport avec des «instances narratrices» dont il est assez malaisé de préciser l'identité. Une exception toutefois: l'énoncé cité sous (44), décrivant un double point de vue que nous croyons pouvoir attribuer à l'instance – dissociée en deux entités sur le plan temporel - du «narrateur-témoin». Les premiers impliquent tous l'univers de croyances de l'enfant, être naïf, ignorant de par sa jeunesse même, de par son manque d'expérience, mais combien émouvant par sa candeur. C'est cet enfant – simple souvenir pour l'évadé Tayar – qui est la première instance énonciative dont on reconstitue le point de vue dans les comparatives en *comme si*. Ce point de vue, en fait, ces croyances ne sont jamais assumées par la seconde instance énonciative. La simple observation du déroulement des événements, dans certains cas, les connaissances que l'âge, l'expérience permettent d'acquérir justifient à chaque fois le refus de cette dernière instance d'intégrer le premier point de vue, l'attitude ferme consistant à assumer le point de vue opposé.

Ce type de comparant imaginé, ayant pour unique réalisateur – dans le récit de fiction analysé - la subordonnée introduite par *comme si*, est peut-être destiné à faire comprendre au lecteur-interprète que l'adulte Tayar a perdu à jamais son enfance, qu'il a définitivement rompu avec l'enfant – incontestablement plus heureux dans sa candeur, ou dans sa naïveté - qu'il avait été, que sa condition de fuyard ne lui permettra jamais de retrouver la vie d'autrefois, ni même de continuer à vivre – misérablement sans doute – dans un milieu devenu absolument hostile: il a réussi à s'échapper de prison, mais en tant qu'évadé il ne peut rien faire pour empêcher que son sommeil ne glisse dans la mort. C'est d'ailleurs là le message de l'énoncé cité sous (44), placé par le conteur à la fin de son histoire.

---

prendre à son compte le point de vue *Il s'agit d'un véritable trophée de guerre*, penche tout de même dans cette direction. [...] Pour rendre compte de ce type de représentation, je me propose de recourir [à la paraphrase] *Il ne s'agit pas d'un véritable trophée de guerre, mais c'est tout comme [...]*»

On ne peut plus parler d'une stratégie d'atténuation dans:

(47) La République, en contradiction avec ses propres principes, paraît incapable d'intégrer ces jeunes Français qui se vivent comme les indigènes de la nation, comme s'il y avait toujours une marque, une trace d'une immigration lointaine qui pèse toujours sur eux.

car il est impossible de prétendre que la seconde instance énonciative (=le locuteur), c'est-à-dire le journaliste ayant écrit ces lignes, assume le point de vue opposé: *Il n'y a aucune marque, aucune trace d'une immigration lointaine qui pèse toujours sur eux*.

L'atténuation est également vue comme un type de modalisation par le même linguiste, qui parle d'une «stratégie de la version bémolisée» (P.P. Haillet, 2004: 11-13) quand il analyse des énoncés où cette valeur résulte de l'emploi de certains temps verbaux tels l'imparfait ou le conditionnel présent.

## 5. Conclusion

À l'issue de notre recherche, nous croyons pouvoir affirmer que la comparaison est un procédé de repérage dont l'intérêt et l'utilité s'expliquent par la multitude des effets discursifs qu'il peut engendrer. Cet aspect est particulièrement important pour les écrivains, créateurs de différents genres de textes littéraires.

Même si la définition de la comparaison est encore peu satisfaisante, car elle dépend de l'angle sous lequel on étudie les structures comparatives - les perspectives syntaxique, sémantique, stylistique ne se recouplant pas nécessairement dans les interprétations qu'elles en proposent -, on distingue deux grands types de comparaisons: la comparaison scalaire, qui privilégie le point de vue quantitatif, et la comparaison non scalaire, qui favorise l'évaluation qualitative des entités comparées. C'est de la comparaison qualitative (A. Herschberg Pierrot, 1993:194), dite aussi d'égalité, de similitude / similarité ou de conformité, que nous nous sommes occupée dans la présente contribution. Impliquant la mise en relation – par des instruments linguistiques assez divers, dont le morphème *comme* - de deux termes, traditionnellement appelés comparé et comparant, la comparaison de similarité ou de conformité assure le repérage du comparé, qui est rapporté à un repère c'est-à-dire au comparant, mais par là même elle permet l'évaluation qualitative du premier, très importante pour la dimension argumentative du discours / texte.

Vue, théoriquement, comme une relation symétrique entre les deux termes mentionnés, la comparaison qualitative introduit en fait une profonde asymétrie entre le comparé et le comparant. Et c'est l'instance énonciative – dite ici aussi, sans différence aucune, locuteur ou énonciateur – qui, attribuant une caractéristique d'antériorité à l'une des entités comparées, en fait un point de repère pour l'autre. Le choix de l'énonciateur dépend sans doute de ses opinions, de ses croyances, de ses convictions, mais surtout de ses intentions de communication. C'est pourquoi l'on affirme que ce type de comparaison devrait être étudiée - avec des résultats qui pourraient s'avérer vraiment remarquables - par une linguistique énonciative. Mais c'est aussi parce que l'instance énonciative joue un rôle si important dans la sélection du repère ou comparant que nous pouvons parler d'une multitude d'effets discursifs que la comparaison qualitative génère au niveau transphrastique.

En ce qui nous concerne, nous avons voulu montrer que la sélection du comparant, sous quelque forme que celui-ci s'exprime – mais là encore la sélection d'un type ou autre de structure comparative est l'œuvre de l'instance énonciative -, ouvre une pluralité de pistes d'interprétation pour le lecteur ou l'interlocuteur. Des pistes qui ont toujours leur raison d'être quand il s'agit d'un texte littéraire, surtout d'un récit de fiction.

## BIBLIOGRAPHIE

- Aslanov, C. (2009) «*Comme / comment* du latin au français: perspectives diachronique, comparatiste et typologique», *Travaux de linguistique*, 58, 19-38.
- Bres, J. (2005) «L'imparfait: l'un et / ou le multiple? À propos des imparfaits "narratif" et "d'hypothèse"», *Cahiers Chronos*, 14, 1-32.
- De Mulder, W. et Brisard, F. (2006) «L'imparfait marqueur de réalité virtuelle», *Cahiers de praxématique (Aspectualité, temporalité, modalité)*, 47, 97-124.
- Desmets, M. (2008) «Constructions comparatives en *comme*», *Langue française (Points de vue sur comme)*, 159, 33-49.
- Fuchs, C. et Le Goffic, P. (2008) «Un emploi typifiant de *comme*: *un de ces exemples comme on en trouve partout*», *Langue française (Points de vue sur comme)*, 159, 67-82.
- Grundt, L.-O. (1972) *Études sur l'adjectif invarié en français*, Bergen – Oslo – Tromsø, Universitetsforlaget.
- Haillet, P. P. (2004) «Nature et fonction des représentations discursives: le cas de la *stratégie de la version bémolisée*», *Langue française (Procédés de modalisation: l'atténuation)*, 142, 7-16.
- Haillet, P. P. (2009) «Approche polyphonique des *attitudes du locuteur*: constructions de type [*comme si A*]]», *Langue française (Les marqueurs d'attitude énonciative)*, 161, 135-145.
- Herschberg Pierrot, A. (1993) *Stylistique de la prose*, Paris, Belin.
- Maingueneau, D. (2000) «Instances frontières et angélisme narratif», *Langue française (L'ancrage énonciatif des récits de fiction)*, 128, 74-95.
- Moline, E. (2008) «*Elle volait pour voler, comme on aime pour aimer*: les propositions d'analogie en *comme*», *Langue française (Points de vue sur comme)*, 159, 83-99.
- Moline, E. (2009a) «Présentation: panorama des emplois de *comment* en français contemporain», *Travaux de linguistique (Études sur comment)*, 58, 7-17.
- Moline, E. (2009b) «*Elle me parle comme une mitraillette*. L'interprétation des adverbiaux de manière *qu*: le cas de *parler* et des verbes de "manière de parler"», *Langages ( De la manière)*, 175, 49-65.
- Moline, E. et Flaux, N. (2008) «Constructions en *comme*: homonymie ou polysémie? Un état de la question», *Langue française (Points de vue sur comme)*, 159, 3-15.
- Philippe, G. (2000) «L'ancrage énonciatif des récits de fiction. Présentation», *Langue française (L'ancrage énonciatif des récits de fiction)*, 128, 3-8.
- Rabaté, Cl. (1998) *Une histoire de point de vue*, Metz, Publications de l'Université.
- Riegel, M. Pellat, J.-C., Rioul, R. (1994) *Grammaire méthodique du français*, Paris, P.U.F.
- Rivara, R. (1977) «Sémantique dénotative et sémantique appréciative», *Sigma*, 2, Université de Montpellier.
- Rivara, R. (1990) *Le système de la comparaison. Sur la construction du sens dans les langues naturelles*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- Schapira, Ch. (1999) *Les stéréotypes en français: proverbes et autres formules*, Paris, Ophrys.
- Tihu, A. (2005) «Te iubesc cât Rusia pe hartă. Ca ("comme"), cât ("autant que") et l'expression du haut degré dans le langage des enfants», in Maria Tenchea et Adina Tihu (resp.), *Prépositions et conjonctions de subordination. Syntaxe et sémantique*, Timișoara, Excelsior Art, 219-238.
- J. M. G. Le Clézio, *La ronde et autres faits divers*, Paris, Gallimard.
- Rey, A. (dir.), *Dictionnaire culturel en langue française*, Tome I, Paris, Dictionnaires Le Robert- Sejer, 2005.
- Le Point*, N° 1824 / 30 août, 2007.



## FREE INDIRECT QUESTIONS AND EXCLAMATIONS. A REFERENTIAL VIEW<sup>1</sup>

ŞTEFAN OLTEAN<sup>2</sup>

**ABSTRACT.** *Free Indirect Questions and Exclamations. A Referential View.* The article proposes an account within a framework of formal semantics of the reference / extension of questions and exclamations in free indirect discourse passages selected from narrative fiction. The issue of what constitutes free indirect discourse is discussed, and a semantic framework is provided for the formal representation of selected examples. The analysis indicates, on the one hand, that free indirect questions are semantically associated with the set of propositions expressed by their possible answers, while their extension is the set of true answers / propositions that actualize values of variables like “what”, “how” in a set of corresponding worlds. On the other hand, the extension of free indirect exclamations is assigned in worlds compatible with what the exclainer exclaims; thus these exclamations represent the exclainer’s attitude itself.

**Keywords:** free indirect discourse, denotation, intension, extension, reference, possible world, story world, factive verbs, nonfactive verbs

### 1. Introduction

This article proposes an account within a framework of formal semantics and of possible world semantics of referential or extensional aspects of questions and exclamations occurring in *free indirect discourse* (FID) – a discourse mode mainly used in literary narrative for the representation of verbal events and of verbal or nonverbal mental events (see Oltean 1993; 1995). The remainder of this section sums up in a nutshell the issue of delimiting what constitutes FID, without dealing in detail with what distinguishes it from “normal” indirect discourse and direct discourse (see, for this matter, Ehrlich 1990; Oltean 1993; Flunderik 1999). The following section goes on to discuss the semantic framework, and the analysis section provides formal

<sup>1</sup> The paper contains material from my articles “A survey of the pragmatic and referential functions of free indirect discourse”, *Poetics Today*, 14: 4, 1993; “Free indirect discourse: some referential aspects”, *Journal of Literary Semantics*, XXIV, 1, 1995; and “On the semantics of free indirect questions and exclamations”, in Gabriela Alboiu, Andrei A. Avram, Larisa Avram, Daniela Isac (eds.), *Pitar Moş: a Building with a View. Papers in Honour of Alexandra Cornilescu*, Editura Universităţii din Bucureşti, 2007.

<sup>2</sup> Ştefan Oltean is professor at the Department of English, Babeş-Bolyai University, Cluj-Napoca. E-mail: [stoltean@lett.ubbcluj.ro](mailto:stoltean@lett.ubbcluj.ro). He is a specialist in discourse analysis, narrative poetics and semantics. Member of the Board of the European Language Council (ELC/CEL).

representations for selected examples of literary free indirect questions and exclamations, with a view to capturing their denotation.

As compared to other modes of speech or thought representation, FID displays a “blended” nature (Kuno 1986), preserving the original syntax of direct discourse (DD) (it is “free,” showing signs of syntactic autonomy, as illustrated in [1] by the subject/auxiliary-verb inversion), but being also constrained by person and tense agreement like indirect discourse (ID) (past-tense verb forms, third-person pronouns). The following is an example of FID (italics) in a passage from *The Rainbow* (Lawrence 1934 [1915]: 10):

- (1) *Why should the curate's children inevitably take precedence over her own children...? It was education and experience, she decided.*

Its marking in the immediate verbal context can include inquit formulas or parentheticals containing verbs of communication (*to say, to ask, to answer, etc.*), psychological verbs, or verbs of perception (*to think, to feel, to wonder, to hear, etc.*), but such indices are not obligatory. When they occur, they are external to the FID structure, being separated from it by commas (e.g., “she decided,” above) or even by parentheses, as in the following passage from *Mrs Dalloway* (Woolf 1964 [1925]: 37):

- (2) *But this question of love (she thought, putting her coat away), this falling in love with women.*

Sections of this kind can be dislocated in sentence-medial or -final position, and they can, among other things, block the sentence from being interrogative. However, such a DD structure (question) can be employed in the FID portion (which is evidence of its syntactic autonomy) or can mark the entire sentence if dislocation is in sentence-medial position. This suggests that inquit formulas are not part of the FID<sup>3</sup>, but external to it. True imperatives appear to be barred from FID in English, or at least their discourse mode is sufficiently ambiguous that they may just as well be in DD. Consequently, (3) and (5) are unacceptable as FID sentences (they ought to be declarative, although [5] would be acceptable as DD if the absence of quotation marks were ignored), (7) has an ambiguous discourse mode status (imperative in FID or rather – given the impossibility of co-indexing the pronominals – in DD), while (4) and (6), from *Mrs Dalloway* (Woolf 1964 [1925]: 41) and *To the Lighthouse* (Woolf 1932 [1927]: 119), respectively, are acceptable:

---

<sup>3</sup> But see Susumu Kuno (1986), who, contrasting Japanese “blended discourse” with English “quasi-indirect discourse” (i.e., “free indirect discourse”), tends to treat the contiguous contextual indices in English as part of the quasi-indirect discourse. See also Susan Ehrlich’s (1990) account of FID, where the role of parentheticals is reassessed from a discourse analytic perspective.

- (3) *\*What would he think when he came back, did she wonder?*
- (4) *What would he think, she wondered, when he came back?*
- (5) *How did she<sub>i</sub> manage these things in the depth of the country, ask her<sub>i</sub>/\*<sub>j</sub>.<sup>4</sup>*
- (6) *How did she<sub>i</sub> manage these things in the depth of the country? He asked her<sub>i</sub>.*
- (7) *Well then let her<sub>i</sub> go and be damned to her, she<sub>j</sub>/\*<sub>i</sub> told herself.*

The usefulness of delimiting FID from other sentence constituents is demonstrated by the intriguing complexity of its structures, which indicates the productivity of a pattern that enjoys relative syntactic independence.

## 2. Accounts of Free Indirect Discourse

Various approaches have proposed accounts of FID on the basis of *intrrasentential, syntactic* features that signal the “emergence” of another perspective, different from the narrator’s, without addressing the issue of those aspects that sustain sentence connectedness within FID passages, or the intersentential means whereby this discourse mode hangs together as a distinct text unit (but see Ehrlich 1990). In what follows, I turn to this issue, offering a very brief characterization of FID and presentation of some major approaches that have been taken to it (see also McHale 1978; Banfield 1982; Oltean 1993; Flundernik 1999).

*Syntactic accounts* define FID purely on the basis of linguistic characteristics, with the major features being represented by the peculiar agreement between person and tense (i.e., third person of the personal pronoun with first-person deixis in a special tense system based on past-tense forms with possible present and future deixis, which are indirect discourse features), and by the occurrence of idiosyncratic lexical elements (e.g., colloquialisms or slang) or of lexical items belonging to various (nonliterary) registers. The presence of specific deictic and indexical elements (e.g., *this, here, now*) in conjunction with the past tense verb forms has also been considered, as well as the occurrence of emotive language, exclamations, and interrogative subject/auxiliary-verb inversion (direct discourse features). They cannot be attributed to the narrator since they evoke another voice or perspective. However, as Suzanne Fleischman (1990: 228) notes, the past tenses and the third-person pronouns indicate the *translation* of such facts “into the discourse of the narrator.” It is this special blend of linguistic elements that she associates with the marking of FID, here considered a “subcontext within the narrative, in which certain of the expected grammatical features of diegetic discourse are not found” (*ibid.*).

The syntactic perspective encourages a conception of FID as *report* of verbal and mental events, a view that builds on the assumption that some original discourse

---

<sup>4</sup> The subscript letters mark the possibility or impossibility of co-indexing specific pronominals in the main clause structure with pronominals in the parenthetical structure, i.e., they mark the identity and the nonidentity, respectively, of their reference. In the first case (identity), we have sentences acceptable as FID; in the second case (nonidentity), sentences unacceptable as FID.

(external or internal speech) underlies the derived modes. A version of this type of approach is *performative analysis* (see Kuroda 1976), which undertakes to derive FID from an original DD utterance by incorporating the communicational aspect of linguistic performance in order to account for the shifts of perspective so typical of FID. This is, however, counterintuitive, because it implies subsumption of the character's voice or perspective under the narrator's, while a major characteristic of this discourse mode is to signal a point of view distinct from the narrator's. This characteristic is stated explicitly by Susan Ehrlich (1990), who, by contending that FID is a semantically and pragmatically distinct textual unit associated with the character's personal perspective on the narrative event, tends to view FID as univocal; in doing this she emphasizes the role of context and prior information in determining the FID status of given textual segments. The single-perspective view has a rich tradition and in the past few decades has been taken to extreme by S. Y. Kuroda (1976) and Ann Banfield (1973, 1982), who, in some notable contributions, propose an account in which FID is viewed as noncommunicative, as speakerless. They equate FID with the unmediated representation of spontaneous, unreflective consciousness, or "echo" of the words in consciousness, when it expresses external speech (Banfield 1973).

With regard to the syntactic position we can rightly wonder how it would explain such exclamations (below) as those in (8) and (9) from *Eveline* (Joyce 1965 [1915]: 36-37, 40) and, respectively, *To Room Nineteen* (Lessing 1981 [1963]: 755), or cases like (10) from *Eveline* (ibid.), where the purely linguistic criteria cannot reliably identify the discourse spans as FID. In (8), for example, "Escape!" could be construed as FID only with the support of the subsequent sentence, "She must escape!" Otherwise, it would be interpreted as an imperative (with the implied "you" as the subject, representing either another person – the hearer – or the speaker him/herself, in the case of inner speech); likewise, in (9), a broader verbal context is necessary for several sentences to be interpreted as FID. The difficulties that syntactic accounts confront in handling this kind of phenomena indicate the need for an expanded account that will cover semantic and contextual features as well.

- (8) She stood up in a sudden impulse of terror. *Escape! She must escape!*
- (9) [a] She sat at the window watching the evening invade the avenue.  
[b] *Few people passed.* [c] *The man out of the last house passed on his way home; she heard his footsteps... crunching on the cinder path before the new red houses.*
- (10) But then everyone exclaimed: *Of course! How right! How was it he never thought of it before?*

Another major position is illustrated by those *semantic and pragmatic accounts* in which FID is viewed as communicative and double-voiced/polyvocal; they arose in response to the insufficient reliability of using purely syntactic criteria to determine the FID status of particular sentences and as a reaction against the

noncommunicative, speakerless view held by Banfield and Kuroda. For Dorrit Cohn (1978) the communicative and double-voiced view is implied, among other things, by the term *narrated monologue* used for FID, while for Brian McHale (1978) it is supported by his view of this discourse mode as a major mixed category formed as a result of the interpenetration of the “reported” utterance and the “reporting” context. Its presence depends on the perception of another voice along with the narrator’s, that is, on the dialogic and/or polyphonic structure, signaled not only by grammar, idiom and register, but also by intonation, context, and content. The link between FID and irony has also been highlighted, e.g., by Vaheed Ramazani (1988) and Henry H. Weinberg (1981, 1984), in terms of the verbal context’s effect on the meaning of specific linguistic elements (e.g., evaluative vocabulary) framed by the “seemingly” diegetic narrative, such that these elements are attributed to the character and the discourse may thereby become double-voiced: it contains another presence in the form of an ironic voice (Weinberg 1984: 770); it entails a fusion of narratorial and figural language (Ramazani 1988: 43). In addition, Moshe Ron (1981) postulates particular types of FID representations of “echo questions,” specified as embedded dialogue, which yield two superimposed speech acts – the “reporting” speech act of the narrator and the “reported” speech act of the character –, and thus, two speakers. Edith Doron (1991) argues in a contribution within the framework of situational semantics that the double-voiced view of FID is supported by the fact that deixis in FID is partly sensitive to the “discourse situation” having the narrator as speaker (specified cases of pronouns in the third person, such as those carrying gender information; tense), and partly to the “point of view” of the character (temporal deictics: “now”, “yesterday”; demonstratives: “this”). This determines her to suggest that discourse situation and point of view are two distinct categories relative to which the meaning of FID needs to be represented. In Oltean (2003) the bivocal issue of FID is addressed by considering the world and time coordinates in terms of which indexical elements in selected FID samples are assigned semantic values: some figure in worlds in which what the narrator tells is actualized, others depend for their value on worlds compatible with what the characters in the fiction think; so the FID is in this case about two worlds.

### 3. Free Indirect Discourse and the Referential Question

In order to account for the denotation of literary free indirect questions and exclamations, I will consider first some aspects relating to the notion of reference within truth-conditional semantics, then I will briefly address the issue of truth in fiction, and finally I will suggest a model for analyzing FID sentences referentially. The versions of semantics that I will consider for this purpose are mainly the ones put forward by Emmon Bach (1989) and Gennaro Chierchia and Sally McConnell-Ginet (1990).

Since Gottlob Frege, the notion of reference has been accounted for in terms of a relation between linguistic expressions and their *denotata*, and such terms have been used as denotation, semantic value or truth-value, the first two being reserved

for what a name or some other expression denotes, while truth-value has been used for the denotation of sentences, considering that the latter refer to their truth-value (see Bach 1989; Chierchia and McConnell-Ginet 1990; Heim and Kratzer 1998). Basically, the reference or extension of a name is an individual object, while its sense or intension is an individual concept (e.g., the reference of *the morning star* is Venus, and its intension is the concept of the star that disappears last in the morning); the reference of a predicate is a set of individuals, and its intension is some property (e.g., *is coughing* refers to the set of individuals that are coughing, while its intension is the property of coughing). The reference or extension of a sentence, however, is its truth-value (1 for “true,” 0 for “false” or “untrue”), and its intension is the “thought” or “proposition” that it expresses<sup>5</sup> (the state of affairs that it describes).

Quite often, the denotation of sentences can be specified in terms of actual world truth. For instance, a sentence like “John is coughing” is true if and only if (iff) the situation talked about is actual; otherwise it is false. This means that the sentence is true iff the individual John is a member of the set that constitutes the extension of the predicate *is coughing* in the specified situation or, in formalized terms, iff  $[[\text{John}]]^v \in [[\text{is coughing}]]^v$  where the double bracket “[ [ ] ]” is the interpretation function through which semantic values or truth values are assigned,  $v$  stands for situation  $v$ , and  $\in$  shows membership. If these conditions do not obtain, the sentence  $S$  is false ( $[[S]]^v = 0$ ). In a version of this semantics, namely in *model-theoretic semantics*, which provides a formalized specification of the denotation of linguistic expressions in an artificial language called predicate calculus (PC) by producing descriptions of the mental representations that we associate with them, the same thing can be expressed as  $[[\text{John}]] \in [[\text{is coughing}]]^M, g$ , where  $M$  is a model or “world” for the PC or language – which the different kinds of expressions in the language (*variables* –  $x, y, z$  –, *individual constants* –  $a, b, c$  –, *predicates* –  $P, Q, R$  ) refer to, and  $g$  is a function whereby values are assigned to variables, if the sentence contains such expressions. The model is in this case an abstract structure of the form  $\langle U, V \rangle$ , where  $U$  is the domain or set of individuals or the universe of discourse and  $V$  is a function that assigns a denotation in  $U$  to the individual constants and the predicates of PC. The PC also contains a set of recursively specified semantic rules which provides a way of computing the truth values of sentences relative to the content of the model. (Observe that the mental representations or intensions are assigned a truth value by means of the interpretation function [ [ ] ].)

There are, however, many sentences that do not describe correctly any situation, such as the ones below:

<sup>5</sup> Another way of looking at these things comes from Richard Montague (see Heim and Kratzer 1998), who elaborated a model structure for semantics based on a *typed* universe. The primitive elements of the model are *individuals* or *entities* (denotations of proper names) and *truth values* (denotations of sentences). He also distinguished *possible denotations* by allowing denotations to be *functions*: e.g., from entities ( $e$ ) to truth values ( $t$ ) – ( $D_{\langle e, t \rangle}$ : functions from  $D_e$ , the set of individuals, to  $D_t$ , the set of truth values) –; from individuals/entities to functions from individuals to truth values – ( $D_{\langle e, \langle e, t \rangle \rangle}$  – functions from  $D_e$  to  $D_{\langle e, t \rangle}$ ).

- (11) The Pope is a woman.
- (12) The unicorn has a horse's tail.

Since only men can be Pope, and since there are no unicorns, such sentences describe *non-actual, merely possible, situations*; they require an evaluation in terms of *alternative sets of circumstances or possible worlds* – “ways things could have been” (Lewis 1979: 84) – at *different times*, in the case of temporal discourse (Bach 1989: 32; Chierchia and McConnell-Ginet 1990: 209). Reference is thereby treated in *intensional* terms, it consisting in the selection of a world  $w$ , and/or time  $t$ , relative to which propositions are assigned a truth value. For instance, (11) can be considered to be true at a world  $w1$  (and a speech time  $t1$ ) in which a woman is Pope, rather than in the actual world,  $w@$ .

The model  $M$  will now be a tuple  $\langle W, T, <, U, V \rangle$ , where  $W$  is a set of worlds,  $T$  is a set of times ordered by a relation of precedence  $<$  (such that  $t2 < t1$  is read “ $t2$  is prior to  $t1$ ”),  $U$  is defined as the domain of “quantification”, and  $V$  is a function from individual constants and predicates to intensions in  $W$  and  $T$  (circumstances) (Chierchia and McConnell-Ginet 1990: 228). In particular, for verbs taking *that* clauses, such as *believe* in (13),  $V$  will be a function from worlds and times into two-place relations, the first member being an individual in  $U$  (*John*), the second member a proposition or a set of worlds (*the Earth is flat*) (*ibid.*: 242).

- (13) John believes that the Earth is flat.

The new *intensional predicate calculus*, which now contains an interpretation function of the form  $[[\ ]]M, g, w, t$ , will assign values to linguistic expressions in terms of a model and an assignment function to variables as well as a world-time pair. (Sentences will be associated with a proposition which will thus be evaluated as true or false relative to the particular circumstances defined by the coordinates  $w$  and  $t$ .) Now, a formula like  $V$  (*believe*) ( $\langle w, t \rangle$ ) will be the extension of *believe* relative to the index  $\langle w, t \rangle$ .

The analysis can be extended to sentences of narrative fiction, which can be viewed as an alternative system, centered in what might be called a *story world*,  $w1$ , where the text of the story or what is explicit in the story is told as “known fact,” (Currie 1990), that is, is taken to be true. This world – *a world compatible with the story* – is different from the actual world,  $w@$ , it having the status of a possible world according to Lewis (1983); around it revolve satellite worlds,  $w2, w3$ , etc. *accessible* from the story world (Ryan 1991). Fiction thereby implies *recentering* (*ibid.*), and the question of its truth could be considered in terms of such world coordinates and of time coordinates different from the present or speech time (e.g.,  $t2 < t1$ ), given that narratives are, as a rule, about “past events.” Depending on indeterminacies or other aspects over which the text is inconclusive, there are many worlds for any given story, which may differ significantly from one another.

These notions will be useful for a description of the extension of free indirect questions and exclamations that occur in narrative fiction by allowing coordinates to be redefined relative to circumstances in the worlds of the story or in the (peripheral) worlds accessible from the worlds of the story. So, if  $w1$  is a world compatible with the story which replaces the actual world,  $w@$ , and  $t1$  is the narrator's speech time, then  $w2$  will be a world accessible from  $w1$ , compatible, e.g., with what the character or protagonist decides, thinks, exclaims, etc., while  $w3$  will be a world accessed from  $w2$ . Furthermore,  $t2$  will be the reference time or narrative present – “timeline in which fictional events occur” (Ehrlich 1990: 64), which can be the same as the event time. For instance, in “John ate dinner at three,”  $t1$  is the speech time or utterance time, while  $t2$  is the reference time (the time he ate dinner – three o'clock), identical with the event time (the time of the verb phrase “ate dinner”). These symbols will allow the singling out of the referential aspects of the free indirect questions and exclamations in the selected examples. In addition, the notation  $\langle x, y \rangle$ , which designates a pair of individuals, will be used, as well as  $\{x, y\}$  and  $\in$ , the former for a finite set, the latter for set membership (belongs to); the colon in the formal representations is used for specifying sets by description, and it reads “such that”.

#### 4. Analysis

Because of the great complexity of FID, I have based my analysis on short samples containing parentheticals or controlling predicates selected from literary works. Such parenthetical expressions are external to the FID structure, but they guide the reader with respect to the point of view that is being expressed (see [1] above, where “she decided” indicates who the subject-of-consciousness is). This can yield an unambiguous description of the referential aspects, allowing the treatment of the FID portions of the sentences as “complements” of the controlling predicates and the subsequent specification of the extension of the sentences in a story world,  $w1$ , or in some other world,  $w2$ ,  $w3$ , accessible from the story or, respectively, from a satellite world of the story. For the purposes of this analysis I thus take the FID spans to be extensionally like “embedded” constructions, despite syntactic and semantic differences from such constructions that proceed from the bivocal nature of FID, for example. Furthermore, I consider the controlling predicates in terms of *factivity* and *nonfactivity* (see Kiparsky and Kiparsky, 1971 [1970]), associated with transparency with regard to presuppositions of their complements, and, respectively, opaqueness (see Karttunen, 1991 [1974]). The former (factives) include verbs like *realize*, *notice*, *remember*<sup>6</sup>; in specific forms they presuppose that their complements are true, which can be checked, e.g., by negation, as in (14).

---

<sup>6</sup> For the purposes of this article, I ignore Karttunen's (1973) distinction between factives and semi-factives; see Stalnaker (1991 [1974]) with regard to this distinction. Likewise, I operate with the notion of semantic presupposition; for a discussion concerning pragmatic aspects of presuppositions and the problematic logical status of presuppositions see Karttunen (1991 [1974]) and Stalnaker (1991 [1974]).

- (14) (a) John realizes that he is wrong.  
 (b) John does not realize that he is wrong.

Here, *realizes* presupposes that “John is wrong” is true, since it is preserved under negation in (14b). The nonfactives, which do not presuppose that their complements are true, include, among other categories of verbs, various verbs of saying and inquisitive verbs (e.g., *say*, *tell*, *ask*, *wonder*, *exclaim*), “world creating” verbs (e.g., *dream*, *imagine*), or verbs of propositional attitude (e.g., *believe*, *think*) (see also Karttunen, 1991 [1974] for kinds of complementizable verbs). As a working hypothesis I will assume that when the truth of the FID proposition is entailed by the larger discourse structure or sentence with parenthetical that contains it, as is the case with factives, the FID construction should be assigned a truth value in a story world; when it is not entailed, its truth value needs to be assigned relative to some other world, such as in a world accessible from a story world.

In what follows I propose a formalization of three brief FID passages selected from *Mrs Dalloway* and *To the Lighthouse* by Virginia Woolf, and *To Room Nineteen* by Doris Lessing. The first two are wh-questions, while the third is an exclamation. Minimal verbal context is provided, and insignificant details are excluded. The examples contain nonfactive parentheticals: an inquisitive verb of inner process (*wonder*), an external inquisitive verb (*ask*) and a verb of exclamation (*exclaim*).

The extension of free indirect questions featuring inquisitive verbs as controlling predicates can be taken to be the set of true propositions that actualize the values of variables such as *what?*, *how?*, etc. in a set of corresponding worlds. The free indirect question represents inner speech or external speech, depending on the nature of the parenthetical, while the larger passage comprising parenthetical and the FID portion expresses the way in which the protagonist/character relates to the set of propositions. As illustrations see (15) from *Mrs Dalloway* (Woolf 1964 [1925]: 41) and (16) from *To the Lighthouse* (Woolf 1932 [1927]: 119).

- (15) *What would he think*, she wondered, *when he came back?*

This example contains a question with a nonfactive parenthetical verb of inner process (“wonder”). It is not irrelevant, even if it may seem counterintuitive, to speak of the denotation of such a non-declarative sentence, identified by Hamblin (1973), in the case of direct questions, with the set of propositions expressed by their *possible answers*, and by Karttunen (1977), with the set of propositions expressed by their *true answers*. In light of these remarks, since in (15) [[she]]*M,g,w1,t2* = Clarissa Dalloway, the protagonist, and [[he]]*M,g,w1,t2* = Peter Walsh, a character (where *w1* is a story world and *t2* the reference time, prior to *t1*, the narrator’s speech time), the free indirect question is semantically associated with the set of possible propositions, that is, the set  $\{p\}$ , such that “Peter Walsh thinks *p*” at *t*, where *t* = the time he comes back},

actualizing the values of “what” relative to the character (Peter Walsh), in a set of worlds and a time  $\{w3, t\}$ , where  $w3$  is the set compatible with what Peter Walsh thinks, and  $t$  is a corresponding time. Then  $[(15)]M, g, w1, t2 = 1$  (“true”), iff  $\langle$ Clarissa Dalloway,  $\{p: \text{‘Peter Walsh thinks } p\text{’ at } t\} \rangle \in V(\text{wonder}) \langle w1, t2 \rangle$ , or in other words iff (wondered (Clarissa Dalloway,  $p$ )); otherwise its value is 0 (“false”). In other words, the whole sentence expresses the way in which the protagonist (Clarissa Dalloway) relates to the set of possible propositions. The extension of the free indirect question, however, is the property of some proposition  $p$  of being a true proposition, which is a proposition of the form ‘Peter Walsh thinks  $p$  when he comes back’.

(16) *How did she manage these things in the depth of the country?* He asked her.

Here the free indirect question covers the entire question part, while the parenthetical clause contains the nonfactive verb *ask*.  $[(\text{he})]M, g, w1, t2 =$  William Bankes, the protagonist of the narrative scene,  $[(\text{she})]M, g, w1, t2 =$  Mrs Ramsay, filling the character role (where  $w1$  is a story world and  $t2$  is the reference time, prior to the narrator’s speech time). The free indirect question is semantically associated with the set of possible propositions  $\{p: \exists x \text{ [way of managing things}(x)\text{ and }p = \text{she managed those things in way } x \text{ in the depth of the country]}\}$ , actualizing the values of “how” relative to a set of possible worlds  $w3$  compatible with the way the character (Mrs Ramsay) manages things, and a time  $t2$  identical with the reference time. ( $\exists$  is the existential quantifier “for some  $x$ .”) Then  $[(16)]M, g, w1, t2 = 1$  (“true”) iff  $\langle$ William Bankes, Mrs Ramsay,  $\{p\} \rangle \in V(\text{ask}) \langle w1, t2 \rangle$ , or, put differently, iff (asked (William Bankes, Mrs Ramsay,  $\{p\}$ )); otherwise its value is 0 (“false”). The sentence thus expresses the way in which the protagonist relates to the set of possible propositions. The extension of the free indirect question, however, is the property of some proposition  $p$  of being a true proposition, which is a proposition of the form ‘Mrs Ramsay managed things in way  $x$  in the depth of the country’.

Free indirect exclamations need to be considered for their denotation in a world  $w2$  (accessed from a story world), compatible with what the exclainer exclaims, because controlling predicates like *exclaim* are nonfactive. For illustration see (17) from *To Room Nineteen* (Lessing 1981 [1963]: 755), which although direct-speech like can be construed as a free indirect exclamation given the occurrence of expressive elements evoking the protagonists’ point of view in the context of indirect discourse (see also Ehrlich 1990: 18-19).

(17) But then everyone exclaimed: *Of course! How right!*

In this example, *of course* expresses the collective agent’s (“everyone”) attitude of endorsement of a proposition  $p$  (Susan and Matthew – two characters – linking themselves in marriage) in the presuppositional background (specified in the

preceding discourse). This exclamation in FID behaves like a sentential adverbial variable<sup>7</sup>, expressing that the presupposed sentence is true in story world  $w1$  at a time  $t$  later than reference time, and moreover that the exclamers assume its truth in  $w1$ .  $[(17)]M,g,w1,t2 = 1$  ("true") iff (claimed (everyone, of course)) is the case in  $w1$ , which indicates that the sentence with the parenthetical expresses the way in which they relate to the external verbal structure (the exclamation). The FID exclamation, however, is assigned an extension in a world  $w2$  compatible with what the exclamers exclaim, and at time  $t2 < t1$ , identical with the reference time. The exclamation thus represents the protagonists' (exclaimers) attitude itself.

### 5. Conclusions

The article, based on the formal semantic representation of three FID passages selected from literary narrative, has indicated, on the one hand, that free indirect questions constructed with nonfactive parentheticals are semantically associated with the set of propositions that actualize the values of variables like "what", "how" relative to a set of corresponding worlds ( $w3$ ), and that their extension is the property of some propositions of being true. The extension of exclamations, on the other hand, is assigned in worlds compatible with what the exclainer exclaims; thus exclamations represent the exclainer's attitude itself. Furthermore, the larger passage that comprises the parenthetical clause together with the free indirect question or exclamation expresses the way in which the questioner relates to the set of propositions expressed by the possible answers, and, respectively, the way the exclainer relates to the external verbal structure expressed by the exclamation. It follows that while in both cases the FID portion is assigned an extension in peripheral satellite worlds ( $w2, w3$ ) accessed from the story world ( $w1$ ), the larger passage containing the FID denotes states of affairs located in the story world and thus it describes the latter.

## REFERENCES

- Bach, E. (1989) *Informal Lectures on Formal Semantics*. State University of New York Press.
- Banfield, A. (1973) Narrative style and the grammar of direct and indirect speech. *Foundations of Language* 10, 1-39.
- Banfield, A. (1982) *Unspeakable Sentences*. London: Routledge and Kegan Paul.
- Chierchia, G. and McConnell-Ginet, S. (1990) *Meaning and Grammar: An Introduction to Semantics*. Cambridge, Massachusetts: MIT Press.
- Cohn, D. (1978) *Transparent Minds*. Princeton, New Jersey: Princeton University Press.
- Currie, G. (1990) *The Nature of Fiction*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Doron, E. (1991) Point of view as a factor of content. In *Proceedings from Semantics and Linguistic Theory*, I, 51-64. (Cornell Working Papers in Linguistics 10.)

<sup>7</sup> The similarity is illustrated, for example, by such a sentence as "Of course, Susan and Matthew will get married!"

- Ehrlich, S. (1990) *Point of View: a linguistic analysis of literary style*. London and New York: Routledge.
- Fleischman, S. (1990) *Tense and Narrativity: from medieval performance to modern fiction*. London: Routledge.
- Fludernik, M. (1999) *The Fictions of Language and the Languages of Fiction. The linguistic representation of speech and consciousness*. London and New York: Routledge.
- Hamblin, C. L. (1973) Questions in Montague English. *Foundations of Language* 10, 41-53.
- Joyce, J. (1965 [1915]) Eveline. In *Dubliners*. New York: The Viking Press.
- Karttunen, L. (1973) Presupposition of Compound Sentences. *Linguistic Inquiry* 4, 169-193.
- Karttunen, L. (1977) Syntax and semantics of questions. *Linguistics and Philosophy* 1, 3-44.
- Karttunen, L. (1991) Presupposition and linguistic context. In Steven Davis (ed.). *Pragmatics. A reader*. New York, Oxford: Oxford University Press, 406-415.
- Kuno, S. (1986) Blended quasi-direct discourse in Japanese. Paper presented at the Second SDF Workshop in Japanese Syntax, Stanford University.
- Kuroda, S.-Y. (1976) Reflections on the foundations of narrative theory in *Pragmatics of Language and Literature*. Edited by Teun A. van Dijk, 107-140. North Holland.
- Lawrence, D. H. (1934 [1915]) *The Rainbow*. Hamburg, Paris, Bologna: The Albatros.
- Lessing, D. (1981 [1963]) To Room Nineteen. In *The Norton Anthology of Short Fiction*. Edited by R. V. Cassil. New York, London: W. W. Norton & Company.
- Lewis, D. (1979) Possible worlds. In Michael J. Loux (ed.), 182-189.
- Lewis, D. (1983). Truth in fiction. In David Lewis, *Philosophical Papers*, vol. New York, Oxford: Oxford University Press, 261-280.
- Loux, M. J., (ed.). (1979) *The Possible and the Actual: Readings in the Metaphysics of Modality*. Ithaca and London: Cornell University Press.
- McHale, Brian (1978). Free indirect discourse: a survey of recent accounts. *PTL*, 3(2), 249-287.
- Oltean, S. (1993) A survey of the pragmatic and referential functions of free indirect discourse. *Poetics Today*, 14(4), 691-714.
- Oltean, S. (1995) Free indirect discourse: some referential aspects. *Journal of Literary Semantics* XXIV: 1, 21-41.
- Oltean, S. (2003) On the bivocal nature of free indirect discourse. *Journal of Literary Semantics* 32, 167-176.
- Ramazani, V. (1988) *The Free Indirect Mode: Flaubert and the Poetics of Irony*. Charlottesville: University Press of Virginia.
- Ron, M. (1981) Free indirect discourse, mimetic games and the subject of fiction. *Poetics Today* 2(2), 17-39.
- Ryan, M.-L. (1991) *Possible Worlds, Artificial Intelligence, and Narrative Theory*. Bloomington and Indianapolis: Indiana University Press.
- Stalnaker, R. C. (1991 [1974]) Pragmatic Presupposition. In Steven Davis (ed.). *Pragmatics. A reader*. New York, Oxford: Oxford University Press, 471-482.
- Weinberg, H. H. (1981) Irony and 'Style Indirect Libre' in *Madame Bovary*. *Canadian Review of Comparative Literature* 8(1), 1-9.
- Weinberg, H. H. (1984) Centers of Consciousness Reconstructed. *Poetics Today* 5(4), 767-773.
- Woolf, V. (1964 [1925]) *Mrs Dalloway*. Harmondsworth, Middlesex, England: Penguin Books.
- Woolf, V. (1932 [1927]) *To the Lighthouse*. Hamburg, Paris, Milano: The Albatros.

## LA TERMINOLOGIE LINGUISTIQUE FACE AUX PHÉNOMÈNES DISCURSIFS

LIANA POP<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** *Linguistic Terminology face-to-face with discursive phenomena.* The article deals with meta-pragmatics and reviews some of the turning points in linguistic description, within which the natural speech phenomena that have been ignored in grammatical conceptualisation have inevitably given rise to a new terminology, open to discursive phenomena. Through the new terms the grammar or even the discourse analysis proposed at its beginnings, the analysis points out the fact that the attitudes towards some new discursive phenomena, especially to the oral discourse, are negative judgements of those phenomena. Thus, such terms as *interjection, apposition, dislocation, predicative word, phrase-adverb, incidence, discursive phrase, unfinished sequences, false-starts, etc.* are proof of the categorization of the phenomena as breaks in the traditionally recognised norms and *grammatical functions*. They are, however, natural phenomena of the discourse which, succeeding the grammatical models, will be reconsidered as *functions* or *discursive structures* by the descriptive models of the discourse.

**Keywords:** meta-pragmatics, linguistic categorization, linguistic terminology, grammatical functions, discursive functions.

Dans ce qui suit, je tenterai de donner l'aperçu d'un parcours théorique assez récent en linguistique, celui de la naissance des **catégories spécifiques de l'analyse du discours**. On verra que les nouvelles catégories naissent de **jugements sur les productions verbales** moins écrites, et plus ou moins spontanées. Dans une perspective de type métá, seront d'abord visés les sens grammaticaux – des parties de discours, des fonctions syntaxiques et des types de phrase –, avec leur dérapage évident vers la pragmatique (1).

Dans un deuxième temps seront observées les **catégories linguistiques nouvelles** (vs les catégories «classiques», grammaticales par excellence), et ce, à travers une terminologie qui mettra en avance les **jugements d'acceptabilité** (vs les jugements de grammaticalité). Je montrerai que ce sont les productions verbales, avec leurs exemples de relâchements et de «malformations», qui ont apporté des modifications dans les jugements linguistiques et, partant, dans la terminologie utilisée pour décrire les nouveaux sens linguistiques (2).

---

<sup>1</sup> Liana Pop est enseignante à l'Université «Babeş-Bolyai» Cluj (Roumanie), spécialiste d'analyse du discours et du dialogue, de lexicologie, terminologie et sémantique, de modèles descriptifs de l'oral, etc.

Le corpus utilisé forme un ensemble hétéroclite, allant de séquences forgées, jusqu'à celles attestées dans des discours écrits ou oraux. Plusieurs ont été repris à d'autres études.

## 1. La perspective grammaticale

### 1.1. *Les SDF des grammaires*

Les grammaires ont trop longtemps pris à leur compte des phénomènes linguistiques dépassant les «bonnes formations». Avouons néanmoins que jusqu'à un certain moment, faute d'autres théories plus adéquates, elles ont dû non seulement les gérer, tant à l'écrit qu'à l'oral, mais aussi proposer une terminologie pour les dénommer.

En effet et sans nous attarder sur la «grammaire des fautes» de Frie, la terminologie révèle plusieurs phénomènes marginaux à l'intérieur de la description grammaticale même. Il s'agit, par exemple, des catégories d'*interjection* (2: 1)<sup>1</sup>, *vocatif* (2: 2), *apposition* (3: 2), *adverbe de phrase* (1: 4), *incise* (1: 3, 5; 2: 3), *incidente*, *détachement* (1: 2), etc., dont les noms trahissent tous une anomalie grammaticale ou une autre et qui, il s'est avéré, ne peuvent pas «se caser» convenablement dans les positions syntaxiques et assumer, par là, une fonction dans la proposition/phrase. Même si les exemples de (1) à (3) sont des énoncés tout-à-fait normaux, du point de vue grammatical ce sont des «exclus», qu'on perçoit comme «non intégrés», «transgressant» la phrase, des «extra-positions» (cf. Jespersen 1937/ 1971).

- (1) Elle est belle<sup>1</sup>, **ta mère**<sup>2</sup>, **déclara-t-elle en remettant ses vêtements**<sup>3</sup>.  
**Oui**<sup>4</sup>, **répondis-je**<sup>5</sup>, étonnée de l'entendre tenir des propos agréables<sup>6</sup>. (*Nothomb*)
- (2) **-Bonsoir**<sup>1</sup>, **Mademoiselle**<sup>2</sup>, **dit mon père**<sup>3</sup>. (*Nothomb*)
- (3) La preuve en est vite faite à la lecture de cette lettre rendue publique,<sup>1</sup> / **lettre où la confusion, l'incompétence et la mauvaise fois rivalisent d'arrogance.**<sup>2</sup> / (*Le Monde*)

Tous ces termes désignent, non sans raison, un «incident» quelconque par rapport aux sens grammaticaux définis et délimités par le système linguistique. Ainsi, pour une intrusion «clandestine» ou une coupure dans la phrase, les termes proposés ont été, ceux d'*interjection*<sup>2</sup> ou d'*incise*<sup>3</sup>, alors que les termes recouvrant une anomalie de relation laissent voir l'idée de non-dépendance, tels *apposition* (<ad-position)<sup>4</sup> ou *détachement*; en effet, s'agissant bien avec ces cas de figure de relations qui ne se ramènent ni à la coordination, ni à la subordination, ils ont suscité beaucoup de débats.

<sup>1</sup> Les numéros entre parenthèses renvoient, le premier aux exemples, le(s) suivant(s), à une unité/plusieurs unités à l'intérieur de chaque exemple.

<sup>2</sup> Empr. au lat. *interjectio* «action d'intercaler» et terme de grammaire. (TLF, <http://www.cnrtl.fr/etymologie>)

<sup>3</sup> 1771 gramm. (*Trév.*). Formé à partir du lat. *incisa*, part. passé fém. subst. de *incidere* (v. *inciser*); le lat. class. employait *incisum*, part. passé neutre subst. de *incidere* au sens de «petit membre de phrase, incise». (id.)

<sup>4</sup> Empr. au lat. *appositio*; l'«action de mettre» dep. *Martianus Capella*, 6, 693 ds *TLL* s.v., 305, 12; 2 a «action d'ajouter». (id.)

Le nom de *vocatif*, quant à lui, indique bien une invocation ou un appel – fonctions de type pragmatique et non syntaxique. Par ailleurs, les noms donnés à l'*impératif* ou aux «formes de phrase» (*exclamatives*, *optatives*, *hypothétiques*, etc.) rappellent bien des *actes* tels l'ordre, l'exclamation, l'option, l'hypothèse, etc., dépassant par là de loin le sémantisme grammatical. Rappelons les débats, rien qu'en linguistique roumaine, qu'a suscité le cas **vocatif**: n'ayant pas de fonction syntaxique, il s'avérera non intégrable dans la configuration de la phrase, en dépit des efforts des grammairiens de lui assigner une fonction syntaxique.

Rappelons également les discussions suscitées dans les grammaires de toutes les langues modernes par la fonction d'**apposition**, qui s'est finalement révélée être une *fausse fonction syntaxique* car:

- a) elle n'occupe aucune «place» argumentale;
- b) elle devrait se définir non pas comme fonction, mais comme type de liaison entre les mots (comme son nom l'indique: «ad-position»);
- c) elle est censée être «disjointe», ce qui laisse entendre qu'elle est en rupture de construction à l'intérieur même de la phrase grammaticale;
- d) elle est non-intégrée et, donc, prédicative, ce qui n'est le cas pour aucun des arguments du verbe;
- e) elle est dite «explicative», or ce mot renvoie à une fonction discursive et non grammaticale (plus précisément à l'*acte* d'explication); etc.

Les grammaires roumaines la situent elles aussi dans les cas-problème, mais ce qui est intéressant c'est qu'on y a vu, de façon plus déclarée, une relation (*apozare* «action d'ad-poser» cf. Diaconescu 1989), et non seulement une fonction (*apoziție* «ad-position»).<sup>5</sup>

Ce glissement de sens, qui transparaît dans tous les débats grammaticaux sur l'apposition, finit par reléguer petit à petit cette fonction à l'analyse du discours: il s'agit bien d'une simple relation latérale, de juxtaposition, pour une forme *non propositionnelle mais prédicative*, sans rapport hiérarchique avec un terme régent; du point de vue grammatical, il s'agit bien d'une anomalie.

### 1.2. *Quelles places pour les «clandestins»? ou le cheminement des catégories grammaticales vers des catégories discursives*

En opposition avec les **unités grammaticales**, conçues dans le cadre d'un sémantisme essentiellement «logique» et hiérarchique, les **unités discursives** – auxquelles on fait de plus en plus appel avec la naissance des analyses de type discursif – témoignent d'une configuration plutôt hétérogène et floue de ces catégories et, partant, d'un paradoxe: ou bien, par rapport à la conceptualisation grammaticale, ce sont les catégories discursives qui sont perçues comme des *anomalies sémantiques* ou *anomalies de construction*, ou bien ce sont les concepts grammaticaux

<sup>5</sup> Le nom d'*apposition* en français est incapable de distinguer la fonction de la relation, comme le fait le roumain, qui peut dériver deux mots distincts pour dénommer cette différence.

qui sont dorénavant vus comme insuffisants et, donc, imparfaits. Or, la nouvelle terminologie qui se développera dénomme bien, d'un côté, *l'extension des fonctions grammaticales au niveau discursif* (1.2.1., micro ou macro-fonctions) et, d'un autre côté, *l'élargissement du sens de ce qu'on considérera «unités»* (1.2.2.).

### 1.2.1. Des micro-fonctions aux macro-fonctions ou vice-versa

La notion de **fonction** révèle petit à petit un changement, non sans heurts, dans la perspective théorique, vis-à-vis des **fonctions syntaxiques dans la phrase**, et ouvre la voie aux **fonctions** dites **discursives**. L'ajustement de la terminologie sera visible dans l'élargissement de certains concepts déjà existants, et ce, dans le sens d'une permissivité accrue de la catégorie, ou même d'un glissement de sens déstabilisateur du système grammatical. Un brouillage ou un déplacement des frontières se produira ainsi pour beaucoup des fonctions grammaticales (*prédicat, sujet, attribut, complément circonstanciel*, etc.), qui vont transgresser les limites de l'unité maximale en syntaxe – la phrase – pour s'inscrire dans ce qu'on va appeler **macro-syntaxe** ou **syntaxe discursive** (vs **micro-syntaxe**, terme désignant dorénavant la **syntaxe grammaticale** proprement dite). Un *continuum* et un relâchement semblent dès lors caractériser les fonctions, avec d'un côté certains cas marginaux qui se voient acquérir droit de cité, et, d'un autre côté, la possibilité d'intégrer dans un système syntaxique mixte discours-grammaire «places grammaticales» et «places discursives» à la fois. Les «exclus» pourront ainsi être «logés» et se voir assigner des places discursives au niveau de la macro-syntaxe (cf. Pop 2000; 2005). Examinons quelques cas de figure.

#### 1.2.1.1. Du *prédicat* à la *prédication*

Une fonction de base qui a subi un élargissement de sens est celle de **prédicat grammatical**, qui, passant à une acception de plus en plus large, finira par être concurrencée par la notion de **prédication**. Cette modification de frontières permettra l'accès à cette fonction, réputée par excellence grammaticale, non seulement du verbe «à un mode personnel», mais d'autres parties du discours – adjectifs, adverbes, interjections, substantifs, etc. –, pour les cas où ils sont appelés «prédictifs», car accomplissant une fonction similaire à celle d'un verbe prédicat. Dans les notions de *prédication implicite* (4, phrase averbale), *mots prédictifs* (5, interjection), *prédication «seconde»* (6, *de* + infinitif), etc., c'est bien l'idée d'une flexibilité morphologique et fonctionnelle qui se retrouve; elle aura des répercussions par la suite sur la fonction pendante du sujet.

(4) **Parfait !** (Lefèuvre 1998) «implicite»

(5) **Aïe!**

(6) Et l'assistance **d'applaudir**. (Melis 2000)

#### 1.2.1.2. *Sujet grammatical, sujet logique, thème*

En fait, la notion de **sujet** n'avait peut-être pas besoin qu'on la remette en cause à travers celle de prédicat: elle l'était déjà, si l'on regarde l'opposition, depuis longtemps invoquée – **sujet grammatical** vs **sujet logique** – ou, plus encore, 126

l'utilisation du mot «sujet», dans le langage courant, avec l'acception de **thème** (cf. *sujet de discussion, thème de discussion*, utilisés indifféremment). Plus précisément, c'est dans les études sur la grammaticalisation, mais aussi dans l'analyse du discours, qu'on traite le couple *sujet – thème* tantôt comme oppositif (cf. Givón 1979, et tous les analystes du discours), tantôt comme graduel (cf. chez Pop 2005, la fonction floue de *sujet-thème*).

À ce propos, dans l'ex. 7, la textualisation du sujet-thème s'effectue à trois niveaux distincts: au niveau propositionnel (7:1), au niveau d'une extraposition (élément détaché; *ma sœur aînée* 7:2, *mon frère* 7:3, *lui* 7:4), et au niveau intrapropositionnel (sujet: *il*; 7:5). Les deux premiers niveaux sont discursifs (macro) et méso), le troisième, grammatical (micro):

- (7) **j'avais ma ma sœur aînée et mon frère<sup>1</sup>/... ma sœur aînée<sup>2</sup>/** elle a été euh élevée par ma grand-mère... mais **mon frère<sup>3</sup>/ lui<sup>4</sup>/ il** pensait qu'à jouer à courir<sup>5</sup> (repris à Blanche-Benveniste)

Il s'avère en effet que dans certaines langues à flexion verbale forte, comme le roumain, si le sujet grammatical est «inclus» dans la désinence verbale, le pronom personnel accompagnant le verbe remplira «d'office» la fonction discursive de *thème* et non celle grammaticale de *sujet* (ou les deux à la fois). Ce brouillage fonctionnel se fait évident dans la correspondance des formes pronominales du roumain avec les formes toniques, disjointes, des pronoms du français.

- (8) **Lui, il** ne sera pas d'accord. vs ro: **El** ø nu va fi de accord.

#### 1.2.1.3. *Complément circonstanciel ou cadre?*

L'analyse du discours en général, et l'analyse de l'oral en particulier, met de plus en plus en circulation, en concurrence avec la notion de **thème** – ou en confusion d'ailleurs, cf. la notion cognitive de *support* –, les termes de **cadre** ou de **cadrage**; ceci permet de (re)définir – réinterpréter, comme résultat d'une pragmatisation – certains éléments phrasiques détachés fonctionnant comme «cadre de pertinence» pour un énoncé. Dans la terminologie grammaticale, ce sont les compléments locatifs ou temporels disloqués.

- (9) **À 5 heures**, ils n'étaient pas encore arrivés.

#### 1.2.1.4. *Ad-verbe, adverbe de phrase, adverbe de texte*

Au niveau morphologique, la portée et l'expression linguistique des «adverbes» au sens large (cf. la catégorie d'**adverbial** chez Dessaintes 1962) remettront en cause la notion même d'**ad-verbe**, dont l'incidence au niveau strict du verbe (*adverbe de constituant*) sera dorénavant distinguée de celle qui porte sur une phrase tout entière (*ad-phrase* ou *adverbe de phrase*), et allant jusqu'au niveau de la séquence ou du texte (*adverbe de texte*, cf. Pop 2002). Dans l'exemple 10 ci-dessous, *sérieusement* est un adverbe de séquence, qu'on peut considérer situé au niveau *méso* de textualisation:

(10) -Que dit la loi d'Archimède?

-La loi d'Archimède dit qu'un corps trempé dans l'eau en sort tout mouillé.

-Ha, ha, ha...

-**Sérieusement, maintenant:** [...] (*corpus Pop*)

**1.2.1.5.** Cette concurrence terminologique (*sujet/thème; prédicat/ prédication; circonstanciel/ cadre; adverbe/ adverbial/ adverbe de phrase/ adverbe ad-phrase; etc.*), si elle n'est pas ouvertement négative, indique néanmoins, sinon une contradiction dans les termes (cf. *adverbe de phrase, adverbe de texte*), sûrement un certain malaise dans la délimitation des fonctions et, implicitement, une certaine insuffisance et inertie terminologique et conceptuelle des descriptions traditionnelles.

Enfin, n'oublions pas non plus la notion d'**épithète**, que les grammaires françaises reprennent à la stylistique pour désigner une fonction syntaxique dans la phrase. C'est là un évident brouillage des pistes pour la grammaire.

### **1.2.2. Les unités**

Quant à la notion de **phrase**, unité considérée maximale en syntaxe et avec des configurations et frontières bien délimitées, elle sera déjà remplacée par certains grammairiens par la nouvelle notion d'**énoncé**, plus permissive et tenant d'une conceptualisation nouvelle, plus floue, qui remet clairement en question les instruments de la grammaire. Ces derniers s'avèrent trop ankylosés, et la terminologie indique bien une insuffisance conceptuelle. Rappelons à cet effet les dénominations d'«énoncés inanalysables» attribuées à des adverbes-phrase comme *oui, non, franchement, peut-être*, etc., ou à des expressions interjectives du type *Bonjour !, Tiens !, Mince !*, classées toutes dans les éditions remaniées de Grevisse comme catégories hybrides («mots-phrase»). Or, ces «inalayables» sont des mots «de tous les jours», des signes conventionalisés – énoncés identiques à une phrase, qui ne pêchent que par leur non-intégration dans les structures grammaticales traditionnelles.

## **2. La perspective discursive**

Les analyses de discours vont reprendre à leur compte beaucoup de ces notions en partie répudiées par les grammaires, et ce, en se forgeant un métalangage spécifique, suggestif tantôt d'une *transgression*, tantôt d'un *agrandissement* à faire. Les premières approches ont été de type *transphrastique* (2.1.), les secondes, avec un plus de relâchement, *macro-syntactiques* (2.2.).

### **2.1. Analyses transphrastiques**

Transgressant le niveau de la phrase et se fondant sur l'étude de l'écrit, ces analyses mettent d'abord en avant une image idéale du discours, avec des notions comme *cohérence, cohésion*, etc., et avec des phrases bien formées qui les intègrent, à l'aide de ce qu'on a appelé des «articulateurs logiques», dans des structures plutôt maîtrisables, contrôlables, voire prévisibles.

Ces types d'analyses, en dépit d'un système apparemment homogène qu'ils s'efforcent de donner, sont néanmoins fondés sur la perception d'une anomalie – sur la *transgression* (comme l'indique leur nom) de la sacro-sainte unité «phrase». Et cette vision, encore dépendante de cette unité syntaxique (cf. Stati 1990), fera appeler ses unités «phrases de discours» (cf. Roulet 1994, à la suite de Saussure et de Benveniste) – un terme qui, tout en posant une nouvelle unité, se rapporte, comme déviant, au concept traditionnel de «phrase de langue».

## 2.2. Analyses en termes de macro-syntaxe

D'autres analyses vont par contre «agrandir» les unités et les envisager dans un dynamisme temporel ou mémoriel. Il y en a qui s'appuient sur la notion centrale de *phrase* ou sur des unités comme celles de *noyau* (Blanche-Benveniste 1990) ou de *clause* (Berrendonner 1990): elles conduiront vers des représentations dépassant ces unités – des configurations de **macro-syntaxe** – ce qui fera forcément attribuer à la syntaxe de la phrase le statut de **micro-syntaxe**.

Cette solution, plus élégante, semble renoncer à sanctionner les productions non conformes à la phrase. Ainsi, Blanche-Benveniste (*ibid.*) appellera les combinaisons dépassant le «noyau» *regroupements* ou *configurations*, mais gardera, du moins dans le terme d'«associé», une connotation d'éléments «rapportés», clandestins, venant après coup ou d'un «extérieur»:

(11) **en centre ville** d'accord **mais ailleurs** non  
[préfixe] [nouveau] [préfixe] [nouveau] (*repris à Blanche-Benveniste*)

Pour ce qui est de Luzzati (1985) et Berrendonner (1990), ils introduisent des macro-unités dites *périodes* – sans aucune référence à la catégorie syntaxique de phrase. La perspective est, pour l'un, temporelle et intonative (12), pour l'autre, cognitive et mémorielle (13):

(12) On en a un Sers-moi un chocolat	<b>bon ben</b> <u>s'il</u> est 8 h du matin qu'il vient de déjeuner <u>s'il</u> est 11 h de l'après-midi	<b>ben</b> <u>c'est un rouge</u> tu vois <b>ben</b> <u>c'est un pastis</u> (repris à Luzzati)
---	--	---

(13) En 1988/ Monsieur M. crée sa petite entreprise/ et ça marche// un an plus tard/ il se diversifie/ et ils sont quatre-vingts (oral radio)(repris à Berrendonner)

### 2.3. Analyses pragmatiques

### 2.3.1. Les unités minimales

L'unité pragmatique de base – l'**acte** – posera dans ses définitions classiques des restrictions assez sévères<sup>6</sup>, elle aussi, ce qui amènera vite les linguistes à sanctionner

<sup>6</sup> Notamment la condition du contenu propositionnel (CCP).

comme **non-actes** beaucoup des manifestations discursives non conformes à la définition. Il s'agit notamment des «livraisons» discursives non propositionnelle, telles les *inachèvements/interruptions* (14: 4), *ratés de formulation/faux-départs/ratages* (14: 1, 3, 8, 10, 11), *retouches-reformulations* (14: 2, 4, 6, 7, 9, 12), *ajouts* (14: 3, 8-9, 13), *thématisations* (15: 2 vos remontants/, 25 tacotac tv /), *prédictions* secondes (15: 7 c'est quatre jours à gratter), *adverbiaux* (15: 13 oui, 22 non) ou *connecteurs/ponctuants* (14: 6 là, 9 en fait, 15 hein; 15: 4):

(14) C. alors quelle est<sup>1</sup> quelle est l'information<sup>2</sup> importante qu'il faudra peut-être<sup>3</sup> qu'il faudra garder à l'idée pour<sup>4</sup>

E. bonjour<sup>5</sup> [étudiante en retard]

C. quelle est l'information là<sup>6</sup> euh: qu'il faudra garder à l'idée<sup>7</sup> dans euh<sup>8</sup> dans ce contexte de culture en fait<sup>9</sup> qu'est-ce que<sup>10</sup> quelle est l'i- l'in-<sup>11</sup> l'idée euh<sup>12</sup> importante euh soulignée dans le chapeau<sup>13</sup>(...) vous avez trop mangé d' chocolat<sup>14</sup> hein<sup>15</sup> (*Corpus Pop*)

(15) L1. docteur<sup>1</sup> vos remontants<sup>2</sup> ça m'fait rien<sup>3</sup>

L2. écoutez<sup>4</sup> je n'veos qu'une sollution<sup>5</sup> allons à tacotac tv<sup>6</sup> mais attention c'est quatre jours à gratter mais sensations très fortes<sup>7</sup> alors n'hésitez pas<sup>8</sup> bien espacer les grattages<sup>9</sup> tenez<sup>10</sup> j'ai un ticket sur moi<sup>11</sup> grattez-le pour moi<sup>12</sup>

L1. oui<sup>13</sup> ah<sup>14</sup> deux télés/<sup>15</sup> ah<sup>16</sup> mon ami/<sup>17</sup> mille cinq cent euros pendant dix ans/<sup>18</sup> merci docteur/<sup>19</sup> ha/ ha<sup>20</sup> au revoir<sup>21</sup>

L2. non<sup>22</sup> pas si vit<sup>23</sup> c'est mon tacotac tv<sup>24</sup> tacotac tv<sup>25</sup> c'est quatre jours à gratter pour gagner jusqu'à mille cinq cent euros par mois pendant dix ans<sup>26</sup> tacotac tv<sup>27</sup> trois euros<sup>28</sup> on gagne une fois<sup>29</sup> ça tombe tous les mois<sup>30</sup> (*id.*)

Certains chercheurs vont utiliser pour ces catégories une terminologie plus permissive, avec des catégories comme celle de *coups discursifs*, fondés sur une production rythmique du discours, «dans le temps» (Auchlin & Ferrari 1995), ou comme celle d'*opérations*, fondée sur des types distincts d'informations et prenant en compte les «hétérogénéités énonciatives» (cf. Authier-Revuz 1984, 1991; Pop 2000).

Or, la catégorie d'*opération* ne correspond pas à une unité linguistique clairement délimitable et serait repérable sémantiquement dans l'épaisseur de la chaîne verbale, cette dernière vue comme configuration hétérogène, stratifiée, d'informations générées simultanément par les locuteurs. Elle peut rester invisible et intégrée sur la linéarité de la chaîne (aucune frontière prosodique; *vraiment* 17), mais peut tout aussi bien se présenter en rupture de construction grammaticale, donc être «extraposée» (cf. *vraiment* 16: 52, avec frontière d'acte; Pop 2000; 2005).

(16) parce que<sup>51'</sup> / **vraiment**<sup>52</sup> vous êtes l'infidèle total<sup>51"</sup> /

	BP51'	52	51"
<i>Ip</i>			vs êtes l'infidèle total
<i>s</i>	parce que	vraiment	l'infidèle total
<i>D</i>	parce que		vs êtes l'infidèle total
<i>PP</i>	parce que		vs êtes l'infidèle total
<i>Pro</i>	-	/	/ /

(17) enfin<sup>33</sup>/c'est une union **vraiment** comme je l'imagine<sup>34</sup>/

GS33		34
<i>Md</i>		c'est une union
<i>Md</i>	enfin	comme je l'imagine
<i>s</i>		c'est une union vraiment comme je l'imagine
<i>Pd</i>	enfin	
<i>Pro</i>	/	
<i>Is</i>		<i>mouvement d'épaules</i>

Comme nous l'avons montré ailleurs, ces opérations peuvent être considérées *plus ou moins actes* (cf. aussi le terme de *semi-acte* chez Rubattel 1986).

### 2.3.2. Unités non minimales

Très tôt, les linguistes utiliseront des notions concurrentes pour désigner des combinaisons d'actes dans les discours. Ainsi, dans un dialogue, l'unité maximale monologale sera vue différemment par les analystes du discours et les ethométhodologues: à preuve la non-coïncidence des notions, respectivement, d'*intervention* et de *tour de parole*; de *mouvement discursif* (Roulet 1986) et de *move* (Sinclair & Coulthard 1975), etc. En plus, une telle unité semble être pour Marie-Annick Morel (1992) un *paragraphe oral* – une catégorie tout-à-fait intéressante, normalement intermédiaire quant au niveau de textualisation, entre *acte* et *texte*<sup>7</sup>.

(18) mais moi j'crois/ qu'c'est pas comme ça qu'ça doit marcher/ la société  
[préambule(s)] [rhème] [postrhème] (repris à Morel)

Quant à la notion de *séquence* – elle aussi intermédiaire entre *acte* et *texte* et recouvrant celle de *macro-acte* (Adam 1992; Kerbrat-Orecchioni 2005) ou d'*activité* (Pop 2005)<sup>8</sup>, – recouvre, elle aussi, des concepts très différents; peut-être parce qu'elle est intuitivement perçue comme «différence» dans le langage courant et que les locuteurs ont des étiquettes métadiscursives pour les unes ou les autres (cf. *nouvelles* 19; *décrire* 20, où les séquences sont notées en grisé):

(19) Sans se perdre en mondanités, Aymeri APPORTAIT DES NOUVELLES. Bonnes. Les derniers sondages confirmaient les précédents et laissaient apparaître entre 34 et 36% d'indécis. Un pactole inespéré, encore qu'on pût redouter une abstention massive. En tout cas, la disparition de Mégissier ne profitait toujours pas à ses concurrents de droite; Sorèze et Frémont ne dollaient pas de leurs positions. *BREF*, l'état de l'opinion, à deux jours de l'ouverture de la campagne officielle, correspondait d'assez près aux projections qu'il avait communiquées à Varenne la semaine précédente. (M. Bredel, *Les petites phrases*)

<sup>7</sup> En dépit de la contradiction des termes qu'elle renferme.

<sup>8</sup> Au niveau *méso* de la structuration du texte.

(20) Elle: (...) *Nous avons cherché partout, mais nous ne l'avons pas trouvé. Odette croyait que c'était un bruit dans le radiateur.* (Un temps.) *Mais c'est vrai. Dans une vraie maison, il y a UN CHAT. Qui se promène, qui a ses parcours.*

*Lui:* Qui pisse partout, oui, pour marquer son territoire. Ce que tu appelles UNE MAISON, pour lui tu n'imagines pas ce que c'est. Un lieu sauvage, plein d'odeurs. Des odeurs qu'il affectionne, qui l'inspirent. Celles de la poubelle, celle du linge sale. Et qu'il défend contre les incursions des autres en pissant aux quatre coins. Régulièrement, quatre fois par jour, de peur que le parfum s'atténue.

*Elle:* CE QUE TU DECRIS, c'est le comportement d'un mâle. D'un mâle entier. Nous, nous le ferons couper. (D. Sallenave, *Conversations conjugales*)

Pour ce qui est des termes utilisés pour l'unité dialogale maximale, notons l'*incursion* chez les Genevois, et *interaction* chez les Lyonnais. Enfin, les termes de *parcours* ou *programmes discursif* semblent renvoyer à des représentations plus ou moins cognitives, suivant qu'on se rapporte à la conceptualisation de Culoli (1990), ou à celle de Fauconnier (1984).

### 2.3.3. *Malformations*

Si les notions et les termes précédents appartiennent à une vision «optimiste» de la configuration discursive, supposée explicable, d'autres termes trahissent en revanche une vision «pessimiste» de la production du discours. Ainsi, au niveau monologal, les **conflits de structuration** portent des noms à connotations négatives, comme *télescopages* (narratifs-argumentatifs, cf. 21), *anacoluthes*, *digressions*, *interruptions*, *inachèvements*, *rattrapages*, *retours*, etc. Sans parler des *faux-départs*, *ratages*, *ajouts*, *corrections* ou autres, termes qui renvoient tous à des constructions perçues comme malformées.

(21) BP: oui mais enfin/vous êtes/excusez-moi l'expression/vous êtes un/vous êtes/un/undrôle de lascar avec les femmes/parce que vraiment vous êtes l'infidèle total/et il y a tout de même/votre/votre première femme/vous racontez là aussi/moi j'aimerais bien/ (*Apostrophes*, B. Pivot - G. Simenon)

Du côté dialogal, si l'interaction ne respecte pas les principes coopératifs de base – droit à la parole, règles de la prise de parole, réponse préférée vs non préférée, double accord (Roulet & al 1985/1987), etc. – elle sera sanctionnée par des termes comme *chevauchement*<sup>9</sup> (cf. 22), *brouillage*, etc.

(22) L3. l'homme se différencie de l'animalité parce qu'il possède un logos si on enlève le logos↑  
L2. il n'y a plus d'homme

L3. on enlève l'homme↓ on retombe au niveau de l'animalité↓ (*Corpus Pop*)

### 2.3.4. *Le sens des connecteurs*

Les connecteurs logiques et grammaticaux, tels que définis dans les théories grammaticales, s'avéreront des catégories insuffisantes pour l'analyse du

<sup>9</sup> Les chevauchements de paroles sont notés par des soulignements.

discours, et des *connecteurs de type pragmatique* viendront compléter la grande famille des mots relationnels. Or, cette catégorie obligera à étendre la portée des sens pragmatiques, assignés d'habitude aux *actes*, vers les **procédures** – instructions, attachables aux «mots du discours», censées guider les récepteurs dans l'interprétation du discours (cf. l'instruction pour *tiens !* en 22; pour *ben*, en 23):

(22) *Tiens!* = [j'indique (et j'attire ton attention sur le fait que) le contenu de ton intervention est tout à coup renversé dans la phrase P.] (Dostie & Léard 1999 )

(23) *ben*: [Si vous entendez le lexème *ben*, cherchez un contenu P lié au contexte immédiat et supprimez les implications contextuelles de ce contenu dans votre modèle mental, avec la garantie de la part du locuteur qu'elles s'avéreront non pertinente] (Hansen '95)

Les étiquettes qu'on leur appose sont, en plus, extrêmement variables d'un auteur à l'autre, preuve qu'on est en présence d'un phénomène flou, difficile à cerner. La plupart des connecteurs pragmatiques ne correspondent guère à des catégories conceptuelles, et les termes qui les désignent indiquent leur perception comme *moins que des mots* («particules», cf. Fernandez 1994) ou même comme signes de ponctuation («ponctuants», cf. Vincent 1993). Or, il s'avère aujourd'hui qu'une énorme littérature est en train d'expliquer ce que ces «petits mots» veulent dire, montrant qu'un seul et même connecteur donne lieu à des interprétations et descriptions très différentes. Il s'agit, certes, d'un domaine sémantique dont les catégories d'analyse sont encore loin d'être cristallisées.

### 3. Conclusion

En dépit d'un vocabulaire métalinguistique plutôt négatif pour désigner les «faits de langue» (*ratés, faux-départs, scories de l'oral, lapsus, ratages, télescopage, adverbes de phrase*, etc.), l'idée qui est soutenue ici est celle de la nécessité d'une description du discours non normative, essayant d'intégrer ces «sens en marge» avec des catégories d'analyse nouvelles, adaptées aux manifestations des discours naturels.

## BIBLIOGRAPHIE

- Adam, J.M. (1992) *Les textes, types et prototypes: récit, description, argumentation, explication et dialogue*, Paris, Nathan.
- Auchlin, A. & Ferrari, A. (1995) Structuration prosodique, syntaxe, discours: évidences et problèmes, *Cahiers de linguistique française*, 15, pp. 187-216.
- Authier-Revuz, J. (1984) Hétérogénéité(s) énonciative(s), *Langue française* 73, pp. 98-111.
- Authier-Revuz, J. (1991) Hétérogénéités et ruptures. Quelques repères dans le champ énonciatif, in H. Parret (éd.), pp. 139-151.

- Berrendonner, A. (1990) Pour une macro-syntaxe, *Travaux de linguistique* no 21, pp. 25-36.
- Blanche-Benveniste, Cl. (1990) *Le français parlé. Études grammaticales*, Paris, Ed. du CNRS.
- Culioli, A. (1990) *Pour une linguistique de l'énonciation*, I, Ophrys.
- Dessaintes, M. (1962) *L'analyse grammaticale au seuil de la stylistique*, Namur, la Procure.
- Diaconescu, I. (1989) *Probleme de sintaxă a limbii române actuale*, București, ESE.
- Dostie, G., Léard, J.M. «Les marqueurs discursifs en lexicographie. Les cas de *tiens*», in G.Kleiber&M.Riegel (éds) *Les formes du sens*, Duculot.
- Fauconnier, G. (1984) *Espaces mentaux*, Paris, Minuit.
- Fernandez, M.M.J. (1994) *Les particules énonciatives dans la construction du discours*, PUF.
- Givón, T. (1979) From Discourse to Syntax: grammar as a processing strategy, in *Syntax and Semantics* 12, pp. 81- 104.
- Hansen, B.M. (1995) «Marqueurs métadiscursifs en français parlé: l'exemple de *bon* et de *bien*», *Le Français Moderne*, LXIII no 1, pp.20-41.
- Jespersen, O. (1937, 1971) *La syntaxe analytique*, Paris, Minuit.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (2005) Le fonctionnement du dialogue dans un «genre»particulier: La confidence dans le roman-photo, in Betten & Dannerer (eds.), pp. 1-16.
- Lefevre, F. (1998) *La phrase averbale en français*, L'Harmattan.
- Luzzati, D. (1985) Analyse périodique du discours, *Langue française* no 65, pp. 62-72.
- Mélis, L. (2000) «L'infinitif de narration comme prédication seconde», *Langue française* no 127, pp. 36-48.
- Morel, M.-A. (1992) Intonation et thématisation, *Information grammaticale*, 54, pp. 27-35.
- Pop, L. (2000) *Espaces discursifs*, Louvain-Paris, Peeters.
- Pop, L. (2002) Plus ou moins adverbes: le cas des 'adverbes de texte', dans *Représentation du sens linguistique*, Ed. Lincom Europa, Collection Lincom Studies in Theoretical Linguistics 2002, pp. 437-450.
- Pop, L. (2005) *La grammaire graduelle, à une virgule près*, Berne, Peter Lang.
- Roulet, E & al (1985/1987) *L'articulation du discours en français contemporain*, Berne, P. Lang.
- Roulet, E. (1986) Complétude intercative et mouvements discursifs, *Cahiers de linguistique française*, 7, pp. 189-206.
- Roulet, E. (1994) La phrase: unité de langue ou unité de discours?, in *Mélanges de philologie et de littérature médiévales offerts à Michel Burger*, Publications romanes et françaises, CCVIII, Droz.
- Rubattel, C. (1986) La structure de l'énoncé minimal comme condition d'accès aux stratégies interprétatives, *Cahiers de linguistique française*, 7, pp. 135-148.
- Sinclair, J.M., Coulthard, R.M. (1975) *Towards an Analysis of Discourse*, Oxford University Press.
- Stati, S. (1990) *Le transphrastique*, Paris, PUF.
- Vincent, D. (1993) *Les ponctuants dans la langue et autres mots du discours*, Nuit Blanche Ed.

## Corpus

- Collection *Le Monde*.
- Corpus Pop = Pop, L. (éd.) *Verba volant*, Ed. Echinox, 2002.
- Nothomb, Amélie *Antéchrista*, Albin Michel, 2003.

## Types de texte et genres de discours

# LES GENRES DE DISCOURS DANS LES CADRES D'UNE POÉTIQUE GÉNÉRALE. PRÉLIMINAIRES À UNE ÉTUDE DES GENRES DE LA PRESSE ÉCRITE

LIGIA STELA FLOREA<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** *The Discourse Genera in the Perspective of a General Poetics.* This contribution is part of a research project centred on the written press genera as social and cultural practices: nature, typology and dynamics in the Romanian and French press. Starting with a synthesis of the main researches in this field, the author tries to reconsider all these aspects in order to make some assumptions concerning the definition criteria of the press genera in the perspective of a general poetics theory.

**Keywords:** discourse genera; social and cultural practices; general poetics; discourse and genera norms; discourse genera and text types; textual semiosis; communication contract; situational and discursive constraints; thematic construction of the event; media discourse.

Cette contribution s'intègre à une recherche plus ample ayant pour objet les genres de la presse écrite comme pratiques discursives et culturelles: définition, typologie et dynamique des genres dans la presse d'information générale roumaine et française. Dans un premier temps on a procédé à une synthèse des principales approches de cette problématique afin de pouvoir formuler des hypothèses concernant la définition du concept de genre journalistique dans les cadres d'une théorie des genres de discours<sup>2</sup>.

### 1. Le genre de discours entre linguistique et stylistique

L'idée d'inclure la problématique des genres dans le domaine de la linguistique a été avancée par Bakhtine dès 1952 et reprise en 1984 dans *Esthétique de la création verbale*:

<sup>1</sup> Professeur en linguistique française à la Faculté des Lettres, Université Babes-Bolyai, directeur du Centre de Linguistique romane et Analyse du discours, 400202 Cluj-Napoca, [lsflore@ yahoo.fr](mailto:lsflore@ yahoo.fr)

<sup>2</sup> Recherche qui s'effectue au cadre du projet PN\_II\_IDEI\_2235, financé par le CNCSIS (Conseil national de la recherche scientifique universitaire) de Roumanie.

«L'interrelation entre genres premiers et seconds, le processus de formation des genres seconds, voilà qui éclaire la nature de l'énoncé et la corrélation entre langue, idéologies et visions du monde. La nature de l'énoncé et les particularités de genre qui marquent la variété des discours se situent au croisement important d'une problématique linguistique» (1984: 266).

À chaque domaine d'activité humaine correspond un certain mode d'utilisation du langage et chaque sphère d'utilisation du langage comporte un répertoire de genres qui se diversifient à mesure que cette sphère se développe. La dynamique des genres repose, selon Bakhtine sur la relation entre *genres premiers*, propres à la communication orale spontanée, et *genres seconds*, associés à la communication écrite et à des pratiques socio-politiques et culturelles complexes.

Bakhtine établissait une relation directe entre genres et styles fonctionnels: une fonction donnée (scientifique, technique, idéologique, administrative, quotidienne) et des conditions d'énonciation spécifiques à chaque sphère d'activité et de communication humaine engendrent un certain genre, c'est-à-dire «un type d'énoncé relativement stable du point de vue thématique, compositionnel et stylistique» (1984: 265). Le style fonctionnel c'est le style d'un genre de discours; il fait l'objet d'une stylistique de la langue, alors que le style individuel fait l'objet de la stylistique littéraire.

Certes, le style reflète l'individualité du sujet parlant ou écrivant, mais les genres de discours ne sauraient refléter dans la même mesure les particularités idiolectales: ceux qui y parviennent le mieux sont les genres littéraires et ceux qui y sont le moins enclins sont les genres «standardisés»: documents officiels, correspondance commerciale, notes de service et on pourrait y ajouter toute la gamme des «textes procéduraux».

Les changements que subissent les styles fonctionnels tout au long de l'histoire sont étroitement liés aux changements qui se produisent au niveau des genres de discours. Ces derniers reflètent de manière prompte et sensible les mutations survenues dans la vie sociale, étant pour Bakhtine «la courroie de transmission» qui rattache l'histoire de la langue à l'histoire de la société. Pour pénétrer dans le système de la langue, toute innovation linguistique doit passer par la filière du style-genre, autrement dit passer une sorte de test imposé par une certaine pratique discursive.

Tout fait de langue est en tant que tel une forme grammaticale, mais comme élément intégré à un énoncé individuel, le fait de langue est aussi un fait de style de sorte que le choix d'une certaine forme grammaticale est par lui-même un acte stylistique. La plus féconde peut-être des idées de Bakhtine est la relation organique qu'il établit entre la compétence linguistique et la compétence stylistique, définie d'abord comme une compétence générique<sup>3</sup>.

<sup>3</sup> «Les formes de la langue et les formes types d'énoncés, c'est-à-dire les genres de discours, s'introduisent dans notre expérience et dans notre conscience conjointement [...]. Apprendre à parler c'est apprendre à structurer des énoncés. Les genres de discours organisent notre parole de la

Les formes que revêt l'énoncé, c'est-à-dire «les formes types d'énoncés» ou genres de discours sont moins contraintes mais non moins prescriptives que les formes grammaticales. Si ces dernières sont gouvernées par des règles, les genres sont perçus par les usagers comme des normes qui règlent la forme des énoncés et les pratiques discursives.

C'est là qu'intervient le clivage entre la conception bakhtinienne et saussurienne de l'énoncé. Bien qu'étant un fait de parole et ayant de ce fait un caractère singulier et créatif, l'énoncé ne saurait passer pour «une combinaison absolument libre des formes de la langue», comme le considérait Saussure, qui opposait les faits de parole, actes purement individuels, au système de la langue comme phénomène social.

L'approche de Bakhtine nous semble rejoindre sur bien des points les théories de l'énonciation. En tant que formes stables d'énoncés, soumises à des normes thématiques, compositionnelles et stylistiques, les genres s'inscrivent parmi les mécanismes qui assurent la conversion de la langue en discours, relevant à ce titre de l'activité énonciative. Tout comme les mécanismes linguistiques (référence, deixis, modalités, performativité, polyphonie), les mécanismes d'ordre générique attestent qu'une bonne part des phénomènes appartenant à la pratique de la langue présente un caractère systématique.

## 2. Le genre de discours comme objet de la poétique générale

Dans la conception de Rastier (2001a), l'étude des genres incombe à la «poétique généralisée». Elle aurait pour objet l'ensemble des normes et des usages du langage oral ou écrit, littéraire ou non littéraire. Elle aurait pour tâche de décrire les divers types de discours (juridique, scientifique, religieux, littéraire, etc.) et leurs rapports aux genres, qui définissent à leur tour la manière dont les types de discours se situent par rapport aux pratiques sociales

**2.1. *Les genres de discours comme pratiques discursives et sociales.*** À chaque type de pratique sociale correspond un certain type de représentation par le discours. Comme Bakhtine l'avait déjà signalé, l'usage spontané lui-même se conforme à certaines normes sociales et discursives qui ont cours dans le contexte où il fonctionne. L'institution discursive suppose que les individus engagés dans un même type de pratiques sociales sont liés par un *contrat de parole* qui spécifie les relations qui les unissent, leur assigne un statut et des rôles déterminés dans l'activité communicative. En tant qu'il découle d'un «implicite codé», le contrat de parole suppose, selon Charaudeau (1983: 54) un *rituel socio-langagier*.

---

même façon que l'organisent les formes grammaticales (syntaxiques). Nous apprenons à mouler notre parole dans les formes du genre et nous savons aux premiers mots pressentir un genre, en deviner le volume, la structure compositionnelle» (1984: 285).

«C'est l'existence d'un Implicit codé qui met les deux parties sur un même terrain de connivence discursive [...] On dira que ces deux parties sont surdéterminées par un même *Rituel socio-langagier* qui fait que seul leur être collectif est en cause dans cet enjeu discursif. Ce rituel socio-langagier dont dépend l'Implicit codé, nous l'appellerons *Contrat de parole*. [Il] est constitué par l'ensemble des contraintes qui codifient les pratiques socio-langagières et qui résultent des conditions de production et d'interprétation de l'acte de langage» (c'est l'auteur qui souligne).

En tant que codification d'une pratique socio-langagière, le genre de discours implique des contraintes visant: la finalité de l'acte de langage, les rôles communicatifs, les thèmes qui peuvent être abordés, la manière dont ils peuvent être abordés et les «stratégies de langage» qui seront mises en oeuvre. Suivant la formation discursive qui est la sienne, l'énonciateur peut éluder ces contraintes ou opter pour l'une des solutions offertes par le contrat et jugée la plus efficace dans le contexte donné. L'efficacité du discours dépend de l'interaction entre les conditions génériques, le rituel socio-linguistique qu'elles impliquent à l'origine et ce que réalise effectivement l'acte de communication.

Selon Maingueneau (1987: 39), l'institution discursive présente deux faces: *sociale* et *langagière*. Vu que le concept d'institution discursive se rapporte prioritairement aux aspects relevant de l'énonciation, l'auteur recourt au terme de *pratique discursive* pour désigner «cette reversibilité essentielle entre les deux faces, sociale et textuelle, du discours». Le genre de discours est, pour Maingueneau (1998: 51), un acte de langage comportant un degré élevé de complexité; il est soumis à des déterminations «contractuelles» d'ordre social et linguistique: une condition de finalité et d'identité (statut des partenaires légitimes), une condition de temps et de lieu et une condition de support matériel et d'organisation textuelle.

On retrouve cette conception du genre comme codification d'une pratique sociale chez Rastier (2001a: 229-230): le genre est un *type d'usage linguistique codifié* qui remplit un double rôle médiateur: entre texte et discours et entre texte et situation comme aspects d'une pratique sociale. La division du travail, la diversification des pratiques sociales et la ritualisation des activités constituent, selon Rastier, «la base anthropologique de la poétique généralisée». Etant donné que chaque texte se rapporte à la langue par le biais d'un discours et au discours par le biais d'un genre, l'étude des genres doit être «une tâche prioritaire pour la linguistique».

## 2.2. Postulats de la poétique générale.

Conçue par Rastier (2001a: 231-234) comme une «linguistique des genres» qui articule linguistique de la langue et linguistique de la parole, la poétique générale repose sur les cinq postulats suivants:

(i) «Tout texte est donné dans un genre et perçu à travers lui: aussi la langue est-elle actualisée dans des genres»<sup>4</sup>. Ce postulat reprend la thèse fondamentale

<sup>4</sup> Rastier, *Arts et sciences du texte*, Paris, P.U.F, 2001a, p. 231.

de Bakhtine en y ajoutant le principe hyelmslémien qui intègre le texte à la théorie du langage. Si le morphème est l'unité linguistique élémentaire, dit Rastier, le texte, sans être l'unité maximale, est l'unité fondamentale car «tout texte prend son sens dans un corpus»<sup>5</sup>. Puisque le genre est la voie privilégiée d'accès à l'intertexte, l'établissement d'un corpus de référence doit passer inévitablement par le genre. Le corpus de référence pour *La cousine Bette* n'est pas la France de Louis-Philippe mais *La comédie humaine* et les romans d'E.Sue que Balzac aspirait à égaler et même à dépasser.

(ii) «Le genre l'emporte sur les autres régularités linguistiques»<sup>6</sup>. Le lexique, la syntaxe de même que les structures textuelles sont déterminés par les genres de discours. Vu que les structures linguistiques sont gouvernées par des *règles* et les structures textuelles par des *normes*, l'étude des genres permettrait d'articuler linguistique de la langue et linguistique du texte. D'autre part, c'est le discours et notamment le genre qui décident de l'usage et, dans une certaine mesure, du choix même de la langue. Le genre pèse évidemment sur le choix du niveau de langue (variété sociolectale) comme sur le choix du registre (style fonctionnel).

(iii) «Corrélativement, les normes de discours et de genre permettent la traduction»<sup>7</sup>. L'activité traduisante porte non seulement sur la langue du texte mais aussi sur ses dimensions discursive et générique. Les correspondances qu'on peut établir entre tel genre dans une langue et tel autre dans une autre langue facilitent considérablement la traduction; faute de correspondances intergénériques, on doit recourir à des transpositions, ce qui arrive fréquemment dans la traduction des textes littéraires.

(iv) «Les régularités de genre l'emportent sur les régularités idiolectales ou stylistiques»<sup>8</sup>. Selon des recherches statistiques récentes, le genre prime le style d'auteur: en comparant les romans, le théâtre et les poèmes de V. Hugo, A. de Lamartine et A. de Musset, les chercheurs n'ont pas pu identifier les auteurs, à tel point l'emprise du genre était forte.

(v) «Le genre reste le niveau stratégique d'organisation où se définissent trois modes fondamentaux de la textualité»<sup>9</sup>. Le mode *génétique* détermine la production du texte et dépend à son tour de la situation d'énonciation et de la pratique discursive. Le mode *mimétique* spécifie l'appartenance du texte à un corpus de référence; enfin, le mode *herméneutique* rend compte du parcours interprétatif. Les normes de genre ont une incidence directe sur le mode d'actualisation des sèmes: ainsi, dans un corpus de contes fabuleux, les syntagmes ou les lexèmes comportant le trait */-animé/* peuvent actualiser le sème */+animé/*.

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 232.

<sup>6</sup> Rastier, F. (2001a), p. 232.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 232.

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 232.

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 233.

**2.3. La poétique, une théorie des normes de discours et de genre.** Selon Rastier, les traits d'ordre stylistique ne peuvent être définis que par rapport aux normes de genre et implicitement de discours. On a beaucoup parlé à un moment donné du style comme écart par rapport à un illusoire *langage ordinaire*. Il n'y a pas de langage ordinaire, il y a seulement des usages courants du langage qui n'échappent pas pour autant aux contraintes imposées par le type et le genre discursifs. On ne peut parler d'écart dans l'usage qu'on fait de la langue, opine Rastier, que si l'on entend par là un écart par rapport aux attentes qu'induisent les normes de discours et de genre<sup>10</sup>.

Coseriu (1969) a proposé à juste titre que la linguistique de la langue soit complétée par une linguistique des normes. Pour Rastier comme pour Coseriu, la *poétique est une théorie des normes de discours ou de genre*, alors que la linguistique est une théorie de la norme générale et la stylistique, une théorie de la norme particulière. Chaque niveau (discours, genre, style) s'organise en fonction des libertés octroyées par le niveau supérieur, conformément à «une grammaire permissive».

Le rapport entre poétique et stylistique est, selon Rastier, un rapport de complémentarité et non de contradiction, qui s'institue entre deux méthodes plutôt qu'entre deux disciplines. À l'opposition classique entre le caractère universel de la langue et le caractère singulier du style on devrait substituer l'opposition entre diverses formes de généralité (d'ordre phonologique et morphosyntaxique) et des usages particulières en cours d'affirmation; ceux-ci pourraient contredire à un moment donné les normes générales sans les invalider pour autant.

Si Rastier plaide pour une «poétique généralisée» comme partie intégrante de la linguistique, c'est parce qu'il croit que la linguistique doit enfin dépasser sa condition de «linguistique restreinte» et s'adjoindre la poétique et la stylistique qu'elle avait abandonnées jusqu'ici aux études littéraires.

### 3. Problèmes que soulève la définition du concept de genre

Malgré le volume appréciable de travaux qui lui ont été consacrés, le concept de genre ne possède pas à ce jour une définition univoque, ce qui amène D.Combe à affirmer en 1992: «L'heure est encore à la théorie non pas tant des genres constitués [...] que de la notion même de genre»<sup>11</sup>.

**3.1.** Une première cause serait la **grande diversité des genres**, due à la diversification progressive des pratiques discursives tout au long de l'histoire. Que peuvent avoir en commun une conversation informelle, un article de loi, un discours électoral, des notices de montage, un cours *ex cathedra* ou des relations de voyage? Une telle diversité fonctionnelle rend utopiques les tentatives de trouver des critères généraux de définition et, si l'on pouvait quand même en trouver,

<sup>10</sup> Voir plus loin le concept d'horizon d'attente chez Jauss 1986.

<sup>11</sup> Dominique Combe, *Les genres littéraires*, Paris, Hachette, p.5-6 (apud Rastier 2001a, p. 235).

opinait Bakhtine (1984), ces crières seraient aussi abstraits qu'inopérants. Ce qui explique, selon lui, qu'on n'ait étudié jusqu'à son époque que les genres littéraires, les genres rhétoriques et quelques genres du discours quotidien mais sans prendre en compte leur dimension linguistique.

Etant donné que, tout comme les activités communicatives dont ils dérivent, les genres «sont en nombre tendanciellement illimité» (Bronckart 1997: 138), une typologie générale des genres s'avère impossible. On peut envisager en revanche des typologies locales, associées à une formation sociodiscursive comme par exemple la presse d'information générale ou même un organe de presse.

On ne saurait établir *a priori* une typologie transdiscursive des genres, opine Rastier (2001 b), il convient d'établir plutôt les axes de typologisation des discours. Chaque type de discours suppose un groupe de pratiques sociales et il s'agit d'identifier le système générique qui correspond à chaque type de discours. Pour rattacher les genres aux discours, la poétique générale doit étudier les systèmes génériques dans leur évolution et dans leurs interactions.

**3.2.** Un autre problème réside justement dans les **variations diachroniques** inévitablement associées à l'évolution des genres. J.P. Bronckart (1996: 56) définit les genres comme des «*formes communicatives* historiquement construites par diverses formations sociales en fonction de leurs intérêts et de leurs objectifs propres».

Le caractère historique et culturel des genres de discours est unanimement reconnu tant par les théoriciens de la littérature que par les linguistes qui s'intéressent au texte et au discours. Dans la conception de Jauss (1986), les genres littéraires ont une fonction sociale et la succession des systèmes littéraires (courants, programmes) doit être étudiée en relation avec le processus historique général. C'est aussi l'opinion de Lits et Dubied, auteurs d'un excellent «*Que sais-je*» sur le fait divers (1999): le concept de genre de discurs ne peut pas être défini sans faire appel à ses racines historiques, géographiques et socio-culturelles.

Il convient de rappeler à ce propos la démarche que Jauss préconise dans l'étude des genres littéraires. Tout d'abord, ceux-ci ne doivent pas être considérés comme des classes (*genera*) mais comme des groupes ou familles historiques susceptibles d'une description empirique. Le fait de définir les traits génériques non d'un point de vue normatif (*ante rem*) ou classificateur (*post rem*) mais d'un point de vue historique (*in re*), comme un processus continu où «ce qui est antérieur s'élargit et se complète par ce qui suit», présente, selon Jauss, un avantage évident. La continuité qui crée le genre peut apparaître au niveau d'un ensemble textuel, dans les manifestations propres au style d'une époque, dans l'évolution d'un thème ou dans la suite des œuvres d'un même auteur.

**3.3.** L'objection que soulèvent couramment les adversaires du concept en question est «**le mélange des genres**», une seule et même œuvre pouvant relever de plusieurs genres. Tel est le cas du texte d'A. Gide, *Les Nourritures terrestres*,

qui a été étiqueté de diverses manières: roman autobiographique, traité de morale, journal, poème en prose. Nous croyons avec Jauss que la saisie des traits génériques dominants qui gouvernent l'organisation du texte peut transformer le mélange des genres - où les théories classiques voient un revers des «genres purs» - en une catégorie productive.

Dans le cas des *Nourritures terrestres*, que Gide a conçu comme un «manuel d'évasion, de délivrance» (*Préface à l'édition de 1927*), on a affaire à ce que Maingueneau (2003) appelle un *genre d'auteur*: le genre a été établi par une décision de l'auteur, qui détermine ainsi le parcours interprétatif du texte. Mais en général les œuvres littéraires suivent plus ou moins les modèles fournis par les œuvres antérieures, s'inscrivant ainsi dans une «classe généalogique» (cf. Schaeffer 1986).

Les textes non littéraires sont eux aussi plus ou moins hétérogènes: un article de journal, une émission radiophonique ou télévisée peuvent combiner des traits appartenant à divers genres. Un compte rendu, genre informatif par excellence, peut inclure des explications ou des commentaires qui témoignent d'une implication subjective plus ou moins accusée de l'instance médiatique. Les *Radioscopies* de Jacques Chancel, qui ambitionnaient de réaliser le portrait radiophonique des personnalités françaises des années 1970, mêlaient la technique de l'interview à la spontanéité de la conversation informelle. Les débats politiques à la télévision française constituent à l'heure actuelle, selon certains chercheurs (cf. Oprea, ici-même), un véritable amalgame de dispositifs scéniques: débat politique, talk-show et magazine télévisé.

Aussi certains auteurs (Adam 1997 et 1999) définissent-ils le genre comme un prototype: un texte ressortit dans une mesure plus ou moins grande à un genre. Comme la plupart des articles de presse, par exemple, ne se conforment pas aux normes d'un seul genre, entre le centre et la périphérie d'une catégorie générique de même qu'entre les zones périphériques de certaines catégories connexes on peut constater des différences graduelles.

**3.4.** Les créations littéraires comme les productions médiatiques tendent en permanence à sortir des cadres d'un genre, **attitude transgressive** que B.Croce considère comme étant la condition *sine qua non* d'une œuvre artistique: «Tout véritable chef d'œuvre a violé la loi d'un genre établi, semant le désarroi dans l'esprit des critiques qui se virent dans l'obligation d'élargir ce genre»<sup>12</sup>. On retrouve cette conception chez E. Ionescu (*Notes et contre-notes*): la valeur d'une œuvre réside avant tout dans son originalité et par conséquent elle crée ses propres règles.

Loin de mettre en question la pertinence de la notion de genre, dit Jauss, cette attitude transgressive ne fait que démontrer la *réalité historique, la fonction esthétique et l'efficacité herméneutique* du concept de genre. Même en tant que pure expression d'une individualité, ce qui n'en est pas moins une généralisation

<sup>12</sup> Apud Jauss, «Littérature médiévale et théorie des genres», in Genette et alii, 1986, p. 38.

excessive, l'œuvre est conditionnée par l'«altérité», c'est-à-dire par la relation avec le récepteur, notamment par cette faculté du récepteur que Bakhtine (1984) appelait «compréhension responsive active».

Lors même qu'elle nie et dépasse toute attente, l'œuvre suppose un «horizon d'attente» que la tradition et la série des œuvres connues induisent chez les lecteurs; dans cette mesure, toute œuvre appartient à un genre, défini par Jauss comme un ensemble de règles qui orientent la compréhension du texte, permettant une «réception appréciative».

**3.5.** Une autre difficulté que soulève la définition du genre semble résider dans la **dualité même de cette catégorie**, source d'inévitables tensions internes. Pour Adam (1999: 90), les genres sont des conventions «prises entre deux principes plus complémentaires que contradictoires»: d'une part un principe centripète d'identité, orienté vers le passé et vers la reproduction, qui obéit aux règles et, de l'autre, un principe centrifuge de différence, orienté vers l'avenir et vers l'innovation, qui tend à déplacer les règles.

Le principal ressort de l'innovation tient aux conditions où se déroule l'acte d'énonciation: la situation, la finalité et l'objectif de l'acte peuvent déterminer l'énonciateur à observer le principe d'identité ou, au contraire, à s'en écarter et à introduire de nouveaux éléments qui mettent en oeuvre les ressources de la langue et les disponibilités des genres. L'existence, l'évolution et la contestation des normes, conclut Adam (1999: 91), «font partie de la définition même des genres et de leur reconnaissance».

#### 4. Genres de discours et types de texte

**4.1.** Les typologies fonctionnelles du discours distinguent divers modes d'utilisation du langage à partir des fonctions définies par l'école praguoise (Jakobson) ou anglaise (Halliday). On parle tantôt de quatre «types de discours» (narratif, procédural, expositif et exhortatif), tantôt de trois (descriptif, narratif si argumentatif) ou seulement de deux (narratif et argumentatif).

Tout texte (littéraire, scientifique ou médiatique) serait ainsi le résultat d'un certain «dosage» de ces fonctions. Le problème de ces typologies, observe Rastier (2001a), est qu'elles définissent des classes trop larges qui regroupent des textes hétéroclites. La classe des textes argumentatifs par exemple met côté à côté la thèse du philosophe, le plaidoyer de l'avocat et le commentaire de l'éditorialiste. Ces typologies transcendent les types et les genres de discours sans pouvoir fournir des critères valables de définition.

Au lieu de parler de fonctions du langage, établies *a priori*, opine Rastier, on devrait parler plutôt de fonctions des genres et de leur rapport au texte à travers lequel ils se réalisent. Si chaque genre a sa fonction déterminée au sein d'une pratique sociale, chaque texte va spécifier cette fonction à sa manière. Ainsi, les discours procéduraux comportent une fonction prescriptive qui se retrouve dans des

genres aussi différents que les recettes de cuisine, les instructions de montage, les notices pharmaceutiques, les règlements de toute sorte ou les manuels. Les fonctions des textes varient avec les pratiques sociales: en créant dans des situations nouvelles de nouveaux genres, on crée de nouvelles fonctions du langage.

**4.2.** Adam (1992 et 1999) s'oppose résolument à la notion de type de texte en considérant que «le texte est trop complexe et trop hétérogène pour présenter des régularités observables et codifiables» (1999: 82). Les régularités de type *récit*, *description*, *argumentation*, *explication*, *dialogue* se situent, selon Adam, à un niveau de complexité dit «séquentiel». La séquence est une unité compositionnelle ayant un degré de complexité inférieur à celui de la période, même si elle peut se confondre parfois avec cette dernière. Le texte apparaît dans cette optique comme «une structure hiérarchique complexe qui inclut *n* séquences – elliptiques ou complètes – du même type ou de type différent» (1992: 91).

Rastier (2001 a: 264-265) attire l'attention sur les implications théoriques de cette conception qui, du fait qu'elle étend le principe logico-grammatical de compositionnalité au niveau du texte, crée la possibilité de définir la textualité au niveau macro-syntaxique. L'aperception grammaticale du texte conduirait en dernière analyse à voir dans les genres de discours des «types de succession de séquences», ce qui ne manquerait pas de soulever certains problèmes.

Tout d'abord la fonction d'une séquence n'est pas donnée automatiquement par la place qu'elle occupe dans le texte et par ses rapports avec les séquences précédentes et subséquentes. Ensuite, les séquences changent de fonction d'un genre à l'autre: la description romanesque diffère de celle que pratique la poésie. L'usage qui est fait des séquences dépend effectivement du genre sans le définir pour autant.

Enfin, si elle n'est pas définitoire pour le concept de genre, la notion de séquence le complète à un niveau ultérieur d'analyse: c'est le genre qui détermine les séquences et non *vice versa*. Un genre ne se définit pas par une combinaison de séquences, terme auquel Rastier préfère celui de «configurations».

## 5. Genre de discours et *semiosis* textuelle

Dans un article publié sur la page web *Texto.net*, Rastier (2001b) affirme que les normes de genre sont constitutives du processus de *semiosis* textuelle et définit le genre comme «un rapport normé entre signifiant et signifié au niveau du texte». Rastier se démarque ainsi des auteurs qui définissent la *semiosis* comme un rapport entre signifiant et signifié au niveau du signe, sans prendre en compte les paliers supérieurs, ce qui suggère qu'à ces paliers le sens résulterait par simple composition de la signification des signes<sup>13</sup>.

<sup>13</sup> La position de François Rastier est aussi celle de Carmen Vlad, qui attribue au texte un statut sémiotique en vertu de sa nature communicative et symbolique. En s'appliquant à retracer le parcours interprétatif

Dans la conception de Rastier, le genre est le *facteur de base de la semiosis textuelle*. La définition du genre réclame un faisceau de critères dont la cohésion détermine, tant sur le plan du signifiant que sur celui du signifié, l'organisation du texte et la *semiosis* textuelle. Ainsi, pour un genre comme l'article scientifique, le premier paragraphe du texte (plan du signifiant) correspond sur le plan du signifié à une introduction, alors que dans le cas de la nouvelle, le premier paragraphe du texte est une description.

Conformément au postulat (v) de la poétique générale (cf. *supra* 2.3.), le genre détermine tant le mode de production, que le mode d'interprétation du texte. En reconSIDérant le texte dans cette perspective, Rastier (2001a: 21) le définit comme «une suite linguistique empirique attestée, produite dans une pratique sociale déterminée et fixée sur un support quelconque». Ces trois conditions définitoires du texte impliquent que:

- Le texte a une existence objective, il n'est pas une création théorique comme l'exemple en linguistique;
- Le texte est produit au sein d'une pratique sociale et culturelle déterminée, dont la connaissance rend possible la délimitation du texte;
- Le texte est fixé sur un support, condition empirique indispensable à l'étude critique, qui met de plain-pied l'écrit et l'oral.

Rastier ne recourt pas à des critères structurels-formels dans la définition du texte, ne postule pas d'universaux textuels, comme Weinrich (1989) et Adam (1990 si 1999), mais il en reconnaît l'importance pour l'anthropologie linguistique.

Comment établir des critères universels de textualité quand il y a des genres qui réduisent le texte à une seule phrase, voire à un seul mot? L'apparition de nouvelles pratiques sociales pourra à l'avenir donner naissance à de nouveaux genres. S'il y a *des règles de bonne formation du texte*, croit Rastier, elles *ont trait aux genres* et non aux universaux textuels.

Une linguistique ouverte sur le texte et attentive à sa dimension herméneutique doit relier la lettre, au sens philologique et grammatical, à l'esprit du texte, c'est-à-dire aux diverses interprétations qu'il suscite. Entre la forme matérielle du texte et ses interprétations, la médiation est assurée par tout un système de normes socialisées tels le discours, le genre et même l'idolecte. Ainsi conçu, le texte serait la charnière qui rattache la linguistique à la philologie et à l'herméneutique, ce qui permettrait enfin, selon Rastier, d'unifier pratique philologique et théorie sémantique de l'interprétation.

Quant à la relation entre les deux plans du langage, contenu et expression, Rastier se montre l'adepte d'une conception non dualiste, qui affirme l'unité des deux plans, intégrant les signifiés et les signifiants au même *parcours interprétatif*. La rime, le rythme et la prosodie créent entre les plans du langage non seulement

---

du texte conçu comme signe verbal complexe, Vlad (2003: 46) voit dans «l'interprétant immédiat» de Pierce le premier niveau de la *semiosis* textuelle, qui équivaut, selon elle, à la textualité.

des correspondances (cf. la fonction poétique ou stylistique de Jakobson) mais aussi de permanents contacts: l'intonation peut souligner, suppléer ou contredire le contenu de certains syntagmes ou périodes. A tous les niveaux, c'est le genre qui codifie les rapports entre les deux plans du langage.

## 6. Vers une définition des genres de la presse écrite

**6.1.** En tant que théorie des genres, la poétique a la tâche d'élaborer des critères de description des genres, d'en établir la hiérarchie et d'en examiner les interactions. Un genre se définit, selon Rastier (2001b: 2), par:

- un faisceau de critères, dont la cohésion est observable tant au plan du signifiant qu'à celui du signifié;
- son incidence sur la textualité, le genre déterminant cette corrélation entre le plan du signifiant et le plan du signifié qu'est la *semiosis textuelle*.

Le sens, c'est-à-dire la cohérence résulte à la fois des relations internes et externes du texte, plus exactement de l'interaction entre un contexte et un intertexte. La détermination des éléments du niveau local par les éléments du niveau global se traduit par l'incidence du texte sur ses parties constitutives et par l'incidence du corpus de référence sur le texte<sup>14</sup>.

**6.2.** Pour nous situer maintenant dans les cadres de l'institution discursive qui nous occupe, à savoir la presse écrite, nous allons définir le genre à la suite de Charadeau (1997) comme *forme textuelle-discursive de mise en scène de l'information*.

C'est le contrat de communication médiatique qui spécifie les contraintes présidant à la mise en scène de l'information: contraintes situationnelles portant sur la finalité de l'acte, l'identité des partenaires légitimes, l'univers référentiel, le dispositif de communication, et contraintes discursives visant le comportement langagier des partenaires, les rôles et les tâches qui leur incombent, les formes verbales ou iconiques qu'ils vont utiliser.

Le genre fait partie intégrante du processus de mise en discours qui suppose, selon Charadeau, plusieurs opérations intervenant à quatre paliers successifs:

- au premier palier, le choix et la construction du thème, qui supposent un découpage de l'espace public et une hiérarchisation événementielle ;
- au deuxième palier, le choix d'un mode d'organisation discursive (descriptif, narratif, argumentatif, énonciatif) et, conjointement, d'un mode discursif de traitement de l'information (rapporter, commenter, provoquer);
- au troisième palier, le choix d'un dispositif particulier de mise en scène;

<sup>14</sup> Chez Rastier, le terme *contexte* réfère tant aux relations internes (cotextuelles) qu'aux relations externes du texte (intertextuelles) et le terme *intertexte* est employé au sens d'interdiscours. *L'architexte* désigne, conformément aux propositions de Genette (1986), le corpus de référence où le texte puise certaines de ses déterminations sémantiques. La construction du sens textuel repose ainsi dans la conception de Rastier (2001b) sur trois principes: de contextualité, de intertextualité et d'architextualité.

- au quatrième palier, le choix d'un *type textuel* résultant de l'utilisation des modes de configuration discursive et du recours à un dispositif scénique particulier.

Ce sont les trois derniers paliers qui intéressent directement ce qu'on pourrait appeler la construction générique de l'événement (cf. Florea 2007).

Les modes discursifs de traitement de l'événement sont: *rapporter* ce qui se produit dans l'espace public, qu'il s'agisse de faits ou de paroles; *commenter* divers aspects de l'événement rapporté par des analyses et des prises de position plus ou moins spécialisées; *provoquer* des révélations, des témoignages et des confrontations d'idées entre les acteurs de la vie sociale. Ils représentent, selon Charaudeau (1997: 167), des conditions de réalisation des genres, plus exactement des axes de typologisation auxquels s'ajoutent les conditions de construction thématique et celles d'un dispositif particulier.

Le dispositif est le cadre matériel où s'inscrit la communication médiatique; il inclut un type de *matériau*, un type de *support* et un type de *technologie*. Ces trois composantes du dispositif sont des contraintes situationnelles qui agissent sur les formes de mise en scène et de l'événement. Ces formes spécifient des *types de textes* ou genres, qu'on doit bien distinguer des modes discursifs qui concourent à leur réalisation.

Le portrait journalistique par exemple est un genre de base qui résulte de l'emploi de plusieurs modes discursifs (description, explication, commentaire) et dont la mise en scène peut varier en fonction du support matériel propre à tel ou tel dispositif scénique (presse ou télévision). On retrouve ces éléments dans la description du mode discursif de l'événement provoqué qui surdétermine des genres tels le débat, l'interview ou la tribune libre<sup>15</sup>.

Si les modes discursifs sont «des procédés de configuration-réalisation discursive», *les genres sont le résultat de l'utilisation conjuguée de l'un ou plusieurs de ces procédés et d'un type de support matériel*. C'est là une distinction fondamentale aux yeux de Charaudeau, dont les manuels et les professionnels du journalisme font très peu de cas mais que l'analyse textuelle du discours peut cerner avec rigueur et conséquence<sup>16</sup>.

**6.3.** Dans l'esprit des thèses de Charaudeau (1997), Adam (1999) et Rastier (2001b) nous proposons à titre d'hypothèse de travail les critères suivants de définition pour les genres de la presse écrite:

- a. type et sous-type de discours associés au domaine socio-culturel où s'inscrit le genre;

<sup>15</sup> Dans le mode discursif de l'événement provoqué, les paroles convoquées sont extérieures aux médias, se rapportent à un thème d'actualité, sont justifiées par l'identité des énonciateurs et mises en scène à l'aide d'un dispositif particulier: presse, radio ou télévision.

<sup>16</sup> Voir à ce propos la thèse d'Andra Catarig (2009), qui réalise une étude de la construction discursive et textuelle de l'événement dans la presse écrite d'information générale. L'étude s'appuie sur l'analyse, dans une perspective interdiscursive et interculturelle, d'un copus de quotidiens français et italiens.

- b. finalité, fonction perlocutoire de l'acte d'énonciation (informer, instruire, convaincre, inciter, amuser, séduire, émouvoir, etc.) qui déterminent le mode d'organisation macrostructurelle du texte: mode discursif de traitement de l'information, associé à certains actes de parole et stratégies discursives;
- c. degré d'implication de l'instance médiatique, qui dérive du mode discursif de traitement de l'information et qui peut varier sur un axe situé entre les pôles: distanciation, ton neutre et impersonnel / implication subjective, ton marqué, attitude engagée;
- d. structure compositionnelle au sens d'Adam (1999 et 2005), à savoir la *structure globale* associée à un plan de texte conventionnel ou spécifique à un texte donné, où va s'inscrire la *structure séquentielle* formée par l'alternance ou l'inclusion des séquences narratives, descriptives, explicatives, argumentatives ou dialogales;
- e. mode d'organisation microstructurelle associé à des caractéristiques d'ordre syntaxique et stylistique propres au langage de la presse, comme par exemple la nominalisation, le passif, les reformulations paraphrastiques, la segmentation, l'ellipse, l'imparfait narratif, le conditionnel médiatif (journalistique), etc.

En appliquant ce faisceau de critères à l'éditorial, on obtient le profil générique suivant<sup>17</sup>:

- *type et sous-type de discours*: médiatique, presse écrite d'information générale;
- *finalité*: exprimer un point de vue sur un événement de l'actualité socio-politique, le soutenir par des arguments pour convaincre; *mode discursif* de l'événement commenté, discours d'opinion; *actes de langage* dominants: affirmer, réfuter, dénoncer, critiquer; *stratégies possibles*: contraste, démonstration, ironie;
- haut degré d'*implication subjective*, le point de vue exprimé étant celui d'une instance interne et engageant la responsabilité de l'équipe rédactionnelle;
- *structure globale* reposant sur une planification *ad hoc* qui inclut des séquences descriptives-expositives (présentation de l'événement et des positions qui ont déjà été exprimées) et des séquences argumentatives (expression d'un point de vue personnel en accord ou en désaccord avec les positions mentionnées);
- *particularités syntaxiques et stylistiques*: *patterns* syntaxiques récurrents, isotopies et reformulations paraphrastiques; marques d'implication subjective, conditionnel médiatif et, dans la presse française, *futur antérieur de bilan*<sup>18</sup>

<sup>17</sup> Pour une description de l'éditorial comme «outil» rédactionnel appartenant à la catégorie du *commentaire*, nous renvoyons au *Guide de l'écriture journalistique* de Jean-Luc Lagardette, où l'éditorial est défini avant tout comme «un texte qui réveille» (2003: 100-101).

<sup>18</sup> Voir à ce propos Florea 2009, qui propose une analyse des rapports entre perspective et modalité et s'attache à cerner l'apport des tiroirs verbaux à la construction d'une représentation discursive en s'appuyant entre autres sur des exemples tirés de la presse écrite.

## 7. En conclusion

Le genre de discours connaît plusieurs définitions en fonction du cadre théorique adopté. Tantôt on prend en compte l'ancrage situationnel et la dimension communicationnelle du discours, tantôt la structure compositionnelle du texte et ses particularités formelles.

Ainsi, pour M. Bakhtine (1984), adepte d'une perspective communicationnelle, les genres sont des formes relativement stables d'énoncés, soumises à des normes thématiques, compositionnelles et stylistiques, qui régissent aussi bien l'acte de production que l'acte de réception/interprétation.

Pour J.-M. Adam (1999: 40), qui se situe dans les cadres de la pragmatique textuelle, les genres sont des catégories historiques, pratiques-empiriques et prototypiques «qui renvoient un texte à la chaîne des discours propres à sa formation discursive et qui circulent dans son champ culturel».

D. Mingueneau si P. Charaudeau (2002), promoteurs d'une approche discursive, conçoivent le genre comme un dispositif de communication sujet à des déterminations d'ordre social et linguistique à la fois; ces phénomènes sont des «institutions de parole articulant une identité énonciative avec un lieu social et une communauté de locuteurs» (2002: 281).

F. Rastier (2001b) se situe dans les cadres de la linguistique et de la sémiotique textuelles et définit le genre de discours comme un rapport normé entre signifiant et signifié qui intervient dans la *semiosis* textuelle. Il remplit un double rôle médiateur: entre texte et discours et entre texte et situation d'énonciation. La tâche d'élaborer et de hiérarchiser le *faisceau de critères* qui sous-tend la définition des genres de discours incombe à la poétique générale. En intégrant la poétique à son champ d'investigation, la linguistique pourra dépasser sa condition de «linguistique restreinte» et s'ouvrir davantage sur l'analyse du discours.

Les critères que nous adoptons à titre d'hypothèse pour la définition des genres de discours (journalistiques en l'occurrence) sont: le type et le sous-type de discours où s'inscrit le genre, la finalité de l'acte d'énonciation et l'organisation macrostructurelle, le degré d'implication de l'instance énonciative, la structure compositionnelle et l'organisation microstructurelle du texte.

## BIBLIOGRAPHIE

- Adam, J.-M. (1990), *Eléments de linguistique textuelle*, Bruxelles-Liège, Mardaga.
- Adam, J.-M. (1992), *Les textes: types et prototypes*, Paris, Nathan Université.
- Adam, J.-M. (1997), «Unités rédactionnelles et genres discursifs: cadre général pour une approche de la presse écrite», *Pratiques*, n. 94, Juin 1997, pp. 3-18.
- Adam, J.-M. (1999), *Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes*, Nathan, Paris.
- Adam, J.-M. (2005), *Linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours*, Paris, A.Colin.

- Bakhtine, M. (1984), *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, NRF.
- Bronckart, J.-P. (1996), «L’acquisition des discours», *Le discours: enjeux et perspectives - Le Français dans le monde* (no. spécial), Hachette EDICEF.
- Bronckart, J.-P. (1997), *Activité langagière, textes et discours. Pour un interactionisme socio-discursif*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé.
- Catarig, A.-T. (2009), *Genres, mise en thème et mise en discours dans la presse d’information générale. Analyse comparative des quotidiens Le Monde, Le Figaro, Corriere della Sera et La Repubblica* (thèse souvenue à l’Université Babeş-Bolyai).
- Charaudeau, P. (1983), *Langage et discours. Etudes de sémiolinguistique*, Paris, Hachette.
- Charaudeau, P. (1997), *Le discours d’information médiatique. La construction du miroir social*, Nathan/INA.
- Charaudeau, P & Maingueneau, D. (2002), *Dictionnaire d’analyse du discours*, Paris, Seuil.
- Coseriu, E. (1969), «Sistema, norma e „parola“», *Studi linguistici in onore di Vittore Pisani*, Brescia, Paideia Editrice, p.235-253.
- Dubied, A. et Lits, M. (1999), *Le fait divers*, Paris, P.U.F., coll. «Que sais-je».
- Florea, L.-S. (2007), «La construction thématique, générique et textuelle de l’événement. Un modèle d’analyse du discours journalistique», *Studia Universitatis Babeş-Bolyai – Ephemerides*, no.2, p. 3-28.
- Florea, L.-S. (2009), «Les emplois modaux comme effets de perspective temporelle», *Studia Universitatis Babeş-Bolyai – Philologia*, no. 4, p. 47-64.
- Genette, G. et alii (1986), *Théorie des genres*, Paris, Seuil, coll. «Points».
- Genette, G. (1986), «Introduction à l’architexte», in Genette et alii, 1986, p. 89-159.
- Gide, A. (1917-1936), *Les nourritures terrestres*, suivi de *Les nouvelles nourritures*, Paris, Gallimard, *Préface à l’édition de 1927*, p.11-13.
- Ionesco, E. (1966), *Notes et contre-notes*, Paris, Gallimard, coll. « Idées ».
- Jauss, H.R. (1986), «Littérature médiévale et théorie des genres», in Genette et alii, 1986, p. 37-76.
- Lagardette, J.-L. (2003), *Le guide de l’écriture journalistique*, Paris, La Découverte.
- Maingueneau, D. (1987), *Nouvelles tendances en analyse du discours*, Hachette, Paris.
- Maingueneau, D. (1998), *Analyser les textes de communication*, Paris, Nathan.
- Maingueneau, D. (2003), *Linguistique pour le texte littéraire*, 4<sup>ème</sup> édition, Paris, Nathan.
- Oprea, A. (2010), «Le débat télévisé ou la crise de la politique», (ici-même).
- Rastier, F. (2001 a), *Arts et sciences du texte*, Paris, P.U.F., coll. «Formes sémiotiques».
- Rastier, F. (2001 b), «Eléments de théorie des genres», *Texto*, sur <<http://www.revue-texto.net/Inédits/Rastier>>.
- Schaeffer, J.-M. (1986), «Du texte au genre», in Genette et alii, 1986, p. 179-205.
- Vlad, C. (2003), *Textul aisberg. Teorie și analiză lingvistico-semiotica*, Cluj-Napoca, Casa Cărții de știință.
- Weinrich, H. (1989), *Grammaire textuelle du français*, Paris, Didier-Hatier.

## LE TEXTE ICEBERG ET LA PERSPECTIVE SÉMIOTIQUE DE LA TYPOLOGIE TEXTUELLE

NICOLETA NEŞU<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** *The Iceberg-Text and the Semiotic Perspective on Text Typology.* In the field of contemporary text linguistics, the **iceberg-text** (a concept developed by Carmen Vlad) is already acknowledged and functioning as a starting point for different types of analysis that approach the text in the terms of a linguistic-semiotic category. The iceberg-text selects and describes a transparent fact accepted by all those engaged in the study of texts; it is an applicable and practical solution in the text research sphere, solving many of the controversial aspects of text linguistics/ text theory. Thus, text research becomes a central theory; the body of such theory must be developed so as to be able to seize both the basic qualities of the text product and the creative-discerning qualities that are typical to the process of construing the sense of the text.

**Keywords:** iceberg-text, text, textual type, semiotics, verbal sign, sense, text linguistics, discourse, text as cultural product, text as verbal product, social-cultural function.

Devise: «le point de vue sémiotique est la perspective qui résulte de l'essai incessant de poursuivre consciemment, aux conséquences définitives, une conclusion simple: notre expérience entière, à partir de ses origines sensorielles les plus élémentaires jusqu'aux accomplissements les plus sophistiqués dans la sphère de la compréhension, représente un tissu des relations entre les signes» (J. Deely)

À l'heure actuelle, l'un des aspects controversés de la linguistique du texte est donné par la question de la typologie des textes. Les approches typologiques «traditionnelles» des textes, bâties sur l'échelle des types fondamentaux, partent des critères syntactiques – sémantiques ou bien des critères pragmatiques. Ceux-ci tiennent compte soit strictement de la situation de communication ou de l'emploi des textes (les critères pragmatiques ou de l'utilisation), soit strictement de leur disposition sémantico-syntactique, en essayant l'organisation de certains modèles de construction des textes, de certaines règles pour leur production. Cependant,

---

<sup>1</sup> Nicoleta Neşu, maître-assistant à l'Université «Babes-Bolyai» de Cluj-Napoca, Faculté des Lettres, Département de langue roumaine et linguistique générale. Directions de recherche: linguistique du texte (typologie des textes), analyse du discours (discours politique) et sémiotique (sémio-tique linguistique, sémiotique du texte, sémiotique de la culture). E-mail: nnesu@yahoo.com

comme le disait Lotman (1974), lorsqu'on parle d'une carence de l'analyse des textes du point de vue sémantique ou syntaxique, on ne dit pas qu'on les oppose une approche nécessairement pragmatique, mais plutôt une approche *fonctionnelle*, c'est-à-dire la modification de la fonction d'un texte est déterminante, en lui attribuant une sémantique et une syntaxe neuves. Nous partageons complètement cette position qui a pour résultat l'hypothèse fonctionnaliste de la classification textuelle, une hypothèse selon laquelle une *classification typologique des textes est produite par le système de leur fonctionnement social*, en tenant compte, ainsi, de la réalité de la pratique textuelle pour que le même texte inclue des fonctions différentes. De cette manière, on crée la possibilité de l'existence de deux grands critères d'inclusion dans une typologie; l'un de ces critères s'intéresse au créateur de texte, qui conçoit le texte dans la perspective d'une certaine catégorie fonctionnelle – typologique; l'autre critère traite du destinataire, qui peut le saisir d'une autre perspective, en le réinterprétant.

Mais au-delà de toute théorisation concernant les critères de classification, l'un des rôles importants dans n'importe quelles déterminations typologiques tient de l'*intuition*<sup>2</sup>, de la capacité de tout locuteur de s'engager dans une démarche d'investigation typologique d'une aptitude originelle de reconnaître et classer différents textes occurrence dans les types de textes. Cette intuition est enfermée dans une «expérience typologique» présente à l'intérieur de toute société évoluée culturellement. Une telle expérience typologique se matérialise soit dans une typologie des textes, organisée et connue par les membres de la communauté respective, soit dans une schématisation des éléments d'une telle typologie. Indépendamment de l'étape dans laquelle elle se trouve, dans la pratique analytique, aucune des démarches applicatives ne peut échapper, implicitement ou explicitement, à ces contraintes exercées par la distribution typologique-fonctionnelle des phénomènes textuels.

*La démarche théorique de type sémiotique* dans une telle approche, est bénéfique, parce que la sémiotique n'est pas une simple matière d'étude, mais «une modalité d'approche dominée par la perspective du signe»<sup>3</sup>, tandis que «le point de vue sémiotique est la perspective qui résulte de l'essai incessant de poursuivre consciemment, aux conséquences définitives, une conclusion simple: notre expérience

<sup>2</sup> On en offre quelques exemples: Sumpf, dans *Les problèmes des typologies*, 1969, considère qu'au sujet des types, «il s'agit d'une catégorisation relativement intuitive grâce à laquelle ensuite de propositions devient possible» (p. 46); Lotman, dans *Leçons de poétique structurale*, 1970, dit que «la typologie est intuitivement présente dans la conscience de l'émetteur et du récepteur» (p. 93, notre traduction); van Dijk, dans *Some Aspects of Text Grammars*, 1972, considère que «tout locuteur natif d'une langue, en principe, pourra opérer une distinction entre un poème et un manuel de mathématique, entre un article dans un journal et un questionnaire. Cela signifie qu'il détient la capacité initiale de faire la différence dans l'univers des textes et de reconnaître les différents types de textes» (p. 297 – 298, notre traduction)

<sup>3</sup> Voir Sanda Golopenția – Eretescu (1971: 283 – 291).

entière, à partir de ses origines sensorielles les plus élémentaires jusqu'aux accomplissements les plus sophistiqués dans la sphère de la compréhension, représente un tissu de relations entre les signes» (Deely, 1997, 11). Ainsi, la sémiotique nous offre une perspective dans laquelle «l'être réel» rencontre «l'être rationnel» et à l'intérieur de laquelle on voit l'attention du chercheur glisser consciemment de l'objet vers le processus. Simultanément, la sémiotique contemporaine s'oriente, en tant que requête immédiate, vers l'élimination définitive de la confusion qui assimile *la langue à la communication* et, par conséquent, on peut dire que «la perspective sémiotique est une structure qui produit un contexte approprié précisément au type de phénomènes représentés par les textes et qui sont analysés par l'herméneutique» (Deely, 1997, 14). Ainsi, l'approche sémiotique peut inclure au moins deux avantages: le premier concerne l'organisation des signes selon le principe de la triade sémiotique déjà consacrée (qui reproduit les dimensions sémiotiques de Morris – c'est-à-dire syntaxique, sémantique et pragmatique), tandis que le deuxième concerne la nécessité de l'interprétation des signes non pas en tant que suite de séquences disparates, mais comme unités fonctionnant comme un système – *texte*. D'après Deely, créer un texte signifie «poursuivre en conséquence l'emploi libre des signes afin de structurer l'objectivité d'une manière accessible», «prendre conscience de la différence entre l'environnement physique et le monde objectif et jouer avec cette différence, en construisant un système expressif de signes» (Deely, 1997, 51).

Selon Lotman (1974) aussi, l'analyse sémiotique des textes doit tenir compte de leur contenu en tant que *langage*, leur contenu en tant que *texte* et leur contenu en tant que *fonction*. Cela signifie prendre en considération le *texte comme produit verbal*, le *texte comme produit culturel*, portant les inscriptions de la réalité à laquelle il appartient et dont il est le produit, et le *texte de la perspective de sa fonctionnalité*, étant connu que, d'après Lotman, il y a la possibilité que le même texte renferme des fonctions différentes; d'ailleurs, c'est dans cette perspective qu'il attaque l'approche typologique des textes.

Dans le paysage de la linguistique contemporaine du texte, la notion de **texte iceberg** proposée par Carmen Vlad est déjà bien connue et employée couramment comme point de départ théorique pour divers types d'analyses qui considèrent le texte une catégorie linguistique – sémiotique. Le renoncement aux modèles «classiques» de la définition du texte, le plus souvent perçus comme un «lit de Procuste» dans le phénomène interprétatif, l'abandon du sens «restreint» du mot texte en tant que protubérance simple et ordinaire de la phrase, ainsi que la reconnaissance de l'autonomie du plan textuel par rapport à celui de la phrase ont conduit à la création d'un modèle descriptif neuf, approprié à la réalité linguistique – et non seulement – et défini par un contenu supérieur du point de vue qualitatif. «Le texte cesse d'être observé et traité même du point de vue linguistique exclusivement pour son côté évident, explicit, en faisant des efforts de plus en plus considérables afin de découvrir et décrire les opérations qui peuvent assurer l'interception de la sphère de l'implicite, l'inexprimé nécessaire.

(...) D'un autre point de vue, cette fois complémentaire, le texte *iceberg* élimine aussi l'image faible et déroutante du texte comme produit verbal fini, au sens univoque, obtenu par le simple ajout des sens sous-textuels, des phrases et libre de toute contrainte extérieure, contextuelle et situationnelle, *le texte iceberg* fait de la place à la suggestion de *processus* (sémiosique) par lequel le produit verbal (de signe) est rendu présent en tant qu'espace / temps définit par une caractéristique spécifique, *le sens*».<sup>4</sup>

La catégorie du Texte, en général, détient un code sémiotique ambivalent, de nature constitutive, à valeur de «complexe de signe verbal» et, simultanément, de «signe verbal complexe» (Vlad, 2003, 38). Une telle ambivalence sémiotique du texte nous oblige à prendre en considération les processus de nature syntactique – sémantique – pragmatique, entraînés dans son déroulement, aussi que les processus par lesquels le texte fonctionne et suivant lesquels il devient part d'un procès de communication et de connaissance «dans et par lequel le texte est établi en tant que signe» (idem).

L'idée essentielle est que, dans la construction du sens d'un texte, on voit s'entrelacer des éléments tenant de la sphère du verbal aux éléments non-verbaux; la linguistique, dans son acceptation courante, peut traiter de ces premiers, en offrant les moyens «classiques» d'investigation, aussi bien que l'explicitation de la fonctionnalité textuelle des signes verbaux, tandis que la sémiotique fait possible le traitement, par pragmatique et non seulement, des éléments qui ne tiennent pas de l'objet de la linguistique, dans son acceptation traditionnelle, le plus souvent insuffisante au sujet des méthodes et instruments, surtout pour les textes au but pratique, très imprégnés pragmatiquement, nécessitant une diversité supérieure de moyens d'investigation, aussi bien que l'appel à l'interdisciplinarité.

Selon la vision propre de cette perspective, le texte *iceberg* est plus qu'une simple métaphore; c'est un concept, dans toutes ses articulations, qui nomme et décrit une réalité criante et reçue par tous ceux qui se chargent de l'étude des textes. Il représente une solution pertinente et utile pour la recherche du texte, une solution qui résout beaucoup des aspects controversés de la sphère de la linguistique/ théorie du texte, telle qu'on la voit aujourd'hui.

---

<sup>4</sup> La citation est une première «approximation» de la notion de texte *iceberg*, dans Vlad (1994: 193), un concept qui sera l'objet de toute une étude subséquente, dans laquelle cette première définition est bien amplifiée et enrichie, «Comprendre par le texte strictement le produit matériel et fini, c'est-à-dire une suite de phrases entrelacées, n'est plus une solution convenable de nos jours, ni sur le plan théorique, ni dans la pratique de l'analyse textuelle (...) C'est pourquoi on a employé le syntagme *texte iceberg* à laquelle je donne un sens permisif, adéquat du point de vue théorique à son contenu de *complexe de signe verbal doué de sens*» Vlad (2000: 9) «Dans cette acceptation, le texte *iceberg* est un objet essentiellement verbal, part d'un processus de communication et de connaissance, dans et par lequel il se développe en tant que signe ou complexe de signes et en tant que porteur du *sens*» Vlad (2000: 15) La base théorique de ce modèle résulte de la conjugaison de deux voies essentielles, c'est-à-dire la linguistique du texte, qui part de Coseriu, et la sémiotique de la direction développée par Peirce.

Signe verbal complexe, doué de sens, «résultat d'un fonctionnement de signe particulier (la sémiotique textuelle)»<sup>5</sup>, le concept de texte iceberg doit être contemplé, selon l'auteur, de trois points de vue:

a/. en tant que *produit* – le texte iceberg est une «structure de signes verbaux (mots, énoncés, séquences d'énoncés) dédiée premièrement à la connaissance du mode», grâce à sa capacité de représentation;

b/. en tant que *part du processus de communication* – le texte iceberg «représente la source de départ et le support de l'acte de traitement du sens, contenu sémantique spécifique du discours, complexe, dynamique, fluide et, chaque fois, aléatoire»;

c/. marqué des *conditions* dans lesquelles il a été produit, renfermant aussi la situation de discours (protagonistes, espaces et temps de la communication).

Par conséquent, le syntagme texte iceberg traite aussi de la relation du texte avec son contexte (respectivement, de la part explicite avec sa part implicite) et, en même temps, élimine les distinctions texte / discours (du type texte en tant que produit, le discours en tant qu'acte de sa production), parce que «la tentative de délimiter l'acte de la production (le discours) de son produit (le texte matériel fini), au lieu de contribuer à la compréhension et à l'éclaircissement du mécanisme de création du sens textuel, conduit au dessin d'images partielles et fracturées de celui-ci, à son oblitération» (Vlad, 2000, 15).

Dans le modèle du texte iceberg, le niveau du sens textuel est appelé *le niveau de la synthèse sémiotique ou le niveau de l'interprétation du texte de la perspective typologique* et il est vu comme le lieu dans lequel «l'expérience cognitive accumulée dans le système sémiotique verbal fusionne avec celle saisie dans d'autres systèmes ou codes sémiotiques et avec *le raisonnement symbolique* ou avec les *symbolismes quadratiques*».<sup>6</sup> C'est la raison principale pour laquelle le sens, en tant que niveau sémantique du texte, vise un bagage descriptif différent de celui fourni par la linguistique de la langue, dans l'acception traditionnelle, tandis qu'un modèle approprié doit être prévu de manière qu'il puisse aussi saisir les aspects procéduraux, dynamiques de l'activité de discours, dans laquelle un rôle important est joué, à côté de l'explicite, par l'implicite. Les caractéristiques principales du sens textuel sont, selon l'auteur, le caractère réticulaire, volumique, déductif et synergétique. Pour la classification typologique des textes, on s'intéresse particulièrement au *caractère réticulaire du sens textuel* – provenu du fait que le texte s'installe par une multitude de réseaux auxquels les signes participent simultanément, mais avec des fonctions différentes: le réseau grammatical, actantiel, communicatif, référentiel, thématique, illocutoire, argumentatif, spatial-

<sup>5</sup> La description suivante fait partie du chapitre *Considérations finales*, dans Vlad (2003: 237 – 240).

<sup>6</sup> Vlad (2000: 24) D'ailleurs, le concept «sens» fait l'objet de l'investigation continue de l'auteur, considéré comme un contenu spécifiquement textuel, contenu protéique, relationnel, dont l'interprétation signifie «répondre aux propositions et défis du texte qui, déroulés sur son parcours, sont institués par des relations de nature sémantique – pragmatique et configuratrice – discursive» Vlad (2000: 57)

temporel, événementiel, sémique, figural, modal, intertextuel – métatextuel – paratextuel, intonatif - mélodique, phonique / graphématisque, inter - systémique. Cependant, on doit souligner le fait que, l'articulation du sens global du texte doit coïncider, dans la perspective théorique proposée, avec l'articulation des réseaux, portant les spécifications suivantes: **a.** «on ne peut pas épuiser le sens exclusivement par l'un des réseaux, parce que toute compréhension a lieu par l'activation d'un nombre variable de réseaux, obligatoirement plus d'un», **b.** «il ne s'agit pas d'une hiérarchisation stricte, anticipée, ni dans l'ordre de la disposition théorique des réseaux, ni dans la *pratique* de la compréhension du sens» et, enfin, **c.** ces réseaux «appartiennent à la catégorie des facteurs au rôle d'orientation fonctionnelle, de sélection prioritaire de certains réseaux dans le processus de l'articulation du sens, les «germes» de typologie textuelle dont chaque individu est doué» (Vlad, 2003, 192).

***Le modèle des niveaux opérationnels ou de la représentation stratifiée du texte***, proposé dès 1982, dans la *Sémiotique de la critique littéraire*, contenait déjà un niveau de l'interprétation des textes dans la perspective typologique qui coïncide, comme on le montrait ci-dessus, dans le modèle du texte iceberg, avec le niveau du sens textuel.

Ce modèle (décrit en Vlad 1982: 65 – 96 et Vlad 2003: 39 – 41) distingue, au moins pour des raisons théoriques, trois niveaux du signe texte: un premier niveau, le plus abstrait, le niveau **T**, est «l'expression de la compétence textuelle (ou communicative -verbale), constitué d'une règle de capacité communicative, d'une règle de cohérence textuelle ou macrostructurale et d'une règle (ou de règles) des unités textuelles manifestes» (Vlad, 2003, 39 – 40); le deuxième niveau, le niveau le moins abstrait du modèle, est le niveau du texte-occurrence, le niveau **t**, conçu en tant «qu'image conventionnelle de la perception et de la description de chaque texte-occurrence sous son aspect de *produit verbal*» (Vlad, 2003, 40); enfin, le niveau **du type textuel**, le niveau **Tt**, considéré comme «l'expression des rapports supérieurs auxquels notre connaissance peut arriver pendant le processus d'analyse – interprétation textuelle, sous l'incidence de la fonctionnalité des textes dans un système *socioculturel* particulier» (Vlad, 2003, 40). Ceci se retrouve aussi dans l'affirmation de l'auteur conformément à laquelle «les facteurs au rôle décisif dans la constitution des *types* sont des facteurs d'essence pragmatique, de manière que les aspects mêmes sémantico-syntactiques à ce niveau (*du type textuel*, notre note) sont déterminés pragmatiquement, dans la mesure où leur production et leur (re)connaissance dépendent de la connaissance de certaines *conditions* externes par rapport au produit linguistique» (Vlad, 1982, 94 – 95). Selon l'auteur, la délimitation de ce niveau analytique – interprétatif du type textuel doit avoir lieu en prenant en considération les rapports principaux dans lesquels il est engagé. Ceux-ci sont synthétisés comme il suit:

- la relation de superordination par rapport au groupe des textes-occurrence, **Tt**, par rapport à **t**, où le type textuel fonctionne comme une invariante;

- la relation de subordination de tous les types textuels par rapport à la catégorie abstraite, générique de Texte, **Tt** par rapport à **T** – dans cette situation, chaque type textuel fonctionne comme une variable, dans les manifestations de laquelle on identifie la structure générale et les caractéristiques universelles de la catégorie de Texte;
- une relation d'intersection du type textuel avec chacun des autres types textuels limitrophes, **Tt1** par rapport à **Ttn** (Vlad, 1982, 67 – 67). Nous nous centrerons sur les modifications des paramètres de la situation de communication sur les trois niveaux. Selon l'auteur, l'attribution du qualificatif de texte à un objet linguistique et son intégration dans une typologie sont déterminées par «la possibilité de (re)connaître la *situation de communication* dans laquelle il a fonctionné ou fonctionne en tant qu'objet d'échange, donc de joindre le produit linguistique aux données essentielles d'une situation de communication verbale, indépendamment du fait qu'on puisse ou non l'inclure dans la sphère des situations de communication culturelle» (Vlad, 1982, 75).

Au premier niveau, celui de la catégorie abstraite du texte, la situation de communication se retrouve à l'intérieur de la règle concernant la capacité communicative, considérant les acceptations de la théorie générale sur l'interaction communicative, une règle qui décrit ce palier, avec une règle de cohérence textuelle et une règle d'arrangement séquentiel.

Au deuxième niveau, celui des textes-occurrence, nommé aussi le niveau de la représentation linguistique, on traite de la description de l'interaction entre les participants à l'événement communicatif, et une analyse des conditions réelles de la situation de communication dans laquelle cette interaction verbale a lieu:

- *les protagonistes de la communication* sont contemplés en tant que systèmes qui communiquent, ayant des qualités psychologiques-linguistiques produites par la configuration sociolinguistique et par l'appartenance à une certaine communauté. À ce niveau, on met en valeur les données comportementales fournies par la sociolinguistique (voir chapitre **II.3.3.3.**, note 53), par rapport aux catégories générales de la structure sociale; l'interaction communicative est décrite aussi dans les conditions de l'intention communicative, aussi que des réactions verbales produites à l'intérieur de l'acte verbal;
- *le temps de la communication* coïncide, pour les textes-occurrence, avec le moment réel de la communication (en tenant compte des différences qui résultent dans le cas de la communication écrite ou orale);
- *l'espace de la communication*, à ce niveau, coïncide avec l'espace physique, réel, dans lequel l'acte communicatif verbal est produit.

Conçu comme un *niveau de la synthèse sémiotique*, dans lequel on accumule des données sur la modalité de communication par l'acte verbal, dans des situations communicatives occasionnées de manière socioculturelle, le niveau du type textuel est, en même temps, l'espace d'intersection des catégories linguistiques

avec les catégories extralinguistiques. «Le résultat de l'intersection des deux catégories de codes se voit dans diverses *catégories de textes* qui appartiennent, à leur tour, à certaines branches concernant soit la connaissance de la réalité (textes sur la vie quotidienne, ou textes scientifiques, ou bien textes historiques), soit la connaissance des contenus mythiques, religieux ou fantastiques, ou bien la connaissance poétique ou fictionnelle, ou encore la régulation des relations sociales (Vlad, 2003, 41). La dimension communicative/ actionnelle de ce niveau se constitue dans la spécification de la fonction socioculturelle par son rapport au système des interactions communicatives socialisées à l'intérieur d'une certaine communauté, tout en remarquant qu'à ce niveau «les variations, pratiquement infinies, des paramètres de la situation communicative sont réduites à un groupe fini de *catégories typologiques* pour chaque facteur» (Vlad, 1982, 88). Ainsi, par rapport au niveau précédent, les paramètres de la situation communicative subissent les transformations qualitatives suivantes:

- *les participants à la communication* ne sont pas pris en considération en tant qu'individus, ayant des caractéristiques psychosociales différentes, spécifiques de chaque individu, mais en tant que *statuts, rôles communicatifs à attributs socioculturels*, résultats des fonctions socioculturelles qui dirigent leur comportement linguistique. Le système d'action est institutionnalisé et reste constant au cours de l'acte communicatif verbal, étant déterminé par une constante sociale et culturelle qui traite aussi de la nature des intentions communicatives;
- *le temps communicatif*, à ce niveau, a de valeurs globales, attribuées par une chronologie historique. Ainsi, «le présent communicatif rejoue, par une convention culturelle-historique, une suite de moments présents, en formulant une durée culturelle-historique, désignée d'habitude par des qualificatifs tels: l'époque actuelle (moderne, contemporaine), le Moyen Age, l'époque classique, etc.» (Vlad, 1982, 89)
- *l'endroit de la situation communicative* acquiert les attributs d'un espace *rituel* qui, suivant les variations particulières, spécifiques d'une certaine situation, «se définit par la constante spatiale commune (ou les constantes spatiales communes) dans un groupe de situations» (Vlad, 1982, 89).

La catégorie *du type textuel* conçue de cette manière peut être définie comme représentation «d'une structure sémantico-syntactique (de base), dominée par une fonction socioculturelle constante pendant toute la durée de l'interaction communicative dont le produit est *t*. L'interaction doit se dérouler dans une situation communicative caractérisée par la constance des trois paramètres: rôles socioculturels, intervalle «historique» de temps et espace «rituel»» (Vlad, 1982, 92).

À cet égard, en employant des solutions de la recherche linguistique, psycholinguistique, ou sociolinguistique, Carmen Vlad présente *un schéma de l'événement communicatif verbal* qu'on n'envisage pas en tant que phénomène physique, mais comme un phénomène à fortes déterminations sociales et qui implique

la réalisation simultanée de deux types fondamentaux d'actes. La situation communicative sociale impliquée dans l'institution d'une relation communicative entre le producteur et le récepteur de texte est définie, à l'aide des suggestions de la sociolinguistique, comme une conception à trois éléments: *rôles communicatifs*, *espace communicatif* et *temps communicatif*. De cette manière, la situation communicative devient, grâce aux paramètres définitoires pour la limitation des types culturels et des différentes étapes de ces types, une unité fortement imprégnée *culturellement*. Par conséquent, selon l'auteur, la démarche sémiotique, matérialisée dans la description et interprétation adéquate des besoins scientifiques, de l'acte verbal en tant qu'acte sémiotique, a l'obligation d'analyser les phénomènes caractéristiques de ses trois éléments: *l'élément systémique*, *l'élément communicatif actionnel* et *l'élément communicatif – discursif*.

*L'élément communicatif-actionnel* (Vlad, 1982, 21 – 31) part de la prémissé théorique fondamentale du producteur de texte, noté dans le modèle descriptif présenté par C. Vlad comme E, comme *différent* du récepteur du texte, noté avec R, considérant les participants dans l'acte verbal communicatif une catégorie majeure et unique, créatrice de significations (dans l'élément systémique, linguistique, l'émetteur se juxtapose au récepteur, d'où résulte une situation de communication *idéale*, dans laquelle les variations psycho-socioculturelles ne sont pas prises en considération, parce qu'on les voit inopérantes, l'intervalle de temps fonctionne comme un principe de la synchronie des faits linguistiques, tandis que l'espace pourvoit l'identité ethnolinguistique idéale; on en obtient une description idéale du système de la langue naturelle, qui est opérationnelle exclusivement en théorie). La conception distincte des deux participants à l'acte communicatif, en tant que individus, a une double conséquence: d'un côté, elle conduit à l'inscription de la communication dans un espace psycho-socioculturel, pas du tout idéal, mais réel, et, de l'autre côté, elle est responsable de la génération de la signification linguistique (produit de l'élément systémique) par *une intention communicative*, en rangeant l'acte communicatif dans la sphère plus vaste du domaine de l'action, dont le spécifique est la modification de l'état initial des choses. Dans ce modèle, le producteur de texte est différent du récepteur en vertu des *rôles sociaux* différents que les deux accomplissent: par une prémissé fondamentale, le rôle est différent pour les deux partenaires en tout moment de la communication, la relation entre les participants étant une relation «asymétrique, intransitive et non-réflexive, exprimant la condition d'unicité référentielle des protagonistes». Chez le producteur et le récepteur, pour la communication orale, le temps et l'espace sont identiques, mais ils sont différents pour la communication écrite. En considérant que cette dimension représente une perspective dynamique (parce qu'on y tient compte de la modification de l'état des objets au cours du temps) et intégratrice (parce qu'elle inclut les facteurs communicatifs dans l'événement de production de l'acte communicatif) sur le langage, l'auteur essaie de donner une description approximative des trois paliers sémiotiques, comme chez

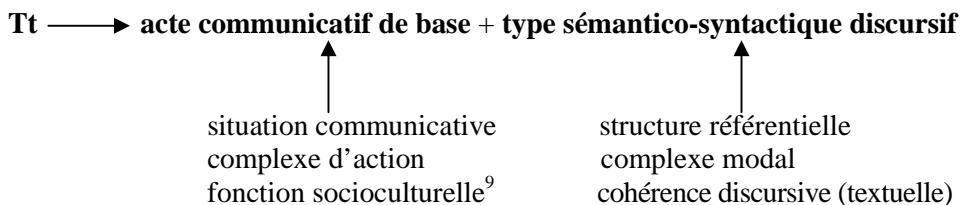
Morris<sup>7</sup>. Ainsi, sur la dimension syntactique, au niveau de la dimension communicative actionnelle, on pourrait développer une «syntaxe de l'action communicative sous forme de règles de génération d'actes complexes par l'enchaînement des *types* de forces illocutoires ou perlocutoires, contemplés en tant que symboles catégoriels». On devrait y ajouter une alternative «essentiellement syntagmatique, destinée à la représentation des transformations (modifications) des actes dans les limites de chaque action communicative»; pour la dimension sémantique de cet élément, il est nécessaire «d'introduire une unité maximale», nommée *action verbale*, définie comme la «somme des modifications d'état dirigées par de règles pragmatiques institutionnalisées et produites dans un intervalle de temps pendant lequel la configuration des protagonistes ne se modifie pas»; une théorie pragmatique de l'action verbale veut nommer et décrire, en même temps, les conditions idéales de la communication en général et spécifier les types de situations compatibles avec les types d'actes en particulier.

La notion de rôle, perçu en tant que groupe de droits et obligations des membres d'une communauté socioculturelle acceptée et implicitement identifiée, représente l'un des critères de différenciation entre l'élément communicatif-discursif et celui communicatif-actionnel. À partir de certaines affirmations de Habermas<sup>8</sup>, qui montre la structure double de la communication quotidienne par la langue, *l'élément communicatif-discursif* (Vlad, 1982, 31 – 38) part de la même prémissse théorique fondamentale que dans le cas de celui communicatif-actionnel, conformément à laquelle les protagonistes de l'acte communicatif sont des individus; on signale pourtant que l'affirmation de la même prémissse traite de

<sup>7</sup> Il s'agit des trois dimensions sémiotiques décrites par Charles Morris, en fonction du type de relations qui s'établissent entre les signes. Ainsi, il identifie la *dimension syntactique*, concernant la relation du signe à d'autres signes, la *dimension sémantique*, qui traite de la relation du signe avec l'objet auquel il renvoie et la *dimension pragmatique* traitant du signe dans son rapport aux utilisateurs du signe. Ce modèle a été conçu par Morris (1938, *Foundations of the Theory of Signs*; 1946, *Signs, Language and Behaviour*) et a été la base des recherches sémiotiques de la fin du siècle passé.

<sup>8</sup> Habermas (1983) identifie deux formes essentielles de communication: un type de *communication pure*, dans laquelle les exigences de validité sont requises et résolues dans des conditions dans lesquelles les locuteurs peuvent changer à n'importe quel moment le cadre normatif, et un type de *communication institutionnelle*, dans laquelle les exigences de validité sont requises et résolues dans les conditions dans lesquelles les locuteurs doivent s'intégrer dans un cadre normatif, demandent, se soutiennent, en dernière instance, sur un rapport de pouvoir social. A propos de la communication pure, il propose la distinction entre *l'action communicative*, ou interaction, en tant que forme courante de communication, qui est faite des formulations verbales qui, pourtant, n'excluent pas les formulations extra-verbales, et *le discours*, qui, par opposition à l'action communicative, ne permet pas et n'admet pas les formulations extra-verbales. Il peut exister exclusivement sous la forme de la communication verbalisée. Mais l'aspect qui le différencie encore de l'action communicative est le fait que dans le discours les exigences de validité sont thématisées, mais l'échange d'information n'a pas lieu. Par les discours, affirme Habermas, nous essayons de rétablir un accord qui a été problématisé et qui a existé dans l'action communicative. Tandis que l'accord obtenu par action communicative est un accord factuel, l'accord obtenu par un discours est de nature discursive, Habermas (1983: 201).

«l'appartenance du discours au phénomène de la communication, mais cela impose la formulation explicite de certaines conditions supplémentaires en mesure de vérifier la spécificité de cet élément». Dans un tel contexte, la notion de rôle communicatif est remplacée par celle de rôle discursif, de même que les notions d'espace / temps communicatif remplacées par espace / temps discursif. La notion centrale de cet élément devient celle de situation sociale, en tant que part du contexte communicatif verbal, dépendante du rôle, de l'espace et du temps. Le rôle discursif est établi à partir de deux types de relations: - la relation entre émetteur et récepteur conformément à leurs statuts socioculturels, dépendante du type d'interaction verbale, est déterminée par le type de discours; - les relations entre le sujet de l'énoncé et l'émetteur/ récepteur, relations décisives pour la position des pôles de la communication par rapport aux mondes discursifs. On doit y comprendre aussi la notion de rôle en tant que valeur socioculturelle, groupe de caractéristiques socioculturelles, applicables, du point de vue linguistique, aux deux protagonistes de la communication. Les valeurs d'espace et de temps ne fusionnent pas avec les valeurs de l'élément communicatif-actionnel, c'est-à-dire l'espace et le temps discursif découlent du rapport entre les valeurs du temps et de l'espace de l'action communicative et les valeurs du temps et de l'espace de l'élément systémique; en d'autres termes, on arrive à ces valeurs discursives par la représentation de l'espace et du temps par rapport à l'instance de l'énoncé. Par conséquent, les facteurs de la situation discursive et les relations qui s'établissent entre eux sont des facteurs déterminants dans la construction du type d'interaction communicative qui fonde le type de structure discursive. On rend en ce qui suit le schéma du type textuel tel qu'il résulte des ce qu'on a présenté antérieurement:



En outre, on doit accentuer le fait que les facteurs de l'acte communicatif se retrouvent dans la structure du type syntaxique – sémantique discursif approprié et, par conséquent, toute modification de l'un de ces facteurs conduit à des modifications complémentaires au niveau du discours proprement-dit et de sa disposition typologique.

<sup>9</sup> Le concept «fonction culturelle» et la notion «texte culturel» sont prises de la sémiotique de la culture telle qu'on l'a vue établie par Lotman et gardent le sens initial prévu par celui-ci.

## BIBLIOGRAPHIE

- Deely, J. (1997) *Bazele semioticii*, Bucureşti, Ed. All
- Golopenția-Eretescu, S. (1978) „Analiza contrastivă și semiotică”, in *SCL* XXIX, nr. 1, p. 3 – 17
- Habermas, J. (1983) *Cunoaştere şi comunicare*, Bucureşti, Ed. Politică.
- Lotman, I. M. (1974) *Studii de tipologie a culturii*, Bucureşti, Ed. Univers.
- Morris, Ch. (1938/1959) „Foundation of the Theory of Signs”, in *International Encyclopedia of Unified Sciences*, vol. 1, nr. 2, Chicago, Chicago University Press.
- Morris, Ch. (1946) *Signs, Language and Behaviour*, New York, George Braziller INC.
- Vlad, C. (1977) „Premise ale elaborării unei tipologii textuale”, in *CL* XXII, nr. 1, p. 49 – 53.
- Vlad, C. (1982) *Semiotica criticii literare*, Bucureşti, Ed. Ştiinţifică şi Enciclopedică.
- Vlad, C. (1994) *Sensul, dimensiune esențială a textului*, Cluj – Napoca Ed. Dacia.
- Vlad, C. (2000) *Textul aisberg*, Cluj – Napoca, Ed. Casa Cărții de Știință
- Vlad, C. (2003) *Textul aisberg*. Teorie și analiză lingvistico – semiotică, ed. a II-a revăzută și adăugită, Cluj – Napoca Ed. Casa Cărții de Știință.

## LE BILLET D'HUMEUR - UNE APPROCHE INTERCULTURELLE

ANDRA-TEODORA CATARIG<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** *The Humour Column – an Intercultural Approach.* In this article, we will look into a peculiar journalistic genre, created by the French journalism, *the humour column*, which press in other countries has borrowed and developed. We will compare it to its Italian equivalent, *il corsivo*, in order to note the evolution of this genre in two distinct cultural areas. In addition, we will try to formulate in terms of *cultural dimensions* the particularities of both French and Italian press writing.

**Keywords:** media discourse, journalistic genre, humour column, cultural area, cultural dimension, comparative stylistics.

### 1. Introduction

Nous ferons une approche comparative du billet d'humeur publié dans les grands quotidiens d'information générale *Le Monde* et *La Repubblica* dans le but d'identifier les particularités stylistiques qui découlent des contraintes et de l'organisation textuelle de ce genre journalistique, ainsi que les stratégies et les moyens linguistiques utilisés par les journalistes pour exprimer leur subjectivité, étant donné que le billet est considéré comme un des articles dont la subjectivité est une règle constitutive.

Le billet d'humeur est un article court sur un sujet d'actualité, écrit avec une pointe d'humour. Pour rédiger un billet d'humeur, le journaliste doit trouver une idée originale et l'exploiter avec talent. Le titre du billet est court et énigmatique. L'article a en général une intensité croissante, car le point le plus important est la chute. Le billet jouit d'une grande liberté de ton: il peut être un simple clin d'œil, il peut avoir des intentions moralisatrices, mais il peut également être écrit sur un ton extrêmement incisif ou virulent. Ses principaux buts sont: divertir et instruire le lecteur.

«Le billet est un court article traitant d'un sujet d'actualité sur un ton léger et humoristique. Il cache souvent, sous l'humour, une leçon de morale ou un commentaire personnel. Il faut sourire, mais aussi réfléchir. Dans un billet, tout est gouverné par la chute qui doit être inattendue et créer la surprise.» (Voirol, 2007: 68)

Selon les théoriciens, «le vrai billet» est court et construit sur un syllogisme. Il ne doit pas être confondu avec «le billet chronique» ou «l'humour», un article plus

---

<sup>1</sup> Andra-Teodora Catarig, maître-assistante, Faculté des Sciences Économiques, Université d'Oradea, membre CLRAD. Courriel: acatarig@uoradea.ro. Domaines de recherche: analyse linguistique du discours médiatique, stylistique comparée, traductologie, langues de spécialité.

long, où l'auteur donne son opinion sur un fait de société ou bien avec le «billet commentaire», dans lequel le journaliste commente une information parue dans la même page du journal.

Tout comme l'éditorial, le billet d'humour bénéficie d'une place stratégique dans l'économie du journal. Il apparaît soit à l'intérieur de la page éditoriale, à côté de l'éditorial, des tribunes, des commentaires, des chroniques et des analyses, soit à la dernière page du journal. Du point de vue typographique, le billet d'humour se différencie clairement des autres articles, étant délimité par un encadré.

La place fixe assignée au billet, ainsi que la question de l'autorité et du prestige du journaliste rapprochent le billet de l'éditorial. Cependant, alors que l'éditorial engage la responsabilité de la direction du journal, le billet n'engage que la responsabilité du journaliste. C'est un article ayant un très haut degré de subjectivité, car le message représente le point de vue personnel du journaliste. De plus, à la différence de l'éditorial, le billet d'humour est toujours écrit par le même journaliste<sup>2</sup>.

Nous retrouvons dans les définitions données par les théoriciens italiens beaucoup des règles imposées par le journalisme français. *Il corsivo*<sup>3</sup> est un court article d'opinion, écrit sur un ton polémique, mordant, ironique ou humoristique, au sujet d'une nouvelle, d'un personnage ou d'un événement qui suscitent l'intérêt de l'opinion publique.

«Il corsivo è un commento breve, polemico, spesso tagliente o ironico, oppure semplicemente sorridente su una singola notizia, un personaggio o una vicenda che appassiona l'opinione pubblica.» (Boldrini, 2006: 93)

Dans le journalisme italien, parmi les règles constitutives du *corsivo* ne figure pas la contrainte relative au titre et le genre n'est pas auto-désigné. Ces articles apparaissent sous un titre générique, par exemple *l'Amaca*. C'est le nom de la rubrique de Michele Serra (*La Repubblica*). Il évoque le détachement de l'énonciateur par rapport au flux des informations, le recul qu'il prend pour méditer et le plaisir suscité par la réflexion.

Puisque le billet est une réaction personnelle à un événement, son analyse relève premièrement des aspects du style individuel du journaliste. Notre intention est de voir s'il est possible d'isoler des aspects relevant du style collectif, des marques des communautés française et italienne. Nous nous appuierons sur un ouvrage paru en 1979, le *Traité de stylistique comparée: Analyse comparative de*

<sup>2</sup> Parmi les grands billettistes français, qui ont imposé des modèles du genre, il faut indiquer le nom d'André Frossart, qui écrivait pour *Le Figaro*, celui de Pierre Marcel qui publie dans *Libération* ou celui de Pierre Georges, chargé du billet qui apparaissait dans *Le Monde*. Dans la presse italienne les grands maîtres du genre sont Enzo Biagi et Indro Montanelli; ils ont écrit pour le quotidien *Corriere della Sera*.

<sup>3</sup> Le nom *corsivo* provient des caractères typographiques appelés *italiques*. Ces caractères rappellent l'écriture manuscrite et sont utilisés pour mettre en évidence les articles d'opinion. Le quotidien *La Repubblica* a récemment renoncé aux italiques, mais le billet d'humour reste clairement délimité des autres articles, étant toujours encadré d'un filet.

*l'italien et du français*, écrit par deux professeurs de l'École d'Interprètes Internationaux de Mons. Ces deux chercheurs ont postulé l'existence d'une *instance intermédiaire* entre la *stylistique*, qui étudie les «moyens d'expression affective que la langue met à la disposition de l'usager» et le *style personnel*, qui est «la marque individuelle d'une parole», dans notre cas la marque de la parole du journaliste. Cette instance intermédiaire s'appelle *style collectif*. Il concerne «le choix préférentiel propre à toute une collectivité qui, parmi toutes les possibilités d'expression affectives, privilégie certaines d'entre elles selon un mode de sensibilité particulier» (Scavée et Intravaia, 1979: 14).

Nous avons extrait les billets parus entre avril et décembre 2008 dans les quotidiens *Le Monde* et *La Repubblica*. Au niveau thématique il y a peu de convergences, étant donné que les sujets des billets concernent généralement la communauté de chaque pays et, dans le cas du quotidien *Le Monde*, l'actualité internationale. Toutefois, nous avons identifié quelques cas d'identité thématique. Pour des raisons d'espace, nous ne présenterons que deux études comparatives.

La grille d'analyse suivante nous a permis d'identifier les types d'interventions subjectives du sujet énonciateur, leur impact sur la macro-structure du texte et sur la micro-structure linguistique:

- *Identification des éléments informatifs et comparaison des données;*
- *Repérage, parmi les implications de l'événement, de celle qui va déclencher l'interprétation;*
- *Organisation hiérarchique des données (attaque – transition – chute);*
- *Analyse des opérations énonciatives (modalités appréciatives, source énonciative, temps verbaux).*

## 2. «Guérilla» (Robert Solé) vs. «L'amaca» (Michele Serra)

Le billet de Robert Solé paraît le 4 juillet 2008 dans *Le Monde*, celui de Michele Sera le 13 juillet 2008 dans *La Repubblica*.

### 2.1 *Identification des éléments informatifs et comparaison des données*

Le premier cas d'identité thématique choisi concerne la libération d'Ingrid Bétancourt, qui a eu lieu le 2 juillet 2008. Cet événement a une multitude d'implications et exerce des influences sur d'autres événements de l'actualité.

### 2.2 *Repérage, parmi les implications de l'événement, de celle qui va déclencher l'interprétation*

Puisque le billet représente le regard très personnel d'un journaliste sur un fait de l'actualité, il est intéressant de voir comment chacun des deux journalistes exploite l'événement qui déclenche l'interprétation.

Robert Solé part du fait qu'Ingrid Bétancourt a toujours été une participante active à la vie politique, par conséquent il envisage une possible participation de celle-ci au congrès des socialistes programmé pour le mois de novembre.

Quant à Michele Serra, le sujet de la libération d'Ingrid Bétancourt n'est qu'un prétexte pour attirer l'attention sur la superficialité et l'inconsistance des rumeurs et des potins, qui ne sont que le signe d'une société décadente. Il regrette que cet événement ait déclenché une avalanche d'articles sur la vie privée d'Ingrid Bétancourt au détriment des analyses ou des hypothèses concernant l'avenir de l'Amérique du Sud.

### ***2.3 Organisation hiérarchique des données (attaque – transition – chute)***

Les billets sont fortement référentialisés. D'ailleurs, si l'on essaie de les lire plusieurs années après, on risque de ne plus comprendre de qui il s'agit et quel message subliminal est transmis.

Le premier paragraphe apporte en général un minimum d'information. Les deux premières phrases de l'article de Robert Solé nous apprennent qu'il s'agit d'une femme superbe, souriante, contrairement aux rumeurs qui couraient sur son état de santé. Cette femme, qui revient d'un voyage, est attendue par sa mère à l'aéroport. L'identité de la femme n'est révélée que dans le dernier paragraphe du billet. Le début de l'article contient une grande dose d'implicite et chaque nouvelle séquence apporte des indices. Ainsi, ce n'est qu'à un certain moment que l'on peut deviner qui est cette personne, si l'on ne prend pas en compte les indices donnés par le titre.

Un des indices à part le titre consiste dans le fait qu'un officiel présent à l'aéroport suggère à cette femme de participer au congrès de Reims. Pour déchiffrer le message, le lecteur doit se baser également sur la connaissance du contexte socio-politique national et international: par exemple, il doit savoir que le congrès de Reims est le congrès des socialistes, où les hommes politiques peuvent proposer des sujets de débat ou bien poser leur candidature pour le poste de premier secrétaire du parti. Du fait qu'on lui propose de participer à ce congrès, on infère que la femme dont il s'agit est impliquée dans la vie politique.

Le passage fait allusion aux articles antérieurs concernant la libération: «On nous l'avait décrite malade, prostrée, au bord du désespoir», «Opération parfaite, sans un coup de feu». Ensuite, en employant le discours direct on fait entendre la voix de l'officiel.

(1) On nous l'avait décrite malade, prostrée, au bord du désespoir. C'est une femme superbe, au sourire rayonnant, qui est descendue de l'avion pour tomber dans les bras de sa mère et nous embrasser tous par la même occasion. Opération parfaite, sans un coup de feu. Et parfaitement dans les temps: «Oui, vous pouvez encore déposer une contribution pour le congrès de Reims, lui a murmuré à l'oreille l'un des officiels présents. Il n'y en a que vingt et une pour le moment. Ce serait la vingt-deuxième.»

Dans le deuxième paragraphe Robert Solé présente la situation des hommes politiques qui ont manifesté clairement leur intention de poser leur candidature au poste de premier secrétaire du parti socialiste. La fin de l'article apporte finalement le nom de la femme dont il s'agit. Alors que les personnages énumérés par

le journaliste peuvent compter sur un certain nombre de votes, si elle posait sa candidature Ingrid Bétancourt serait soutenue par toute la France. Le connecteur *mais* introduit un énoncé argumentatif qui oriente rapidement le discours vers la chute:

(2) Mais, d'après ce que l'on sait, elle n'a aucune envie d'aller à Reims, même pour se faire sacrer.

La chute est surprenante, car le journaliste arrive à qualifier la vie politique française de *jungle* et n'utilise qu'un seul argument pour orienter le discours dans une direction contraire:

(3) La *jungle*, elle en a soupé.

D'ailleurs, dans le cas des billets, la chute est généralement formulée d'une manière brève, forte et condensée.

Nous pouvons constater que l'article est construit sur le jeu *données implicites ~ données explicites* et que ce jeu est décisif du point de vue discursif. Le texte a une orientation argumentative, mais, à la différence de l'éditorial, l'espace réduit dont dispose le billet détermine la réduction au minimum du nombre d'arguments. Ainsi, l'on arrive rapidement à la chute, qui marque la fin de l'article et produit une très forte impression sur le lecteur.

Le jeu *données implicites ~ données explicites* n'est pas le seul élément qui concourt à la construction du sens. Si nous examinons *les lexèmes qui appartiennent au même champ sémantique* (*guérilla*, *coup de feu*, *jungle*), nous pouvons constater l'existence d'un autre niveau de lecture. Ce dernier reflète l'organisation circulaire du texte et en justifie la chute.

**Lexèmes appartenant au même champ sémantique**

*guérilla*  
*opération sans un coup de feu*  
*jungle*

***L'organisation des données***

- une femme tenue prisonnière, se trouvant dans un état de détresse
- opération de sauvetage réussie: une intervention parfaite de la part des autorités, ayant des conséquences heureuses
- lieu de détention de la femme / lieu où règne la loi des fauves

Il y a des liens très forts entre le titre et la chute, ce qui dénote un fort degré de cohésion de l'article. La *jungle* est le lieu où agissent les troupes des partisans, mais elle représente en même temps un lieu de cauchemar, où règne la loi du plus fort. La surprise consiste dans le fait que la vie politique française est associée à l'idée de *jungle*.

Michele Serra commence son article en indiquant explicitement l'événement et la personne dont il va parler. Le début de l'article est construit sur l'opposition: *commentaires sur la Colombie et l'Amérique du Sud / commentaires sur la vie privée de la prisonnière*, suscités par cet événement remarquable.

(4) La liberazione di Ingrid Betancourt è - o dovrebbe essere - un evento politico di rilevanza mondiale. Ma negli ultimi giorni quell'evento sta come mutando di "genere", e i commenti sul futuro della Colombia o del Sud-America lasciano il passo a scampoli di gossip sullo stato del matrimonio della signora, sulla vita sessuale nella giungla, sugli aspetti psicologici e privati del suo status di rapita famosa.

La suite du texte fait entrer en jeu la problématique de la polyphonie. Le premier énoncé, *si capisce che P* (*on comprend que P / il est entendu que P*), peut être attribué à un autre énonciateur: à un certain type de presse (la presse à scandale), de journalistes et de lecteurs. Par le fait d'énoncer *ma Q* (*mais Q*), le locuteur se distancie de cet autre énonciateur et argumente dans un sens opposé.

(5) Si capisce che i commenti di politica internazionale sono assai più noiosi rispetto alle divagazioni sul calo del desiderio nella foresta. Ma forse è il caso di rivendicare la noiosità di certi argomenti come un valore, antidoto all'evanescenza, rimedio alla superficialità.

Tous les arguments qui suivent soutiennent l'opposition présentée dans l'incipit de l'article et contiennent des jugements de valeur.

(6) Bisognerebbe, per auto-terapia, imporsi ogni mattina di leggere almeno un paio di articoli noiosi, purché sostanziosi, in modo da combattere quel genere di atrofia intellettuale che discende, giorno dopo giorno, dal lieto dilagare del pettegolezzo. Mi sono fatto l'idea (e chiedo supporto agli storici del costume e della cultura) che la ciancia vaporosa e il pissi-pissi erotico siano tipicissimi delle società decadenti, che non trovando rimedio al proprio declino preferiscono decadere sparando cazzate.

Nous pouvons résumer ces jugements de valeur de la manière suivante:

Les articles d'opinion concernant la politique internationale	Les commérages sur des aspects privés
ennuyeux, mais substantiels	digressions légères
une valeur	conneries
un antidote contre l'évanescence	le signe d'une atrophie intellectuelle
un remède contre la superficialité	propres aux sociétés décadentes

La structure de l'article révèle le goût des contrastes et la préférence évidente du journaliste italiano pour la création d'effets dramatiques. Les jugements de valeur énoncés mènent à une chute inédite, où le journaliste établit un parallélisme entre des notions qui apparemment n'ont aucun point commun. Il trouve une similitude, qu'il a annoncée en quelque sorte en parlant d'atrophie et de décadence et qu'il énonce explicitement à la fin du texte:

(7) Il gossip è come la morfina, consente di sparire dalla scena senza avvertire soverchio dolore.

## 2.4 Analyse des opérations énonciatives

### 2.4.1 Les modalités appréciatives

Il est intéressant de voir comment décrivent les deux journalistes la protagoniste de l'événement. Selon Kerbrat-Orecchioni, il s'agit de la subjectivité de type «affectif», qui indique que le sujet d'énonciation est émotionnellement impliqué dans le contenu de ses dires.

Dans le billet français, Ingrid Bétancourt est présentée comme étant *une femme superbe, au sourire rayonnant*. Dans l'article italien, les syntagmes qui se réfèrent au personnage sont plus explicites: *Ingrid Bétancourt – la signora – rapita famosa*. Le dernier syntagme pourrait appartenir à d'autres énonciateurs et être repris par le sujet d'énonciation. L'adjectif «fameuse» dénote que *Le Monde* est familiarisé avec les événements dont cette femme a été protagoniste. Le syntagme *rapita famosa* appelle en mémoire les discours antérieurs (des articles d'information ou d'opinion) portant sur le déroulement de cette affaire.

Dans l'article de Michele Serra le degré d'investissement de l'énonciateur dans son discours est plus évident à un autre niveau, celui de la dénomination lexicale. Nous pouvons identifier ici la subjectivité de type «interprétatif», dont parle Kerbrat-Orecchioni. Elle affirme que l'opération dénominative n'est jamais innocente et que toute désignation est tendancieuse.

Ainsi, les marques appréciatives portent sur la caractérisation des entités mises en opposition:

<i>sujets de l'actualité internationale</i>	<i>vs. cancans</i>
<i>ANTIDOTES, REMÈDES</i>	<i>ATROPHIE, DÉCADENCE</i>

ou bien sur l'utilisation des synonymes qui introduisent des nuances affectives ou évaluatives:

*gossip – pettegolezzo – ciancia vaporosa – pissi-pissi erotico*  
*(cancan – commérage – petits potins – chuchotements érotiques)*

Nous pouvons noter le taux croissant de violence du langage: vers la fin du billet les bavardages sont qualifiés de conneries. Le terme *cazzate* (conneries) appartient à un niveau de langue très relâché, même vulgaire.

### 2.4.2 La source énonciative

Beaucoup d'auteurs de manuels de journalisme ou de dictionnaires de la presse écrite affirment que le billet est une forme journalistique proche de l'éditorial, voire un éditorial en miniature. Cependant, si l'éditorialiste parle au nom de la direction du journal, le billettiste assume ouvertement toute la responsabilité de ses dires. Un premier indice consiste dans le fait que le billet est toujours signé.

Alors que l'éditorial se caractérise en général par un processus d'effacement énonciatif, dans le cas du billet le journaliste n'est pas obligé de se cacher derrière

le pronom *on*. Il peut formuler ses opinions et ses jugements de valeur à la première personne du singulier. C'est la stratégie à laquelle recourt en général Michele Serra.

(8) **Mi sono fatto** l'idea (e **chiedo** supporto agli storici del costume e della cultura) che la ciancia vaporosa e il pissi-pissi erotico siano tipicissimi delle società decadenti [...]

En examinant les billets du corpus, nous avons remarqué qu'il existe des cas où Robert Solé recourt au pronom personnel *je*:

(9) Cher Nicolas, réjouis-toi: **j'ai** décidé de venir à Paris pour le 14 Juillet. **Mon** avion quittera Tripoli dimanche matin. La garde républicaine pourra **m'accueillir** à midi au Bourget. (M, 14/07/08, p. 25)

Pourtant, les occurrences sont nettement moins nombreuses que dans le cas des articles italiens, où la subjectivité assumée règne sans conteste. Dans l'article *Guérilla*, il n'y a aucun *je* d'auteur. La référence du pronom *on* est ambiguë: elle peut renvoyer à l'énonciateur, à la communauté française *nous tous* (*nous les Français*) ou bien au syntagme *tout le monde*. En général, ce sont les éditorialistes qui essaient d'imposer leurs opinions par un *on* qui n'est qu'un *je* déguisé, ou qui recourent à un *on* doxique, le *on* de la rumeur publique, qui représente un savoir commun des locuteurs.

(10) Mais, d'après ce que **l'on** sait, elle n'a aucune envie d'aller à Reims, même pour se faire sacrer.

D'ailleurs, il est fréquent que le billettiste établisse un lien avec la communauté dont il fait partie:

(11) C'est une femme superbe, au sourire rayonnant, qui est descendue de l'avion pour tomber dans les bras de sa mère et **nous** embrasser tous par la même occasion.

Le ton moralisateur du texte italien autorise l'emploi du mode impersonnel, cher aux éditorialistes: *si capisce che ...* (*on comprend que / il est entendu que*), *è il caso di ...* (*c'est le cas de*), *bisognerebbe ...* (*il faudrait*).

Les billets d'humour sont parfois caractérisés par l'hétérogénéité énonciative. Dans le billet intitulé «Guérilla» l'on peut identifier un second locuteur. Dans la séquence au discours direct «Oui, vous pouvez encore déposer une contribution [...]» c'est l'officiel qui parle. En outre, les phrases: «Opération parfaite, sans un coup de feu. Et parfaitement dans le temps» peuvent être attribuées toujours à ce second énonciateur, même s'il n'y a plus de marques explicites du discours rapporté (guillemets ou verbe introducteur): c'est un fragment qui relève du discours indirect libre.

### 2.4.3 *Les temps verbaux*

L'étude des temps verbaux apporte des informations importantes sur la construction textuelle. Si nous examinons le billet intitulé *Guérilla*, nous pouvons voir que le plus-que-parfait de la phrase d'attaque et le présent de la phrase suivante servent à renforcer l'opposition entre la situation passée, présentée par les médias, et la situation actuelle de la protagoniste, vue à travers le filtre du journaliste. C'est le contraste entre les circonstances antérieures évoquées par le verbe au plus-que-parfait et la réalité formulée au présent qui éveille chez l'énonciateur un sentiment de contrariété. Ce sentiment va déclencher le besoin d'écrire le billet.

Suit une séquence de discours rapporté, dans laquelle le journaliste «reproduit» les dires d'un homme politique et une autre séquence où l'on présente la situation des autres socialistes et de l'appui dont ils bénéficient de la part des Français. Le dernier paragraphe commence par une autre opposition: tandis que chacun des socialistes attire une partie des votes, la protagoniste jouit du soutien de toute la nation.

Grâce à sa valeur d'accompli, le passé composé employé dans la chute suggère l'impossible retour à la situation initiale. La période dans laquelle la protagoniste a fait de la politique a pris fin. Ainsi, le billet finit sur un ton catégorique.

Le texte italien peut être divisé en trois parties. Dans la première partie l'énonciateur formule son opinion au présent et la reformule ensuite au conditionnel présent. Ce conditionnel introduit l'idée qu'il y a un décalage entre la situation idéale et la situation réelle:

(12) La liberazione di Ingrid Betancourt è - o dovrebbe essere - un evento politico di rilevanza mondiale.

La réalité récente est illustrée toujours par des verbes à l'indicatif présent, parce que les événements récents ont des conséquences qui s'étendent sur le présent.

(13) Ma negli ultimi giorni quell'evento sta come mutando di "genere", e i commenti sul futuro della Colombia o del Sud-America lasciano il passo a scampoli di gossip sullo stato del matrimonio della signora, sulla vita sessuale nella giungla, sugli aspetti psicologici e privati del suo status di rapita famosa.

La deuxième partie est constituée d'une séquence commentative, où l'énonciateur caractérise les articles de la presse à scandale (en employant des verbes au présent) et donne des conseils (au conditionnel). Le passé composé (*Mi sono fatto l'idea che ...*) introduit dans le discours une nuance plus catégorique et prépare la chute (écrite sur le modèle des phrases énonçant des vérités éternelles), à laquelle personne ne pourra riposter.

En résumant les particularités analysées ci-dessus, chaque article renferme une critique incisive de la classe politique et respectivement d'un type de presse. Mais, alors que le billet de Robert Solé la met en forme d'une manière subtile, en

construisant l'argumentation à l'aide de l'implicite et de l'allusion, Michele Serra l'exprime à l'aide d'oppositions formulées d'une manière explicite.

Dans le premier cas le message ne peut être déchiffré qu'après avoir lu l'article, dans le second cas les multiples jugements de valeur se fondent dans la chute, qui a la valeur d'un verdict. Le premier billet a l'air d'un clin d'œil, le deuxième exacerbe les traits du genre.

### **3. «Les bronzés» (Robert Solé) vs. «L'amaca» (Michele Serra)**

Les deux articles paraissent le 8 novembre 2008, dans *Le Monde*, et respectivement *La Repubblica*.

#### ***3.1 Identification des éléments informatifs et comparaison des données***

Un des personnages dont les idées, le comportement, la vie publique et privée sont constamment analysés par Michele Serra dans ses billets d'humeur, est Silvio Berlusconi, le président du Conseil des ministres italien. Ce fait est dû non seulement à la personnalité très particulière de Berlusconi, mais aussi à la politique éditoriale de *La Repubblica*: étant un quotidien de gauche, *La Repubblica* critique souvent la politique d'un gouvernement de droite.

Berlusconi est connu par les paroles dénuées de tact qu'il profère lors de ses apparitions publiques. Le 6 novembre 2008, pendant la rencontre avec le président russe, il a décrit le nouveau président américain comme un homme jeune, élégant et bronzé, ce qui a déclenché une vague de réactions de la part de l'opinion publique.

#### ***3.2 Repérage, parmi les implications de l'événement, de celle qui va déclencher l'interprétation***

Robert Solé se concentre justement sur la gaffe de Berlusconi et en rappelle une autre: le fait que Berlusconi a qualifié le ministre danois Rasmussen de «plus beau ministre d'Europe». C'est un véritable billet d'humeur, dont le ton est très drôle.

Michele Serra désapprouve le comportement de Berlusconi, les blagues douteuses qu'il profère constamment. Les dernières ont attiré l'attention de l'opinion publique et des médias en faisant passer inaperçus les vrais problèmes discutés lors de la rencontre italo-russe. Le billet de Michele Serra a un ton amer.

#### ***3.3 Organisation hiérarchique des données (attaque – transition – chute)***

Avant de présenter succinctement quel est l'événement qui l'a poussée à écrire le billet d'humeur, l'instance journalistique française en qualifie le protagoniste. L'adjectif «pauvre» antéposé est un indice de faux attendrissement. L'instance journalistique recourt à l'ironie:

(14) Pauvre Silvio Berlusconi! Dès qu'il ouvre la bouche, tout le monde lui tombe sur le poil.

L'attaque contient une certaine dose d'implicite et d'humour, car on fait référence à la tête chauve de Berlusconi. L'espace limité du billet en constraint l'auteur à présenter l'événement et, immédiatement après, les conséquences. Les stratégies utilisées sont la raillerie et l'ironie. Les exclamations de cette première partie donnent au billet un ton familier.

(15) Il a remarqué que Barack Obama était «*jeune, élégant et bronzé*». Aussitôt, la moitié de la planète l'a accusé de gaffe insupportable, et même de racisme!

La transition continue par le même ton familier de l'attaque. Les phrases exclamatives sont remplacées par une interrogation:

(16) Franchement, où est le scandale?

dont la réponse est fournie par le protagoniste:

(17) «*Il s'agissait d'une petite gentillesse* (carineria). *C'était un compliment.*»

Une des sources de l'humour est le parallélisme entre Obama et Berlusconi; on dévoile aux lecteurs français le fait que le président du Conseil entretient son bronzage. D'ailleurs, les Italiens savent que les séances d'UV sont un de ses passe-temps favoris. Le présumé motif du rapprochement entre Obama et Berlusconi (le bronzage) donne également le titre du billet: «Les bronzés».

L'instance journalistique reprend les paroles de Berlusconi, citées dans la partie introductory, pour défendre la position de celui-ci. Le passage qui suit est une reformulation des explications données par Berlusconi. Le billettiste s'exprime à la première personne, ensuite, en appelant au sujet «tout le monde» il confère aux explications une valeur de vérité générale. La parole «bronzé» est prise dans son sens littéral.

(18) Que je sache, le «Cavaliere» n'a pas dit que Barack Obama avait l'air sombre, le visage pâle ou le teint cendreux. Il a seulement vanté son hâle, dû sans doute à d'intenses séances d'UV. Tout le monde sait qu'il y a des peaux qui bronzent facilement, et d'autres qui reviennent de trois mois de soleil blanches comme des cachets d'aspirine.

Au lieu de réorienter le fil du discours par des connecteurs argumentatifs, l'instance journalistique continue par un événement similaire, à savoir par une autre gaffe, commise par Berlusconi quelques années auparavant:

(19) Silvio Berlusconi ne peut s'empêcher d'être gentil (*carino*). En 2002, il avait qualifié le Danois Anders Fogh Rasmussen de “*plus beau ministre d'Europe*”, ajoutant qu'il pensait le présenter à son épouse.

En jouant le défenseur de Berlusconi et en argumentant en faveur de celui-ci, l'instance journalistique réussit à imprimer au billet une tonalité fortement ironique. Le billettiste finit par interpeller le lecteur:

(20) Vous en connaissez beaucoup, vous, des dirigeants qui poussent aussi loin le sacrifice?

L'organisation textuelle du billet d'humour suit un plan accumulatif. Chaque nouvelle phrase, et même la chute apportent un élément destiné à provoquer la stupeur et l'étonnement. On crée de l'humour en affirmant qu'il y a une ressemblance entre le président américain et le président du Conseil, et en présentant et interprétant l'événement dans l'optique de Berlusconi.

L'attaque du billet de Michele Serra est informative. Toutefois, on peut lire entre les lignes que le journaliste parle avec embarras de ce personnage politique, dont il désapprouve les paroles et les actions:

(21) Le fesserie di Berlusconi su Obama hanno fatto passare quasi inosservata la sostanza della sua visita all'amico Putin: il cordiale consenso del capo del governo italiano per l'attacco russo in Georgia.

Au-delà des gaffes faites durant la rencontre italo-russe, Berlusconi a approuvé l'attaque russe en Géorgie, mais si les gaffes ont attiré l'attention de tout le monde, l'essence de la rencontre est passée quasi inaperçue.

On attire l'attention sur le fait que les paroles de Berlusconi ne peuvent pas être prises au sérieux, car il fait des déclarations en fonction des hommes politiques qu'il rencontre. Ainsi, l'évaluation de la prise de position du président du Conseil est contrecarrée par le connecteur argumentatif «*ma*» (mais):

(22) Una posizione che si direbbe senz'altro antiamericana, e che scatenerebbe più di qualche polemica tra alleati, se solo qualcuno la prendesse sul serio. Ma a Washington, evidentemente, sanno benissimo che se Berlusconi, anziché con Putin, fosse stato con Bush, avrebbe dato ragione a lui sulla Georgia come su tutto il resto: perché tra le chiacchiere da viaggio del nostro premier e la politica estera non c'è alcun rapporto.

La subordonnée («*perché [...]») se trouve détachée du reste de la phrase pour que l'explication acquière une importance majeure. Suit l'opposition entre ce que Berlusconi représente pour le monde et ce qu'il représente pour les Italiens.*

(23) Un anziano signore che gira il mondo, ormai da anni, dichiarandosi amico di tutti e d'accordo con tutti, raccontando le barzellette già scartate da Gino Bramieri, fornendo alle agenzie di stampa solo qualche scampolo di folklore, non è considerato in grado di dire alcunché di notevole o di grave. Solo per noi italiani (e neanche tutti), solo nella piccolissima porzione di pianeta che abitiamo, Berlusconi

è un problema serio, e spesso una presenza umiliante. Per il resto del mondo è solo un piccolo italiano leggero che consolida tutti i luoghi comuni sulla leggerezza degli italiani. Uno che è contento se attorno a sé vede ridere, e non si rende conto che è di lui che stanno ridendo.

Cette caractérisation révèle un personnage qui n'est pas conscient du fait qu'il est devenu l'objet de moqueries. La chute n'apporte pas un changement de direction, mais une information supplémentaire: personne n'a le courage de dire la vérité et de donner des conseils à Berlusconi.

(24) Né lo stuolo di maggiordomi che lo circonda, benché lautamente pagati, ha il coraggio di dirglielo.

En conclusion, l'organisation textuelle du billet se caractérise toujours par une accumulation: cette fois-ci il ne s'agit pas d'informations (comme dans le billet *du Monde*), mais de caractérisations. On crée deux systèmes d'opposition: apparence / essence (gaffes / prises de position politiques), double image de Berlusconi (un personnage pittoresque / ridicule).

### **3.4 Analyse des opérations énonciatives**

#### *3.4.1 Les modalités appréciatives*

La manière dont les billettistes décrivent le protagoniste diffère en fonction de la stratégie textuelle adoptée.

Robert Solé feint de se placer du côté de Berlusconi. En réalité, le message qu'il transmet est ironique. Le billet est construit sur l'opposition «gaffe insupportable» / «petite gentillesse» ou «compliment». Les principales marques de la «subjectivité critique», de la malice et de la dérision sont les adjectifs («pauvre Silvio Berlusconi», «Silvio Berlusconi ne peut s'empêcher d'être gentil») et les deux phrases exclamatives de l'attaque.

L'instance journalistique fait sentir sa présence à l'aide des expressions modalisatrices qui soulignent sa stratégie de dérision. On ouvre la transition par l'adverbe modal «franchement», pour laisser entendre qu'il n'y a rien de grave dans l'affirmation de Berlusconi. Ensuite, à l'aide de l'adverbe «sans doute» on donne comme certaine la cause du soi-disant «bronzage» du président américain («[...] hâle, dû sans doute à d'intenses séances d'UV».)

Dans le billet de *La Repubblica* les termes utilisés sont plus nettement dévalorisants: on ne parle plus de gaffes, mais de bêtises («le fesserie») ou de blagues éventées (auxquelles même l'acteur Gino Bramieri a depuis longtemps renoncé: «barzellette già scartate da Gino Bramieri»). Toujours à propos des paroles du président du Conseil on établit des oppositions telles que: quelques moments de folklore («qualche scampolo di folklore») / quelque chose d'important et de grave» («alcunché di notevole o di grave»). Les paroles de Berlusconi seraient donc superficielles («chiacchiere da viaggio») et n'auraient rien à voir avec la manière dont il faut faire de la politique.

Quant à la manière dont on parle de Berlusconi<sup>4</sup>, dans le billet du *Monde* on l'appelle par son nom, par le titre honorifique qu'il a reçu (l'ordre *Il Cavaliere del Lavoro*) ou par sa fonction actuelle (Silvio Berlusconi, il «Cavaliere», le chef du gouvernement italien) et on dévoile son âge (72 ans).

Dans *La Repubblica* on mentionne le nom (Berlusconi), la fonction (*capo del governo italiano, premier*), mais on le décrit comme un vieux monsieur qui court le monde en racontant des blagues éventées:

(25) Un anziano signore che gira il mondo, ormai da anni, dichiarandosi amico di tutti e d'accordo con tutti, raccontando le barzellette già scartate da Gino Bramieri, fornendo alle agenzie di stampa solo qualche scampolo di folklore, non è considerato in grado di dire alcunché di notevole o di grave.

Dans ce billet d'humeur prédomine la subjectivité de type «interpréitatif». On décrit le personnage en détaillant la manière dont il est perçu par les Italiens et par le reste du monde: un problème sérieux, une présence humiliante / un petit Italien qui prend tout à la légère.

(26) Solo per noi italiani (e neanche tutti), solo nella piccolissima porzione di pianeta che abitiamo, Berlusconi è un problema serio, e spesso una presenza umiliante. Per il resto del mondo è solo un piccolo italiano leggero che consolida tutti i luoghi comuni sulla leggerezza degli italiani. Uno che è contento se attorno a sé vede ridere, e non si rende conto che è di lui che stanno ridendo.

L'opposition est renforcée par le rapport déséquilibré de forces:

Tout le monde	L'Italie - une petite partie de la planète
un petit Italien qui prend tout à la légère	un problème sérieux, une présence humiliante

Les modalités appréciatives apportent l'opinion du billettiste à propos de ce personnage politique et de ses actions.

### 3.4.2 *La source énonciative*

L'analyse de la source énonciative dévoile elle aussi le haut degré de subjectivité et la tonalité familière du billet d'humeur. Le billettiste français parle à la première personne du singulier. Pour apporter un argument plus fort, il fait appel ensuite au savoir général:

(27) Que je sache, le «Cavaliere» n'a pas dit que Barack Obama avait l'air sombre, le visage pâle ou le teint cendreux. [...] Tout le monde sait qu'il y a des peaux qui bronzent facilement, et d'autres qui reviennent de trois mois de soleil blanches comme des cachets d'aspirine.

---

<sup>4</sup> La subjectivité « interprévatrice ».

Le journaliste interagit également avec les lecteurs, qu'il interpelle à la fin du texte:

(28) Vous en connaissez beaucoup, vous, des dirigeants qui poussent aussi loin le sacrifice?

Michele Serra parle au nom de tous les Italiens, en utilisant la première personne du pluriel:

(29) [...] le chiacchiere da viaggio del nostro premier [...]

(30) Solo per noi italiani (e neanche tutti), solo nella piccolissima porzione di pianeta che abitiamo, Berlusconi è un problema serio, e spesso una presenza umiliante.

De cette façon il devient le porte-parole de son peuple et le poids de ses affirmations augmente.

Dans le billet écrit par Robert Solé, on entend également la voix de Berlusconi. Le billet contient deux îlots textuels:

(31) Il a remarqué que Barack Obama était «*jeune, élégant et bronzé*».

(32) En 2002, il avait qualifié le Danois Anders Fogh Rasmussen de «*plus beau ministre d'Europe*» [...]

un fragment qui relève du discours direct:

(33) «*Il s'agissait d'une petite gentillesse* (carineria). *C'était un compliment*»

et un fragment de discours indirect:

(34) [...] ajoutant qu'il pensait le présenter à son épouse.

Par conséquent, pour réaliser sa stratégie de dérision le billettiste recourt à l'hétérogénéité énonciative.

### 3.4.3 *Les temps verbaux*

Les temps verbaux servent à mieux identifier les passages de commentaire, les passages où l'on rapporte les actions ou les paroles du protagoniste et les passages descriptifs.

Dans le billet intitulé «Les bronzés», le commentaire de l'attaque (exprimé au présent de l'indicatif) est motivé par deux phrases qui rapportent les événements récents. Les verbes au passé composé renforcent la succession des événements passés.

(35) Pauvre Silvio Berlusconi! Dès qu'il ouvre la bouche, tout le monde lui tombe sur le poil. Il a remarqué que Barack Obama était «*jeune, élégant et bronzé*». Aussitôt, la moitié de la planète l'a accusé de gaffe insupportable, et même de racisme!

Dans la transition l'instance journalistique joue la défense du protagoniste. Le verbe au présent de la première phrase («*Franchement, où est le scandale?*») ouvre

une séquence explicative. On apprend que Berlusconi n'a pas essayé de s'excuser, mais a continué de soutenir ses affirmations. Les citations contiennent des verbes à l'imparfait: ce sont les motivations données par Berlusconi dans une conférence de presse qui a suivi la rencontre italo-russe: «il s'agissait de [...], «c'était un compliment». L'opinion du journaliste («que je sache») sur ces événements récents, rapportés à l'aide du passé composé et de l'imparfait, cède le pas à un argument exprimé par le présent générique ou d'expérience («Tout le monde sait que [...]»).

On présente ensuite un événement similaire, selon le modèle de l'attaque: l'opinion du journaliste, au présent («Silvio Berlusconi ne peut s'empêcher d'être gentil»), est suivie de l'exemplification du geste fait par Berlusconi dans le passé: le plus-que-parfait combiné à l'imparfait indiquent que l'événement est antérieur à celui rapporté dans l'attaque («[...] il avait qualifié [...], ajoutant qu'il pensait [...]»).

À la fin l'auteur sollicite l'opinion des lecteurs, toujours par un présent de l'indicatif («vous en connaissez [...]»), en associant les lecteurs à sa démarche, à son acte de dérision.

L'attaque du billet de *La Repubblica* commence par la présentation des conséquences immédiates de la gaffe de Berlusconi. On emploie le passé composé justement pour signaler le fait que cet événement récent a des conséquences sur l'actualité.

(36) Le fesserie di Berlusconi su Obama hanno fatto passare quasi inosservata la sostanza della sua visita all'amico Putin [...]

Suivent deux phrases conditionnelles. La première exprime une possibilité, car dans certaines conditions l'hypothèse pourrait se vérifier:

(37) Una posizione che si direbbe senz'altro antiamericana, e che scatenerebbe più di qualche polemica tra alleati, se solo qualcuno la prendesse sul serio.

La seconde infirme l'éventuelle position antiaméricaine du protagoniste. Elle exprime un fait irréel, qui n'a pas eu lieu mais aurait pu se produire, ayant des implications importantes pour la description du personnage:

(38) Ma a Washington, evidentemente, sanno benissimo che se Berlusconi, anziché con Putin, fosse stato con Bush, avrebbe dato ragione a lui sulla Georgia come su tutto il resto: perché tra le chiacchiere da viaggio del nostro premier e la politica estera non c'è alcun rapporto.

Les verbes suivants, à l'indicatif présent, servent à construire un passage où l'instance journalistique formule des opinions et donne des verdicts sur le caractère de Berlusconi. On envisage les actions habituelles de Berlusconi par le présent duratif («gira»), pour prendre position vis-à-vis de cette habitude:

(39) Un anziano signore che gira il mondo, ormai da anni [...] non è considerato in grado di dire alcunché di notevole o di grave.

Ensuite, on construit l'opposition concernant «l'image de Berlusconi dans le monde / en Italie», toujours à l'aide du présent, pour finir par constater que personne n'a le courage de prendre attitude.

Les deux textes analysés produisent des effets différents sur les lecteurs. Le billet de Robert Solé dégage humour et ironie. Le billettiste présente l'événement dans la perspective du protagoniste, dont il feint d'appuyer les motivations. Le discours ironique joue sur les sens dérivés. Quant à l'article italien, l'opposition «superflu / essentiel», la double perception du protagoniste (personnage amusant / problème grave, humiliant) et le fait que le billettiste s'érite en porte parole de son peuple confèrent au texte un ton nettement plus critique. Le discours critique joue sur les sens littéraux.

#### 4. Conclusion

Les billets naissent comme une réaction à des événements dont chaque journaliste focalise un autre aspect. Malgré leurs dimensions réduites, ils ont une «structure profonde» très bien constituée et contiennent des réseaux de significations identifiables par repérage de certaines marques. Ce sont des textes fortement subjectifs et, à la différence de la plupart des autres genres journalistiques, cette subjectivité est inscrite dans les contraintes génériques.

La grille d'analyse utilisée nous a permis d'identifier les marques de l'inscription de la subjectivité dans le texte et d'en estimer le taux de subjectivité. Ainsi, les traces du sujet d'énonciation sont visibles à plusieurs niveaux: dans le choix du sujet et de l'angle de l'article, dans l'organisation textuelle ou dans le lexique ou les pronoms utilisés.

Nous avons découvert des particularités propres à chaque quotidien, qui résultent aussi bien de la marque individuelle du journaliste que de la nature du quotidien. Dans ce genre d'article, le style individuel s'affirme sans conteste et l'emporte bien des fois sur le style collectif. Dans les articles de Robert Solé nous devinons un esprit ludique, un plaisir de s'amuser et de formuler d'importants jugements de valeur sans donner l'impression de le faire. Le regard que Michele Serra jette sur les événements de l'actualité est plus grave et inquiétant; la plupart de ses articles dégagent une impression d'amertume, une sensation de déception et ont une visée moralisatrice.

Il est difficile de rendre des verdicts sur l'écriture du billet du point de vue des caractéristiques psychologiques des peuples formulées par Scavée et Intravaia. Toutefois, les études comparatives des billets du *Monde* et des billets de *La Repubblica* nous ont permis d'établir les oppositions suivantes:

- présentation implicite vs. présentation explicite;
- subjectivité dissimulée vs. subjectivité déclarée;
- intention d'amuser vs. intention moralisatrice;
- clin d'œil vs. ton amer, incisif, admonitif.

La construction textuelle du billet des quotidiens français favorise la lisibilité et la compréhension. Les phrases ont peu de subordonnées. Elles s'enchaînent d'une manière logique et naturelle. L'argumentation est courte, étant construite souvent à

l'aide du syllogisme. C'est pourquoi nous pouvons affirmer avec Scavée et Intravaia qu'en effet, l'écriture française peut être associée aux notions d'*élégance* et de  *simplicité*. D'autre part, les billets de *La Repubblica* frappent par la grande différence qu'il y a entre les phrases longues, contenant beaucoup de subordonnées, propres au style soutenu et à la tradition littéraire de l'écriture italienne, et le vocabulaire agressif et familier. En fait, c'est le contraste entre les tournures abstraites et les expressions concrètes qui a amené Scavée et Intravaia à postuler le caractère baroque de la langue italienne. La plupart des billets de *La Repubblica* mettent en place des parallélismes bizarres, des systèmes d'opposition, des évaluations en termes de: positif/négatif, bon/mauvais, d'où le ton tranchant ou mordant. La subjectivité montrée de l'écriture italienne et les effets dramatiques qu'elle entraîne impriment au texte un *effet de spectacle et un taux d'agressivité élevé*.

En termes de dimensions culturelles, l'écriture française se caractérise par la clarté, la simplicité, l'ordre, l'allusion, l'ironie. Dans l'écriture italienne on peut identifier un degré plus élevé de subjectivité, la préférence pour les contrastes, le goût du détail.

Les billets d'humeur sont des ensembles cohésifs qui ont réussi à survivre dans l'ère de l'information, malgré les nombreuses transformations subies par le journalisme écrit. Avec l'avènement de l'Internet et la création des blogues personnels des journalistes, il serait intéressant d'étudier les équivalents en ligne des billets de la presse écrite.

## BIBLIOGRAPHIE

- Boldrini, M. (2006) *Il quotidiano. Teorie e tecniche del linguaggio giornalistico*, Mondadori Università, Milano.
- Catarig, A. (2009) *Genres, mise en thème et mise en discours dans la presse d'information générale. Analyse comparative des quotidiens Le Monde, Le Figaro, Corriere della Sera et La Repubblica*, thèse de doctorat soutenue à l'Université Babeș-Bolyai, Cluj-Napoca.
- Durrer, S. (2001) «De quelques affinités génériques du billet», in Adam, J.-M., Herman, T., Lugrin, G., *Genres de la presse écrite et analyse de discours*, SEMEN 13, Presses Universitaires Franc-Comtoises, Besançon.
- Florea, L.-S. (2008) «La construction thématique, générique et textuelle de l'événement. Un modèle d'analyse du discours journalistique», *Studia UBB, Ephemerides*, LII, n° 2, pp. 3-27.
- Fuchs, C. (1983) «Variations discursives», in *Langages*, n° 70, pp. 15-33.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1980) *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Armand Colin Éditeur, Paris, chap. 2.
- Le Clerc, B. (1994) «Un billet d'humeur: itinéraire de lecture», *Pratiques*, n. 94, Juin 1997, pp. 75-85.
- Roșca, L. (2004) *Producția textului jurnalistic*, Polirom, Iași.
- Scavée, P., Intravaia, P. (1979) *Traité de stylistique comparée: Analyse comparative de l'italien et du français*, Didier, Bruxelles.
- Voirol, M. (2007) *Guide de la rédaction*, CFPJ, Paris, 7e édition.

## PROSPETTIVE SULL'ENUNCIAZIONE NEL TESTO NARRATIVO, DALL'APPROCCIO STRUTTURALISTA ALLA VISIONE SCAPOLINE

ANAMARIA COLCERIU<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** *Perspectives on Enunciating in Narrative Texts: from Structuralist Approaches to ScaPoLine Vision.* This enquiry posits that clarifications of the concepts involved can assist with a reconsideration of the gap dividing the two central visions on the concept of enunciation, generally subsumed to the linguistic-semiotic currents of structuralism, and respectively pragmatism. After briefly introducing the two positions, we offer an account of the varying, at times conflicting takes on the concepts of “locutor,” “enunciator,” “point of view,” with a view to place these phenomena in a framework liable to elicit their textual roles and valences. Using the function of *deixis* in indirect speech as a point of departure, we aim to illustrate the nexus voice – narrative instance – point of view with resort to exemplifications drawn from novel texts, and in so doing account for the difficulty of tracing an exact demarcation line between these.

**Keywords:** enunciation, narrative instance, locutor, enunciator, point of view, deixis, indirect speech.

### 1. Premesse

L’apertura delle ricerche degli ultimi decenni verso la pragmatica (cfr. Ducrot, Schaeffer, 1996) ha posto l’attenzione sul lato comunicativo del testo-discorso. Una volta spostato l’accento dalla *langue* alla *parole*, l’*enunciato* (unità discorsiva incentrata sui parametri della situazione comunicativa: l’istanza enunciatrice, il tempo e lo spazio) diventa oggetto di studio delle discipline linguistiche.

L’interesse mostrato alla definizione dei valori testuali dei diversi aspetti enunciativi si è configurato in approcci specifici, da quello letterario-ideologico (Bakhtin, 1934-35/1982), a quello strutturalista (Genette, 1972/1976, Litvelt, 1981/1994), nonché a quello pragmatico (Ducrot, Schaeffer, 1996, *ScaPoLine*, 2004), tutti<sup>2</sup> intenti a delineare lo statuto di istanza narrativa e le modalità specifiche di configurare la rete testuale polifonica.

<sup>1</sup> Docente di lingua italiana presso la Cattedra di Lingue Moderne Applicate della Facoltà di Lettere, Università Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca; campi di ricerca: linguistica e semiotica del testo, traduttologia; membro CLRAD. E-mail: [canamaria7@yahoo.it](mailto:canamaria7@yahoo.it).

<sup>2</sup> Ricordiamo qui solo gli autori più citati in questo lavoro.

La necessità di delineare gli spazi testuali specifici di un’istanza enunciatrice presuppone, da un lato, la definizione del rapporto tra voce (istanza narrativa) e visione e, dall’altro, lo studio dei passaggi polifonici e la delimitazione dei confini tra le zone testuali proprie delle diverse voci.

1.1. La voce e la prospettiva narrativa sono state dibattute molto senza fare distinzioni nette tra i loro valori e le loro funzioni testuali (cfr. Lintvelt, 1994); si è presentata così la necessità di chiarimenti (cf. Genette, 1976, Lintvelt, 1994) che hanno messo in risalto l’esistenza di due tipi di istanze: l’istanza enunciatrice e l’istanza percettiva.

1.2. Il discorso rappresentato è lo spazio prediletto della manifestazione dei fenomeni polifonici, posto dove s’intrecciano il discorso del narratore e il discorso dei personaggi. Le modalità specifiche di inserimento del discorso dei personaggi nel discorso del narratore sono rintracciabili nelle quattro forme principali di discorso rappresentato: il discorso diretto libero o con verbo dichiarativo, il discorso indiretto libero o legato. All’azione centrifuga delle forze discorsive “straniere” (dei personaggi) si oppone la voce del narratore, una voce contripeta, che integra le forme proteiche dei diversi linguaggi.

## 2. L’istanza narrativa: approccio strutturalista

2.1. Secondo Gérard Genette (*Figure III*, 1972/1976), l’analisi del testo/discorso narrativo dovrebbe incentrarsi su tre aspetti: tempo (rapporti temporali tra storia e racconto), modalità (le varie forme della rappresentazione narrativa) e istanza narrativa o “voce”, definita come “aspetto dell’azione verbale considerata nei suoi rapporti col soggetto” (Genette, 1976: 260), cioè con i partecipanti all’attività narrativa. Lo studio parte, tra l’altro, anche dalla necessità di chiarire certe difficoltà di interpretazione dovute al rapporto tra voce/istanza narrativa (“chi parla”) e punto di vista (“chi vede”). La meta dell’approccio teorico consiste nella descrizione e nella definizione della categoria di “voce narrativa” attraverso il continuo rapportarsi alle categorie di temporalità e di modalità narrativa<sup>3</sup>.

Le diverse istanze narrative, caratterizzate da un discorso specifico, con un’ideologia propria all’interno della narrazione, lasciano la loro impronta sulla configurazione del mondo romanzesco a livello di ordine temporale, di durata o di frequenza degli avvenimenti narrati. Il rapporto tra la rete cronotopica e quella comunicativa rileva la sua massima importanza all’interno del testo narrativo. I fenomeni anacronici tipo analessi e prolessi, quelli legati alla durata, con effetti specifici di ritmo narrativo (ellissi, pausa descrittiva, scena o sommario) dipendono dal ruolo e dal luogo che occupa l’istanza narrativa all’interno della narrazione (cfr. Genette, 1976: 135-161).

La gestione dell’informazione narrativa e il rapporto tra le diverse voci vengono descritte nel capitolo incentrato sulla modalità narrativa. Si trattano qui tanto

<sup>3</sup> Il cambiamento dell’istanza narrativa implica un rapporto diverso con i concetti di *tempo*, *spazio* e *distanza narrativa*.

aspetti legati alla prospettiva/focalizzazione, quanto quelli legati all'inserimento del discorso “straniero”<sup>4</sup>, delle “voci” che s'intrecciano con la voce del narratore. Mentre la *narrazione mimetica* tenta di occultare il narratore-informatore, la *diegesi* presuppone la presenza, più o meno spiccata, dell'istanza narrativa. La presenza del narratore “come fonte che garantisce e organizza il racconto” (Genette, 1976: 214) rappresenta il fattore che determina la configurazione specifica del racconto, luogo dove s'interseccano il discorso del narratore e il discorso dei personaggi (un discorso *narativizzato*, che rileva il livello massimo della presenza del narratore nel discorso del personaggio, e il discorso *trasposto* e quello *riferito*<sup>5</sup>, tipi discorsivi in cui le due voci si sostituiscono e si amplificano a vicenda, in un permanente gioco polifonico (cfr. Genette, 1976: 208-258).

2.2. Il rapporto problematico tra l'istanza narrativa e la prospettiva sta al centro del libro di Jaap Lintvelt, *Essai de typologie narrative. Le «point de vue»: theorie et analyse* (1981). Il saggio si propone di analizzare il testo narrativo dal punto di vista dell'interazione dinamica tra le diverse istanze (cfr. Lintvelt, 1994: 25-37) e di delineare una tipologia nata all'incrocio tra gli aspetti riguardanti la voce narrativa e quelli riguardanti la prospettiva. Viene studiata poi la maniera in cui il discorso dei personaggi s'intreccia con il discorso del narratore, nonché i vari idioletti (cfr. Lintvelt, 1994: 46-114).

Nata dal confronto con le teorie precedenti sul punto di vista e sull'istanza narrativa, la tipologia di Lintvelt cerca di stabilire il confine tra l'enunciazione e la prospettiva. L'affermazione di Wayne Booth, secondo la quale “qualsiasi punto di vista interiormente sostenuto [...] trasforma subito il personaggio in narratore” (n.t.) (Booth, 1976: 232), viene confutata da Lintvelt sulla base del fatto che essa non riesce a fare la distinzione tra l'autore-percepente, con un ruolo attivo sul piano percettivo/psichico, e il narratore, con una funzione narrativa sul piano verbale, della parola (cfr. Lintvelt, 1994:116).<sup>6</sup>

L'ambiguità del rapporto enunciazione – prospettiva è dovuto tanto alla difficoltà di identificare la prospettiva (mentre la voce, in quanto manifestazione concreta del linguaggio, può essere identificata in maniera diretta, la prospettiva si identifica solo “indirettamente, in modo metaforico”<sup>7</sup>), quanto all'intreccio inestricabile di voci all'interno degli enunciati.

### 3. L'approccio pragmatico dell'enunciazione

Al contrario degli approcci strutturalisti, preoccupati di stabilire tipologie che diventino base di ricerca per l'interpretazione dei testi, gli studi più recenti, incentrati sull'analisi semantico-pragmatica del testo, sono interessati soprattutto alla maniera in cui l'enunciato conserva, a livello verbale, tracce dell'enunciazione.

<sup>4</sup> Narativizzato, trasposto o riferito.

<sup>5</sup> La forma più mimetica. In questo caso “il narratore finge di cedere letteralmente la parola al suo personaggio” (Genette, 1976: 220).

<sup>6</sup> Ritorneremo in seguito su questo argomento.

<sup>7</sup> Vedi anche Zafiu, 2000: 235-236.

Il ruolo del locutore, la sua presenza a livello di enunciazione, la maniera in cui viene gestita la distribuzione delle voci nella configurazione globale del testo, diventano gli assi portanti dell'analisi del testo in generale e del testo narrativo in particolare.

3.1. L'interesse sempre più grande mostrato alla dimensione pragmatica del discorso e alla linguistica testuale ha portato alla riscoperta, negli anni '80 del secolo scorso, della *polifonia*<sup>8</sup> e all'approfondimento del concetto di *enunciazione*.

L'*enunciazione* viene definita come “avvenimento storico costituito dalla produzione di un enunciato”, e lo studio di questo fenomeno riguarda “i riferimenti dell'enunciato all'enunciazione, riferimenti che fanno parte del senso stesso dell'enunciato”. Il concetto di *enunciato*, in quanto “realizzazione/produzione particolare di una frase da parte di un certo parlante, in un certo luogo e in un certo momento” (n.t.), si oppone dunque alla frase in quanto unità linguistica astratta, appartenente alla lingua (Ducrot, Schaeffer, 1996: 470).

Ducrot fa la distinzione, all'interno dell'enunciazione, tra due entità – il *locutore* e gli *enunciatori*. Il concetto di *enunciatori* definisce un insieme di entità discorsive responsabili dell'orientamento momentaneo della narrazione, senza partecipare però, in maniera diretta, all'enunciazione – qualità per eccellenza dell'istanza narrativa. Mentre il locutore è responsabile dell'enunciazione, gli enunciatori sono responsabili dei diversi *punti di vista* espressi tramite l'enunciato; il locutore può identificarsi dunque con certi enunciatori e staccarsi, allo stesso tempo, da altri (cfr. Ducrot, 1982, apud *ScaPoLine*, 2004: 17-20).

3.2. La “scuola” scandinava di linguistica<sup>9</sup> dedica alla polifonia tutta una serie di studi che trovano il punto di convergenza nel saggio *ScaPoLine. La théorie scandinave de la polyphonie linguistique* (2004), lavoro che si propone di descrivere il fenomeno polifonico non solo al livello della lingua, ma, e soprattutto, al livello dell'enunciato e del testo.

*ScaPoLine* cerca di definire gli strumenti di analisi testuale che mettano in risalto la maniera in cui si esprimono gli effetti polifonici nella forma linguistica<sup>10</sup>; cioè se la lingua offre indizi riguardo all'identità degli “enunciatori”<sup>11</sup>, ovvero delle fonti dei vari punti di vista (cfr. *ScaPoLine*, 2004: 21-23). L'approccio consiste anche nella delineazione delle costrizioni linguistiche che guidano l'interpretazione polifonica dei testi, siano essi letterari o non letterari.

<sup>8</sup> Il concetto appare per la prima volta in un saggio di M. Bakhtin, del 1929, dedicato al romanzo di Dostoevskij. Il termine ‘polifonia’ compare di nuovo in un articolo di Oswald Ducrot, del 1980, dal titolo *Texte et énonciation* e nell’articolo del 1982, *La notion du sujet parlant*, lavori che collocano però il concetto di ‘polifonia’ nell’ambito della lingua. (Cfr. *ScaPoLine*, 2004: 17-20)..

<sup>9</sup> Ricordiamo in questa sede solo gli autori del libro *ScaPoLine*, 2004: Henning Nølke, Kjersti Fløttum, Coco Norén.

<sup>10</sup> “[...] mettre en rapport de manière opérationnelle le sens polyphonique des énoncés et la forme de la langue, c'est-à-dire les structures lexicales, morphosyntaxique et même prosodiques pour autant que celles-ci soient indiquées au niveau de la langue”. (*ScaPoLine*, 2004: 20)

<sup>11</sup> Il termine è tra virgolette perché i linguisti scandinavi preferiscono utilizzare ulteriormente, al posto della parola “enunciatori”, il sintagma “punti di vista”. Vedi *infra* 3.3.

L'interpretazione polifonica consiste nella saturazione delle variabili date dalle istruzioni veicolate attraverso la forma linguistica, a livello di frase, e nel rispettare le istruzioni e le regole fornite dall'enunciato.

L'enunciato è l'immagine dell'enunciazione. Il locutore, che assume la responsabilità dell'enunciazione, rappresenta l'entità che costruisce i vari *punti di vista* (entità semantiche che hanno una fonte), gli *esseri discorsivi*<sup>12</sup> (êtres discursifs) responsabili di questi punti di vista e presunti elementi che saturano le fonti (considerate variabili), nonché i *legami* tra gli esseri discorsivi e i diversi punti di vista all'interno dell'enunciato. Tutte queste entità sono rappresentate, a livello di frase, da elementi verbali specifici, che costituiscono la *struttura polifonica* (cfr. *Ibidem*, 26-31, 51-55).

*ScaPoLine* si propone di superare questo primo approccio con lo studio della manifestazione della polifonia all'interno della *parole*, cioè al livello dell'enunciato, della sequenza testuale (del *passaggio polifonico*) e del testo. La struttura polifonica diventa il supporto linguistico su cui s'innesta la descrizione semantica dell'enunciato, ovvero la *configurazione polifonica* (cfr. *Ibidem*, 25-31). Il movimento ascensionale, dalla struttura alla configurazione, viene raddoppiato da un movimento integratore: dall'enunciato al testo e dal testo come insieme verso gli enunciati che lo compongono.

Nell'analisi polifonica del testo si delineano dunque tre tappe: l'analisi linguistica propriamente detta (la maniera in cui vengono marcati, a livello di frase, i vari punti di vista, nonché i legami tra questi e le entità che ne sono responsabili), l'analisi testuale (i rapporti, a livello transfrastico, tra i punti di vista e i vari "esseri discorsivi", ossia l'analisi dei *passaggi polifonici*<sup>13</sup>) e l'interpretazione globale del testo (l'identificazione degli "esseri discorsivi" tramite l'associazione di entità reali o fintizie). (Cfr. *Ibidem*, 99-116)

Il senso testuale è uno polifonico; l'interpretazione sta sotto il segno della coerenza polifonica (cfr. *Ibidem*, 109-116) che si stabilisce tra i vari punti di vista, le fonti di questi punti di vista essendo altrettante immagini del locutore.

*Il locutore* è un "essere discorsivo", un'entità dell'universo di discorso che non entra mai in scena. La sua funzione è quella di costruire l'enunciato con tutte le sue componenti<sup>14</sup> e di presentare i propri punti di vista.

Il locutore può crearsi due immagini differenti:

- a. di locutore dell'enunciato, così, ogni enunciato è collegato, nel momento dell'enunciazione al suo proprio locutore. Avremo dunque tutta una serie di immagini del locutore, dal  $l_i$  al  $l_0$  ( $l_0$  locutore dell'enunciato attuale);
- b. di locutore testuale, che riceve le caratteristiche di una persona completa.

<sup>12</sup> Sono entità dell'universo di discorso, rappresentate a livello frastico da sintagmi nominali, nomi propri, pronomi personali ecc. Il locutore e l'allocutore sono gli "esseri discorsivi" più importanti.

<sup>13</sup> Il passaggio polifonico viene definito come "une sorte d'univers clos formé par son propre réseau de relations polyphoniques" che legano l'enunciato al testo; una sorte, cioè di "micro-testo". (Cfr. *ScaPoLine*, 2004: 101-104).

<sup>14</sup> "Sa propriété essentielle et constitutive est cependant celle d'être auteur de l'énonciation, vue comme un événement historique associé à une situation énonciative avec tout ce que cela implique." (*Ibidem*, 31)

*I punti di vista* sono “entità semantiche” composte da una fonte, un ragionamento e un contenuto. Le fonti sono variabili che possono essere saturate da “esseri discorsivi” responsabili dal punto di vista contenuto nell’enunciato.

In funzione del grado di saturazione e del rapporto che si stabilisce con gli altri punti di vista, gli autori distinguono:

- a. punti di vista semplici, “indipendenti dagli altri punti di vista dello stesso enunciato, cioè il loro contenuto semantico può essere analizzato in maniera isolata, *atomica*” (n. t.);
- b. punti di vista complessi, che contengono più punti di vista e il rapporto stabilito tra di essi. Questi ultimi saranno, a loro volta:
  - b1. pdv gerarchici: permettono l’inserimento di ragionamenti esterni su altri ragionamenti; è il caso del discorso riferito e della negazione;
  - b2. pdv relazionali: collegano punti di vista su un asse sintagmatico, per mezzo di connettori. (Cfr. *Ibidem*, 31-38)

3.3. Torniamo alla distinzione che si fa, a livello di enunciazione, tra locutore ed enunciatori<sup>15</sup>. Gli enunciatori, nonostante siano responsabili dei vari punti di vista, non partecipano all’enunciazione propriamente detta, non possono compiere atti illocutori di tipo assertivo; l’enunciazione è l’attributo per eccellenza del locutore che esprime i punti di vista, gli atteggiamenti e la posizione degli enunciatori<sup>16</sup>.

*ScaPoLine* propone dunque la sostituzione della nozione di *enunciatori* con quella di *punti di vista*, sottolineando la loro netta separazione a livello dell’enunciazione: solo il locutore può avere la funzione di enunciare.

Il rapporto tra l’istanza enunciatrice e le entità responsabili dei vari punti di vista viene messo in risalto attraverso forme verbali specifiche, a seconda dei vari tipi di discorso in cui appaiono. Descriveremo in seguito i tipi discorsivi di base, sottolineando il loro ruolo nella configurazione della rete comunicativa e degli aspetti polifonici.

3.4. I tentativi di stabilire la tipologia delle diverse forme di discorso rappresentato partono:

- a. dal modo di presentazione del discorso, caso in cui abbiamo:
  - a1. il discorso diretto (un discorso straniero, riprodotto nella sua forma originaria),
  - a2. il discorso indiretto (un discorso straniero mediato);
- b. dalla maniera in cui viene inserito il discorso straniero, caso in cui abbiamo:
  - b1. il discorso riferito (annunciato da “un’espressione introduttiva”, da un verbo dichiarativo); in questo caso il locutore assume apertamente la responsabilità dell’analoga tra il discorso originario e la sua rappresentazione (*polifonia aperta*);

<sup>15</sup> Vedi *supra* 3.1.

<sup>16</sup> “Je ne dis plus que les énonciateurs accomplissent des actes illocutoires, comme l’assertion, mais que l’énonciation attribuée au locuteur est censée exprimer leur point de vue, leur attitude, leur position”. (Apud *ScaPoLine*, 2004: 36.)

- b2. il discorso libero (senza “espressione introduttiva”), situazione in cui il locutore non assume apertamente la responsabilità della fedeltà della rappresentazione (*polifonia dissimulata*). (Cfr. *ScaPoLine* 2004: 58-65)

Il discorso rappresentato presuppone l'esistenza di un locutore rappresentato, fonte e autore del discorso. La maniera in cui il discorso del locutore rappresentato s'intreccia con il discorso del locutore testuale genera i vari tipi di discorso.

*ScaPoLine* ha come obiettivo la descrizione dei vari tipi di discorso tanto a livello verbale (tempi verbali, deissi ecc.), quanto a livello funzionale, all'interno della configurazione polifonica. L'analisi linguistica costituisce il punto di partenza e il “trampolino di lancio” verso l'analisi letteraria.

Nel caso del discorso diretto, il locutore testuale costruisce l'immagine di un personaggio a cui cede la parola. Il discorso diretto ha dunque statuto di enunciazione autonoma, mantenendo la sua intera forza assertiva (Cfr. *Ibidem*, 61-62, 67-69).

Il discorso indiretto, invece, implica l'inserimento dell'enunciazione del locutore rappresentato nel discorso del locutore testuale, con la presentazione sola del contenuto dell'enunciazione iniziale. Il locutore testuale lascia dunque la sua “impronta enunciativa” sia nel caso del discorso indiretto legato, che in quello del discorso indiretto libero.

3.5. I deittici collocano l'oggetto e quello che si dice dell'oggetto nel mondo dell'enunciazione (Ducrot, Schaeffer, 1996: 470). I deittici sono:

- espressioni personali che rinviano soprattutto ai protagonisti dell'enunciazione (il locutore e l'allocutore), rappresentate dai pronomi personali *io* e *tu*, ma anche da altre forme pronominali della prima e della seconda persona;
- espressioni avverbiali che collocano l'enunciazione nel tempo e nello spazio, rappresentate soprattutto dagli avverbi *qui* e *adesso* che “costruiscono il loro oggetto nel momento stesso della sua designazione” (n.t.) (*Ibidem*, 470-471).

Le espressioni deittiche sono sempre dipendenti da un centro deittico collegato all'istanza enunciatrice: il locutore testuale o il locutore rappresentato. Nel discorso diretto sopravvive il sistema deittico “straniero”. Le due voci si contraddistinguono e non è necessario fare la trasformazione dei tempi verbali e delle forme pronominali. Nel discorso indiretto, invece, le voci si mescolano; la presenza di due centri di enunciazione presuppone l'esistenza di due centri deittici. Il centro deittico del locutore rappresentato è completamente subordinato al centro deittico del locutore testuale, situazione in cui diventa necessaria la trasposizione dei tempi verbali e dei pronomi, elementi della deissi centrale che dipendono sempre dal locutore testuale (cfr. *ScaPoLine*, 2004: 75).

Al contrario dei deittici *centrali*, i *deittici periferici* (forme avverbiali di luogo e di tempo) possono essere attribuiti al locutore rappresentato. Nel discorso indiretto libero, il locutore rappresentato, responsabile del punto di vista dominante, mantiene la sua funzione di centro deittico periferico ed è possibile conservare così, a livello verbale, gli elementi deittici periferici, specifici del suo discorso. (Cfr. *Ibidem*, 73-77)

3.6. Ribadiamo, in maniera schematica, le caratteristiche dei due tipi classici di discorso indiretto:

- le caratteristiche del discorso indiretto legato sono: la subordinazione sintattica, la delimitazione non ambigua, la cancellazione completa del centro deittico del locutore rappresentato, nonché la trasposizione di tutte le espressioni deittiche;

- le caratteristiche del discorso indiretto libero sono: l'indipendenza sintattica, la delimitazione impossibile nella maggior parte dei casi, la cancellazione del centro deittico centrale con la possibilità di mantenere il centro deittico periferico del locutore rappresentato, il che implica la trasposizione obbligatoria delle espressioni deittiche centrali e la possibile conservazione dei deittici periferici.

3.5. Il discorso indiretto legato riprende la comunicazione di qualcuno, subordinandola a una parola dichiarativa (*Gramatica Academiei*, v. II, 1963: 353). La subordinazione sintattica presuppone la trasposizione delle forme verbali e di quelle pronominali e la cancellazione delle tracce affettive/espressive del discorso del locutore rappresentato. È il discorso “prediletto nella comunicazione delle idee” e indica “una tendenza all’astrattezza” (Mancaş, 1972: 10).

Il discorso indiretto libero riprende la comunicazione di qualcuno, “senza renderla dipendente da un verbo dichiarativo, senza una congiunzione introduttiva e mantenendone, quand’è necessario, l’intonazione (interrogativa o esclamativa)” (n.t.) (*Gramatica Academiei*, v. II, 1963: 353).

Il discorso indiretto libero rinvia da un lato al discorso indiretto congiunzionale, la cui struttura richiede la trasposizione dei pronomi e dei tempi verbali<sup>17</sup>, e dall’altro al discorso diretto, dal quale eredita parole affettive tipo esclamazioni, interrogazioni, interiezioni ecc., in quanto residui dell’intonazione originaria<sup>18</sup>.

L’esclamazione ha un ruolo importantissimo all’interno dell’enunciazione. Le costruzioni sintattiche esclamative rinviano allo stato affettivo del locutore nel momento stesso dell’enunciazione. Le interiezioni (con un’intonazione specifica), i sostantivi di qualità, gli aggettivi e gli avverbi di apprezzamento (cfr. Ducrot, Schaeffer, 1996: 473-474) sono elementi che riguardano in maniera diretta l’enunciazione, descrivendola, valutandola. Riteniamo che questi elementi possano essere dunque inseriti nella categoria dei deittici periferici che vengono preservati nel discorso indiretto libero.

#### 4. Fenomeni polifonici nel romanzo di Giuseppe Tomasi di Lampedusa, *Il Gattopardo*.

Il testo del romanzo lampedusiano è costituito dal discorso del narratore<sup>19</sup> e dal discorso degli attori - un discorso pronunciato (riferito in stile diretto<sup>20</sup> o

<sup>17</sup> Elementi della deissi centrale.

<sup>18</sup> L’intonazione è la testimonianza dell’origine dello stile indiretto libero: la lingua parlata. (Cfr. Mancaş, 1972: 33-34)

<sup>19</sup> Le figure specifiche del discorso del narratore sono le prolessi sicure (“[...] qualsiasi manovra narrativa che consista nel raccontare o evocare in anticipo un evento ulteriore [...]” Cfr. Genette, 1976: 87) e le paralessi (consistono nell’offrire delle informazioni di cui l’intreccio narrativo può fare a meno. Le incursioni nella coscienza di un personaggio sono una forma di paralessi. Cfr. Genette, 1976: 242-245).

trasposto in stile indiretto) e un discorso interiore (riferito in stile diretto<sup>21</sup> oppure trasposto in stile indiretto). I paragrafi in cui si intrecciano il discorso interiore del personaggio principale, Fabrizio di Salina, e il discorso del narratore sono brani polifonici per eccellenza, formati da enunciati che mettono in discussione il rapporto tra voce narrante e visione, nonché la possibilità / l'impossibilità di tracciare un confine preciso tra di esse.

Il romanzo di Giuseppe Tomasi di Lampedusa abbonda in sequenze di discorso interiore trasposto in stile indiretto libero o legato. Si tratta, nella maggior parte dei casi, di frammenti di tipo riflessivo, introdotti da verbi appartenenti all'ambito semantico della percezione, del pensiero, dell'evocazione, oppure da sintagmi nominali che fanno parte dello stesso campo semantico: *pensava, evocava, sentiva, si ricordò, vide, immaginò, si rese conto, fantasie, sensazioni, pensieri, associazioni di idee, ricordi, allucinazioni*. Sono frammenti accompagnati spesse volte da brevi battute del personaggio, riferite in stile diretto, che insorgono sia all'inizio del discorso, sia al suo interno, senza danneggiare l'unità di visione, la continuità del flusso di pensiero.

Prendiamo in discussione la sequenza testuale che descrive lo spettacolo visuale e olfattivo che il giardino del palazzo offre al Principe:

“Preceduto da un Bendicò eccitatissimo discese la breve scala che conduceva al giardino. [...] Era un giardino per ciechi: la vista costantemente era offesa ma l'odorato poteva trarre da esso un piacere forte benché non delicato. [...] Per il Principe, però, il giardino profumato fu causa di cupe associazioni d'idee. «Adesso qui c'è buon odore, ma un mese fa...» Ricordava il ribrezzo che le zaffate dolciastre avevano diffuso in tutta la villa prima che ne venisse rimossa la causa: il cadavere di un giovane soldato del 5° Battaglione Cacciatori che, ferito nella zuffa di S. Lorenzo contro le squadre dei ribelli era venuto a morire, solo, sotto un albero di limone. Lo avevano trovato bocconi nel fitto trifoglio, il viso affondato nel sangue e nel vomito, le unghie confitte nella terra, coperto dai formiconi [...]. Quando i commilitoni imbambolati lo ebbero poi portato via (e, sì, lo avevavano trascinato per le spalle sino alla carretta cosicché la stoppa del pupazzo era venuta fuori di nuovo) un De Profundis per l'anima dello sconosciuto venne raggiunto al Rosario serale [...].” (Tomasi di Lampedusa, 2004: 26-27)

La prima parte del frammento, dominata dalla voce del narratore che accompagna il suo personaggio durante la passeggiata nel giardino, si conclude con l'enunciato: “*Per il Principe, però, il giardino profumato fu causa di cupe associazioni d'idee*”. Segue immediatamente un enunciato riferito, senza verbo dichiarativo, che esprime direttamente il pensiero<sup>22</sup> del Principe: “*Adesso qui c'è buon odore, ma un mese fa...*” La serie di pensieri continua (lo indicano anche i puntini), però i ricordi (vedi il verbo *ricordarsi*) sono trasposti in discorso indiretto, introdotto da un verbo

<sup>20</sup> Soprattutto sotto forma di dialoghi.

<sup>21</sup> I monologhi interiori.

<sup>22</sup> “associazioni d'idee” (Tomasi di Lampedusa, 2004: 27).

dichiarativo al passato (*ricordava*) e segnalato anche dalla trasposizione delle forme pronominali e di quelle verbali: il pronomo di terza persona (*lui* – la persona del verbo), il verbo all'imperfetto (*ricordava*), il rapporto di anteriorità verbale (*avevano diffuso, prima che venisse rimossa*).

La presenza dei due punti<sup>23</sup> segna una rottura nella frase e il cambiamento di prospettiva: il pensiero del Principe è invaso dall'immagine del cadavere trovato qualche mese prima, nel giardino del palazzo. La forza suggestiva delle immagini è dovuta al fatto che l'evento evocato trascende lo stato di semplice evocazione; la vicenda prende vita di nuovo sotto gli occhi contemplativi del Principe. Nel romanzo di Tomasi di Lampedusa, sul livello diegetico si sovrappone spesso un racconto di secondo grado, metadiegetico, il cui autore è il personaggio principale, il Principe di Salina.

Se a tutto ciò aggiungiamo la pausa (segnata dai due punti) e l'assenza del verbo dichiarativo nelle frasi successive, arriviamo all'ipotesi dell'evoluzione del discorso indiretto legato verso il discorso indiretto libero. Sottolineamo il ruolo dell'avverbio discorsivo (“*e, sì, lo avevavano trascinato per le spalle sino alla carretta cosicché la stoppa del pupazzo era venuta fuori di nuovo*”), espressione di massima indignazione, che mantiene le modulazioni della voce del locutore rappresentato. Ricordiamo che il discorso indiretto libero è una forma che nasce tanto dal discorso diretto, la cui intonazione conserva, quanto dal discorso indiretto, la cui subordinazione sintattica implica le diverse forme di trasposizione.

Il personaggio ha in questo modo un minimo accesso all'enunciazione; la “voce” del Principe appare nel discorso indiretto libero come eco di un discorso diretto, e rappresenta, allo stesso tempo, l'indice dell'assunzione, da parte del personaggio, dello stato di creatore di un mondo di livello metadiegetico.

Il frammento citato permette, grazie allo sfasamento temporale, lo sdoppiamento dell'io. Lo sdoppiamento del personaggio è (insieme alla moltiplicazione dell'istanza narrativa e alla dissimulazione) uno dei mezzi per produrre la polifonia (cfr. Vlad, 2003: 127-131). Il Principe di Salina è un personaggio del mondo diegetico e un narratore del mondo metadiegetico, all'interno del quale si proietta (tramite lo sdoppiamento) come personaggio.

“Don Fabrizio andò a grattar via un po' di lichene dai piedi della Flora e si mise a passeggiare su e giù. Il sole basso proiettava immane l'ombra sua sulle aiuole funeree. Del morto non si era parlato più, infatti; ed, alla fin dei conti, i soldati sono soldati appunto per morire in difesa del Re. L'immagine di quel corpo sbudellato riappariva però spesso nei ricordi come per chiedere che gli si desse pace nel solo modo possibile al Principe: superando e giustificando il suo estremo patire in una necessità generale. Perché morire per qualche d'uno o per qualche cosa, va bene, è nell'ordine; occorre però sapere o, per lo meno, essere certi che qualcuno sappia per chi o per che si è morti; questo chiedeva quella faccia deturpata; e appunto qui cominciava la nebbia”. (Tomasi di Lampedusa, 2004: 28)

<sup>23</sup> Che introducono un passaggio apposutivo con funzione cataforica, il cui reggente è il sostantivo *causa*.

Collocato nella continuazione del frammento analizzato sopra, il passaggio rappresenta un campione testuale plurivocale. La prima frase è dominata dalla voce del locutore testuale<sup>24</sup> che “accompagna” il suo personaggio nell’attraversare il giardino del palazzo. La forma verbale impersonale “*non si era parlato più*” (della seconda frase) segna l’inizio di un enunciato che appartiene ad una voce collettiva<sup>25</sup>; la sua forma sentenziale permette l’uso, in un contesto dominato da verbi al passato, di verbi all’indicativo presente o al congiuntivo (*sono soldati*). Il locutore testuale può aderire o no ai valori di questa collettività; l’adesione a questa opinione (“*i soldati sono soldati appunto per morire in difesa del Re*”) è tuttavia segnalata dal sintagma conclusivo *alla fin dei conti*, attraverso il quale l’intero discorso di prima cerca una convalida (ma la trova?...).

A questo punto dobbiamo chiederci a chi appartiene la voce che aderisce all’opinione della collettività? Sarà la voce del locutore testuale che appare di nuovo all’inizio del frammento oppure sarà la voce del personaggio? “*Del morto non si era parlato più, infatti; ed, alla fin dei conti, i soldati sono soldati appunto per morire in difesa del Re*”. La voce di questo enunciato potrebbe appartenere al locutore testuale, siccome è collocato nella continuazione di una frase in cui la presenza del narratore è ovvia (“**Don Fabrizio** andò a grattar via [...] proiettava immane l’ombra sua sulle aiuole funeree.”) o può appartenere al personaggio, la cui intonazione viene segnalata dall’avverbio discorsivo *va bene*. Alle due voci si aggiunge, come detto prima, la voce della collettività: “*i soldati sono soldati appunto per morire in difesa del Re*”. Questo inserto polifonico nasce appunto dalla necessità di avere una conferma, una possibile risposta, dal confronto con l’opinione di terzi.

“L’immagine di quel corpo sbudellato riappariva però spesso nei ricordi come per chiedere che gli si desse pace nel solo modo possibile al Principe [...] superando e giustificando il suo estremo patire in una necessità generale. Perché morire per qualche d’uno o per qualche cosa, va bene, è nell’ordine; occorre però sapere o, per lo meno, essere certi che qualcuno sappia per chi o per che si è morti; questo chiedeva quella faccia deturpata.” (Tomasi di Lampedusa, 2004: 28)

Si mantiene anche qui il miscuglio delle due voci: la voce collettiva e quella del personaggio.

“[...] e appunto qui cominciava la nebbia”<sup>26</sup>.

<sup>24</sup> Lo testimoniano i pronomi di terza persona (*si, sua*), i sintagmi nominali (*Don Fabrizio, il Principe*), i verbi all’imperfetto.

<sup>25</sup> Entità discorsive diverse dal locutore e dall’allocutore: i terzi individuali e collettivi. (Cfr. *ScaPoLine*, 2004: 39-40). E’ una forma di “discorso straniero dissimulato”, che ha una motivazione pseudo oggettiva. (Cfr. anche Bahtin, 1982: 162-163).

<sup>26</sup> Né l’opinione generale né il parere di un altro membro della classe di cui fa parte (suo cognato Mâlvica – l’allocutore del Principe in un discorso immaginato, difensore dei valori monarchici, la voce del quale si mescola con altre voci partigiane del sovrano: «*Ma è morto per il Re, caro Fabrizio, è chiaro*» gli avrebbe

L’assenza della risposta facilita l’insorgere di tante altre domande.

“Stando così le cose, che restava da fare? Aggrapparsi a quel che c’è senza far salti nel buio? Allora occorrevano i colpi secchi delle scariche, così come erano rintronati poco tempo fa in una squallida piazza di Palermo; ma le scariche anch’esse a cosa servivano?” (Tomasi di Lampedusa, 2004: 31)

Si tratta di un frammento di discorso interiore in stile indiretto libero; la forma interrogativa delle frasi, elemento della deissi secondaria, indica la presenza del locutore rappresentato. Il frammento finisce con un enunciato in stile diretto libero (indirizzato al suo compagno durante le passeggiate, il cane Bendicò), un enunciato che mette fine alla meditazione del personaggio sui valori monarchici: “- *Non si conchiude niente con i pum! pum! E’ vero, Bendicò?*” (Tomasi di Lampedusa, 2004: 31)

### Conclusioni

La distanza che separa i due approcci dell’enunciazione testuale (strutturalista e pragmatico) non implica necessariamente un dialogo contraddittorio. Tramite l’introduzione e la definizione di nuovi concetti relativi all’enunciazione, le riflessioni ulteriori possono chiarire aspetti terminologici tanto discussi. Basta citarne uno: la necessità di fare una distinzione tra l’entità responsabile di un punto di vista e l’entità che enuncia. L’affermazione di W. Booth, secondo la quale “qualsiasi punto di vista interamente sostenuto [...] trasforma per il momento in narratore il personaggio la cui coscienza viene rivelata” (Booth, 1976: 146) (confutata da Lintvelt sulla base del fatto che non fa la distinzione tra l’attore-percepente, con una funzione attiva sul piano percettivo/psichico e il narratore con una funzione narrativa, collocato su un piano verbale<sup>27</sup>) può essere messa adesso in una luce diversa.

L’analisi dei pochi frammenti del romanzo lampedusiano<sup>28</sup> ha cercato di rilevare gli aspetti ai quali si deve la difficoltà di tracciare un confine preciso tra istanza narrativa (“voce”) e istanza percettiva (“punto di vista”). La dimostrazione si è appoggiata sulla distinzione tra i valori della deissi centrale e quelli della deissi periferica. La presenza dei deittici periferici nel discorso indiretto è l’indice del contributo all’enunciazione del personaggio che guida in quel momento il racconto (cioè il cui punto di vista viene espresso). È una voce di livello secondo che si sente attraverso espressioni affettive (esclamative, interrogative ecc.), come eco, incisa nell’enunciato, del discorso originario.

*risposto suo cognato Málvica se Don Fabrizio lo avesse interrogato, quel Málvica scelto sempre come portavoce della folla degli amici. «Per il Re, che rappresenta l’ordine, la continuità, la decenza, il diritto, l’onore; per il Re che solo difende la Chiesa, che solo impedisce il disfacimento della proprietà, meta ultima della ‘seta’.”) saranno in grado di dissipare la nebbia. “Parole bellissime queste, che indicavano tutto quanto era caro al Principe sino alle radici del cuore. Qualcosa però strideva ancora.”* (Tomasi di Lampedusa, 2004: 31)

<sup>27</sup> Vedi *supra* 2.2.

<sup>28</sup> L’intero romanzo abbonda in passaggi narrativi polifonici in cui le diverse voci e i diversi linguaggi si mettono in luce a vicenda, in un miscuglio di tonalità e sfumature.

## BIBLIOGRAFIA

- \*\*\* (1963) *Gramatica Academiei*, Bucureşti, Ed. Academiei RSR, vol. II.
- Adam, J.-M., Revaz, F. (1999) *Analiza povestirii*, trad. Sorin Pârvu, Iaşi, Institutul European.
- Bahtin, M. (1982) *Probleme de literatură și estetică*, trad. Nicolae Iliescu, Bucureşti, Univers.
- Barthes, R. (1994) *Plăcerea textului*, trad. Marian Papahagi, Cluj, Echinox, Cluj.
- Booth, W. C. (1976) *Retorica romanului*, trad. Alina Clej și Ştefan Stoenescu, Bucureşti, Univers.
- Bremond, C. (1981) *Logica povestirii*, trad. Micaela Slăvescu, Bucureşti, Univers.
- Coseriu, E. (1997) *Linguistica del testo, Introduzione a una ermeneutica del senso*, ed. it. a. c. di Donatella di Cesare, Roma, La Nuova Italia Scientifica.
- Idem (1996) *Lingvistica integrală. Interviu cu Eugeniu Coşeriu realizat de Nicolae Saramandu*, Bucureşti, Editura Fundației Culturale Românești.
- Ducrot, O., Schaeffer, J.-M., (1996) *Noul dicționar al științelor limbajului*, trad. Anca Măgureanu, Viorel Vișan, Marina Păunescu, Bucureşti, Babel.
- Eco, U. (1996) *Limitele interpretării*, trad. Ştefania Mincu, Constanța, Pontica.
- Floreac, L. S. (2005) "Narration au présent, deixis fictionnelle et point de vue", in *Revue de sémantique et pragmatique*, Presses Universitaires d'Orléans, 17, pp. 69-88.
- Genette, G. (1976) *Figure III*, Torino, Einaudi.
- Lintvelt, J. (1994) *Punctul de vedere. Încercare de tipologie narativă*, trad. Angela Martin, Bucureşti, Univers.
- Lotman, I. M. (1974) *Studii de tipologie a culturii*, trad. Mihai Pop, Bucureşti, Univers.
- Mancaş, M. (1972) *Stilul indirect liber în româna literară*, Bucureşti, Ed. Didactică și Pedagogică.
- Marcus, S. (1985) *Semnificație și comunicare în lumea contemporană*, Constanța, Pontica.
- Moeschler, J., Reboul, A. (1999) *Dicționar enciclopedic de pragmatică*, trad. Carmen Vlad, Liana Pop, Elena Dragoş, Ligia Stela Florea, Ştefan Oltean, Dorina Roman, Cluj, Echinox.
- Oltean, ř. (2006) *Introducere în semantică referențială*, Cluj-Napoca, Editura Presa Universitară Clujeană.
- Idem, (1981) *Structura narativă în discursul indirect liber: o descriere a categoriei*, in CL XXXVI, nr. 2, pp. 207-215.
- Poe, E. A. (1971) *Principiul poetic*, trad. Mira Stoiculescu, Bucureşti, Univers.
- Rastier, F. (1989) *Sens et textualité*, Paris, Hachette.
- Reboul, A., Moeschler, J. (2001) *Pragmatica azi*, trad. Liana Pop, Cluj, Echinox.
- Ricœur, P. (1999) *Eseuri de hermeneutică II. De la text la acțiune*, trad. Ion Pop, Cluj, Echinox.
- Searle, J. (1976) "A classification of illocutionary acts", in *Language in Society*, 5, pp. 1-23.
- Simonin, J. (1984) "Les plans d'énonciation dans Berlin Alexanderplatz de Döblin", in *Langages*, nr. 73, Paris, Larousse, pp. 30-56.
- Van Dijk, T. A., (1974) *Philosophy of Action and Theory of Narrative*, University of Amsterdam, May.
- Vasiliu, E. (1990) *Introducere în teoria textului*, Bucureşti, Ed. Științifică.
- Vlad, C. (1985) "Identité-altérité dans le sens narratif de la première personne", in *Revue roumaine de linguistique*, XXX nr. 5, Bucureşti, Ed. Academiei RSR, pp. 505-510.
- Idem (1994) *Sensul, dimensiune esențială a textului*, Cluj, Dacia.
- Idem (2003) *Textul aisberg. Teorie și analiză lingvistico-semiotică*, ed. a II-a, Cluj, Casa Cărții de Știință.



## LA POLÉMIQUE – UNE FORME PARTICULIÈRE DE COMMUNICATION CONFLICTUELLE

DACIANA VLAD<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** *Polemics – a particular form of conflicting communication.* Our aim is to describe polemics as a particular form of conflicting interaction that has an intellectual stake. We show that its actors disagree on a certain question that they envisage in two irreconcilable manners. We deal with the various pragmatic and rhetorical aspects of polemics such as: its dialogical character; the nature of the disagreement that opposes its protagonists, that may concern a content, a lexical choice, the enunciation act or a behaviour of the adversary; the interpersonal relationship that the opponents build in the interaction; the role that argumentation takes in polemics. We finally show that polemics is a dynamic phenomenon that has a beginning, a course and an end and that it may move towards other objects or even degenerate as a result of the radicalisation of the conflict.

**Keywords:** polemics, disagreement, dialogical polyphony, argumentative interaction.

### 1. Introduction

La polémique est un phénomène rhétorico-pragmatico-interactionnel que nous envisageons comme une forme particulière de communication conflictuelle, en l'intégrant à une typologie des interactions à caractère agonale qui comprend, à part la polémique, des échanges du type: discussion, débat, controverse, querelle, dispute, chamaillerie, scène de ménage, démêlé, prise de bec, altercation, engueulade, empoignade. Ce sont autant de formes d'actualisation du conflictuel dans le discours, qui se distinguent quant au degré d'intensité du conflit, aux «armes» auxquelles elles recourent et à leurs enjeux.

A partir des définitions que donne le TLFi des catégories d'échanges conflictuels énumérés ci-dessus, nous avons opéré plusieurs distinctions au sein de cet ensemble d'échanges agonaux en mobilisant des paramètres tels que: [+/- activité intellectuelle], [+/- caractère public], [+/- civilité], [+/- argumentativité], [+/- durée]. Ainsi la polémique, le débat ou la controverse, échanges qui se caractérisent par des traits comme [+ activité intellectuelle], [+ caractère public], [+ civilité], [+ argumentativité forte], [+ durée], s'opposent à la chamaillerie, au démêlé, à la prise de bec, à l'altercation, à l'engueulade ou à l'empoignade, qui partagent des caractéristiques telles que [- activité intellectuelle], [+ caractère privé], [- civilité], [+ argumentativité faible], [- durée].

---

<sup>1</sup> Daciana Vlad, maître-assistante, Université d'Oradea & CLRAD; [dacianavlad@yahoo.fr](mailto:dacianavlad@yahoo.fr); domaines de recherche: pragmatique et analyse du discours.

La polémique représente alors une interaction conflictuelle à enjeu intellectuel, se manifestant comme une lutte d'idées autour d'une théorie, d'un phénomène ou d'une doctrine. C'est une interaction à caractère argumentatif fort, où les adversaires échangent des arguments contradictoires sur une question donnée. L'échange a un caractère plutôt public, sa conduite se caractérisant par une certaine civilité et maîtrise verbale. Pour ce qui est de la durée de la polémique, le conflit tend à être long, même interminable (pour plus de détails sur les résultats de cette recherche voir Vlad (à paraître)).

## 2. *Le polémique vs. la polémique*

Notre étude de la polémique repose sur la distinction entre *le* polémique et *la* polémique. Le polémique renvoie au caractère polémique d'un discours isolé, que nous pouvons définir moyennant un ensemble de traits qui inscrivent la polémicité dans le discours. Le trait essentiel du polémique est constitué par l'opposition de deux discours dans le monologal, qui conduit à la mise en place d'un espace polémique interne. A ce trait distinctif s'ajoutent des caractéristiques que le discours polémique peut partager avec le discours non polémique, comme le dialogisme, l'argumentativité et l'agressivité. La polémicité peut se manifester en tant que propriété *constitutive* du discours, pouvant également être marquée dans la trame discursive, auquel cas on parle de *polémicité manifeste*.

Si le polémique peut affecter tout discours, la polémique constitue une forme spécifique de discours conflictuel définie par son objet et par ses protagonistes. On peut évoquer en guise d'exemple la polémique autour de la théorie des ensembles de Cantor, ayant engagé les mathématiciens et les philosophes de premier rang de l'époque.

Il s'agit d'une forme discursive qui se manifeste dans le dialogal, représentant donc une interaction réelle, qui implique deux ou plusieurs locuteurs distincts. Se trouvant en désaccord sur un point donné, ces locuteurs se répartissent sur deux positions discursives antagonistes. Ils se confrontent en temps réel ou en différé, leur confrontation favorisant la constitution d'un espace polémique externe.

Le polémique et la polémique représentent donc deux dimensions, l'une interne et l'autre externe, de ce que Maingueneau (2000) appelle la «relation polémique». Si dans la polémique les deux dimensions s'articulent, le polémique étant détectable dans chaque intervention d'un échange conflictuel, le polémique peut affecter un discours sans que celui-ci soit engagé dans une polémique.

## 3. Pour une description globale de la polémique

Il n'y a pas, à notre connaissance, de théorie linguistique de la polémique qui rende compte de tous ses aspects formels, sémantiques, rhétoriques et pragmatiques. Les recherches visant sa définition et sa description s'appuient sur des corpus variés, constitués de définitions lexicographiques et de collocations du mot *polémique* (Kerbrat-Orecchioni 1980, Gelas 1980), titres de presse contenant

ce même mot (Plantin 2003) ou le courrier des lecteurs de journaux (Windisch 1987). Des modélisations du phénomène du/de la polémique ont également été proposées par D. Garand 1998 et par D. Maingueneau 1983.

Ayant pour origine le mot grec *polemikos*, qui signifie «guerre» ou «combat», le terme de *polémique* est employé, par métaphore, pour désigner une certaine façon de communiquer verbalement avec autrui, communication conflictuelle qu'on qualifie de guerre verbale. Selon le TLFi la polémique

traduit de façon violente ou passionnée des opinions contraires sur toutes espèces de sujets (politique, scientifique, littéraire, religieux, etc.)

On a affaire à une interaction verbale où se confrontent des idées relevant d'un même champ discursif, leur confrontation ayant un caractère public plus ou moins étendu. L'échange, qui oppose deux positions discursives concurrentes, se déroule dans un contexte de violence et de passion, favorisant, comme le remarque Windisch (1987), l'actualisation d'autres fonctions de la langue, qui viennent compléter sa fonction première de communication, telles que dominer, exclure, combattre, vaincre, etc.

Si la polémique est une interaction nettement conflictuelle, elle n'est pas pour autant entièrement non coopérative, devant, comme toute interaction, assurer un minimum de consensus, nécessaire à la poursuite de l'échange. Car, comme l'affirme Kerbrat-Orecchioni

polémiquer, c'est encore partager, c'est (ad)mettre en commun certaines valeurs, certains présupposés, certaines règles du jeu, sans lesquels l'échange ne peut tout bonnement pas avoir lieu. Dès lors qu'on entre en interaction et qu'on prétend y rester, on ne peut pas ne pas coopérer, la coopération étant la condition par excellence de possibilité et de survie de l'interaction, et le refus de coopérer étant pour les interactants en tant que tels proprement suicidaire (Kerbrat-Orecchioni 1992: 153).

Les deux combattants partagent la scène d'interlocution où ils construisent conjointement un objet de discours et une relation. L'objet du discours constitue l'enjeu de la polémique, suscitant un vif désaccord entre les interactants. Ceux-ci se disputent sa définition et son contrôle (cf. Garand 1998), ce qui conduit à une relation interpersonnelle marquée de tensions et de subjectivité.

La coopérativité de l'échange et son degré de polémicité sont interdépendants: plus l'échange est polémique moins il est coopératif et inversement. La coopérativité semble l'emporter lorsque, au lieu de s'engager dans une interaction ouvertement polémique, on construit, à travers son activité discursive, une image coopérative de l'échange, derrière laquelle on dissimule ses attaques contre l'adversaire et son discours (cf. Vion 1992). Nous parlons dans ce cas de *polémique couverte*, que nous opposons à la *polémique ouverte*. La polémique couverte se caractérise par l'indirection de l'attaque, qui lui confère une apparente civilité. La civilité dans

l'attaque est valorisante pour son auteur, étant en même temps plus efficace qu'une attaque plus brutale, du fait qu'elle désamorce la riposte éventuelle de l'interlocuteur.

En nous inspirant de l'étude de la controverse faite par Dascal (1995), nous dirons qu'une théorie de la polémique devrait s'élaborer autour de plusieurs composantes, réparties sur deux niveaux. A un niveau micro l'analyse de ce phénomène discursif devrait s'appuyer sur les composantes suivantes:

- la composante *morpho-sémantique*, ayant pour objet l'enchaînement syntaxique et sémantico-logique des interventions dans la polémique;
- la composante *pragmatique*, qui doit rendre compte de la façon dont fait sens cette forme de communication conflictuelle, en articulant le niveau référentiel et le niveau relationnel;
- la composante *rhétorique*, centrée sur les stratégies argumentatives et rhétoriques que les protagonistes de la polémique mettent en place afin d'atteindre leurs buts discursifs.

A un niveau macro il faudrait étudier la *dynamique* de la polémique. Il s'agirait de voir ce qui la déclenche, la façon dont elle évolue dans le temps et ce qui peut y mettre fin.

Nous essaierons dans ce qui suit de détailler les divers aspects relevant des quatre composantes de la polémique en insistant surtout sur les composantes pragmatique et rhétorique ainsi que sur la dynamique de la polémique.

### ***3.1. Aspects pragmatiques de la polémique***

La polémique est une interaction conflictuelle qui oppose deux discours, un discours déclencheur, interprété comme agresseur, dont l'agressivité amorce et justifie la polémique, et un discours réactif, qui représente une réaction plus ou moins violente à ce discours déclencheur, marquant l'ouverture effective de la polémique. L'enchaînement polémique peut se faire ou bien sur le contenu du discours adverse, qui avance une interprétation de la réalité qu'on conteste, ou bien sur l'acte de dire dont il est issu en en mettant en cause la légitimité.

Le discours déclencheur de polémique peut ne pas être agressif en soi, n'ayant pas d'effet perlocutoire polémique voulu. Mais il peut être interprété et présenté comme tel par son récepteur, qui se doit de réagir en conséquence. Inversement, un discours agresseur peut ne pas être pris en compte par son destinataire, auquel cas l'acte perlocutoire qui lui correspond n'aboutit pas et il n'y a pas de polémique. Si une réaction polémique est blessante, elle témoigne toutefois d'une ratification par le locuteur du discours adverse, étant de ce fait moins offensante que le manque de ratification, par lequel on refuse à l'autre son statut d'interlocuteur, en annulant son intervention.

Une réaction à un discours agresseur n'engage pas forcément le locuteur dans la polémique. C'est le cas d'une intervention réactive du type *Je ne veux pas polémiquer avec vous (sur ce sujet)*, par laquelle on accomplit un acte métapolémique (cf. Zafiu 2006), qui équivaut à un refus d'entrer dans la polémique.

Une intervention de ce type assigne à celle-ci une connotation négative, permettant au locuteur l'ayant dénoncée de se construire un ethos positif et de dévaloriser en même temps le discours déclencheur et son auteur. Pour rendre compte de ce refus de polémiquer, qui représente une autre forme de lutte, V. Robert (2003) parle de «polémique avortée» ou «sous-saturée».

On voit donc que la polémique émerge au niveau de la réaction, au moment où il y a cristallisation dialogique de deux positions discursives adverses, qui se traduit par un désaccord profond qui oppose ses protagonistes sur un point donné.

Une réaction polémique constitue alors un cas de polyphonie, du fait qu'elle fait coexister deux voix en confrontation. Sa plurivocité étant due à une interaction sous-jacente avec le discours adverse, nous considérons qu'il s'agit là d'un cas de *polyphonie dialogique*. La polyphonie s'y manifeste le plus souvent en tant que *diaphonie*, vu que l'on reprend le discours de l'interlocuteur à des fins disqualifiantes. Dans la polémique la polyphonie permet aussi au locuteur d'attribuer à son adversaire un discours qu'il pourrait tenir, tout en sachant parfois qu'il ne le tiendrait pas, auquel cas on a affaire à de la *diaphonie potentielle*.

Dans une interaction polémique l'opposition de discours est doublée, comme le remarque Plantin (2003), d'une opposition de personnes, à la charge des discours en question, l'engagement de la personne constituant un trait définitoire de la polémique. En ce qui concerne les protagonistes de la polémique, on distingue *polémiqueurs* et *polémistes* (cf. Kerbrat-Orecchioni 1980, Plantin 2003). Les polémiqueurs sont définis par Chr. Plantin en tant que

locuteurs ordinaires mis en cause par une question pour eux vitale, qui les dépasse, et pris, bon gré mal gré, dans un rapport langagier pétri de violence et d'émotions.

(Plantin 2003: 390)

Si les polémiqueurs sont des débatteurs «ordinaires», on appelle polémistes les débatteurs professionnels.

Comme nous l'avons déjà montré, dans la polémique il y a désaccord entre les interlocuteurs sur un objet donné. La simple apparition d'un désaccord dans l'interaction ne suffit pas pour qu'il y ait polémique. Quelle serait alors la nature du désaccord qui intervient dans une polémique? Il nous semble qu'il s'agit moins de la remise en cause d'une possibilité envisagée par le discours adverse, contestable par une intervention du type *Je ne suis pas d'accord avec vous sur X*, que de la mise en question du fait même de l'avoir envisagée, qui correspond à un contre-discours du type *Vous ne pouvez pas dire X*.

Nous faisons l'hypothèse que la polémique se déclenche lorsque dans une interlocution le taux de désaccord dépasse une certaine limite, au-delà de laquelle ce qui était acceptable ne peut plus l'être. On réagit à quelque chose qu'on ne peut pas laisser passer (un discours centré exclusivement sur une seule position discursive; un discours dominant, correspondant à un comportement trop manifestement supérieur,

etc.) en transgressant la contrainte conversationnelle selon laquelle, dans une interaction, on doit converger. On refuse de converger sur quelque chose qui n'est pas dialogiquement acquis et qu'on remet en cause du fait de son L-inacceptabilité (inacceptable pour le locuteur). Cela correspond à une situation de communication non consensuelle, qui repose sur la divergence et la mésentente. La virulence de la réaction dépend du degré de L-acceptabilité du discours déclencheur.

Le désaccord qui oppose les acteurs de la polémique peut avoir plusieurs niveaux d'incidence. Il concerne toujours un contenu avancé par le discours adverse, qu'on refuse d'envisager comme acceptable. A ce niveau on parle de *désaccord propositionnel*:

- (1) – Je ne pense pas qu'il y aura une augmentation des salaires cette année.  
 – Si, les salaires augmenteront cette année.

Le rejet d'un contenu proféré par l'adversaire entraîne souvent la remise en cause de sa personne, l'attaque *ad rem* s'accompagnant alors d'une attaque *ad hominem*, chose fondamentale dans la polémique. Le locuteur s'attaque à son opposant et, tout en rejetant le contenu de son discours, s'en prend à son image, qu'il se propose de dévaloriser:

- (2) – Quand j'étais étudiante, avec quoi tu crois que je me payais tous les bouquins qu'il fallait lire?  
 – Parce que t'as étudié, toi? (Pouy, Frantext)

Dans l'exemple ci-dessus le locuteur de la question en *parce que* porte atteinte à la face de son interlocuteur en remettant en question un présupposé qui renvoie à un état de choses valorisant pour celui-ci (avoir étudié).

Le désaccord qui oppose les adversaires dans une polémique peut également être de nature métalangagière. Ainsi on peut contester un choix lexical de son opposant, auquel cas on a affaire à un *désaccord métalinguistique*:

- (3) – Je crois qu'on a affaire là à un cas de polyphonie.  
 – Vous ne pouvez pas appeler cela «polyphonie».

Le différend peut porter aussi sur l'acte de dire de l'allocataire dont le discours est considéré comme non énonçable par le locuteur. On parle dans ce cas, avec Moeschler (1982), de *désaccord métacommunicationnel*:

- (4) – Cette année il ne doit pas y avoir de surprises aux élections.  
 – Mais pourquoi ne devrait-il pas y en avoir?  
 (Il n'y a aucune raison de le dire)

Il peut arriver aussi qu'on dénonce un comportement possible de l'allocataire dont on remet en cause l'acceptabilité, ce qui correspond à un *désaccord métaactionnel*:  
 200

(5) Je n'ai même jamais rien vu de plus bête que toi... ANNE. - Oui, mais tu n'as pas vu grand-chose mon petit... ISABELLE. - Ah, parce que tu vas nous rebattre les oreilles avec ton voyage maintenant? (Groult B. et Fl., Frantext)

Ici l'intervention d'Anne suggère à Isabelle que son interlocutrice pourrait avoir un comportement qu'elle trouve intolérable en lui refusant la possibilité d'agir selon sa propre volonté.

Le désaccord peut enfin jouer au niveau de la conduite de l'interaction. On dénonce dans ce cas le non respect de la déontologie de l'échange, les combattants s'adressant des reproches concernant la pertinence et l'honnêteté de leurs propos, le monopole de la parole, etc. Le contrat interlocutoire représente un lieu potentiellement polémique, le refus d'accorder à l'autre le droit à la parole constituant, selon Garand (1998: 227), «l'acte répressif par excellence». On assiste dans ce cas à une dégradation de l'échange, qui court le risque de basculer dans le monologal. Pour réclamer ou pour garder la parole on recourt à des formules métacommunicatives comme *Laissez-moi parler!*, *Je ne vous ai pas interrompu, moi!*, etc., tous ces rappels à l'ordre empêchant le bon déroulement de l'interaction, pouvant même la briser.

Dans la polémique l'expression du désaccord entraîne une participation émotionnelle des débatteurs, impliquant typiquement des affects négatifs comme l'indignation ou la colère, qu'on dirige de façon plus ou moins violente vers son adversaire.

Cela favorise une relation interpersonnelle tendue, qui se développe principalement sur la verticale, chacun des polémiqueurs essayant de dominer ou même exclure l'autre et son discours pour imposer son propre discours (et à travers son discours sa propre personne) comme la seule position acceptable. L'effet perlocutoire visé dans la polémique est alors de type *vaincre*. La radicalisation du conflit peut affecter également la dimension horizontale de la relation. Il peut y avoir par exemple une tendance à employer des marqueurs de familiarité, qui modifient de façon abusive la distance entre les protagonistes. Un degré de polémicité trop élevé de l'échange met donc en danger la relation, menaçant de la rompre définitivement.

Dans une relation interpersonnelle conflictuelle le rapport des places est alors de nature asymétrique, du fait que chaque combattant cherche à mettre son adversaire en position basse tout en se plaçant soi-même en position haute. Il arrive aussi, comme le remarque Windisch (1987), qu'on «déplace» l'adversaire de sa position en le mettant dans une position qu'il n'aimerait pas occuper. Si on traite par exemple de communiste quelqu'un qui ne l'est pas, on le déplace de sa position sociale et politique, en lui attribuant une autre identité, correspondant à une position défavorable.

S'agissant d'une interaction conflictuelle, caractérisée par une relation interpersonnelle tendue, dans la polémique il n'y a aucun souci pour préserver la face d'autrui, au contraire on la lui fait perdre à chaque fois que l'occasion se présente. Les principes et les stratégies de la politesse sont transgressés, l'impolitesse étant de règle.

### ***3.2. Le rôle de l'argumentation dans la polémique***

La polémique a un caractère argumentatif, dans ce genre d'interaction conflictuelle l'argumentation servant principalement à renforcer sa propre position en montrant que le discours adverse n'est pas acceptable et en légitimant de la sorte la réaction polémique que celui-ci déclenche.

Dans un article posant la question de la spécificité du débat polémique par rapport au débat argumentatif, Plantin (2003) remarque que les études contemporaines de l'argumentation ne traitent guère de la polémique. En effet, la nouvelle rhétorique de Perelman par exemple, étant centrée sur l'activité d'un orateur qui ignore toute interaction, ne peut pas rendre compte des échanges argumentatifs polémiques, qui pourraient éventuellement faire l'objet d'une rhétorique interactionnelle.

La pragma-dialectique, élaborée dans les années 1990 par les chercheurs hollandais F. van Eemeren et R. Grootendorst, constitue une synthèse des approches pragmatiques-conversationnelles de l'argumentation, qui traite de l'argumentation en tant qu'art de la conciliation, reposant sur un processus de résolution des conflits d'opinions, déroulé dans un cadre dialogal. L'intérêt de cette théorie allant vers les échanges argumentatifs à finalité consensuelle, elle exclut toute polémique qui, du fait qu'elle privilégie le dissensus, est considérée comme étant riche en paralogismes.

Ce dissensus qui déclenche et entretient la polémique empêche ou repousse la clôture de l'échange. Le refus de clore l'échange est qualifié de paralogique par la théorie de van Eemeren et Grootendorst, qui postule que

si un point de vue n'a pas été défendu de façon concluante, alors le proposant doit le retirer. Si un point de vue a été défendu de façon concluante, alors l'opposant ne doit plus le mettre en doute (van Eemeren&Grootendorst, cités par Plantin 2003: 379).

La polémique se caractériserait alors par le refus d'admettre que le point de vue adverse est concluant ainsi que par la conviction que le point de vue qu'on lui oppose est au-delà de toute mise en doute. Cela engendre un dérèglement du processus argumentatif, qui correspond à un paralogisme que Plantin appelle «d'obstination» ou «de mauvaise foi».

Un autre aspect de la polémique que les théories de l'argumentation orientées vers la recherche du consensus bannissent est constitué par l'implication personnelle du sujet ou d'un tiers. La polémique presupposant un engagement de la personne, elle mobilise les affects des polémiqueurs qui, dans leur désir d'avoir raison de leur adversaire, peuvent faire appel aux affects des auditeurs ou des lecteurs, cherchant à les mettre de leur côté. Cette implication des affects dans l'interaction relève de la dimension émotionnelle du discours dont les théories de l'argumentation traitent en tant que dérèglement. La pragma-dialectique va jusqu'à interdire le recours aux preuves éthiques et pathétiques, qu'elle qualifie de moyens de persuasion non argumentatifs. Il s'agit là de paralogismes que Plantin nomme «d'émotions», paralogismes qu'on doit éliminer en vue de préserver le caractère serein de l'échange.

Plantin (2005) propose un modèle de l'argumentation développé dans le cadre de l'analyse des interactions qui, du fait qu'il fonde sa spécificité sur une opposition de discours contradictoires, pourrait très bien rendre compte de l'activité argumentative à l'œuvre dans une interaction polémique. Dans ce qui suit nous nous appuierons donc sur ce modèle pour traiter du rôle de l'argumentation dans la polémique.

L'analyse des interactions verbales et en particulier les études conversationnelles attribuent à l'argumentation le même rôle qu'aux régulateurs. En oubli de sa dimension de confrontation, essentielle chez Plantin, on considère que l'argumentation sert à gérer un désaccord qui mettrait en danger la relation et les faces des interactants.

Le modèle des interactions argumentatives de Plantin se propose de rendre compte de l'argumentation dialoguée telle qu'elle se déploie dans les dialogues authentiques. Selon ce modèle, ce qui déclenche l'activité argumentative, c'est l'apparition d'un doute concernant un point de vue exprimé dans le discours. Cela conduit à une suspension de l'accord, qui correspond à une attitude épistémique manifestée par une activité langagière de non-prise en charge par le locuteur du point de vue en question. Du point de vue interactionnel on a affaire à un acte de type réactif par lequel on refuse de valider une intervention, refus qu'on doit argumenter en fournissant des arguments orientés vers un autre point de vue ou bien en réfutant les arguments qui appuient l'intervention à laquelle on s'oppose. Ce serait une situation argumentative typique qui oppose un discours et un contre-discours se confrontant sur un point donné.

Selon Plantin l'activité argumentative est organisée autour de trois rôles argumentatifs, qui correspondent à trois actes fondamentaux concernant une même question. Par exemple, face à la question *Faut-il organiser des élections anticipées en Roumanie cette année?*, d'aucuns, dans le rôle de PROPOSANT, peuvent avancer un discours du type *L'organisation d'élections anticipées s'impose; cela aurait pour résultat une nouvelle majorité parlementaire, ce qui faciliterait une meilleure administration du pays.* Un contre-discours tenu par un OPPOSANT peut venir contredire cette proposition: *L'organisation d'élections anticipées n'est pas une bonne idée; d'ailleurs cela aurait des effets mineurs sur le plan politique.* Il y a enfin des locuteurs appelés TIERS qui, dans le doute, n'adhèrent ni à la position du Proposant ni à celle de l'Opposant, transformant ainsi l'affrontement des deux discours en *question argumentative*. Le Proposant doit fournir à l'appui de son discours des arguments visant une certaine conclusion, qui constituera sa réponse à la question. En vue de défaire le discours de son adversaire, l'Opposant peut réfuter ses arguments ou contre-argumenter en faveur d'une autre position. Discours et contre-discours s'articulent en recourant à des stratégies telles que: reprises discursives, réinterprétations, concessions, réfutations, etc. Au terme de l'échange un quatrième type d'acte est mis à jour, à savoir l'acte «changer d'opinion» ou «se rétracter».

L'argumentation est donc vue comme «un mode de construction des réponses à des questions organisant un conflit discursif» (Plantin 2005: 58). Elle se développe

dans une situation de trilogie où il y a interaction entre un Proposant et un Opposant, médiatisée par un Tiers, situation qui peut constituer le cadre de tout échange public contradictoire comme le débat politique ou la confrontation au tribunal.

Vu le caractère public de la polémique, le rôle du Tiers y est important. Celui-ci doit se porter garant de ce qui est acceptable ou pas. Il est pris à témoin tantôt par l'un tantôt par l'autre des polémiqueurs que l'adversaire a franchi la limite qui sépare l'acceptable et l'inacceptable, chacun des combattants essayant de le mettre à ses côtés.

Selon Plantin dans l'interaction polémique, interaction à caractère argumentatif, vu la nature irréductible du désaccord qui déclenche et entretient la polémique, la question argumentative n'est pas tranchée, les positions argumentatives des polémiqueurs ne pouvant par être réconciliées. La polémique se caractérise donc par la permanence de la question due à la stabilité relative des positions argumentatives.

La spécificité de l'échange polémique par rapport à l'échange argumentatif serait à rechercher au niveau de chacun des composants fondamentaux de la situation argumentative: types d'arguments, thèmes et questions, situations langagières, etc. Pour ce qui est des types d'arguments, la polémique priviliege l'emploi des arguments *ad hominem*. C. Kerbrat-Orecchioni (1980) remarque que, du fait que l'argumentation polémique est orientée vers des fins disqualifiantes, les arguments qu'elle met en place peuvent être sujets à caution. En ce qui concerne les questions pouvant engendrer une polémique, on pourrait intuitivement considérer qu'il s'agit de questions ayant des enjeux importants (religieux, politiques, idéologiques), qui opposent des visions du monde radicalement incompatibles. Quant aux situations langagières où se déploie la polémique, elles sont fortement argumentatives et conflictuelles, le conflit engageant publiquement les combattants et leurs supporters.

L'interaction argumentative représentant un mode de gestion des différends, dans la polémique on aura affaire à des formes d'interaction argumentative orientées vers l'amplification du désaccord (comme dans le cas du débat politique ou de la discussion polémique), qui s'opposent aux formes qui visent la résolution du conflit et le consensus, où les conclusions sont co-construites (la négociation, la conciliation).

Une autre distinction proposée par Plantin, qui peut servir dans la description de la polémique, est celle qui oppose *actants* et *acteurs* de l'interaction argumentative. Les acteurs sont les individus concrets participant à l'échange, qui peuvent remplir chacun des rôles actanciels (Proposant, Opposant, Tiers), même de façon successive, passant par exemple d'un discours d'opposition à un discours de doute. Une même position actancielle peut être occupée par plusieurs acteurs, auquel cas on parle d'«alliance argumentative». Il s'agit d'un cas de coénonciation, phénomène auquel l'étude de l'argumentation doit accorder une importance aussi grande qu'aux phénomènes d'antiénonciation.

Dans l'interaction argumentative l'opposition entre actants, qui équivaut à une opposition de discours, peut s'accompagner d'une opposition entre acteurs ou

personnes, due à l'identification de ces derniers aux rôles argumentatifs. En réponse à l'affirmation selon laquelle toute argumentation serait belliqueuse, Plantin remarque que ce n'est que lorsque des antagonismes d'acteurs apparaissent dans une confrontation entre deux discours que l'argumentation devient conflictuelle. La polémicité ne serait donc pas «inhérente à la situation argumentative» (Plantin 2005: 66). Elle repose sur une confrontation d'acteurs, qui accompagne un conflit entre deux positions discursives, équivalant à une opposition d'actants.

On pourrait examiner aussi le *degré d'argumentativité* d'une interaction polémique. Plantin considère qu'

une situation langagière donnée commence à devenir argumentative lorsqu'il s'y manifeste une opposition de discours» (*id.*: 63).

Ainsi deux propos contradictoires juxtaposés, sans allusion l'un à l'autre, constituent un «diptyque argumentatif», à faible caractère argumentatif. L'interaction devient pleinement argumentative lorsqu'elle s'organise autour d'une Question par rapport à laquelle cherchent à se situer un Proposant, un Opposant et un Tiers. Il nous semble que dans la polémique le degré d'argumentativité de l'échange dépend de son degré de polémicité: plus l'échange est polémique moins il est argumentatif, une interaction trop tendue ne permettant plus aux débatteurs de suivre leur argumentation.

Le modèle de l'argumentation de Plantin se propose de décrire l'activité argumentative non seulement au sein du dialogal mais aussi dans le monologal qui, grâce à ses valences polyphoniques ou dialogiques peut également opposer argumentations et contre-argumentations. Cette capacité du modèle d'expliquer le fonctionnement de l'argumentation dans le monologal lui permet de rendre compte aussi de l'activité argumentative à l'œuvre dans un discours polémique monologal. Un tel discours peut se faire l'écho des discours produits antérieurement ou anticiper sur des discours à venir, en tant que contre-discours, qui s'oppose au discours évoqué. Dans cette évocation d'un discours antagoniste le locuteur, qu'il s'agisse du Proposant ou de l'Opposant, actualise, aussitôt qu'une question surgit, des *scripts argumentatifs* ou *argumentaires*, que Plantin définit comme des stocks d'arguments hérités des échanges argumentatifs antérieurs. Ces argumentaires sont mis en place sur divers *sites argumentatifs*, qui constituent autant de lieux où se déroulent les débats: la table familiale, le siège d'un parti, l'Assemblée nationale, etc.

Une autre contribution apportée par le modèle de Plantin concerne la place des affects dans l'interaction argumentative. Si les modèles rhétoriques de l'argumentation (la rhétorique d'inspiration aristotélicienne, la néo-rhétorique de Perelman) leur accordent une place de choix, ils sont bannis des modèles logiques (la logique informelle, la logique naturelle). Pour l'argumentation rhétorique l'ethos et le pathos, preuves non propositionnelles, sont aussi efficaces comme moyens de persuasion que le logos, qui apporte des preuves propositionnelles à l'appui du discours. L'argumentation logique considère qu'il n'y a pas de dimension

émotionnelle dans l'argumentation, qui serait une discipline alexithymique (qui ne connaît pas de mots pour exprimer l'émotion).

On distingue trois types de traitements de l'émotion proposés par les théoriciens de l'argumentation. Il y en a qui perçoivent les affects comme fallacieux, comme des paralogismes qui nuisent au comportement discursif rationnel. D'autres théories mettent en parallèle un module logique et un module émotionnel, traitant séparément des deux aspects du discours argumentatif. Il y a enfin des chercheurs qui choisissent de ne pas les séparer, considérant qu'on ne peut pas construire un discours sans y associer des affects: le locuteur adhère à son discours, doute ou rejette de façon plus ou moins violemment le discours adverse. C'est la position de Plantin (2003: 386), qui considère que l'analyse argumentative ne doit pas laisser de côté la question des affects. Il distingue des affects types associés à chacun des rôles impliqués dans l'interaction argumentative: allégresse attachée au Proposant («J'ai une idée!»), indignation du côté de l'Opposant («On touche à mes valeurs!»), perplexité en ce qui concerne le Tiers («On ne sait plus où on en est!»).

Dans une interaction polémique les interactants engagent davantage leur personne que dans l'interaction argumentative, mobilisant de affects négatifs comme l'indignation ou la colère, qui s'y manifestent de façon plus violente, leur manifestation excessive pouvant perturber le déroulement normal de l'échange.

### ***3.3. Dynamique de la polémique***

La polémique a également une dimension temporelle, étant un phénomène dynamique, qui évolue, de son début, marqué par l'apparition dans l'interaction d'un désaccord, à sa fin, due très souvent à l'intervention d'un facteur externe.

Deux locuteurs entrent dans une polémique alors que leurs positions sur un objet donné ne peuvent plus être conciliées, cela conduisant à un désaccord profond qui entretiendra le conflit.

Le caractère interactionnel de la polémique fait qu'elle se déroule sous la forme d'une suite d'attaques et de contre-attaques, les combattants devant à chaque fois ajuster leur réaction en fonction de la position de leur adversaire.

Comme le remarque V. Robert (2003), tout en évoluant, la polémique peut se déplacer ou même se déformer. Ayant été déclenchée par un objet donné, elle peut toucher à d'autres objets, se ramifiant en différents sous-débats. On parle alors de glissements thématiques. Une radicalisation du désaccord peut également se produire, ce qui correspond à un durcissement des positions des interlocuteurs qui fait que la polémique dégénère, risquant de se transformer en un échange d'invectives ou d'injures. Le conflit se déplace alors de l'objet, sur la définition duquel on n'arrive plus à s'entendre, vers les personnes des combattants.

Pour ce qui est de la fin de la polémique, plusieurs types de situations sont envisageables: un des discours peut sortir vainqueur; aucun vainqueur peut n'être déclaré, auquel cas ou bien un facteur externe intervient pour mettre un terme à la polémique ou bien elle s'apaise, faute de «munitions», pouvant rebondir ultérieurement.

#### 4. Conclusion

La polémique est donc une forme d’interaction conflictuelle à enjeu intellectuel, qui engage deux ou plusieurs locuteurs en désaccord sur une question donnée, qu’ils envisagent de deux manières irréconciliables, se situant ainsi sur deux positions discursives antagonistes.

Nous avons étudié les divers aspects rhétoriques et pragmatiques du fonctionnement de la polémique dont nous pouvons rappeler: l’émergence du conflit au niveau de la réaction à un discours déclencheur; le caractère dialogique de la polémique; la nature du désaccord autour duquel s’organise la polémique, que nous avons précisé en fonction de son niveau d’incidence (un contenu, un choix lexical de l’adversaire, son acte de dire, un comportement qu’il pourrait avoir); la relation interpersonnelle tendue que les polémiqueurs mettent en place à travers l’interaction, le rôle de l’argumentation dans la polémique.

Nous avons montré enfin que la polémique est un phénomène dynamique, qui a un début, un cours et une fin, pouvant être déplacée vers d’autres objets ou même dégénérer à cause de la radicalisation du conflit.

### BIBLIOGRAPHIE

- Cossutta, F. (2000), «Typologie des phénomènes polémiques dans le discours philosophique», in Ali Bouacha, M., Cossutta, F. (dir.), *La polémique en philosophie. La polémicité philosophique et ses mises en discours*, Dijon, Editions Universitaires de Dijon, pp. 167-207.
- Dascal, M. (1995), «Observations sur la dynamique des controverses», *Cahiers de linguistique française*, 17, pp. 99-121.
- Garand, D. (1998), «Propositions méthodologiques pour l’étude du polémique», in Hayward, A., Garand, D. (dir.), *Etats du polémique. Les cahiers du centre de recherche en littérature québécoise*, 22, Editions Nota bene, pp. 211-268.
- Gelas, N. (1980), «Etude de quelques emplois du mot ‘polémique’», in Gelas, N., Kerbrat-Orecchioni, C. (éds.), *Le discours polémique*, Lyon, PUL, pp. 41-50.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1980), «La polémique et ses définitions», in Gelas, N., Kerbrat-Orecchioni, C. (éds.), *Le discours polémique*, Lyon, PUL, pp. 3-40.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1992), *Les interactions verbales*, tome II, Paris, Armand Colin.  
Le Trésor de la Langue Française Informatisé (TLFi), <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>.
- Maingueneau, D. (1983), *Sémantique de la polémique*, Lausanne, l’Âge d’Homme.
- Maingueneau, D. (2000), «Les deux ordres de contraintes de la polémique», in Ali Bouacha, M., Cossutta, F. (dir.), *La polémique en philosophie. La polémicité philosophique et ses mises en discours*, Dijon, Editions Universitaires de Dijon, pp. 153-165.
- Moeschler, J. (1982), *Dire et contredire. Pragmatique de la négation et acte de réfutation dans la conversation*, Francfort, Peter Lang.
- Plantin, Chr. (2003), «Des polémistes aux polémiqueurs», in Declercq, G., Murat, M., Dangel, J. (éds.), *La parole polémique*, Paris, Honoré Champion, pp. 377-408.

- Plantin, Chr. (2005), *L'argumentation. Histoire, théories et perspectives*, Paris, PUF.
- Robert, V. (2003), «Polémistes et intellectuels: pratiques et fonctions», in Robert, V. (éd.), *Intellectuels et polémiques dans l'espace germanophone*, Publications de l'Institut d'Allemand, Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle, pp. 11-62.
- Roulet, E. et al. (1985), *L'articulation du discours en français contemporain*, Peter Lang.
- Vion, R. (1992), *La communication verbale. Analyse des interactions*, Paris, Hachette.
- Vlad, D. (à paraître), «Pour une typologie des formes de communication conflictuelle», in *Actes du colloque «Journées de la francophonie», XIVème édition, Iași, 27-28 mars 2009*.
- Zafiu, R. (2006), «Une possible typologie des actes de langage agressifs», in Ionescu Ruxandoiu, L. (éd.), *Cooperation and conflict in ingroup and intergroup communication, Selected papers from the Xth Biennial Congress of IADA, Bucharest 2005*, Bucureşti, Editura Universităţii din Bucureşti, pp. 183-195.
- Windisch, U. (1987), *Le K.-O. verbal. La communication conflictuelle*, Lausanne, L'Âge d'Homme.

## LE DÉBAT TÉLÉVISÉ OU LA CRISE DE LA POLITIQUE

ALINA-GABRIELA OPREA<sup>1</sup>

**ABSTRACT. The TV Debate or the Political Crisis.** Today's political debate is not what it used to be, claim disappointed political journalists and experts. We are confronted with a so-called "decline" of the genre, apprehended either as a mere reflection of the current political crisis, or as an "adaptation" to new television, the Neo-television. Starting from this idea, the article identifies in the political discourse of TV debates traces of the transformation that affected the entire sphere of politics. Based on the examination of several French political debates, this study emphasizes: (a) the "flaws" of the new type of political discourse, as well as the impact that the emergence of new media had on it; (b) the effects of the mixing of two domains that should have remained apart: the private and the public, politics and show business; (c) the "peopolisation" phenomenon. However, the subject of TV political debates is far from being exhausted...

**Keywords:** débat politique, télévision, néo-télévision, argumentation, politique-spectacle, *peopolisation*.

### 1. Introduction

«Aucune émission politique n'a le succès, la notoriété et le statut des grands rendez-vous des années 70 et 80. À la télévision, la politique se trouve désormais au purgatoire et il n'est pas exclu qu'elle descende aux enfers.» (Alain Duhamel)<sup>2</sup>

Les travaux récents dans le domaine de l'analyse du discours rendent compte de l'apparition, pendant les vingt dernières années, d'un genre particulier de débat politique. Ou bien, comme certains le pensent, de la disparition du «vrai» débat politique. En effet, les débats ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois. Leur «âge d'or» est passé, soutiennent les politologues et les journalistes politiques comme Alain Duhamel, «vétéran» des magazines politiques et véritable témoin de l'évolution des débats télévisés.<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Doctorante en 1ère année, Université Babeş-Bolyai, Cuj-Napoca, CLRAD. Courriel: alina\_opr@yahoo.com  
Domaines de recherche: analyse du discours, théories de l'argumentation, discours télévisés, les genres *talk show* et débat politique, politesse linguistique.

<sup>2</sup> A. Duhamel, *Derrière le miroir, les hommes politiques à la télévision*, Paris, 2000.

<sup>3</sup> Il a animé et co-animé toute une série d'émissions consacrées à la politique, de *À armes égales* en 1970 jusqu'à *100 minutes pour convaincre* en 2004.

Si ce n'était que la transformation d'un genre télévisé, la situation ne serait pas tellement grave. Mais cette «dérive» du débat traduit en fait une «mutation» beaucoup plus profonde. Ce n'est pas uniquement le genre qui a évolué, mais aussi les hommes politiques, leur discours, leurs rapports aux citoyens. Sous la pression médiatique et dans une société de l'«hypermédiatisation» (Wolton, 1997) et du divertissement, une nouvelle génération de vedettes a vu le jour: celle des politiciens, qui, tout comme les stars de cinéma et de la chanson, sont entrés dans ce jeu de la notoriété et de l'image, au détriment de la propagation des valeurs et des idées qu'impliquait jadis leur statut. Dans ce contexte, une étude du parcours du débat politique nous semble nécessaire pour mieux appréhender les enjeux multiples de la politique et du rapport politique – médias – citoyens.

Qu'est-ce qui a provoqué ce phénomène? Qu'est-ce qui a fait qu'aujourd'hui on blâme les débats politiques à la télévision, et que le discours politique soit «‘condamné au mépris, sinon à l'insignifiance’» (C. le Bart cité dans Fortin, 2006: 65)? Avant d'y répondre, il faut placer cette transformation dans le cadre d'une autre transformation affectant tout l'espace médiatique et en particulier télévisuel. Il s'agit du passage de la «paléo-télévision» à la «néo-télévision»; autrement dit: d'une logique de l'information à une logique commerciale, d'une délimitation stricte entre les sphères du public et du privé, entre le pacte du spectacle et celui de l'information/éducation, au mélange des genres et à l'imbrication de ces deux volets. Les causes sont sans doute multiples: la post-modernité avec le culte de la personnalisation et l'impératif de la diversité; le désir de créer une télévision «de contact» (ou au moins de donner l'illusion d'une telle télévision) afin de resserrer les liens entre instance médiatique et instance publique; «l'exigence démocratique de transparence» (Darras 1995) et cela surtout dans le cas des hommes politiques, ce qui a conduit à une sorte de «voyeurisme» de la part du public, etc.

Pourtant ce n'est pas vraiment aux causes de ce changement que nous allons nous intéresser dans le présent article, mais aux conséquences et surtout à la façon dont il se manifeste dans les discours des élus, dans le cadre des débats télévisés qui deviennent le véritable miroir des transformations que subit le champ de la politique.

## 2. Corpus

Pour mieux analyser ce phénomène, nous avons réuni un corpus assez vaste de débats, dont une bonne partie a été également enregistrée et transcrise<sup>4</sup>. Ces émissions mettent face-à-face des hommes politiques français de «premier plan»: Nicolas Sarkozy, Jean-Marie Le Pen, Marine Le Pen, François Bayrou, Ségolène Royal, Bernard Tapie, Philippe de Villiers, etc. Nous avons divisé le corpus en deux sections et c'est la deuxième qui fait l'objet de notre analyse et de nos considérations:

---

<sup>4</sup> Pour des raisons d'économie, nous n'avons pas attaché à notre étude le corpus qui s'étend sur plusieurs dizaines de pages.

**(a)** les «vrais» débats télévisés<sup>5</sup> (certes, peu nombreux), où les acteurs politiques font encore appel à la raison des téléspectateurs en pratiquant un discours argumenté, cohérent, centré sur la propagation de certaines valeurs et idées, bref, où ils font encore preuve d'habileté oratoire;

**(b)** par rapport à cette première section, nous avons réussi à identifier et à analyser les émissions qui témoignent d'une mutation «accentuée» de la parole et de la pratique politiques. Nous nous sommes arrêtée notamment sur les «*clashes*» qui ont éclaté entre:

\* Marine Le Pen et Daniel Cohn-Bendit (dans *France Europe Express*, émission présentée par Christine Ockrent et diffusée le 25 mai 2004);

\* François Bayrou et Cohn-Bendit (dans *À vous de juger*, présentée par Arlette Chabot et diffusée le 4 juin 2009 lors des élections européennes);

\* Jean-Marie Le Pen et Nicolas Sarkozy (dans *100 minutes pour convaincre*, présentée par Alain Duhamel et diffusée le 20 novembre 2004);

\* Jean-Marie Le Pen et Bernard Tapie (invités au JT de France 2, présenté par Paul Amar et diffusé le 1<sup>er</sup> juin 1994);

\* enfin, Philippe de Villiers et Tariq Ramadan (dans *Ripostes*, présentée par Serge Moati et diffusée le 28 février 2007).

Sans prétendre avoir cerné tout ce qu'il y a (et qu'il y a eu) en matière de magazines politiques dans l'espace télévisuel français, notre étude s'étend cependant sur plusieurs émissions emblématiques du genre débat politique français et a nécessité leur visualisation attentive dans le but d'une identification exacte de leurs scénarios, dispositifs scéniques, traits structuraux et discursifs, etc. Nous n'allons citer dans le cadre de cet article que les moments-clé des débats mentionnés ci-dessus, les moments qui nous ont semblé les plus significatifs pour nos considérations<sup>6</sup>.

Avant d'aller plus loin dans notre réflexion, il convient de délimiter notre champ d'étude, c'est-à-dire de définir le débat politique afin de pouvoir rendre compte ensuite de ce que nous avons identifié comme «dérives». La suite de l'étude va mêler considérations théoriques, citations et analyse du discours tenu par les débatteurs, dans une tentative de mieux comprendre et diagnostiquer cette transformation du débat télévisé.

---

<sup>5</sup> C'est le cas de certaines émissions de *Ripostes* et de *100 minutes pour convaincre*.

<sup>6</sup> Pour la transcription des extraits nous avons utilisé le système proposé par Véronique Traverso dans *Analyse des conversations* (1999):

\* présentation en ligne pour chaque tour de parole;

\* [interruption et chevauchement;

\* (.) pauses et silences;

\* ' chute du son;

\*: allongement du son;

\* - faux départ;

\* VOUS les majuscules indiquent l'insistance;

\* / intonation montante; \ intonation descendante.

### 3. Le débat politique télévisé

#### 3.1. Définition

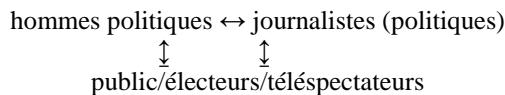
Définir notre objet d'étude n'a pas été un travail très facile. Et cela pour deux raisons en particulier:

- premièrement, il faut tenir compte des trois aspects essentiels qui interviennent dans la conceptualisation de ce genre – on a affaire à un *débat*, ensuite à un type de *communication politique* (qui implique la participation de trois acteurs sociaux: dirigeants, médiateurs, public/électeurs), et, enfin, à un *magazine télévisé* (on voit donc que le débat politique télévisé met en place trois contrats de communication qui s'imbriquent);

- deuxièmement, l'évolution de ce genre soulève la question suivante: finalement, qu'est-ce qu'on peut appeler aujourd'hui «émission de débat politique»? Elle se définirait, *a priori*, par la participation des professionnels de la politique (hommes politiques, journalistes, etc.). Mais, aujourd'hui, ils sont partout! Ce genre télévisé, a-t-il disparu ou bien a-t-il seulement été remplacé par une nouvelle forme qui s'écarte fortement de ce que nous avions l'habitude de voir?...

En paraphrasant Wolton (qui parle de la communication politique en général), nous définissons le débat politique comme *l'espace où s'échangent les «discours contradictoires» des trois acteurs «qui ont la légitimité à s'exprimer publiquement sur la politique»* (Wolton, 1997: 337). Cette définition synthétise les principaux traits du genre:

- on retrouve la notion d'interaction, voire d'interdépendance, entre les trois actants du «triangle infernal»:



- il s'en dégage aussi que la parole politique est essentiellement un lieu de conflit, de polémique («discours contradictoires»); le débat télévisé renvoie à l'esthétique de l'affrontement, du duel, qui est «au principe même de la démocratie» (Fortin, 2006: 54). C'est un conflit de points de vue «dans la perspective d'en faire triompher un sur les autres» (Wolton, 1997: 338); mais aujourd'hui, s'agit-il encore d'un vrai débat d'idées, de valeurs, ou bien on assiste plutôt à une guerre des images? Nous reviendrons à cette question dans les parties qui suivront;

- en outre, c'est une émission qui relève (ou devrait relever) du «service de l'information» (Neveu, 1995) – les thèmes abordés doivent toucher la vie politique et sociale et qui est animée, de préférence, par des experts (journalistes ou analystes politiques).

En tant que genre télévisuel, le débat se déroule selon un contrat de communication télévisuelle qui lui est propre, selon un *script* et des lois préétablis. Comme le souligne Charaudeau (2005a), ce «contrat» devrait viser l'*informativité*

(pour satisfaire au principe de sérieux et pour produire des effets de crédibilité); nous verrons un peu plus loin que cela n'est plus le cas, car la télévision entière est entrée sous le règne du pacte du *spectacle* (qui satisfait au principe d'émotion et produit des effets de dramatisation).

Mais puisque nous analysons le discours politique en tant que production langagière qui vise la persuasion, nous devons prendre en compte les contraintes du **discours politique** qui ont été résumées par Charaudeau (2005b: 26) sous la forme de «la règle des 4C (être clair, court, cohérent, crédible)»:

- *la contrainte de simplicité* (simplifier l'exposé des idées et du raisonnement afin de pouvoir toucher un plus grand nombre de téléspectateurs);
- *la contrainte de crédibilité* (fabrication d'un *ethos* d'engagement, d'autorité, etc. afin de pouvoir agir sur l'auditoire);
- *la contrainte de dramatisation* (ou l'emploi des arguments qui touchent l'affectivité du public, qui «fassent mouche», comme dit Charaudeau);

À ces contraintes s'ajoute:

- *l'exigence de cohérence et d'organisation discursives* (fluidité de l'élocution, phrases bien formées, emploi des connecteurs argumentatifs, etc.).

N'oublions pas ensuite que l'on a affaire à un genre télévisuel, qui se soumet donc au contrat de communication médiatique. Les principes qu'on doit respecter dans le cadre d'un débat<sup>7</sup> sont:

- (a) ne pas multiplier les sujets, au risque «de ne faire que les effleurer»;
- (b) éviter d'interrompre abruptement la discussion, car cela provoque «la frustration des auditeurs comme des débatteurs» aussi bien qu'une «mauvaise compréhension»;
- (c) il revient à l'animateur de gérer la distribution de la parole, de poser des questions, d'ouvrir, relancer, et/ou de clore le débat. Il doit veiller aussi à ce que les intervenants ne s'écartent pas du sujet ou de la question posée;
- (d) il est préférable de faire varier les intervenants et les invités, afin de ne pas tomber dans le «clientélisme médiatique».

C'est le débat télévisé «idéal». Mais en réalité, où en est-on? Notre analyse va montrer que l'on est loin de cet idéal. En témoigne aussi le fait que, après avoir établi et appliqué par la suite, ces critères à notre corpus, nous avons eu du mal à placer les émissions sélectionnées sous l'étiquette de «débats politiques».

### 3.2. Analyse du corpus

Nous allons montrer, expliquer et exemplifier en quoi consiste donc cette «dérive» du débat et dans quelle mesure elle est visible au niveau du discours des élus. En mettant l'accent sur les «failles» du discours des acteurs politiques, nous allons voir que finalement, ce type de parole «viole» les règles qui faisaient ou qui devraient faire sa spécificité même.

<sup>7</sup> Ces règles ont été établies par des professionnels des médias dans le cadre du Conseil des programmes.

### 3.2.1. Non respect des règles discursives et interactionnelles

On va partir dans notre analyse du langage, le niveau basique de toute interaction. Toute communication se déroule suivant certaines règles concernant divers aspects de l'échange:

- **règles de l'alternance de parole**<sup>8</sup>: la parole doit être prise successivement et de manière équilibrée par tous les actants; une seule personne parle à la fois; si les intrusions et les chevauchements se reproduisent souvent ou se prolongent trop longtemps, des négociations doivent intervenir, etc.;
- **le principe de coopération conversationnelle** de Grice<sup>9</sup> avec les quatre maximes (de Quantité, Qualité, Modalité, et Relation).

Nous n'allons pas insister sur ces contraintes discursives, car cela ne constitue pas notre centre d'intérêt, mais il convient quand même d'en souligner l'importance, car elles assurent l'efficacité de l'échange et un minimum de politesse discursive nécessaire pour que l'interaction puisse avoir effectivement lieu.

L'analyse de notre corpus montre que:

- a) non seulement les débatteurs ignorent les quatre maximes gricéennes – ils contournent les questions plus «délicates», leurs réponses sont incomplètes, leurs arguments manquent de preuves solides, etc.:

**Ramadan (à de Villiers):** *je vous parle / des problèmes des banlieues répondez à ma question* vous dites que je contourne les questions *vous ne répondez pas à la mienne*

**Le Pen:** *vous reconnaissiez / que vous DÉFENDIEZ / le parti de l'établissement* \

**Bernard Tapie:** *ehu je- je défends tous les partis contre vous \*

- b) mais aussi ils transgressent constamment l'ordre des tours de parole, en produisant deux types de «ratés»:
  - ce que Kerbrat-Orecchioni (1998) appelle «ratés» ou «accidents langagiers» (pauses prolongées, bafouillages, répétitions, faux départs), trahissent des hésitations aussi bien qu'une difficulté de mise en mots et une dysfluence verbale;
  - et ce nous avons appelé, dans notre mémoire de maîtrise, les «*accidents interactionnels*» – chevauchements, intrusions, interruptions, qui témoignent d'une part, d'une contestation de la fonction de l'animateur de distribuer la parole, et, d'autre part, du désir de chaque acteur de dominer; plus longtemps on occupe le terrain, «plus on a de chances de [...] dominer la conversation, et d'en être la vedette» (Kerbrat-Orecchioni, 1998: 5) et de contrecarrer les éventuelles attaques de l'interlocuteur. Ces «ratés» font également office de stratégies mises en place afin de gagner plus de temps pour la formulation des idées, ou bien pour déstabiliser l'autre (c'est notamment le cas de l'intrusion et de l'interruption, car l'interlocuteur est alors obligé soit de renoncer à son argument, soit de le reprendre

---

<sup>8</sup> À voir Kerbrat-Orecchioni (1998).

<sup>9</sup> À voir Grice, «Logic and Conversation» (1975).

à zéro), ce qui donne naissance à toute une série de «négociations», qui peuvent rendre difficiles la poursuite et la compréhension de l'échange:

**Ramadan** - vous êtes de faire valoir la politique [française laissez-moi terminer  
**De Villiers-** [eu:h attendez là vous permettez ↑ vous permettez ↑  
**Ramadan-** laissez-moi terminer /laissez-moi terminer / pourrais-je [terminer ↑ je  
vous AI écouté je vous AI écoute je vous AI écoute je vous AI écoute  
**De Villiers-** [les gens les gens qui ont peur / non non attendez /  
les gens qui ont peur c'est- c'est les femmes voilées

Bien évidemment, la production de ce type de «ratés» à l'oral est imprévisible, car elle est due à la spontanéité de la parole, à la vitesse d'élocution, etc. Mais lorsque le discours est encombré de tels «accidents», la perspective change; un discours à allure décousue ne peut que nuire à l'image des hommes politiques, censés maîtriser la rhétorique et l'art de la persuasion. Un tel discours marque la plupart du temps une hésitation, ou bien l'incapacité de répondre ou de riposter dans le cadre d'un débat, cela, bien sûr, avec le risque de décevoir le public qui peut se désintéresser d'un échange aussi chaotique. C'est en cela que consiste la face «cachée» de tout discours (et notamment des discours tenus devant un public): il peut signifier gloire mais aussi échec.

### 3.2.2. Argumentation «faible» et non cohérence discursive

Il nous semble inconcevable d'analyser le discours des débats politiques sans parler de la dimension argumentative.

L'argumentation est le principal mode de légitimation des pratiques politiques; la principale fonction du discours politique est sans doute celle de persuader. En nous situant dans la lignée de la *Nouvelle Rhétorique* inaugurée par Perelman<sup>10</sup>, nous considérons le discours politique comme un ensemble de «techniques discursives permettant de provoquer ou d'accroître l'adhésion des esprits aux thèses qu'on présente à leur assentiment» (Taguieff, 1991: 261).

Mais dans le cadre des débats télévisés, la parole politique est dépourvue de son constituant essentiel, car la tendance générale est de réduire au maximum l'aspect argumentatif dès lors qu'il s'agit de toucher un large public. Le développement du marketing politique semble en effet traduire cette logique de conquérir l'auditoire à travers une mise en scène spectaculaire et l'assimilation des débats à de véritables matchs de boxe, afin de combattre le désintérêt croissant des masses qui s'explique, bien évidemment, par cette dérive de la parole et des pratiques politiques. La baisse de l'audience traduit justement, en termes de marketing télévisuel, le «désenchantement» des téléspectateurs vis-à-vis de ce type de magazines politiques. L'argumentation est remplacée par une «rhétorique qui viserait [...] à séduire plus qu'à convaincre» (Fortin 2006). Les hommes politiques ont été «expédiés aux oubliettes des petits écrans» (G.

<sup>10</sup> À voir *Traité de l'argumentation* (1958).

Suffert dans *Le Figaro*<sup>11</sup>). La solution? Mélanger politique et divertissement, soit en les plaçant dans diverses émissions du type *talk shows* ou variétés, soit en transformant le débat en un spectacle.

Les marques typiques de l'argumentation (opérateurs et connecteurs argumentatifs) manquent souvent dans les débats politiques; la parole est personnalisée et les attaques directes, les reproches et les insultes remplacent l'affrontement des idées. En outre, le discours des gouvernants est par endroits incohérent et contradictoire. L'exigence de cohérence impose de «‘ne pas dire une chose et son contraire’», ou bien de «‘ne pas être en flagrant délit de contradiction, signe majeur d’incohérence.’» (Ghiglione, 1986: 82):

**Ségolène Royal:** il y a eu un dirigeant qui a mis l'entreprise en faillite / [...] vous croyez pas qu'il aurait besoin aussi d'une bonne SANCTION / [...] ça n'est pas une question de sanction / [...] encore fait-il / mettre en place de BONNES / conditions à ne pas chercher / à draguer je ne sais quelle VOIE euh populiste / en disant nous allons sanctionner / les chômeurs \je trouve que c'est une MAUVAISE \façon de parler d'êtres humains

Changer d'avis ou d'orientation en politique est déjà quelque chose de stigmatisant, qui nuit à la cohérence de l'image et à la crédibilité d'un homme politique. Alors, admettre une chose et son contraire lors d'une même émission/interview, c'est encore «pire», pour ainsi dire. Le locuteur risque ainsi de perdre irrémédiablement sa «face».

### 3.2.3. Argumentation «péripherique» et stratégies discursives

On va définir tout d'abord l'argumentation «péripherique». En adoptant une perspective différente, celle de la rhétorique et des théories de l'argumentation, Gauthier (1995) identifie trois constituants de la communication politique, à savoir: *l'image* (forgée par l'homme politique), *l'argumentation idéologique* et *l'argumentation péripherique*. Ce deuxième type d'argumentation renvoie essentiellement à l'argument *ad hominem*, au conflit d'images, et montre que l'on est passé d'une logique de la persuasion (par la force du discours), à une logique de la séduction mise au service de la rentabilité médiatique (ce qui correspondrait mieux à la contrainte dominante de la télévision actuelle). Les attaques personnelles, le désir de discréder non pas une idée, ou un argument de l'adversaire, mais sa face, son «identité» médiatique, fait que l'on sort de la sphère du politique et que l'on entre dans la sphère du public, du scandale, du vedettariat.

De telles attaques à la personne de l'interlocuteur, sans égard à une position que celui-ci défend ou représente, abondent dans le débat entre Philippe de Villiers, François Bayrou (FB) et Daniel Cohn-Bendit (CB). Voilà comment «se défend» Cohn-Bendit contre l'accusation de Bayrou d'être «l'ami de Sarkozy»:

<sup>11</sup> L'éditorial, «La politique divertissement» dans *Le Figaro* (2/12/2006, pp. 5-6).

**CB-** mais c'est pas de ton niveau \ [...] ce genre de jeu / devant les citoyens \ eh bien mon pote / je te dis *JAMAIS / tu seras Président de la République \ parce que t'es trop MINABLE \*

**FB-** je trouve *ignoble / moi \ d'avoir poussé et justifié des actes à l'égard des enfants*<sup>12</sup> *que je ne peux pas accepter / [*

**CB-** [ah: j'étais sûr que tu viens là-dessus \

C'est la manière dont s'est déroulé le face-à-face entre deux hommes politiques candidats aux élections européennes, deux jours avant cet événement; le débat a tourné en un véritable «pugilat» (*Le Post*<sup>13</sup>). Marine Le Pen (MP) avait fait pareil en 2004, quand, invitée à *France Europe Express*, elle a sorti les «vieux dossiers» accusant le candidat en tête de la liste d'Europe Ecologie de pédophilie:

**MP-** voyez vous / Jean-Marie Le Pen au moins il a gagné ses procès \ lorsqu'on l'accusé de torture \ vous / quand on vous a accusé de pédophilie / vous n'avez pas gagné vot' procès \

C'est l'animatrice de l'émission (A), Christine Ockrent, qui réussira à mettre fin à ce sujet, après plusieurs tentatives dont certaines ont échoué devant l'acharnement de l'opposant de Cohn-Bendit, Marine Le Pen:

**A-** (*gestes de séparation*) ouh la la la la / je sais qu'il est tard mais enfin \ je pense qu'on peut s'arrêter sur ce registre \ revenons sur une question d'actualité en France /

Mais les débats les plus «savoureux» de ce point de vue restent sans doute ceux entre Nicolas Sarkozy (NS) et Le Pen (LP), dont nous avons sélectionné quelques interventions mémorables:

**LP:** eh bien / écoutez / justement je dois dire / [que je trouve que *vous ressemblez à un écureuil*

**NS:** [méfiez-vous / ça peut être sympathique l'écureuil

**LP:** c'est ça: \ l'é-l'écureuil [est sympathique \

**NS:** [méfiez-vous /

[...]

**LP:** monsieur sarkozy a dit / si je ne réussirai pas \ (.) eh bien je m'en irai \ eh bien / *je crois que vous allez être obligé de partir*

[...] **LP:** *vous- vous êtes un candidat / le fils à papa / et pas moi /*

**NS:** le fils à papa / monsieur le pen /

**LP:** oui / à l'abri des partis politiques / à l'abri monsieur Chirac / et monsieur Balladur / (.) moi / je me suis fait tout seul /

**NS:** *rentrez à votre propriété de Saint-Cloud monsieur le pen \ vous y serez plus / confortable* (.) on n'est pas du même monde dans le fond /

<sup>12</sup> Cohn-Bendit a publié 1975 le livre *Grand Bazar* où il raconte son expérience d'aide-éducateur à Francfort; le livre a provoqué toute une polémique en 2001, car il contient des propos concernant la sexualité des enfants.

<sup>13</sup> [http://www.lepost.fr/article/2009/06/05/1565462\\_l-argument-sur-cohn-bendit-et-la\\_sexualite-des-enfants\\_marine-le-pen-l-avait-deja-dit-en-2004.html](http://www.lepost.fr/article/2009/06/05/1565462_l-argument-sur-cohn-bendit-et-la_sexualite-des-enfants_marine-le-pen-l-avait-deja-dit-en-2004.html).

Discréditer la face de l'autre en faisant valoir un aspect négatif de sa personnalité implique, en outre une attaque directe qui viole toute contrainte argumentative, interactionnelle ou de politesse, une partie implicite, comme l'a remarqué Gauthier: sans le dire explicitement, le débatteur suggère, en mettant l'accent sur tel ou tel défaut de son adversaire, que le comportement de ce dernier est «inapproprié à l'exercice de la responsabilité politique» (Gauthier, 1995: 176), justement à cause de ce défaut. Et, finalement, on remarque que l'argumentation «péphérique» reste à bonne raison un type d'argumentation, car, tout comme son pendant «idéologique», elle sert le but envisagé par l'homme politique: triompher (que ce soit par un discours cohérent et convaincant, ou bien par une «disqualification» constante de l'autre). N'empêche que ce moyen reste «l'arme des faibles», comme l'appelle Domenach (1979).

Bien évidemment, ce nouveau type de débat ne peut que provoquer le désintérêt des téléspectateurs; voilà comment on réagit à cette dérive de la politique:

«il doit parler de politique et exclusivement de ça, je m'en fous de comment il vit»<sup>14</sup>  
 «les questions sont plus personnelles que politiques»; «j'ai pas vu une émission politique, mais sur Copé, c'est pas très intéressants»<sup>15</sup>

En conséquence, le débat est entré sur une pente déclinante; les hommes politiques cherchent plutôt à *séduire* qu'à *convaincre* – au lieu d'avoir une argumentation d'idées, on a une argumentation d'images, ou plutôt une argumentation/discours à travers l'image. La rhétorique se transforme dans une permanente «co-négociation des identités» (Fortin, 2006) tandis que les débats deviennent des véritables spectacles; on entre ainsi dans la période de la «politique-spectacle».

### ***3.3. La politique-spectacle – déclin ou adaptation du débat politique?***

Cette transformation du débat peut être appréhendée dans la perspective des «promesses» que contiennent les contrats des genres télévisés. Wolton (1997) parle de deux types de «promesses»: «ontologique» et «pragmatique», dont la première est celle qui nous intéresse en particulier. Tout genre télévisuel se définit comme la «promesse d'une relation à l'un des trois mondes» (Wolton, 1997: 43): ludique, fictif, réel. La promesse «ontologique» est contenue dans le nom du genre lui-même. Ce qui fait que tout émission de débat politique soit une promesse de voir un conflit d'idées et d'arguments (concernant un sujet de l'agenda politique) se déroulant sur le ton du sérieux. La promesse «ontologique» correspond, finalement, à la notion jaussienne d'«horizon d'attente». Le non respect de cette promesse relève d'un mélange:

- (a) de tons – discordance entre le thème et la manière de traiter ce thème;
- (b) des genres – le débat partage certains dispositifs médiatiques avec les *talk shows*, ou bien les émissions de variétés;
- (c) des sphères – du privé et du public.

<sup>14</sup> Des invités à *Arrêts sur images* (17/11/2003) à propos de Laurent Fabius.

<sup>15</sup> Des invités à *Arrêts sur images* (17/11/2003) à propos de Jean-François Copé.

Cette dérive est parfois perçue par les hommes politiques même comme «négative», comme contradictoire aux traits intrinsèques du débat; par exemple, lors du débat entre Bernard Tapie et Jean-Marie Le Pen, le journaliste-animateur, Paul Amar, sort deux paires de gants de boxe, ce qui provoque la riposte de Tapie: «C'est sérieux, la politique!».

La tension entre le sérieux et le ludique, entre le pacte de l'informativité et le pacte du spectacle caractérisent non seulement le genre du débat, mais les médias en général. Pour ce qui est de la télévision, cette tension semble aujourd'hui résolue: c'est l'exigence du spectacle qui détient la suprématie. De manière choquante et naturelle à la fois, le divertissement est devenu le principal genre de mise en scène du politique. L'espace traditionnel des mises en scène du politique, l'argumentation des idées en vue de la propagation de certaines valeurs, le désir de convaincre à travers le discours, bref, tout ce qui faisait avant la spécificité du discours et des émissions politiques a disparu, s'est dissous.

Ces dernières années, la représentation du politique à la télévision a fait face à une profonde mutation, marquée tout d'abord par une redéfinition, une re-conceptualisation du débat politique qui n'arrête pas de susciter l'inquiétude et la déception des experts politiques. Le débat, soumis à l'implacable loi de la captation, est devenu une forme hybride de magazine télévisé, empruntant des caractéristiques à trois autres genres télévisés:

- au *talk show* - au niveau du décor (le décor sobre, voire austère, a été remplacé par celui d'une émission de *talk show*<sup>16</sup>), de la mise en scène spectaculaire (au niveau des techniques de filmage), du ton des discussions (on mélange souvent le ton ludique et le ton sérieux, la dérision et l'argumentation) et des thèmes abordés (mélange des thèmes relevant de l'espace public et de l'espace privé);
- au «face-à-face», dans le sens de la suprématie de la dimension compétitive, agonale, sur l'autre dimension essentielle du débat – l'argumentation; cela fait que les mots clefs de ce genre télévisuel soient: affrontement, concurrence, tension et violence (verbale);
- et à l'«interview vedettariat»; les «interviews vedettariats» sont définis par Charaudeau (2005b) comme tournant autour de la vie des personnalités; les invités, plus ou moins «starisés», sont contraints d'apparaître afin d'entretenir leur notoriété. Autrement dit, l'enjeu identitaire l'emporte sur tout (idéologie, argumentation, persuasion du public, etc.)

Comme les émissions de débat attiraient un public de moins en moins nombreux, la politique a «migré» vers d'autres territoires d'expression comme les *talk shows*, ce qui n'est pas étonnant, vu le succès de ce genre télévisé, succès entièrement justifié au nom de la contrainte dominante de la télévision. Le spectacle naît dans les débats de ce désir de réalisation d'un «projet imagologique», dans les termes de L.-S.

<sup>16</sup> C'est par exemple le cas de *100 minutes pour convaincre* ou de *Ripostes*, où le plateau vaste est entouré par de grands écrans focalisant les visages des adversaires.

Florea (2008), et de démarcation par rapport aux autres gouvernants; ne pas perdre la «face» devient l'objectif essentiel. Et alors les traits spécifiques de la parole politique sont négligés au profit du *show*. L'accent jadis mis sur le *logos* s'est déplacé, graduellement, vers le *l'ethos* et le *pathos*. Il faut admettre, que l'on veuille ou non, qu'aujourd'hui on vote en faveur de tel ou tel homme politique plutôt «en raison de son image et des quelques phrases slogans qu'il ou elle profère que pour son programme politique» (Charaudeau, 2005a: 50):

«Les prestations publiques des hommes et des femmes politiques sont planifiées comme un spectacle ou un concours sportif; or, ces formes d'émissions nous conduisent à analyser les 'résultats' des 'performances' des 'adversaires' en termes stratégiques – qui a gagné, qui a paru le plus 'premier ministre', laquelle a semblé la plus confiante, etc. — aux dépens d'une réflexion sur les propositions, les idéologies, les programmes.» (Gingras, 1995: 39-40)

Alors, n'est-il pas justifié de voir là, comme certains journalistes et linguistiques le font, un «déclin», une «dégénérescence» de la politique (Hastings 1996), voire sa disparition?

«La politique, autrefois, c'étaient des idées. La politique aujourd'hui, ce sont des personnes. Ou plutôt des personnages. Car chaque dirigeant paraît choisir un emploi et tenir un rôle. Comme au spectacle. [...] Désormais, la politique tourne à la mise en scène. Désormais, chaque dirigeant s'exhibe et se met en vedette. Ainsi va la personnalisation du pouvoir.» (Schwartzberg dans Fortin, p. 191)

Tout en comprenant l'inquiétude et la déception de ceux-ci, nous rejoignons la vision plus «optimiste» de Patrick Charaudeau (2005a) qui parle plutôt d'une «adaptation» du débat politique à l'espace médiatique, et d'une «dissolution» du politique dans le médiatique. En effet, nous pensons que cette «mutation» des pratiques politiques est immanente et doit être placée exclusivement dans le cadre d'une transformation plus large affectant tout l'espace télévisuel. Notre opinion est que tout changement du médiatique entraîne et va toujours entraîner un changement du politique, soit-il évolutif ou régressif, car la télévision est l'endroit par excellence de la rencontre de l'homme politique et du citoyen. C'est un cercle dont on ne peut pas sortir: le rapport *gouvernants* ↔ *citoyens* passe essentiellement par le rapport *gouvernants* ↔ *médias*; les hommes politiques sont, qu'ils le veuillent ou non, intégrés à ce nouveau mode organisationnel et relationnel. Les gouvernants ne peuvent *ne pas* «se modeler» en fonction du «moule» médiatique qui se transforme sans cesse.

### **3.4. ... mais avec quelles conséquences?**

Soit que l'on appelle «déclin», soit que l'on appelle «adaptation», une chose est sûre – le phénomène mérite d'être sérieusement étudié car il peut avoir de graves conséquences dans le cas des citoyens aussi bien que dans le cas des hommes politiques.

**(a)** Peut-être que la première conséquence qu'il faut envisager ici est une sorte de «brouillage» chez les électeurs en ce qui concerne les compétences des hommes politiques de gouverner et la compréhension des enjeux politiques. Cette diminution de la dimension argumentative des discours télévisés et l'accent mis sur l'identité médiatique, l'abandon des sujets «sérieux» au profit des sujets concernant la vie personnelle des débatteurs mènent sans doute à une telle confusion que l'on arrive des fois à élire nos gouvernants plutôt en fonction de leur télégénie et de leur personnalité. La télévision est un «filtre» pour les élites politiques, car à force de privilégier l'apparition à l'écran des mêmes acteurs politiques, les qualités nécessaires qui faisaient jadis un *leader*, se diluent dans le degré de notoriété et de visibilité médiatiques. À ce critère de notoriété s'en ajoutent d'autres, également nécessaires pour un bon fonctionnement télévisuel: l'emphase, la possibilité de faire «du show», etc. (et le premier exemple qu nous vient à l'esprit est celui de Jean-Marie Le Pen, dont les apparitions à la télévision sont toujours «inoubliables»).

Si on ajoute encore le poids des émissions satiriques (du genre *Les Guignols de l'Info*) qui «pervertissent»<sup>17</sup> l'opinion des téléspectateurs (et surtout des jeunes), il devient clair que ce changement et notamment l'assimilation du politique à un *show* deviennent une menace pour la démocratie.

**(b)** Cette «mutation» entraîne sans doute une perte chez les citoyens/électeurs de la confiance dans la légitimité des institutions de l'État et, finalement, dans la capacité de nos «élus» de gouverner. Elle nuit donc à l'image des élus, en produisant un effet de «décrédibilisation» (Mucchielli 1986). Voilà ce que dit Jean-Pierre Elkabbach, journaliste politique, à cet égard:

«Cette dérive de la politique vers le divertissement est dangereuse pour la démocratie. L'animateur devient journaliste, les politiques se font clowns. Ils prennent des risques au moment où les Français attendent de leur part beaucoup plus de rigueur et de sens des responsabilités.»<sup>18</sup>

Ou bien Derville:

«les médias pervertissent la politique, il la rend plus vulnérable aux tentations de la démagogie, du spectacle et de la manipulation» (Derville, 1997: 107).

Mais les «verdicts» sont très différents. Certains voient dans ce déplacement du politique vers le spectacle une évolution, voire une façon de re-inventer la politique, de la «sauver»:

«Les hommes politiques ont été expédiés aux oubliettes des petits écrans. [...] Du coup, les responsables des chaînes ont inventé une solution: on immergera le

<sup>17</sup> G. Carreyrou, *Télé 7 jours*, 18 mars 1995.

<sup>18</sup> <http://www.liberation.fr/medias/0101344305-la-tele-emiette-la-politique>.

leader dans une quelconque émission de variétés. [...] La politique est ramenée au niveau du divertissement.'» (G. Suffert dans *Le Figaro*).

Pour résumer, la politique n'apparaît plus comme étant quelque chose de «sérieux», elle a perdu sa fonction principale et est devenue un instrument mis au service du marketing télévisuel. Il devient alors plus facile d'appréhender la transformation du débat politique télévisé lorsque l'on situe dans le cadre plus large du déplacement général vers le spectaculaire, qui, tout en assurant un bon niveau d'audience, provoque le mécontentement des masses et la révolte des experts politiques.

### 3.5. *Le phénomène de «peopolisation»*<sup>19</sup>

Le déplacement de la politique vers le volet du divertissement a donné naissance à un triple phénomène extrêmement intéressant et qui, à notre avis, mérite toute l'attention. Il s'agit du phénomène de «*peopolisation*» (Dakhlia 2008) qui, prenant une ampleur de plus en plus grande, a touché la sphère politique aussi; le terme désigne trois tendances souvent entremêlées:

- l'exposition, volontaire ou non, de la vie privée et de la personnalité des hommes politiques; c'est une tendance à «fouiller» dans la vie privée des gouvernants, qui touche même au «voyeurisme»;
- l'«association entre responsables politiques et gens célèbres, soit que les premiers imitent les seconds, soit que, en sens inverse, des stars s'impliquent en politique, aux côtés de tel ou tel candidat» (Dakhlia, 2008: 1); c'est le cas de Doc Gynéco, qui avait apporté son soutien à Sarkozy pour les élections de 2007, et qui avait écrit un livre en collaboration avec celui-ci<sup>20</sup>; le quotidien *Libération* cataloguait cela de «*peopolisation de la campagne électorale*» du candidat aux élections présidentielles;
- la conformation des médias (notamment de la télévision) aux canons de la «presse échotière, par un traitement de l'actualité politique fondé sur la vedettisation et le dévoilement de l'intimité» (Dakhlia 2008: 1).

Nous voyons que, finalement, les trois sens du concept renvoie au même constat: celui d'un transfert permanent de valeurs et de pratiques entre monde politique et monde du spectacle, entre privé et public, zones autrefois complètement séparées. Ce phénomène de «parler de tout» a bousculé

«les frontières public privé, repoussé les territoires du secret, favorisé la prise de parole, et facilité cette réalité aujourd'hui banale, mais impensable il y a cinquante ans [...]. Tout peut se dire et se discute, sans tabous, y compris la sexualité et la religion, qui furent longtemps les deux derniers bastions du territoire privé.» (Wolton, 1997: 164)

<sup>19</sup> Le terme est emprunté à Dakhlia, qui investigue les sens de ce néologisme dans Dakhlia 2008, et dérive du mot anglais «people» = célébrité, personnage public, etc.).

<sup>20</sup> *Les grands esprits se rencontrent – Sarkozy et moi, une amitié au service de la France* (2007).

Obsédés par l'image médiatique, soucieux de la protéger et de la défendre, les hommes politiques courent d'émission en émission essayant de réhabiliter leur face et de discréditer celle de leurs adversaires, en oubliant ce qui leur donnaient, à la base, ce statut et qui faisait la spécificité de leur discours: l'argumentation, le militantisme, l'exposition des programmes politiques, etc.

Aujourd'hui, tout est mélange; les débats politiques empruntent les dispositifs médiatiques aux *talk shows*, les sujets abordés dépassent le seuil des ce qui pourrait être perçu comme thème politique, les élus sont devenus les «invités» fidèles des émissions de divertissement, etc. Cela ne passe plus comme scandaleux lorsque des stars de la chanson ou du cinéma rejoignent des partis politiques, ou lorsque les discussions entre les hommes politiques tournent autour de leur vie privée ou bien se transforment en un va-et-vient d'insultes. Pourquoi? Parce que «l'essentiel est toujours constitué par la mise en spectacle de la parole» (Charaudeau & Ghiglione, 1999: 83), quel qu'en soit le moyen.

Les opinions restent cependant très diverses: si la plupart des spécialistes en communication, journalistes et experts politiques condamnent ce phénomène de *peopolisation*, conséquence du déclin de la politique, il y en a quelques uns qui le défendent, en considérant que les acteurs politiques, confrontés aux changements du médiatique, essaient ainsi de «tenir le coup»:

«Il y a une acceptation plus tranquille des candidats à se mouvoir dans l'univers people. [...] Ils comprennent davantage aujourd'hui - et les électeurs aussi - que la posture de l'homme politique n'est plus seulement celle de la rationalité, mais celle de l'émotion. C'est ce que disait Nicolas Sarkozy à Didier Barbelivien, son ami et compositeur: 'On fait le même métier, qui est de susciter des émotions chez les gens.'» (F. R. Cayrol dans *Le Temps*, 06/12/2006).

Une chose est sûre: le champ de la politique s'est transformé pendant les dernières décennies, que cela soit perçu comme une progression ou comme une régression. Et le débat politique télévisé a été en permanence le «miroir» de ces transformations, et le lieu de rencontre entre les gouvernants et les citoyens.

#### 4. Conclusion

Nous nous sommes penchée dans la présente étude sur le discours des acteurs politiques dans le cadre des débats télévisés. Bien évidemment, la politique mélange langage (dire) et action (faire). Charaudeau (2005a) définit le *dire politique* comme correspondant «à l'enjeu du débat d'idées dans le vaste champ de l'espace public», comme le lieu où «s'échangent des opinions», tandis que le *faire politique* serait le lieu où se manifeste le «pouvoir d'agir» entre l'instance politique et l'instance citoyenne. Mais le *dire politique* est devenu un territoire trop vaste et trop permissif, où sont autorisés les menaces, les offenses, les reproches, le sabotage, la dérision et l'humour acide, qui ne laissent pas trop de place à l'argumentation et au débat d'idées.

À travers leurs discours, et à travers leur façon de se présenter devant les caméras, les politiciens se sont forgé une nouvelle façon d'être «télévisuellement», une nouvelle rhétorique, ce qui transforme les débats en véritables «règlements de comptes» (Florea 2006), en rendez-vous des confrontations où la violence (verbale) atteint des cotes considérables. Le discours à peine cohérent, les nombreux «accidents» langagiers, les stratégies discursives telles que l'argument *ad hominem*, le contournement des questions, la «pauvreté» des marqueurs argumentatifs sont tous des preuves de la crise que traverse depuis quelque temps le discours politique, et particulièrement dans les échanges à caractère polémique.

Nous avons vu que ce genre télévisé a été emporté, bon gré mal gré, dans le tourbillon de l'évolution de la télévision, de la migration des programmes vers la sphère du divertissement. Le petit écran a façonné les hommes et la parole politiques, obligeant ceux-ci à modifier leur agenda, à transformer leur langage et soigner leur apparence» (Pingaud&Poulet, 2006: 7).

L'impasse traversée par le genre télévisuel reflète la crise des pratiques et de la communication politiques; les deux sont si étroitement liés, que l'on se demande qui a provoqué l'autre. En effet, on pourrait dire que les hommes politiques sont «victimes» de la *hypermédiatisation*, et que la politique est subjuguée par les médias, devenus le seul étalon de la légitimité, selon la logique «ce qui est connu est médiatisé, donc ce qui est légitime est médiatisé» (Wolton, 1995: 114). Mais nous ne pouvons pas nous empêcher de nous demander: est-ce la nouvelle télévision, la *néo-télévision*, qui a «tué» le débat politique? Ou bien, la politique de nos jours, ne fait-elle que de se refléter à l'écran? Cette problématique est, sans doute, loin d'être épuisée...

## BIBLIOGRAPHIE

- Charaudeau, P. (1997) «Les conditions d'une typologie des genres télévisuels d'information», in *Réseaux*, n° 81, pp. 79-101.
- Charaudeau P., Ghiglione R. (éds.) (1999) *Paroles en images. Images de Paroles. Trois talk-shows européens*, Paris, Didier Érudition, Coll. «Langages, discours et sociétés».
- Charaudeau, P. (2005a) *Le discours politique. Les masques du pouvoir*. Paris, Vuibert.
- Charaudeau, P. (2005b) *Les médias et l'information. L'impossible transparence du discours*, Bruxelles, Boeck Université.
- Dakhlia, J. (2008) «La représentation politique à l'épreuve du *people*: élus, médias et peopolisation en France dans les années 2008», in *Le temps des Médias*, n° 10, Paris, CNRS, pp. 66-81.
- Darras, E. (1995) «Espaces privés à usages politiques. La psychologisation de la scène politique», in *Le fort intérieur*, Paris, PUF, pp. 378-397.
- Derville, G. (1997) *Le pouvoir des médias. Mythes et réalités*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, Coll. «Le politique en plus».
- Domenach, J.-M. (1979) *La propagande politique*, Paris, Presses Universitaires de France, Coll. «Que sais-je?».

- Florea, L.-S. (2006) «Coopération et conflit dans l'interaction médiatique. Un débat politique télévisé: „Seara președintilor”», in *Cooperation and conflict in group and intergroup communication*, București, Editura Universității, pp. 295-308.
- Florea, L.-S. (2008) «L'interview comme construction d'une image publique. À partir des *Radioscopies* de Jacques Chancel», in *Revue roumaine de linguistique*, n° 3, tome LIII, pp. 281-301.
- Fortin, G., *L'Argumentation dans les débats politiques télévisés. Négociations identitaires et co-construction d'un monde commun*, ERELLIF – EA, n° 3207 ([http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/03/10/46/PDF/These\\_Fortin.pdf](http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/03/10/46/PDF/These_Fortin.pdf)).
- Fortin, G. (2006) «Une dérive néo-sophistique?: Les pratiques argumentatives dans les débats politiques télévisés», in *Communication et langages*, n° 148, pp. 53-68.
- Gauthier, G. (1995) «L'argumentation périphérique dans la communication politique. Le cas de l'argument *ad hominem*», in *Hermès*, n° 16, CNRS Editions, Paris, pp. 167-185.
- Ghiglione, R. (1986) *L'homme communiquant*, Paris, Armand Colin.
- Gingras, A.-M., «L'impact des communications sur les pratiques politiques» (1995) in *Hermès*, n° 17-18, CNRS Editions, Paris, pp. 38-48.
- Hastings, M. (1996) *Aborder la science politique*, Paris, Seuil, Coll. «Mémo».
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1998) *Les interactions verbales*, tome I-II-III, Paris, Armand Colin. «Le débat à la RSR et à la TSR» (rapports du 15 janvier 2007) – le Conseil des programmes RTSR.
- Mucchielli, A. (1986) *L'identité*, Paris, Presses Universitaires de France, Coll. «Que sais-je?».
- Neveu, E. (1995) «Les émissions politiques à la télévision. Les années quatre-vingts ou les impasses du spectacle politique», in *Hermès*, n° 17-18, CNRS Editions, Paris, pp. 145-162.
- Pingaud D., Poulet B. (2006) «Du pouvoir des médias à l'éclatement de la scène publique», in *Le Débat*, n° 138, janvier-février.
- Taguieff, P.-A. (1990) «L'argumentation politique. Analyse du discours et Nouvelle rhétorique», in *Hermès*, n° 8-9, CNRS Editions, Paris, pp. 261-287.
- Wolton, D. (1997) *Penser la communication*, Paris, Flammarion.

### Sites web consultés

- [http://www.lepost.fr/article/2009/06/05/1565462\\_l-argument-sur-cohn-bendit-et-la-sexualite-des-enfantsmarine-le-pen-l-avait-deja-dit-en-2004.html](http://www.lepost.fr/article/2009/06/05/1565462_l-argument-sur-cohn-bendit-et-la-sexualite-des-enfantsmarine-le-pen-l-avait-deja-dit-en-2004.html) (consulté le 8 décembre 2009);
- <http://www.libération.fr/medias/0101344305-la-tele-emiette-la-politique> (consulté le 8 décembre 2009);
- [http://www.youtube.com/watch?v=t6O18b7B\\_gU](http://www.youtube.com/watch?v=t6O18b7B_gU) (consulté le 14 mai 2009);
- <http://www.youtube.com/watch?v=nJ4MuX4O9Dw> (consulté le 20 mars 2009);
- <http://www.youtube.com/watch?v=QHojogaa8T4&feature=related> (consulté le 4 avril 2009);
- <http://www.youtube.com/watch?v=hTImiUbqIvE> (consulté le 8 décembre 2009);
- [http://www.youtube.com/watch?v=yYbmn4Jw\\_k&feature=PlayList&p=9353055241190914&playnext=1&playnext\\_from=PL&index=42](http://www.youtube.com/watch?v=yYbmn4Jw_k&feature=PlayList&p=9353055241190914&playnext=1&playnext_from=PL&index=42) (consulté le 8 décembre 2009).



## ANALYSE DE L'HÉTÉROGÉNÉITÉ DISCURSIVE DU BLOGUE ÉCOLOGISTE

IOANA MARIA ANDREI\*

**ABSTRACT.** *Analysis of the Discursive Heterogeneity of the Ecological Blog.* The aim of this article is to offer a general presentation of the compositional heterogeneity of the ecological blog's discourse. In order to make this analysis, we shall, firstly, present an overview of the weblog in general and of the ecological weblog in particular. This overview will help us to better circumscribe the object of our analysis and it will be considered from the perspective of information and communication sciences and discourse analysis. Once the concept of ecological blog fathomed, we shall, secondly, proceed to a general analysis of its discursive heterogeneity. This analysis will be performed from the perspective of discourse analysis and pragmatics.

**Keywords:** discursive heterogeneity, compositional heterogeneity, ecological blog, weblog, discourse analysis, pragmatics, digital genre, ecological blog genre

Le but du présent article est d'offrir une présentation générale de l'hétérogénéité compositionnelle du discours du blogue écologiste. Cette position est adoptée en vue d'élargir l'aire d'applicabilité de l'analyse du discours par l'inclusion dans son champ de recherche d'un discours qui semble disposer d'un support physique dématérialisé. L'approche que nous allons adopter dans le cadre de cet article est inspirée notamment de la position théorique présentée par le linguiste Dominique Maingueneau dans son livre intitulé *Analyser les textes de communication*, traduit en roumain et édité en 2007 par l'Institut Européen.

Afin d'effectuer une analyse générale de l'hétérogénéité discursive du blogue écologiste, nous allons tenter, dans un premier temps, de présenter un aperçu sur le blogue en général et sur le blogue écologiste en particulier. Cet aperçu nous aidera à mieux circonscrire l'objet de notre analyse et sera envisagé dans la perspective des sciences de l'information et de la communication et de l'analyse du discours.

Une fois le concept de blogue écologiste appréhendé, nous allons procéder, dans un deuxième temps, à une analyse générale de son hétérogénéité discursive. Cette analyse sera effectuée dans la perspective de l'analyse du discours et de la pragmatique.

---

\* Ioana Maria ANDREI – étudiante en première année de thèse à la Faculté des Lettres de l'Université «Babeş-Bolyai» de Cluj-Napoca, membre CLRAD. Courriel: [maria25andrei@gmail.com](mailto:maria25andrei@gmail.com)  
Domaines de recherche: analyse du discours, pragmatique linguistique, linguistique textuelle

À présent, nous vivons dans une ère de l'information et de la communication, résultat d'une profonde évolution économique et culturelle dans le monde entier. Une idéologie dominante qui caractérise notre époque et qui s'est insérée dans presque tous les domaines d'activité est *l'idéologie de la communication* (Mucchielli, 2006).

[...] *elle propose une vision du monde bâtie sur la transparence, la participation de tous (l'interactivité) et la connaissance pour tous* (Mucchielli, 2006: 7).

Ce besoin omniprésent de communication a trouvé un terrain fertile dans l'essor économique que le monde entier a connu depuis la Seconde Guerre Mondiale, fait qui a contribué à l'apparition et à la diversification de nouveaux moyens de communication. Beaucoup de ces formes de communication sont liées aux nouvelles technologies de l'information et de la communication (étudiées notamment par les sciences de l'information et de la communication) dont nous énumérons seulement quelques-unes: le câble, les réseaux, les applications internet et multimédias. Ces technologies, qui connaissent *une intégration sociale, culturelle, économique et politique par [...] la société toute entière* (Mucchielli, 2006: 11-12) ont changé la représentation qu'on avait du monde, surtout pour ceux qui ne peuvent plus voir le monde sans ces technologies (Mucchielli, 2006: 11).

Une nouvelle forme de communication qui a été créée dans ce contexte est *la communication médiatisée par ordinateur* (Marcoccia, 2003), qui renvoie à ce qu'on appelle *le monde virtuel* ou *le cybermonde*. C'est dans ce monde virtuel que le blogue est apparu. Au début (vers 1998), le blogue a été conçu comme un site web qui pouvait être créé seulement par des informaticiens ou des gens qui possédaient des connaissances spécifiques en informatique. Le blogue était une combinaison unique de liens, de commentaires et de pensées et d'essais personnels. Les dernières années, le blogue a connu un fort développement et a été rapidement assimilé dans le monde entier grâce à l'apparition de nouveaux instruments informatiques, tels le *Blogger* distribué par la compagnie *Pyra*, qui ont facilité la création des blogues, en les rendant plus accessibles aux gens.

Ainsi, les blogues se sont énormément multipliés et diversifiés et ce processus continue encore à présent, les blogues étant des phénomènes de communication très actuels. À côté des blogues de type «filtre» ou de type «journaux intimes», il y a beaucoup de blogues thématiques qui sont axés sur différents domaines, tels: l'écologie, la littérature, la philosophie, l'architecture, le journalisme, la communication, etc.

Le blogue écologiste, comme l'indique son nom-même, est centré sur l'écologie, notamment sur toutes les problématiques qui en résultent. Il peut être conçu comme une forme de communication sociale qui s'adresse aux gens pour leur faire prendre conscience du problème de la pollution, pour leur expliquer

différents phénomènes qui affectent l'environnement ou pour faire adopter un autre comportement aux citoyens (par exemple: se chauffer écologiquement).

Ainsi, le blogue écologiste, comme forme d'interaction sociale récemment créée, pourrait représenter l'objet d'étude non pas seulement des sciences de l'information et de la communication, mais aussi de la linguistique, notamment de l'analyse du discours et de la pragmatique qui pourraient étudier la façon dont son discours se construit à trois niveaux constitutifs différents: le niveau textuel, discursif et communicationnel.

L'hétérogénéité discursive du blogue, en général, est suggérée par sa définition-même offerte par *Le grand dictionnaire terminologique de l'Office québécois de la langue française*:

Site Web personnel tenu par un ou plusieurs blogueurs qui s'expriment librement et selon une certaine périodicité, sous la forme de billets ou d'articles, informatifs ou intimes, datés, à la manière d'un journal de bord, signés et classés par ordre antéchronologique, parfois enrichis d'hyperliens, d'images ou de sons, et pouvant faire l'objet de commentaires laissés par les lecteurs.

Cette définition du blogue, qui s'applique sans problème au blogue écologiste aussi, contient des éléments qui peuvent être étudiés dans l'analyse du discours du blogue écologiste, respectivement des éléments qui rendent compte de l'organisation textuelle et de la situation de communication du blogue (écologiste). Cette définition est en fait une description succincte de l'énonciateur, du destinataire, du support matériel, de l'organisation textuelle et de la temporalité du discours du blogue (écologiste). Ces éléments compositionnels, que nous allons discuter dans ce qui suit, déterminent l'hétérogénéité discursive du blogue écologiste.

Selon Dominique Maingueneau (2007), tout discours se présente sous la forme d'un genre discursif et pour comprendre le sens d'un discours il faut connaître le genre auquel celui-ci appartient. En ce qui concerne le blogue écologiste, il s'inscrit lui aussi dans un certain type de genre discursif: le genre du blogue écologiste. Mais le genre discursif est beaucoup influencé et parfois même radicalement modifié par la dimension médiologique du discours:

[...] une modification de la finalité des discours, de leurs paramètres situationnels ou du support matériel assurant leur transmission entraîne nécessairement une modification des routines mises en œuvre par les lecteurs dans leurs activités discursives (Labbé et Marcoccia: 2).

Dans notre cas, le blogue écologiste représente le résultat de plusieurs transformations sociales, économiques et techniques qui ont déterminé l'apparition de nouvelles technologies de l'information et de la communication basées sur le traitement numérique de l'information. En ce sens, le blogue écologiste peut être conçu comme un sous-genre discursif du *genre numérique* (Labbé et Marcoccia).

Le genre numérique suscite beaucoup d'intérêt de la part des linguistes qui partagent des opinions différentes sur son caractère *nouveau*. Il y a des chercheurs qui envisagent le genre numérique comme un genre totalement nouveau (Orasan et Krishnamurthy de l'Université de Wolverhampton ont étudié l'unicité du spam), tandis que d'autres linguistes considèrent que le genre numérique est une continuation ou une variation de différents genres traditionnels. La plupart de leurs travaux sont basés sur des analyses comparatives entre les nouveaux genres et les genres traditionnels, mais, tout comme les linguistes Hélène Labbé et Michel Marcoccia ont observé:

[...] il est pour le moment difficile d'identifier la tendance dominante, de la nouveauté ou de la continuité des genres numériques, en raison du faible nombre de recherches traitant cette problématique (Labbé et Marcoccia: 2).

Aborder le blogue écologiste comme genre discursif signifie aussi discuter et analyser différents éléments compositionnels qui déterminent son hétérogénéité discursive. Ces éléments seront discutés dans le cadre de l'analyse des conditions de réussite que le blogue écologiste doit accomplir comme genre discursif (Maingueneau, 2007).

Une première condition que le blogue écologiste doit satisfaire pour exister en tant que genre discursif est d'avoir une finalité reconnue, qui est indispensable pour que le destinataire puisse adopter un comportement adéquat à l'égard de ce genre discursif (Maingueneau, 2007). La finalité du blogue écologiste est d'instruire, d'informer le grand public cybernaute sur l'écologie et ses diverses problématiques et aussi d'offrir des solutions alternatives pour une vie plus saine, des solutions liées à l'alimentation, au sport, aux produits ménagers, au style de vie en général.

Cette finalité informative du blogue écologiste est parfois doublée d'une finalité commerciale. Dans ce cas, les blogues écologistes ont attaché à leur page d'accueil un magasin en ligne qui offre des produits écologiques très variés, tels des cosmétiques, des accessoires, des vêtements, des pièces de mobilier, etc.

Cette double finalité est généralement reconnue par plusieurs millions de lecteurs de blogues écologiques dans le monde entier. Ils consultent ces blogues afin de se renseigner sur les problèmes de la pollution et sur l'écologie en général, mais aussi pour découvrir l'avis personnel du blogueur sur certaines questions écologiques. Pour beaucoup d'entre eux, ces blogues représentent un outil d'information en masse ou même un guide avec des conseils pratiques pour préserver ou améliorer leur santé.

La reconnaissance réciproque du statut de l'énonciateur et du destinataire (Maingueneau, 2007) représente une autre condition que le blogue écologiste doit accomplir en tant que genre discursif. Dans notre cas, l'énonciateur est le blogueur et le destinataire est le lecteur du blogue écologiste.

Mais le blogueur n'a pas un statut homogène. Il peut être une personne physique et alors on parle d'une seule source énonciative. De plus, cette source énonciative individuelle peut constituer une autorité reconnue dans le domaine de l'écologie ou elle peut être une simple personne passionnée par l'écologie, ou par une de ses manifestations liées à l'alimentation, aux vêtements, etc. Dans ce dernier cas, le blogueur se documente sur ses sujets préférés à peu près en même temps que le lecteur qui lit les informations postées sur le blogue par l'énonciateur. En ce sens, on peut souvent lire dans les articles postés sur les blogues écologistes des expressions, comme *je viens de consulter, je viens d'apprendre, je viens de lire*, etc., qui témoignent cet aspect.

Ce processus presque simultané qui se déroule entre la découverte de nouvelles informations par le blogueur et leur lecture par les destinataires renforce la relation blogueur-lecteur. À un niveau psychologique, on pourrait considérer que le blogueur fait preuve d'une générosité qui consiste à partager immédiatement les informations qu'il vient de rechercher avec le grand public qui n'a pas le temps nécessaire de se renseigner lui-même en faisant des recherches qui prennent du temps et qui se contente de lire le blogue écologiste. Par leur lecture, les destinataires prouvent qu'ils font confiance au blogueur et aux informations qu'il choisit de véhiculer sur son blogue écologiste.

La source énonciative du blogue écologiste n'est pas toujours individuelle. Le blogueur peut s'associer avec d'autres personnes en vue d'élaborer ensemble les articles du blogue. En outre, les blogues écologistes peuvent être créés et actualisés par le collectif d'une certaine organisation ou institution. Dans les deux cas, on peut parler d'une source énonciative collective du blogue écologiste. Cette nature collective de l'énonciation devient encore plus hétérogène au cas où les lecteurs participent eux aussi à la création d'une nouvelle information postée sur le blogue. Par exemple, le blogueur (un individu ou un collectif) poste une information sur son blogue et un ou plusieurs lecteurs y ajoutent d'autres détails pour compléter l'information respective. Ils peuvent aussi suggérer d'autres sujets qu'ils veulent lire et sur lesquels le blogueur devrait se documenter.

L'hétérogénéité statutaire de l'énonciateur et du destinataire est d'autant plus manifeste dans le cas des blogues écologistes qui ont attaché à leur page d'accueil un magasin en ligne. Ainsi, le statut du blogueur est doublé d'un second statut de vendeur. Devenu vendeur en ligne, le blogueur modifie son discours. Celui-ci est plus centré sur l'utilité et la qualité des produits qu'il essaye de vendre que sur l'écologie en général. Certes, les produits sont écologiques, donc il y a toujours un lien intrinsèque entre ces biens à vendre et l'écologie, la protection de l'environnement et la santé.

Le destinataire du blogue écologiste est par sa nature-même hétérogène. Il est représenté par une immense masse anonyme de gens dont le nombre varie considérablement, en augmentant ou en baissant, en fonction de leur intérêt pour

les articles postés sur le blogue. Il n'y a que deux conditions qui les uniformisent: un intérêt plus ou moins marqué pour l'écologie ou pour la santé en général et la possibilité technique de disposer d'un ordinateur et d'une connexion à l'Internet. Le destinataire du blogue écologiste est par définition un cybernute.

Les destinataires des blogues écologistes avec un magasin en ligne n'ont pas seulement le statut de lecteurs, mais ils peuvent toujours devenir des acheteurs aussi. À la différence des blogueurs qui deviennent automatiquement des vendeurs une fois que le magasin en ligne est attaché à leur blogue, les destinataires ont la possibilité de choisir s'ils veulent préserver leur statut de lecteurs ou s'ils veulent devenir aussi des acheteurs. Ils ont le choix entre le statut de simple lecteur et le statut combiné de lecteur-acheteur. Le plus souvent, c'est le discours du blogueur-vendeur qui pèse le plus sur ce choix: s'il est assez convaincant, le lecteur deviendra acheteur aussi.

Un autre aspect qui marque l'hétérogénéité du statut du destinataire du blogue écologiste est le fait que le lecteur peut réagir ou non aux informations postées sur la toile par le blogueur, en faisant des commentaires. En outre, le lecteur peut lire les articles du blogue constamment, dès qu'ils sont postés, ou plus rarement, de temps en temps. En ce sens, le destinataire peut adopter un statut de lecteur passif ou actif (en faisant des commentaires), persévérand (en lisant assidûment) ou inconstant (en lisant rarement).

Le lecteur-acheteur peut être lui aussi passif (en achetant sans faire aucun commentaire après) ou actif (en faisant des commentaires sur les produits achetés sur le blogue) ou encore persévérand (en achetant souvent) ou inconstant (en achetant très rarement).

Une troisième condition définitoire du blogue écologiste en tant que genre discursif est son lieu et moment légitime (Maingueneau, 2007) de diffusion. Résultat des nouvelles technologies de communication, le blogue a un support numérique et son lieu de diffusion est l'espace virtuel. Ce lieu cybernétique est immense et permet d'effectuer un nombre infini de configurations et de combinaisons. C'est un lieu immatériel avec une caractéristique singulière: il peut être approprié par tout cybernute une fois qu'il commence à naviguer sur l'Internet. Ainsi, le lieu virtuel de diffusion du blogue écologiste se transforme en un lieu matériel: la maison du lecteur ou tout endroit où il se trouve au moment où il choisit de consulter le blogue. En ce sens, le lieu cybernétique devient un lieu familier, inséré dans l'espace tranquille de la maison.

Le moment de diffusion du discours du blogue écologiste peut être considéré un présent continu. Le discours du blogue existe sur la toile dès que ses énoncés sont postés sur le blogue et il peut être lu par tout le monde de n'importe quel endroit, à n'importe quel moment de la journée ou de la nuit. Un article posté sur un blogue il y a trois ans peut être lu à présent, à cet instant même, par plusieurs milliers de gens dans le monde entier.

La temporalité du blogue écologiste en tant que genre discursif implique plusieurs aspects liés à la périodicité, à la continuité et à la durée de péremption prévue pour son discours (Maingueneau, 2007). Le blogue écologiste est actualisé selon une certaine périodicité. Cette périodicité est variable en fonction du temps dont le blogueur a besoin pour rédiger un article et parfois en fonction des demandes de la part des lecteurs.

Le nombre de visiteurs d'un blogue écologiste peut influencer aussi la périodicité d'apparition de ses articles. Ainsi, un grand nombre de lecteurs signifie un intérêt manifeste des gens pour le blogue respectif, ce qui mobilise le blogueur à écrire plus souvent ses articles. Les logiciels qui permettent de calculer automatiquement le nombre de personnes qui consultent un site Web ou un blogue sont indispensables pour le blogueur qui, par leur biais, réussit à «mesurer» sa popularité et le degré d'intérêt qu'il a réussi à susciter auprès du grand public.

La durée de développement temporel (Maingueneau, 2007) du discours du blogue écologiste implique plus ou moins trois étapes. Une première étape consiste à choisir de lire un certain article appartenant à une certaine catégorie qui existe sur le blogue. Cette opération peut prendre du temps si le lecteur ne sait pas précisément ce qu'il veut lire et il ne fait que convoquer ou annuler différents articles jusqu'à ce qu'il trouve l'article désiré. La deuxième étape, après que le lecteur s'est arrêté sur un certain article, consiste à parcourir rapidement son titre, les mots ou les syntagmes écrits en gras et les éventuelles images qui lui sont attachées. La troisième étape est représentée par la lecture intégrale de l'article qui, le plus souvent, ne prend que quelques minutes, étant donné le fait que les articles des blogues écologistes sont courts. Mais, dans le cas des lecteurs persévérand, qui consultent régulièrement leurs blogues préférés, ces étapes se réduisent aux deux dernières parce qu'ils lisent toujours le dernier article posté sur le blogue, ayant lu tous les autres auparavant.

Le discours du blogue écologiste implique, comme tout genre discursif, une continuité dans son développement. Cette continuité peut être intégrale (on raconte une anecdote intégralement (Maingueneau, 2007)) ou interrompue. Dans notre cas, le blogue écologiste est toujours lu avec interruptions. Ces interruptions de la lecture du discours du blogue sont déterminées par les différents intervalles de temps qui séparent le dernier article écrit de celui qui sera posté après. Ces interruptions sont influencées aussi par l'humeur du lecteur qui, à un moment donné, peut laisser tomber la lecture des articles du blogue, sans avoir plus envie de lire.

Comme genre discursif, le blogue écologiste a une durée de péremption prévue (Maingueneau, 2007). La durée de péremption d'un blogue écologiste dépend de son actualisation. Le blogue existera et sera consulté autant que le blogueur postera de nouveaux articles sur la toile. Ne plus actualiser un blogue signifie le déclarer périmé. Si les lecteurs constatent que le blogue n'est plus actualisé, ils ne le consulteront plus, en tournant leur attention vers d'autres blogues.

Pour exister en tant que genre discursif, le blogue écologiste doit disposer d'un support matériel (Maingueneau, 2007). Par son support numérique, le blogue écologiste modifie significativement la conception traditionnelle du texte. Le support n'est pas négligeable (Maingueneau, 2007) car il détermine l'organisation des énoncés et la façon dont le discours sera consommé. Le support numérique du blogue écologiste, auquel le lecteur a accès par l'intermédiaire de l'écran de son ordinateur connecté à l'Internet, met en question la traditionnelle stabilité matérielle des textes écrits.

Le texte du blogue écologiste se présente sous une forme qui n'est jamais stable et qui est soumise aux transformations commandées par le lecteur qui choisit de lire tel ou tel article faisant partie du texte intégral du blogue. En fonction des choix opérés par les lecteurs, le texte du blogue peut être reconfiguré selon un nombre infini de combinaisons possibles. Par le biais de l'écran de leur ordinateur, les lecteurs ont accès au cybermonde et ils deviennent aussi des cybernautes. Lire les articles d'un blogue écologiste signifie lire des articles virtuels, dématérialisés, mais que les lecteurs peuvent rendre matériels en les imprimant sur support papier.

Pour pouvoir être considéré un genre discursif, le blogue écologiste doit satisfaire une dernière condition mentionnée par Dominique Maingueneau (2007): il doit avoir une organisation textuelle. Le blogue écologiste, comme tout blogue, organise son texte à partir d'un certain schéma qui est inclus dans son modèle-type auquel toute personne qui veut créer un blogue peut avoir accès gratuitement. Par exemple, le modèle offert par Wordpress est composé de cinq colonnes que le blogueur peut laisser telles quelles ou qu'il peut modifier. Ces colonnes sont les suivantes: *Archives*, *Catégories*, *Pages*, *Blogoliste* et *Méta*.

Ces colonnes sont situées sur la page d'accueil du modèle de blogue et elles se retrouvent, le plus souvent sous d'autres dénominations, sur la majorité des blogues. Dans la colonne intitulée *Catégories*, le blogueur crée ses catégories principales, centrées sur le domaine qu'il veut traiter (dans notre cas – l'écologie) et il poste ses articles dans la catégorie appropriée au sujet abordé. La colonne *Archives* regroupe automatiquement et par ordre antéchronologique les articles écrits. Dans la colonne *Pages*, le blogueur poste d'habitude quelques informations sur sa propre personne et les motivations qui l'ont déterminé de créer le blogue respectif. La *Blogoliste* est une colonne qui contient des blogues fréquentés et recommandés par l'auteur. Ils sont présentés sous la forme de liens hypertextes, ce qui est une autre marque de l'hétérogénéité compositionnelle du blogue en général. La colonne *Méta* abonde en liens hypertextes vers plusieurs sites Web ou magasins en ligne recommandés par le blogueur. Parfois, cette colonne offre aux lecteurs la possibilité de s'abonner à la lettre d'information du blogue afin de recevoir régulièrement par courriel des informations brèves et récentes associées au blogue respectif.

Toutes ces catégories qui dirigent l'organisation textuelle du blogue écologiste forment son paratexte. Il s'agit donc d'un paratexte qui aide le visiteur à se

débrouiller dans l'hétérogénéité compositionnelle du blogue écologiste et à choisir l'information qui l'intéresse.

Les commentaires laissés par les lecteurs peuvent être considérés comme une seconde dimension paratextuelle du blogue écologiste. Ce sont les commentaires des lecteurs actifs à l'égard des sujets traités par le blogueur dans ses articles ou à l'égard de la position du blogueur concernant une certaine problématique. Quelle que soit leur nature, ils indiquent manifestement la distance que les lecteurs prennent vis-à-vis du texte (Maingueneau, 2007) posté par le blogueur. En même temps, ces commentaires renforcent la relation blogueur-lecteur, surtout dans le cas où le blogueur répond à un commentaire laissé par un de ses lecteurs et s'adresse à celui-ci en utilisant son prénom ou son pseudonyme.

À côté du paratexte, il y a une autre dimension qui marque l'hétérogénéité discursive du blogue écologiste: sa dimension iconique. À cet égard, le blogue écologiste est une source inépuisable de représentations illustrées des plus variées. Le texte d'un article peut être ainsi accompagné de photos, de dessins, de schémas, d'affiches, de logos, etc. La plupart d'entre elles sont destinées à embellir la page du blogue, à la rendre plus attrayante pour les lecteurs ou à convaincre les lecteurs d'acheter certains produits. La couleur joue ici un rôle important, pour les blogues écologistes la couleur préférée étant, bien évidemment, le vert.

Nous pouvons donc conclure, après avoir réalisé une analyse générale du blogue écologiste, que son discours est hétérogène. L'hétérogénéité discursive du blogue écologiste se manifeste à plusieurs niveaux, niveaux qui se réfèrent, entre autres, à la source énonciative, au destinataire, à l'organisation du discours, à son mode de diffusion, à son support et à sa finalité. Tous ces aspects ont été analysés dans la perspective des conditions qu'un discours, dans notre cas celui du blogue écologiste, doit satisfaire pour devenir un genre discursif (Maingueneau, 2007).

## BIBLIOGRAPHIE

- Labbe, H., Marcoccia, M. *Communication numérique et continuité des genres: l'exemple du courrier électronique*, consulté sur: <http://www.tau.ac.il/~adarr/index.files/bibliographies/genresdediscours.htm> ;*Le grand dictionnaire terminologique*, consulté sur: <http://www.granddictionnaire.com>
- Maingueneau, D. (2007) *Analiza textelor de comunicare*, trad., Iași, Institutul European.
- Marcoccia, M. (2003) *La communication médiatisée par ordinateur: problèmes de genre et de typologie*, consulté sur: <http://www.tau.ac.il/~adarr/index.files/bibliographies/genresdediscours.htm> ;
- Mucchielli, A. (2006) *Les sciences de l'information et de la communication*, Paris, Hachette, 2006.

**Sources électroniques:**

<i>Dénomination blogue</i>	<i>Accès</i>
1. <i>Bien et Bio</i>	<a href="http://www.bien-et-bio.info/">http://www.bien-et-bio.info/</a>
2. <i>Effets de Terre</i> <i>Denis Delbecq</i>	<a href="http://effetsdeterre.fr/2008/06/11/ecobusiness-decortique/">http://effetsdeterre.fr/2008/06/11/ecobusiness-decortique/</a>
3. <i>Blog d'écologie</i>	<a href="http://ecologie.over-blog.org/">http://ecologie.over-blog.org/</a>
4. <i>TheGreenPostbox.com</i> <i>Développement durable et d'autres aventures...</i>	<a href="http://gregcat.typepad.fr/clickandstart/">http://gregcat.typepad.fr/clickandstart/</a>
5. <i>Blog vert - Le rendez-vous de l'info pour les internautes écolo</i>	<a href="http://blogsofbainbridge.typepad.com/blogvert/">http://blogsofbainbridge.typepad.com/blogvert/</a>
6. <i>Green univers – le blog de référence des marchés de l'environnement</i>	<a href="http://greentechexpert.blogspot.com/">http://greentechexpert.blogspot.com/</a>
7. <i>Blog d'entraide contre les allergies et pour une alimentation santé</i>	<a href="http://sophieethugues.eklablog.com/">http://sophieethugues.eklablog.com/</a>
8. <i>Le blog du hérisson – partout où la nature a besoin de nous</i>	<a href="http://www.leblogduherisson.fr/">http://www.leblogduherisson.fr/</a>
9. <i>Ecolo du jour: un blog créateur d'espoirs</i>	<a href="http://www.ecolodujour.com/">http://www.ecolodujour.com/</a>
10. <i>Eco-échos - développement durable et autres considération</i>	<a href="http://www.eco-echos.com/dotclear/">http://www.eco-echos.com/dotclear/</a>
11. <i>Le blog déco</i>	<a href="http://www.leblogdeco.fr/">http://www.leblogdeco.fr/</a>
12. <i>La vie verte – a guide to what's green in France</i>	<a href="http://lavieverte.wordpress.com/">http://lavieverte.wordpress.com/</a>
13. <i>MetaEfficient – the guide to highly efficient things</i>	<a href="http://www.metaefficient.com/">http://www.metaefficient.com/</a>
14. <i>Life less plastic</i>	<a href="http://lifelessplastic.blogspot.com/">http://lifelessplastic.blogspot.com/</a>
15. <i>Green options</i>	<a href="http://greenoptions.com/blogroll/">http://greenoptions.com/blogroll/</a>
16. <i>Eco-notes</i>	<a href="http://eco-notes.over-blog.com/">http://eco-notes.over-blog.com/</a>

## ANALYSE DES INTERACTIONS DIDACTIQUES EN CLASSE DE FLE

CRISTINA BUTURCĂ<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** *Analysis of the Interactions in the Classes of French as a Foreign Language.* The field of research in this article is centered on the analysis of the interactions taking place in the classes of French as a foreign language. We aim to show in which way the speech is constructed between the participants and how it generates changes to the taught/learned language and which is the place of metalanguage in these interactions. Like in the case of studying verbals interactions, the analysis of didactic interactions is found at the cross of many disciplinary fields: that of linguistics, of didactics, of statements theories, etc. In consequence, our step towards an analysis of didactic speech in the classes of French as a foreign language will take place from an interactionist point of view because it concerns the interaction between teachers and students.

**Keywords:** discourse analysis, interaction, metalanguage, interactants, conversational exchange, didactic discourse.

### Introduction

Le présent article propose une approche interactionnelle du discours didactique. Les éléments qui distinguent le discours didactique des autres types de discours sont très divers. Tout d'abord, il faut souligner que la structuration des séquences en classe se fait hiérarchiquement en fonction de la planification des activités didactiques faite par le professeur à partir d'un programme scolaire. Puis, la classe est considérée comme un lieu destiné à l'apprentissage/l'enseignement où apparaissent des productions et des échanges interactionnels spécifiques. Ce lieu institutionnalisé qu'est l'école, suppose l'existence de plusieurs composantes: un but (faire apprendre une langue étrangère en accélérant les processus acquisitionnels), des participants, qui ont une position déjà établie (une position institutionnalisée à l'égard du savoir), un cadre spatio-temporel fixé par l'institution, des stratégies discursives pour utiliser un système codique (que ce soit pour enseigner ou pour apprendre), le déroulement ritualisé d'une leçon (en fonction de la représentation sociale et des contraintes institutionnelles), un canal privilégié qui est celui de l'oral et de la forme dialoguée, avec un assez fréquent recours à l'écrit.

---

<sup>1</sup> Cristina Buturcă, doctorante, Université Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca et membre CLRAD. adresse électronique: cristina\_buturca@yahoo.com

L'intérêt des certains travaux (dans l'analyse du discours) pour les interactions en classes semble être justifié. Le cadre de la classe peut être considéré comme un espace social mettant en jeu une interaction à but externe<sup>2</sup> avec une certaine distribution des rôles et des tâches à remplir. Ce cadre réunit pour un intervalle de temps et un lieu préétablis, plusieurs participants qui ont un but commun: acquérir des connaissances/faire progresser dans la matière enseignée. Cet espace social que Robert Vion appelle «cadre interactif»<sup>3</sup> et dont les acteurs ont une conscience plus ou moins nette, est en partie à l'origine de l'aspect rigide de l'interaction didactique. Le cadre interactif peut empêcher qu'une classe de conversation de FLE devienne une conversation réelle malgré les efforts de redéfinition du cadre spatial, la réduction du nombre des élèves, les efforts du professeur pour ne pas marquer sa position haute, idées soulignées par Violaine Bigot dans son article *Converser en classe de langue: Mythe ou réalité.*<sup>4</sup>

La classe est un cadre où on peut observer qu'il y a une modification de la langue. Les discours qui s'y tiennent se déroulent entre une langue-objet et un métalangage. Il y a d'un côté la transformation progressive du savoir langagier des apprenants et de l'autre la modification de la langue de l'enseignant qui adapte son discours à celui de ses élèves, par une simplification de son lexique, la lenteur de son débit, des répétitions, des reformulations, etc. La langue parle de la langue, se prend elle-même comme objet.

Ce cadre de la classe est également envisagé comme un lieu où circulent les connaissances, c'est-à-dire qu'on transmet les savoirs d'une discipline donnée. Dans notre cas il s'agit des savoir-faire langagiers en langue étrangère et d'un savoir sur cette langue. Pour enseigner dans la classe, le professeur met en œuvre toutes sortes de stratégies d'appropriation de ces savoirs: les explications, les reprises de la parole, les analogies, les répétitions, l'encouragement à la parole. Pour apprendre, la classe est un espace où doit s'accomplir l'appropriation d'une langue et l'observation des sujets en train d'acquérir un savoir.

L'analyse des interactions dans la classe de langue soulève beaucoup de questions, visant le cadre, le déroulement des échanges interactionnels, les participants, par exemple: Qui communique avec qui? Qui enseigne? À qui enseigner? Faut-il se trouver dans une situation d'enseignement régie par un *contrat didactique*, par lequel les participants reconnaissent à l'avance les rôles déjà établis de transmetteur et de récepteur d'un savoir pour qu'il y ait acte d'apprentissage? Quelle est la place du métalangage dans ces interactions? Ces problématiques suscitent beaucoup d'interprétations et elles serviront comme point de départ dans cette recherche qui vise les champs de l'analyse du discours et de la didactique.

<sup>2</sup> Bigot, V., 1996: «Converser en classe de langue», dans *La construction interactive des discours de la classe de langue*, Les Carnets du Cedisor, p.21.

<sup>3</sup> Vion, R., 1992: *La communication verbale. Analyse des interactions*. Paris, Hachette, p. 12.

<sup>4</sup> Bigot, V., 1996: «Converser en classe de langue», dans *La construction interactive des discours de la classe de langue*, Les Carnets du Cedisor, p. 20

La perspective adoptée dans cette recherche peut être dite interactionnelle parce qu'il s'agit des situations dialoguées qui se définissent par une interaction réciproque de la parole, ensuite les situations étudiées établiront la place du métalangage qui favorise l'enseignement/l'apprentissage d'une langue étrangère, en l'occurrence - le français. Notre corpus est recueilli par des enregistrements effectués dans des classes de français langue étrangère. Ainsi, il y a un enregistrement effectué en France, à Bordeaux, au Collège «Leonard Lenoir» pendant une classe de FLE. Les élèves font partie d'une classe appelée «classe d'accueil» parce qu'elle comprend des élèves d'ethnies différentes (venus en France avec leurs familles), ayant entre 12 et 16 ans. L'autre enregistrement est effectué à L'École «Octavian Goga» de Cluj-Napoca pendant une classe de FLE, ayant comme sujet La BD et visant l'amélioration de la communication en français des élèves de la VII<sup>e</sup> B.

Les échanges dans la classe de langue sont régis par certaines règles, en fait, des fois, les interactions se produisent différemment par rapport à celles d'une conversation habituelle. Les contraintes autour de l'interaction didactique sont multiples, elles proviennent: tout d'abord, de la détermination des *places* dans l'interaction définissant les termes d'un contrat de parole, car on ne parle pas seulement pour apprendre mais aussi pour rappeler sa place interactionnelle, puis de la nécessaire planification des activités didactiques déterminant l'avancée de l'interaction en fonction d'un programme, des contraintes institutionnelles.

Sans doute qu'il y a des routines et des rituels dans l'apprentissage, ce qui conduit à penser que pour apprendre il faut un guidage, des contraintes, des repères. Ces répétitions, ces routines sont le signe que la ritualisation constitue l'interaction dans la classe et contribue à l'acte d'enseignement/apprentissage.

Si l'on tient compte de la dimension dialogique de l'interaction en classe, il faut souligner que dans la situation didactique aussi, on doit rappeler la notion de *face*. Un acte de parole intempestif, la concentration sur le code quand l'échange est axé sur le fond ou la mise en relief (d'une manière exagérée) du fait que l'autre peut faire des fautes, tout cela peut affecter la *face* de l'autre.

Finalement, il faut souligner que l'activité didactique se caractérise par un déplacement fréquent de l'activité conversationnelle d'un niveau communicatif à un niveau métalinguistique, à cause des difficultés de compréhension qui apparaissent souvent pendant la classe de français langue étrangère et à cause du fait que les interlocuteurs sont conscients des leurs divergences communicatives et du répertoire peu riche des élèves, du point de vue linguistique.

### **I. Le professeur, les élèves, le contrat**

L'analyse du discours didactique requiert un passage en revue et une description des éléments constitutifs de la communication didactique. „Quels sont les partenaires et leurs rôles dans le discours didactique?” ou „Quels est le contrat ou le rituel communicatif, qui doit être respecté par chaque participant, déroulé en classe de langue?” sont des questions auxquelles nous essayerons de répondre dans ce chapitre.

A première vue, la classe semble un espace clos dans lequel sont disposés quelques pupitres, chaises et un tableau noir. Les professeurs et les élèves interagissent dans ce cadre, ayant à leur portée des outils qui renvoient au „monde extérieur”: les manuels, la reproduction des documents écrits ou oraux, par la présence des images, par des conversations dont le sujet ne peut être le cadre de la classe. La classe est ouverte à l'univers extérieur qu'elle transforme en fonction du projet didactique. Cette entrée du monde extérieur se fait dans certaines conditions dont l'une est la restriction horaire. La discipline enseignée, dans notre cas le français comme langue étrangère, va être repartie sur les heures que l'institution lui consacre.

### ***I.1. Les rôles dans la classe***

Beaucoup d'ouvrages de spécialité traitent le problème des rôles dans la classe. Le schéma de Roman Jakobson avec les six éléments de l'acte de communication, constitue un point de départ pour les chercheurs. Ceux-ci considèrent que l'enseignant est l'*encodeur* (normalement) des données que les apprenants-*récepteurs* doivent déchiffrer. A son tour, utilisant des modalités différentes, comme la question directe du professeur ou l'autorisation de parler demandée par la levée de la main, l'apprenant peut devenir l'*encodeur* des messages destinés à ses camarades ou à son professeur. De ce point de vue, d'autres comportements de communication, comme les prises de paroles inattendues, les contestations, les discussions sans aucun rapport avec le sujet sont inévitables et indésirables.

#### ***I.1.1. Le rôle du professeur dans l'interaction en classe de FLE***

La communication en classe se déroule respectant le rôle que chaque participant a assumé.

Teun Van Dijk<sup>5</sup> remarque à propos du fonctionnement du discours dans un cadre institutionnalisé, comme dans notre cas *l'école*, (ou dans d'autres cas l'hôpital, le tribunal, etc) qu'il appelle „textes de l'enfermement”.

... le participant a le pouvoir du contrôle sur les autres participants. Il peut sanctionner les actions non-conformes et il peut donner son accord pour des activités exceptionnelles. Les participants connaissent les règles du jeu de l'institution, son code spécifique et le rôle de chacun. Le participant a la dernière parole et les participants transmettent leurs commentaires sur les événements de l'institution<sup>6</sup>.

Il est facile à reconnaître dans les caractéristiques du participant celles du professeur qui contrôle les échanges, apprécie, évalue, sanctionne, si nécessaire, et crée des rapports. Les élèves et les professeurs participants à l'interaction didactique connaissent les règles de la communication en classe et si elles ne sont pas respectées, ils connaissent la sanction qui interviendra tout de suite.

<sup>5</sup> Van Dijk, Teun, 1979, *Les textes de l'enfermement, communication au „Colloque sur l'enfermement”*, organisé par la „Maison Descartes”, Amsterdam.

<sup>6</sup> Cicurel, Francine, 1986, „Le discours en classe de langue”, *Etudes de linguistique appliquée* no. 61, p. 104.

Même si le professeur semble être le *maître* de la situation de communication, en réalité, le professeur a beaucoup d'obligations et, des fois, il peut avoir plusieurs hypostases. Ces hypostases ne manquent pas de rigidité. L. Dabène<sup>7</sup> attribue au professeur trois fonctions: celle d'informateur (l'enseignant est celui qui connaît la langue enseignée, il transmet des savoirs sur l'objet à enseigner), celle d'animateur (le professeur est le responsable de la gestion de la leçon, c'est-à-dire qu'il doit: exposer les consignes, donner ou reprendre la parole, gérer les interactions entre les membres de la classe, etc.) et celle d'évaluateur (il juge comme correctes ou incorrectes les productions orales de ses élèves).

Ces trois hypostases peuvent être remplies simultanément au cours d'une classe de FLE. Ainsi dans les enregistrements que nous avons effectués, le professeur informe (*Un tapis, c'est quelque chose qu'on met par terre pour faire joli.*), anime en sollicitant des réponses aux élèves (*La bande dessinée!... Plus haut! Comment est le texte des BD?*) et joue son rôle d'évaluateur (*Merci! Les dessins sont très beaux, mais vos connaissances de français ne sont pas encore suffisantes.*)

Au cours d'une classe le professeur de français est contraint par un plan de la leçon, par un protocole didactique et par un programme assez strict, en conséquence il a quelques «obligations de travail»<sup>8</sup>. D'habitude, tout professeur commence son cours, après les salutations, en annonçant ce qu'il veut faire, comme dans nos enregistrements. Au cours de son discours, l'enseignant fait toujours référence aux connaissances déjà acquises, introduisant des pauses pour s'assurer qu'il peut avancer (*Arrêtons-nous un petit peu! Qu'est-ce que vous avez compris de cette histoire? ou Est-ce que vous avez compris ce qu'ils vont de raconter?*). Le professeur trouve nécessaire de répéter plusieurs fois ce qu'il vient d'expliquer pour que tout le monde le comprenne. Il arrive que l'enseignant donne une information d'ordre métapédagogique, pour indiquer ce qui est important à retenir (*Ça, c'est très important à retenir!*). Le professeur est un très bon acteur. Il utilise de procédés de dramatisation au moment où il reçoit une réponse qui ne correspond pas à ses attentes il fait semblant de ne pas avoir compris.

Si nous analysons les dialogues de notre corpus, nous observons que le professeur incite et encourage les élèves à intervenir dans l'interaction, par son rôle de *possesseur de connaissances* qui doivent être transmises.

L'enseignant occupe une place magistrale et joue le rôle „institutionnalisé” dominant. L'élève a son rôle d'apprenant, occupant une place de dominé. Mais le professeur peut jouer des rôles *sémi-institutionnalisés*<sup>9</sup> pour désigner des places qui correspondent, plus ou moins, aux caractéristiques permanentes de la personne, comme ceux de *médiateur, bouffon ou confident* et autres hypostases.

<sup>7</sup> Dabène, L., 1984, «Pour une taxinomie des opérations métacommunicatives en classe de langue étrangère», *Etudes de linguistique appliquée*, no. 37, p. 109.

<sup>8</sup> Cicurel, Francine, 1986, „Le discours en classe de langue”, *Etudes de linguistique appliquée* no. 61, p. 105.

<sup>9</sup> Vion, R., 1992: *La communication verbale. Analyse des interactions*. Paris, Hachette, p. 106.

Le professeur entreprend une activité très importante dans la démarche pédagogique d'une leçon, il assure le feed-back. L'activité de feed-back spécifique de l'interaction didactique constitue l'apanage du professeur. Ses fonctions sont multiples. Il peut contribuer au lancement du dialogue, faire un commentaire sur les réponses des élèves ou le feed-back peut corriger une erreur. Ces interventions qui semblent avoir une valeur négative ou positive représentent l'une de nombreuses méthodes dont le professeur dispose pour rappeler qu'il détient l'autorité et que son rôle dans la classe est décisif.

### ***I.1.2. Le rôle de l'élève dans la classe***

Le rôle de *dominé* est occupé dans la classe de langue par l'élève. Les élèves ont tous les mêmes droits et les mêmes obligations.

L'apprentissage est un processus collectif et individuel. L'élève a l'obligation de comprendre et d'accepter l'enjeu communicatif qui gouverne les échanges en classe. Il doit respecter quelques contraintes durant les interactions: il doit parler seulement si on le lui permet, il doit avoir de l'initiative pour contribuer à la co-construction du savoir en classe, il ne doit pas circuler librement dans la classe sans donner des justifications. L'élève a le droit de demander des informations sur les connaissances transmises et sur la compréhension des tâches attribuées par le professeur par des expressions comme celles trouvées dans notre corpus: *Madame! C'est ça: R, U, E?* (il épelle le mot). Les interventions des élèves sont plutôt de nature métalinguistique et elles sont centrées sur le contenu (*Ben, madame! Je n'sais pas. Je ne comprends pas. Vous pouvez écrire?*) Dans cette hypostase, d'initiateur de l'échange, l'élève demande des informations sur la langue enseignée.

Dans beaucoup de cas les élèves sont les co-édificateurs du discours en classe. Ils essayent de trouver ensemble une solution à un problème posé par le professeur et chaque énoncé produit constitue un pas qui aide à résoudre la situation. Nous pouvons affirmer qu'il s'agit d'une suite d'essais et d'approximations qui constituent le co-apprentissage par un comportement de coopération, comme dans la situation suivante:

*P: - Voyons! Pourquoi est-ce qu'elles se détestent?*

*E1: - Elles se détestent ... pourquoi*

*E2: Parce que (correction)*

*E1: Parce qu'elles sont différentes.*

Dans l'activité de co-apprentissage, l'élève peut prendre la place de dominant parce qu'il connaît la bonne réponse et il la donne à ses camarades, pas au professeur. Francine Cicurel appelle le processus de changement de la place habituelle de l'élève *processus de figuration*<sup>10</sup>.

<sup>10</sup> Cicurel, F., 1992, „Marques et traces de la position de l'autre”, dans *Discours d'enseignement et discours médiatiques – pour une recherche la didacticité*, „Les carnets du Centre de recherche sur la didacticité des discours ordinaires”, no. 2, Paris, p. 94.

Ce changement des places peut survenir à un moment donné dans la classe. Mais, on doit reconnaître que les apprenants ont assez rarement l'occasion d'exercer le rôle d'animateur, informateur ou évaluateur. C'est presque toujours l'enseignant qui est l'initiateur des échanges, ce qui engendre la structure ternaire – question-réponse-réaction dégagée par Sinclair et Coulthard et illustrée par l'exemple suivant:

*P: - On va prendre une autre poésie. Qui veut lire?*

*E1: -,, Le bonhomme de neige”?*

*P: - Oui „Le bonhomme de neige”.*

Par ailleurs, comme l'enseignant, les apprenants aussi doivent communiquer. Pour apprendre/enseigner la langue, ils s'inventeront des rôles fictionnels (lors des dramatisations, des activités de simulation, des jeux de rôle). A. Trevisse parle de *double énonciation*<sup>11</sup> lorsqu'il décrit le phénomène par lequel chacun des participants de la classe joue deux rôles: acteurs d'une *énonciation réelle* (professeur et élèves) et d'une *énonciation simulée* où ils font semblant d'être quelqu'un d'autre.

Il faut encore remarquer que le professeur construit son discours en fonction de celui des apprenants qu'il commente, reprend et dont il confirme la validité. L'élève n'a pas un rôle passif, car participer aux échanges demande une grande attention et la reconnaissance de ce qu'on peut appeler le «code de communication», à savoir la compréhension de l'enjeu poursuivi dans chacune des activités de classe. La classe se déroule selon des règles communicatives que les partenaires doivent tacitement suivre.

### ***I. 1.3. Le contrat communicatif***

Les linguistes du XX<sup>ème</sup> siècle se sont axés sur l'étude de ce qui conditionne l'échange entre les actants de la classe, c'est-à-dire sur l'étude du *contrat pédagogique*. Patrick Charaudeau<sup>12</sup> introduit quelques notions-clé très intéressantes et utiles pour un pédagogue, par exemple: „le statut”, „le rôle”, „la mise en scène”. L'enseignement d'une langue étrangère dans une classe suppose le déroulement des échanges verbaux entre les participants et la construction d'un dialogue dans le but de l'apprentissage ou de l'enseignement du français. Il faut souligner le fait que dans ce type de communication les interactants ne se trouvent pas dans la même position par rapport aux savoirs transmis. L'un d'entre eux est compétent et l'autre doit apprendre et cela constitue l'élément essentiel de ce contrat pédagogique.

*Comment comprendre l'enjeu communicatif qu'une classe de langue exige? - c'est la question à laquelle nous essayerons de répondre dans les lignes qui suivent.*

<sup>11</sup> Trevisse, A., 1979, «Spécificité de l'énonciation didactique dans l'apprentissage de l'anglais par des débutants francophones», *Encrages*, numéro spécial de linguistique appliquée, p. 48.

<sup>12</sup> Charaudeau, P., 1992: *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette, p. 243.

La classe de français langue étrangère crée des exigences qui vont éliminer certaines productions langagières et en encourager d'autres. C'est le professeur qui indique le type d'échanges qu'il favorise: des phrases complètes, correctes ou des paroles orientées sur l'expérience des élèves, des phrases toujours en français, pas dans leur langue maternelle. Dans la plupart des cas, la règle de la classe est de ne pas se contenter de répondre par oui ou non, alors que dans le cadre d'un tout autre échange que celui scolaire, l'interlocuteur serait autorisé à le faire. Nous avons un exemple d'une règle communicative non-respectée dans nos enregistrements effectués durant la leçon sur la BD. Le professeur pose plusieurs questions et les élèves répondent par des „oui” et des „non”, d'où il s'en suit le mécontentement du professeur causé par cette „infraction”:

*P: - Est-ce qu'elles sont des amies?*

*E1: - Non.*

*[...]*

*P: - Est-ce qu'elle a été contente des cadeaux reçus?*

*E3: - Oui.*

*P: - Mais vous répondez qu'avec „oui” ou „non”. Ce sont des réponses très courtes!*

*E3: - (corrige sa réponse) Oui, elle a été contente de cadeaux reçus.*

La première réponse de l'élève E3 n'est pas acceptée par le professeur, car elle ne suit pas le rituel communicatif ou le contrat tacite invoqué mutuellement pendant le déroulement des échanges en classe de langue. Il s'agit pour cet élève de prouver qu'il sait dire: „*Oui, elle a été contente des cadeaux reçus.*” ou „*Non, elle n'a pas été contente de cadeaux reçus.*” Sa première réponse qui aurait été parfaitement valable dans des conditions de communication extrascolaires ne respecte pas les règles de la classe.

L'apprenant n'est pas libre de faire l'intervention qu'il veut, il doit se soumettre à un contrat de la parole. Il est généralement autorisé à exprimer son incompréhension du code étranger. Le professeur ne peut refuser de donner l'explication, tout au plus il peut la différer. Cela fait partie du *contrat de base* de la classe dont D. Coste<sup>13</sup> définit les termes. Le professeur doit faire travailler les élèves sur la langue et doit leur donner son appréciation. Mais, il n'est pas obligé de répondre à n'importe quel type de demande d'information. Dans l'échange suivant, enregistré dans une classe d'accueil à Bordeaux, ayant comme sujet la récitation des poésies, il y a plusieurs apprenants qui désirent porter la discussion ailleurs, mais l'enseignant ne renonce pas à son objectif qui est de récapituler les poésies apprises pendant l'année scolaire.

*P: - Je ne sais pas si vous vous rappelez cette poésie... (interruptions incompréhensibles des élèves) Shitt! On va prendre une autre poésie.*

*E1: - Madame?*

<sup>13</sup> Coste, D., 1981: «Spéculations sur la relation langue décrite – langue enseignée en classe» in *Description, présentation et enseignement des langues*, Paris, Hatier-Crédif, (coll. LAL).

L'enseignante l'ignore et continue sa réponse:

*P: - Qui veut lire?*

„L'ignorance” du professeur peut être une manière de continuer son discours. Ne répondant pas à la demande d'information de l'élève, le professeur impose l'enjeu communicatif de ne parler que sur le sujet des poésies, alors que l'apprenant voulait demander toute autre chose.

Face à la diversité des règles de communication, nous pouvons nous demander comment les apprenants parviennent à percevoir: *Quel est l'enjeu communicatif? Comment et à quel moment ils doivent intervenir?* Il peut arriver que, selon l'expression de M. Léon<sup>14</sup> l'apprenant soit *désocialisé*. Il ne participe pas à la classe, non parce qu'il n'a pas la compétence linguistique, mais parce qu'il n'a pas encore acquis une compétence de communication scolaire. La classe possède des règles de communication qu'il lui faut encore apprendre à décoder.

Non seulement les questions et les réponses s'établissent selon un code spécifique, mais la réception des documents divers et des sujets de conversation introduits dans la classe va se faire selon des règles propres à la situation d'apprentissage. Par le fait que c'est dans une classe de langue que le texte est lu ou entendu, il acquiert une nouvelle dimension communicative. Ainsi, il devient objet d'étude, il suscite une importante activité métalinguistique portant sur des discours explicatifs, questionnement sur le sens du texte ou des mots inconnus, commentaires divers. L'activité didactique de lecture d'un texte en langue étrangère présente des difficultés de décodage de la part des élèves, c'est la raison pour laquelle le texte est lu et relu. Le déroulement pédagogique est parsemé d'énoncés métalinguistiques. Les commentaires du professeur, après la lecture, vont porter normalement sur la compréhension du texte. C'est le même cas dans nos enregistrements: l'enseignante récite la poésie *Dans Paris* et les élèves ne comprennent pas la signification du mot „tapis”, alors elle respecte le contrat de base et recourt au procédé métalinguistique de l'explication pour dévoiler le sens de ce mot à ses élèves:

*E1: - Madame, c'est quoi un tapis?*

*P: - Un tapis? On a vu la semaine dernière ... c'est quelque chose qu'on met par terre pour faire joli dans le salon ... on met un tapis.*

Il nous semble important de considérer que la classe de français langue étrangère n'est pas un lieu artificiel voulant à tout prix imiter les échanges rencontrés dans la langue pour pouvoir devenir un lieu de communication, la classe est un espace dans lequel on utilise la langue française, tout en parlant d'elle. En fait, le discours des certaines activités en classe est *explicitement métalinguistique*<sup>15</sup>, prémissé pour une discussion dans le deuxième chapitre de ce travail.

<sup>14</sup> Leon, M., 1979: «Culture didactique et discours oral», *Le français dans le monde*, no. 145, p. 49.

<sup>15</sup> Cicurel, F., 1985: *Parole sur parole – le métalangage en classe de langue*, CLÉ International, Paris, p. 23.

## II. Les interactions en classe de langue - *un discours explicitement métalinguistique*

Si on considère la classe comme un lieu de communication, il se peut que la part spécifique de cette communication soit, finalement, l'activité métalinguistique. En effet l'activité métalinguistique est propre à toute situation d'interaction en classe car, comme le dit Francine Cicurel: l'apprenant parle pour apprendre à parler<sup>16</sup>. Des activités ou des interactions aussi courantes qu'expliquer un terme ou une démarche inconnue, relèvent de l'activité métalinguistique et supposent l'emploi des termes métalinguistiques. Ces termes peuvent appartenir au langage courant (ex. répéter, dire, ...), mais ils peuvent aussi être des termes spécialisés (ex. adjectif, subjonctif, voyelle ...) qui n'existent que dans le domaine linguistico-didactique.

Mais la décision d'emploi d'une terminologie spécialisée relève d'un choix méthodologique, et on sait que certains courants méthodologiques tentent de minimiser ces emplois. Or, le discours dans la classe de langue est traditionnellement censé «aider l'apprenant à comprendre et utiliser la structure étudiée»<sup>17</sup>. Si on se place dans cette perspective, on voit qu'il est très important d'utiliser un langage aussi compréhensible que possible pour l'apprenant, et qui ne soit pas trop coûteux en termes d'efforts à fournir pour l'illustrer de façon opératoire. Francine Cicurel propose donc de tenir compte de ce qu'elle appelle *le patrimoine métalinguistique* de l'apprenant, qu'on peut appeler aussi *répertoire grammatical*. Le répertoire grammatical peut être défini comme l'ensemble, pour toutes les langues que l'apprenant connaît, des règles de fonctionnement dont il a conscience et qu'il peut formuler à l'aide des règles métalinguistiques.

### II.1. La place du métalangage en classe

Antérieurement on a mentionné que le discours didactique est explicitement métalinguistique. En effet, certaines activités comme les exercices, la compréhension des textes écrits ou oraux, l'explication des mots inconnus font place à un discours explicitement métalinguistique par le fait qu'il contient une terminologie spécialisée (des règles de grammaire ou des définitions, par exemple). Toutefois, il s'agit d'un métalangage qui tient compte de l'identité du public. Le discours est adapté au public, c'est-à-dire que le professeur lui fait subir des transformations importantes afin qu'il puisse être compris par les apprenants et que sa leçon ait du succès.

Le discours déroulé en classe de français langue étrangère est catalogué par les spécialistes comme un **discours simulé**, par lequel les énonciateurs font semblant d'être quelqu'un d'autre qu'eux-mêmes ou d'avoir besoin de quelque chose. Cet apprentissage de la langue se fait par des activités qui impliquent des interactions simulées comme les jeux de simulation, les jeux de rôle. Un exemple

<sup>16</sup> Ibidem, p. 27.

<sup>17</sup> Ibidem, p. 27.

illustratif pour cette situation est repris de nos enregistrements effectués pendant la classe centrée sur la création des BD où les apprenants lisent leurs créations par rôles, chacun étant l'un des personnages de leurs BD (ex. Crina, Paul, Susie, la tortue, Pierre). Donc, ils font semblant d'être ces personnages.

Les élèves en classe de langue font semblant d'avoir à communiquer, parce que les activités de simulation avec les actes de paroles proposés sont sans effet sur le réel. Si un élève entre dans son rôle et demande à son interlocuteur de lui préciser comment arriver à la gare, il va fictivement prendre les rues que lui a indiquées l'autre. Quand même, les actes de parole en simulation n'ont pas le même effet sur l'interlocuteur dans la classe qu'à l'extérieur. On peut dire que cet acte de parole vise à vérifier et à informer l'autre que je suis à même de réaliser linguistiquement cet acte de parole. Il est clair que les discours en simulation n'ayant pas de valeur communicative réelle, ont par contre une dimension métalinguistique implicite, car *l'apprenant parle pour apprendre à parler*.

Un phénomène assez fréquent rencontré dans les interactions en classe de langue est la répétition. L'importance de la répétition est surclassée par les didacticiens, car elle peut être utilisée pour demander une information, une appréciation, une correction ou pour fixer certaines notions aux apprenants. Ne nécessitant pas un lexique métalinguistique très riche, elle permet à l'apprenant de participer aux diverses interactions.

Au moment où les partenaires de la classe s'arrêtent sur un énoncé pour le répéter, le commenter, l'expliquer, on accède à un niveau métalinguistique par l'intermédiaire du phénomène de l'autonymie<sup>18</sup>.

On appelle autonymes, les signes qui se désignent eux-mêmes, se distinguant par là des signes qui renvoient au monde extérieur<sup>19</sup>.

Le dictionnaire est le lieu de l'autonymie. Lors des activités de compréhension orale ou écrite le phénomène de l'autonymisation est assez fréquemment rencontré dans la classe de langue, comme dans l'exemple suivant repris de nos enregistrements:

*E1: - Hugo et Dumas – la cane et la tortue – deux inséparables amis.*

*E2: - Madame, la cane? Qu'est-ce que c'est?*

*P: - La cane est la femelle du canard.*

*E2: - Ah! Merci!*

On peut observer à partir de l'exemple fourni que le phénomène de l'autonymie est un procédé métalinguistique qui ne nécessite aucune connaissance d'une terminologie spécialisée, car l'enseignant fait appel aux explications accessibles à ses élèves.

Dans la classe de langue il peut se dérouler un autre type d'activités, celles où les apprenants ont une tâche à accomplir, par exemple à construire des

<sup>18</sup> Besse, H., 1980: «Métalangages et apprentissage d'une langue étrangère», *Langue Française* no. 47, p. 119.

<sup>19</sup> Rey-Debove, J., 1978: *Le Métalangage*, Paris, Le Robert.

dialogues, à raconter des histoires, à réciter des poésies, à argumenter leurs points de vue. Bref, ce sont des activités qui font appel à leur créativité. Dans ces cas, le contenu est aussi important que la forme. Le rôle de l'enseignant consiste à donner des consignes, expliquer le déroulement de l'activité, relancer ou arrêter les discussions. Les apprenants savent qu'ils sont là pour apprendre la langue, mais, en même temps, ils doivent faire preuve de leurs capacités inventives et jouer avec les mots de telle manière que la bonne ou la mauvaise utilisation du code linguistique passe au second plan comme dans les lignes qui suivent:

*P: - Donc, arrête-toi un petit peu! Est-ce qu'il écoute sa mère?*  
*E1: - Non, il ne l'écoute pas.*  
*P: - Au lieu de faire ses devoirs il continue à jouer.*  
*E2: - Et sa mère ...*  
*P: Que fait sa mère?*  
*E2: - Il...*  
*P: - Elle*  
*E2: - Elle fait les devoirs de Pierre.*

Pour pouvoir participer aux échanges de la classe, l'apprenant doit comprendre quel est l'enjeu communicatif des activités déroulées. Selon le cas, on lui demande de prouver qu'il a compris:

*P: - Vous pouvez écrire maintenant: „ Il y a une rue.” Pour voir ... parce que [y] c'est un problème pour beaucoup d'entre vous.*  
*E1: - Madame, (il épelle l'expression): I, L, Y, A, ... U, N, E, R, U, E,*  
*P: - C'est bien! Alors, tu peux l'écrire au tableau!*

Puis, l'élève doit montrer qu'il a la capacité d'utiliser une structure comme dans l'extrait suivant:

*P: - J'ai dit „ le ” pas „ les ”, Oana. Quelle a été ta faute?*  
*E: - ?*  
*P: - Bon, j'ai posé la question avec un verbe au singulier et tu m'as répondu avec un verbe au pluriel, non? Donc, répète, s'il te plaît!*  
*E: - Le texte des BD est simple et court.*

Et finalement, l'apprenant doit faire preuve d'inventivité dans ses réponses:

*P: - D'où est-ce que les personnages sont-ils pris? (silence) Les personnages des BD, d'où sont-ils pris?*  
*E1: - Les personnages des BD peuvent être pris de romans d'aventure, d'amour ou de science fiction.*

## ***II. 2. Les protagonistes du discours didactique pratiquent le métalangage***

Même si seulement le professeur est conscient que pour se faire comprendre il doit faire appel au métalangage, les élèves aussi pratiquent le

métalangage sans être conscients qu'ils le font. Dans les activités orales ou écrites de travail sur la compréhension d'un texte ou dans des exercices, les apprenants savent qu'ils effectuent un travail sur la langue. Le code communicatif veut qu'ils prouvent qu'ils ont compris le discours en français langue étrangère et qu'ils sont aptes à en produire.

Dans les activités théâtralisées (ex. jeux de rôle), *la conscience métalinguistique*<sup>20</sup> des apprenants n'est pas très claire. Ils produisent des discours simulés dont ils ne sont pas les véritables énonciateurs. Les actes de parole ne sont pas vraiment réalisés: une invitation à la danse comme dans nos enregistrements ne s'accomplira jamais effectivement, elle est seulement une reproduction de la communication telle qu'elle se déroule dans le monde extérieur de la classe. Dans les activités impliquant l'imagination et la création de l'apprenant, l'enjeu est pour les élèves d'apporter des éléments de savoir.

Quelle que soit l'activité interactive qui se déroule en classe de langue, l'apprenant est toujours autorisé de formuler des demandes d'explications supplémentaires s'il ne comprend pas. Ses stratégies de clarification constituent des demandes métalinguistiques qui peuvent être très simples: il peut faire recours à des phrases comme: „*Qu'est ce qu'c'est un tapis?*”, „*Je ne comprends pas.*”, „*Madame, c'est bon?*” ou il peut tout simplement répéter le mot pour que le professeur le lui explique.

Le discours didactique à pour but la formation des habiletés de communication en langue étrangère des apprenants. On assiste souvent à des échanges où les élèves ne comprennent pas toutes les phrases. Alors, soit ils demandent des explications supplémentaires, soit le professeur se rend compte qu'il doit intervenir et dans ces moments il fait recours à certains procédés métalinguistiques.

## Conclusion

En conclusion, dans cette recherche sur les interactions orales dans les classes de français langue étrangère, visant le métalangage indispensable pour tout professeur, nous avons mis en relief le fait que la communication didactique est différente de celle habituelle, qui se déroule dans un cadre quotidien.

Quand même, dans un contexte didactique, il n'y a pas beaucoup de différences par rapport à celui habituel.

L'interaction en classe se construit sur le modèle de l'expérience de groupe, qui à part l'intégration des rôles et des tâches de chaque participant au cours de l'interaction renvoie à la vie réelle, aux événements déroulés au dehors de la classe et recourt à un langage „préfabriqué” qui est le **métalangage**.

La classe reste un lieu où *l'on parle de la langue et où l'on parle la langue pour apprendre*<sup>21</sup>. Dans la classe de langue on communique pour apprendre à

<sup>20</sup> Cicurel, F., 1985: *Parole sur parole – le métalangage en classe de langue*, CLÉ International, Paris, p. 33.

<sup>21</sup> Cicurel, F., 1985: *Parole sur parole – le métalangage en classe de langue*, CLÉ International, Paris, p. 15.

communiquer, mais cette communication s'établit selon certaines règles dépendant du projet didactique que le professeur construit dans sa tête avant le début de la classe.

Communiquer en langue étrangère ne peut pas être dissocié de la communication à propos de la langue, puisque le but est le même: *apprendre la langue*. Ce qui paraît comme unique dans les interactions en classes de langues étrangères, c'est l'existence du métalangage, car l'analyse des discours tenus dans la classe montre:

[...] qu'ils ont la particularité de transformer la forme en contenu. A partir du moment où l'objet d'échange se porte sur une forme, cette dernière devient contenu des échanges des participants. Inversement, les discours de la classe transforment les contenus en forme puisque tout objet (poésie, BD, article, conversations enregistrées) est susceptible d'acquérir une dimension métalinguistique par le fait que c'est autant le contenu que la forme qui intéressent les participants<sup>22</sup>.

Le discours déroulé dans la classe de français langue étrangère est caractérisé par ce mélange entre l'activité de communication et l'activité métalinguistique qui ne peuvent jamais se séparer.

## BIBLIOGRAPHIE

- Besse, H. (1980) «Métalangage et apprentissage d'une langue étrangère» in *Langue française*, no. 47, p. 115-127.
- Charaudeau, P. (1992) *Grammaire du sens et de l'expression*, Hachette.
- Cicurel, F. (1985) *Parole sur parole ou le métalangage dans la classe de langue*, CLE International.
- Cicurel, F., LEBRE, M., PETIOT, G. (coord.) (1994) *Discours d'enseignement et discours médiatiques – pour une recherche de la didacticité*, Les Carnets du Cedisor 2 [Centre des recherches sur les discours ordinaires et spécialisés], Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- Cicurel, F. (1986) „Le discours en classe de langue” in *Etudes de linguistique appliquée* no. 61, p. 104.
- Coste, D. (1985) «Métalangages, activités métalinguistiques et enseignement/apprentissage d'une langue étrangère» in *DRLAV*, no. 32, p. 63-92.
- Dabène, L. (1984) «Pour une taxinomie des opérations métacommunicatives en classe de langue étrangère», *Etudes de linguistique appliquée*, no. 37, p. 109.
- Rey-Debove, J. (1978) *Le métalangage*, Paris, Editions Le Robert.
- Van Dijk, T. (1979) *Les textes de l'enfermement*, communication au «Colloque sur l'enfermement», organisé par la „Maison Descartes”, Amsterdam.
- Trevisse, A. (1979) «Spécificité de l'énonciation didactique dans l'apprentissage de l'anglais par des débutants francophones», *Encrages*, numéro spécial de linguistique appliquée, p. 48.
- Vion, R. (1992) *La communication verbale: analyse des interactions*, Paris, Hachette.
- [www.revues.org](http://www.revues.org)  
[www.icar.univ-lyon2.fr/membres/arabatel](http://www.icar.univ-lyon2.fr/membres/arabatel)

<sup>22</sup> Ibidem, p. 120.

## LE CENTRE DE LINGUISTIQUE ROMANE ET ANALYSE DU DISCOURS

Le présent numéro de «*Studia UBB*», seria *Philologia* est édité par le Centre de recherches en linguistique romane et analyse du discours (CLRAD). Il réunit des chercheurs appartenant au Département de langues et littératures romanes et à la Chaire de langue roumaine de la Faculté des Lettres.

Situé dans la lignée de la Société de linguistique romane, le CLRAD a deux compartiments: l'un qui se rattache par ses activités à cette société et un compartiment qui s'intéresse à l'analyse du texte et du discours.

Les thèmes de recherche se répartissent ainsi entre deux grands domaines:

- analyse contrastive des langues romanes: français, italien, espagnol, roumain. La recherche porte tant sur des aspects généraux liés à leur évolution et à leurs tendances actuelles, que sur des problèmes spécifiques de syntaxe, de sémantique, de toponymie et d'onomastique, de lexicographie et de philologie romane;

- linguistique et pragmatique du texte et du discours. La recherche est axée en premier lieu sur le discours médiatique roumain, français et italien dans ses rapports avec le discours politique, mais elle s'étend aussi à d'autres types de discours: didactique, conversationnel et publicitaire (français et roumain).

Le CLRAD collabore à Cluj avec l'Institut de Linguistique et Histoire littéraire «*Sextil Puşcariu*» de l'Académie roumaine: séances de communications scientifiques organisées en conjonction avec la Société de linguistique romane et publications communes dans *Dacoromania*, qui succède à *Cercetări de lingvistică*, revues éditées par l'Institut «*Sextil Puşcariu*».

Le CLRAD a des relations avec le Centre de linguistique française de l'Université de Paris III – Sorbonne nouvelle, avec l'Institut de recherche et de formation en FLE (IRFFLE) de l'Université de Nantes, avec l'Institut universitaire de formation des maîtres (IUFM) de l'Université «*Claude Bernard*» Lyon I et avec le laboratoire LATTICE UMR 8094 Langues, Textes, Traitements informatiques, Cognition du CNRS.

Le centre a initié, à la rentrée 2008-2009, le programme de mastère «*Linguistique et didactique. Analyse de la communication didactique dans les langues modernes (français, espagnol, italien)*». Ce programme à dominante professionnelle forme des spécialistes pour trois domaines d'activité: (1) enseignement des langues romanes (avec un accent particulier sur l'éducation plurilinguistique et pluriculturelle des enfants), (2) traduction littéraire et édition de textes et (3) recherche en linguistique et en didactique des langues romanes.

En collaboration avec la Société de linguistique romane, le CLRAD a organisé en septembre 2008, à l'Université Babeş-Bolyai, le colloque international *Le texte : modèles, méthodes, perspectives*, qui a réuni à Cluj plus de quatre-vingts participants venus de quatorze pays d'Europe et d'Amérique. Le colloque s'est proposé de relancer le débat sur la problématique du texte à partir des acquis théoriques et méthodologiques enregistrés par la linguistique et la pragmatique des dernières décennies, mais aussi de faire mieux connaître les contributions des chercheurs roumains dans ces domaines.

Depuis mai 2008, quatre membres du CLRAD en collaboration avec deux chercheurs du Département de Journalisme de l'Université Babeş-Bolyai sont engagés dans un projet de recherche financé par le CNCSIS (Centre national de la recherche universitaire de Roumanie). Le projet s'étend sur trois ans et porte sur *Les genres du discours de presse comme pratiques discursives et culturelles*. On étudie plus exactement la dynamique et la typologie des genres de la presse écrite d'information générale roumaine et française, ce dont témoignent les articles signés ici-même par Ligia Stela Florea et par Andra Teodora Catarig.

Le CLRAD se veut aussi un cadre fécond et stimulant pour les recherches doctorales ou postdoctorales, axées sur divers types ou genres de discours. À part celui de la presse écrite, déjà mentionné, les recherches portent sur :

- les débats politiques télévisés et diverses formes de discours polémique (cf. articles de Mihaela Lăceanu, de Gabriela Alina Oprea et de Daciana Vlad);
- les stratégies de manipulation du discours politique français et roumain;
- les stratégies discursives de la publicité télévisée ou de certains genres liés à la communication par Internet (voir article de Maria Ioana Andrei);
- le contrat de communication du discours didactique (voir ici-même article de Cristina Buțurcă);
- l'analyse de l'oral français et roumain (cf. articles de Georgiana Giurgiu et de Iulia Mateiu & Marius Florea).

La dernière thèse, soutenue en décembre 2009 par Anamaria Neag Curea, a abordé un domaine inédit : l'histoire des idées linguistiques. Codirigée par Ligia Stela Florea de l'Université Babeş-Bolyai et par Christian Puech de l'Université Paris III, Sorbonne nouvelle, la thèse a obtenu les mentions «summa cum laudae» et respectivement «très honorable avec les félicitations du jury à l'unanimité».

Janvier 2010

**Ligia Stela Florea et Iulia Mateiu**